

L'ART DE VIVRE, DE SURVIVRE, DE REVIVRE

**L'arte di vivere,
di sopravvivere,
di rivivere**

**El arte de vivir,
de sobrevivir,
de revivir**

Approches linguistiques

50^e anniversaire des études romanes à l'Université de Łódź

50^o anniversario degli studi di romanistica all'Università di Łódź

50^o aniversario de los estudios románicos en la Universidad de Łódź

sous la direction de Magdalena Lipińska et Magdalena Szeplińska-Baran

**L'ART DE VIVRE,
DE SURVIVRE,
DE REVIVRE**

**L'arte di vivere,
di sopravvivere,
di rivivere**

**El arte de vivir,
de sobrevivir,
de revivir**



WYDAWNICTWO
UNIWERSYTETU
ŁÓDZKIEGO

L'ART DE VIVRE, DE SURVIVRE, DE REVIVRE

**L'arte di vivere,
di sopravvivere,
di rivivere**

**El arte de vivir,
de sobrevivir,
de revivir**

Approches linguistiques

50^e anniversaire des études romanes à l'Université de Łódź

50^o anniversario degli studi di romanistica all'Università di Łódź

50^o aniversario de los estudios románicos en la Universidad de Łódź

sous la direction de Magdalena Lipińska et Magdalena Szeplińska-Baran

Magdalena Lipińska (ORCID: 0000-0001-7595-3517)
et Magdalena Szeplińska-Baran (ORCID: 0000-0002-2254-1591)
– Université de Łódź, Faculté de Philologie
Institut d'Études Romanes, 90-236 Łódź, ul. Pomorska 171/173

ÉVALUATION SCIENTIFIQUE
Krzysztof Bogacki, Anna Krzyżanowska

ÉDITEUR
Urszula Dzieciatkowska

MISE EN PAGE
Munda – Maciej Torz

RÉDACTEUR TECHNIQUE
Anna Jakubczyk

COUVERTURE
Monika Rawska

Révision rédactionnelle effectuée en dehors des Presses Universitaires de Łódź

© Copyright by Authors, Łódź 2022
© Copyright for this edition by Uniwersytet Łódzki, Łódź 2022

Publication de Presses Universitaires de Łódź
1^{ère} édition. W.10544.21.0.K

Feuilles d'édition 18,6; feuilles d'impression 20,5

ISBN 978-83-8220-879-5
e-ISBN 978-83-8220-880-1

Presses Universitaires de Łódź
90-237 Łódź, ul. Jana Matejki 34A
www.wydawnictwo.uni.lodz.pl
e-mail: ksiegarnia@uni.lodz.pl
tel. 42 635 55 77

Table des matières

Préface – Alicja Kacprzak	7
Xavier Blanco – L’or, la cire et l’œuf. La couleur jaune comme <i>tertium comparationis</i> en français médiéval	13
Anna Bobińska – Respirer la joie de (re)vivre : interjection et expressivité	33
Anna Bochnakowa – À propos des noms d’épidémies	45
Marc Bonhomme – Art de vivre libéré et subversion surréaliste des proverbes selon Paul Éluard et Benjamin Péret	57
Antoni Brosa Rodríguez – Cambios semánticos en <i>virus y pandemia</i> desde la lingüística de corpus y la sociolingüística	69
Joanna Cholewa – Équivalents polonais du verbe <i>vivre</i> dans le corpus parallèle français-polonais	81
Catalina Fuentes Rodríguez – Discapacidad y pandemia : estrategias publicitarias en un estado de alarma	95
Jean-Pierre Goudaillier – (Sur)vivre dans les tranchées : fonction cathartique des mots et expressions de l’argot des Poilus	111
Monika Grabowska, Witold Ucherek – L’enrichissement du répertoire lexical des étudiants de philologie française. Analyse des apports de l’apprentissage informel pendant le confinement du Covid-19	119
Christine Jacquet-Pfau – Que dit la créativité lexicale de la crise de Covid-19 ? Le cas du français	131
Magdalena Księcikowska – La transcreazione di pubblicità per il marketing internazionale come un modo di rivivere il testo originale	145
Magdalena Lipińska – Le trésor des priamèles bibliques du <i>Livre des Proverbes</i> – analyse sémantique	155
Lucyna Marcol-Cacoń, Dominika Dykta – Covid-19 nei testi di stampa italiana	167
Lucia di Pace, Rossella Pannain – Discorso figurato e pandemia : una focalizzazione sulla metafora del PERCORSO	179
Montserrat Planelles Iváñez, Elena Sandakova – Nuevas estrategias de comunicación en tiempos de COVID-19 para la enseñanza / aprendizaje de la lengua francesa	195

Nuria Rodríguez Pedreira, Agnieszka Konowska – Verbaliser les situations de bifurcation : les noms propres événementiels dans les discours médiatiques	211
Elżbieta Skibińska – Revivre les plaisirs minuscules en polonais	227
Maciej Smuk – Le français subjectivement parlant	239
Jolanta Sujecka-Zajac – Comment (se) former à la médiation relationnelle en classe de langue ? Analyse dans l'optique du <i>Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer. Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs (2018)</i>	251
Dávid Szabó – Argot et gastronomie	265
Beata Katarzyna Szpingier – Diario lessicale di una pandemia – dimensione contrastiva descrittiva nell'ambito italo-polacco	277
Dorota Śliwa – Une introduction à l'analyse des verbes polonais de perception auditive <i>styszeć</i> et <i>stuchać</i> et leurs traductions en français	289
Teresa Tomasziewicz – Quel avenir pour la formation universitaire aux métiers de la traduction ?.....	301
Antonino Velez – La transcreazione nei testi delle canzoni : la canzone straniera nelle voci italiane da Riccardo del Turco a Claudio Lolli	313
Index des noms propres.....	325

Alicja Kacprzak

Préface
L'art de vivre, de survivre, de revivre
À l'occasion du 50^e anniversaire des
études romanes à l'Université de Łódź

Le volume que voici a été conçu pour commémorer le 50^e anniversaire de la réactivation des études romanes à l'Université de Łódź, menées aujourd'hui au sein de l'Institut d'Études Romanes. Fondée en 1945, la première unité de recherche dans le domaine de la langue et de la littérature françaises dans notre université a été suspendue en 1951 à l'époque de la guerre froide, par les instances communistes. Si la recherche dans le domaine de la littérature française a été autorisée et poursuivie dans le cadre administratif du Département de Théorie de la Littérature, la formation de futurs enseignants de français (et plus tard d'italien et d'espagnol) n'a repris que vingt ans plus tard, en 1971. Signalons que l'année 2021 offre encore une autre occasion de célébrer, car c'est également le 10^e anniversaire de la création, au sein de l'Institut d'Études Romanes, du Département de Philologie Italienne.

Notre dessin de fêter ce double anniversaire par l'organisation d'un colloque scientifique, réunissant nos collègues et amis, a été, on le sait, brutalement freiné par la pandémie de Covid-19 qui a profondément bouleversé non seulement nos projets, mais qui a eu un impact significatif sur l'ensemble de la planète.

La rupture opérée par cet événement sans précédent dans notre monde globalisé du 21^e siècle, avec le confinement en tant que mode de fonctionnement obligatoire pendant de longues semaines, voire des mois, a sans doute entraîné une nouvelle perception de la vie et de ce que représente le fait de vivre. Pour plus d'un, ce tracé épais qui sépare notre existence d'avant et d'après le Covid-19 constitue *un memento* incitant à se demander comment vivre la pandémie et pendant la pandémie, comment y survivre et s'il sera possible de (re)vivre « normalement » quand elle aura pris sa fin.

Ces questions lancées comme thème conducteur de ce volume de commémoration ont appelé une réflexion riche et variée, s'inscrivant dans différents sous-domaines de la linguistique. Le verbe *vivre* même, constituant en quelque sorte le pivot de la thématique proposée, a servi de base pour la recherche de Joanna Cholewa qui lui a consacré sa contribution intitulée « ÉQUIVALENTS POLONAIS DU VERBE *VIVRE* DANS UN CORPUS PARALLÈLE FRANÇAIS-POLONAIS ». L'analyse effectuée sur un corpus parallèle de textes et documents littéraires démontre la richesse sémantique de ce mot, essentiel pour chaque culture et communauté. Cependant, le fait de vivre ne se cantonne pas à franchir des étapes successives de l'existence, mais consiste aussi, entre autres, à savourer ses plaisirs, notamment ceux qui sont relatifs à la table. Elżbieta Skibińska dans l'article « REVIVRE LES PLAISIRS MINUSCULES EN POLONAIS » présente ainsi les « scènes culinaires » du livre de Philippe Delerm *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* (1997) et leur traduction en polonais, afin de vérifier si la traduction permet au lecteur polonais de retrouver et de ressentir des nuances spécifiques liées à la nourriture en France. La nourriture, cet élément nécessaire de la vie, constitue aussi le sujet de la contribution de Dávid Szabó, intitulée « ARGOT ET GASTRONOMIE », qui évoque de très nombreuses appellations argotiques des produits alimentaires et des boissons. Le foisonnement de ces termes dans la langue établit un témoignage irréfutable de l'importance que la gastronomie, cette émanation de l'art de vivre, revêt dans la vie de la communauté française. Mais, le concept d'art de vivre peut être aussi appréhendé comme l'art de se comporter dans différentes situations de la vie. Ce savoir, transmis de génération en génération, est contenu et véhiculé par la phraséologie d'une langue, entre autres par un type spécifique de parémies, à savoir les priamèles. Magdalena Lipińska en parle dans l'article « LE TRÉSOR DES PRIAMÈLES BIBLIQUES DU LIVRE DES PROVERBES – ANALYSE SÉMANTIQUE », en soulignant le caractère immuable et atemporel des règles d'une vie modérée qui y sont inscrites. De son côté, Marc Bonhomme, dans l'article « ART DE VIVRE LIBÉRÉ ET SUBVERSION SURRÉALISTE. DES PROVERBES SELON PAUL ÉLUARD ET BENJAMIN PÉRET », présente comment l'art de vivre idéalisé et conventionnel enfermé dans les proverbes a été contesté par les poètes surréalistes, Paul Éluard et Benjamin Péret. Les transformations parodiques de ces parémies donnent lieu, cette fois-ci, à la proclamation d'un nouvel art de vivre, fondé sur la libération poétique du langage, le règne de l'imagination et le refus de l'autorité. La joie de vivre est mentionnée aussi par Anna Bobińska dans l'article « RESPIRER LA JOIE DE (RE) VIVRE : INTERJECTION ET EXPRESSIVITÉ », où elle examine l'interrelation entre l'interjection et l'expressivité, en se concentrant sur le rôle

de cette partie du discours dans un discours basé sur une composante affective, et plus précisément dans l'expression de la joie.

Signe du temps, parmi vingt-quatre contributions, plusieurs ont été consacrées à différents aspects lexicaux liés au motif si présent dans l'actualité, celui de la pandémie de Covid-19. Anna Bochnakowa élargit d'ailleurs la perspective de ce fléau qui sévit dans le monde entier depuis bientôt deux ans¹. Dans l'article « À PROPOS DES NOMS D'ÉPIDÉMIES », elle rappelle la marche sinistre de différentes épidémies en Europe, au fil des siècles, depuis l'Antiquité. À part les conséquences sanitaires, économiques, sociales et autres, elles ont laissé aussi en héritage lexical leurs dénominations. Certaines d'entre elles, ressenties comme terrifiantes aux siècles passés, ont par la suite donné lieu à une dérivation sémantique, pour être employées par affection, en tant qu'interjection à valeur négative, comme *cholera !* en polonais, ou en tant qu'antéposition expressive, comme *quelle peste !* en français. Or les changements sémantiques concernent aujourd'hui aussi des mots tels que *virus* et *pandémie*. Antoni Brosa Rodríguez, dans l'article « CAMBIOS SEMÁNTICOS EN VIRUS Y PANDEMIA DESDE LA LINGÜÍSTICA DE CORPUS Y LA SOCIOLINGÜÍSTICA », présente ainsi leurs nombreux emplois dans des contextes non médicaux, comme c'est le cas des syntagmes *la pandemia del machismo* ou bien *el virus del comunismo*.

Une créativité lexicale particulière, centrée sur le coronavirus SARS-CoV-2 et le COVID-19, constitue l'objet de quelques autres contributions. Comme le constate Christine Jacquet-Pfau dans l'article qu'elle intitule « QUE DIT LA CRÉATIVITÉ LEXICALE DE LA CRISE DE COVID-19 ? LE CAS DU FRANÇAIS », la crise actuelle, vécue mondialement, semble appeler des comportements langagiers variés ; ceux-ci se manifestant dans maintes langues par un foisonnement de néologismes. En français, ces lexies et expressions nouvelles témoignent de la résistance langagières face au désastre et annoncent en même temps « un autre mode de dire et de vivre ». Les mots peuvent opérer par catharsis, en permettant au locuteur d'extérioriser des traumatismes vécus, de se distancier par rapport à la réalité, rappelle avec force Jean-Pierre Goudaillier dans l'article « (SUR)VIVRE DANS LES TRANCHÉES : FONCTION CATHARTIQUE DES MOTS ET EXPRESSIONS DE L'ARGOT DES POILUS », en se servant de l'exemple du langage argotique des soldats français dans les tranchées de la Grande Guerre. Une constatation s'impose : la vie menacée par un danger, que ce soit une guerre ou une maladie mortelle, suscite auprès des locuteurs le besoin d'une compensation cognitive qui, verbalement, peut se manifester par le recours à la métaphore. Dans l'article

¹ Nous écrivons ces mots le 7 novembre 2021.

« DISCORSO FIGURATO E PANDEMIA : UNA FOCALIZZAZIONE SULLA METAFORA DEL *PERCORSO* », Lucia di Pace et Rossella Pannain concentrent ainsi leur attention sur la métaphorisation fondée par le motif du VOYAGE. Les auteures constatent que dans le discours sur la pandémie, il apparaît régulièrement, mais d'une manière inégale, en fonction des compétences langagières des locuteurs. Beata Katarzyna Szpingier dresse à son tour un panorama lexical de la pandémie en italien et en polonais. Son article, « DIARIO LESSICALE DI UNA PANDEMIA – DIMENSIONE CONTRASTIVA DESCRITTIVA NELL'AMBITO ITALO-POLACCO » met en contraste les mots du registre familier et commun qui se rapportent à une multitude de faits, phénomènes et objets les plus caractéristiques de cette époque particulière. Lucyna Marcol-Cacoń et Dominika Dykta dans « COVID-19 NEI TESTI DI STAMPA ITALIANA » analysent par contre comment le déroulement de la pandémie influence les textes de la presse italienne, en prêtant attention à différentes manières dont les journalistes exploitent le vocabulaire relatif à la situation en cours.

10 Un point de vue discursif sur la pandémie est présenté dans l'article de Nuria Rodríguez Pedreira et Agnieszka Konowska, intitulé « VERBALISER LES SITUATIONS DE BIFURCATION : LES NOMS PROPRES ÉVÈNEMENTIELS DANS LES DISCOURS MÉDIATIQUES » qui examinent le fonctionnement des noms propres renvoyant à des événements, comme Wuhan ou d'autres du même type, afin d'identifier leur rôle dans l'euphémisation et la dysphémisation argumentative. Différentes stratégies publicitaires basées sur la métaphorisation, l'ironie et l'humour, et qui ont pour but de sensibiliser le public à la situation des personnes handicapées face aux restrictions liées au Covid-19, sont étudiées par Catalina Fuentes Rodríguez dans l'article « DISCAPACIDAD Y PANDEMIA : ESTRATEGIAS PUBLICITARIAS EN UN ESTADO DE ALARMA ».

L'ombre de la pandémie est présente aussi dans trois contributions abordant le problème de l'enseignement du français. Dans la première, intitulée « NUEVAS ESTRATEGIAS DE COMUNICACIÓN EN TIEMPOS DE COVID-19 PARA LA ENSEÑANZA / APRENDIZAJE DE LA LENGUA FRANCESA », Montserrat Planelles et Elena Sandakova attirent l'attention du lecteur sur un changement radical de la situation éducative à tous les niveaux, et auquel enseignants et élèves ont dû s'adapter au moment où les gouvernements ont instauré la mesure de confinement. Dans la deuxième, portant le titre « L'ENRICHISSEMENT DU RÉPERTOIRE LEXICAL DES ÉTUDIANTS DE PHILOLOGIE FRANÇAISE. ANALYSE DES APPORTS DE L'APPRENTISSAGE INFORMEL PENDANT LE CONFINEMENT DU COVID-19 », Monika Grabowska et Witold Ucherek constatent, sur la base d'une enquête, que la pandémie a entraîné le déclin de l'utilisa-

tion des dictionnaires usuels au profit des applications de traduction. Le troisième article, « COMMENT (SE) FORMER À LA MÉDIATION RELATIONNELLE EN CLASSE DE LANGUE ? ANALYSE DANS L'OPTIQUE DU CADRE EUROPÉEN COMMUN DE RÉFÉRENCE POUR LES LANGUES: APPRENDRE, ENSEIGNER, ÉVALUER. VOLUME COMPLÉMENTAIRE AVEC DE NOUVEAUX DESCRIPTEURS (2018) », de Jolanta Sujecka-Zajac, traite du concept de médiation relationnelle en classe de langue. L'analyse que l'auteure y présente découle de l'intérêt accordé au facteur relationnel lors de la pandémie de COVID-19 qui a montré l'importance de cette problématique pour la réussite éducative.

En traduction, faire vivre dans la langue cible un texte traduit quel qu'il soit, consiste souvent en sa transcréation, procédé défini par deux verbes : traduire et créer. Antonino Velez évoque cette stratégie dans l'article « LA TRANSCREAZIONE NEI TESTI DELLE CANZONI : LA CANZONE STRANIERA NELLE VOCI ITALIANE DA RICCARDO DEL TURCO A CLAUDIO LOLLI », à propos de trois études de cas relatifs au passage d'une langue étrangère à l'italien. Magdalena Księżkowska aborde la même thématique dans son étude consacrée à la transcréation dans la publicité, et intitulée « LA TRANSCREAZIONE DI PUBBLICITÀ PER IL MARKETING INTERNAZIONALE COME UN MODO DI RIVIVERE IL TESTO ORIGINALE ». Comme l'indique l'auteure, cette procédure de traduction consiste essentiellement à obtenir une réaction équivalente du récepteur, en tenant compte des différences et nuances socioculturelles, des particularités linguistiques et des habitudes de consommation du marché cible.

Les compétences du traducteur/interprète restent au cœur de l'inquiétude qu'exprime le titre de la contribution de Teresa Tomaszkiwicz, « QUEL AVENIR POUR LA FORMATION UNIVERSITAIRE AUX MÉTIERS DE LA TRADUCTION ? ». L'auteure y décrit d'abord l'évolution récente des compétences des traducteurs, pour poser ensuite le problème épineux des différents métiers de traduction, nécessitant des aptitudes variées. La question de l'influence de la pandémie sur les méthodes de formation des traducteurs/interprètes aboutit à la suggestion qu'il est possible de tirer profit et de bénéficier de cet expérience hors du commun. La thématique de la contribution de Maciej Smuk, « LE FRANÇAIS SUBJECTIVEMENT PARLANT », relève aussi de l'enseignement au niveau universitaire. L'auteur s'intéresse à la manière dont les étudiants en philologie romane perçoivent la langue française dans sa totalité culturelle. En particulier, il est question des sentiments que le français évoque, son statut social, ainsi que les difficultés identifiées par les élèves comme les plus saillantes dans l'apprentissage de cette langue.

Enfin, un point de vue contrastif entre le français et le polonais est la base de l'étude intitulée « UNE INTRODUCTION A L'ANALYSE DES

VERBES POLONAIS DE PERCEPTION AUDITIVE *SŁYSZEĆ* ET *SŁUCHAĆ* ET DE LEURS TRADUCTIONS EN FRANÇAIS » de Dorota Śliwa. L'auteure soumet à l'analyse les verbes de la perception auditive dans ces deux langues, en constatant des différences essentielles au niveau formel de l'expression. Toujours dans une démarche contrastive concernant la perception, mais cette fois-ci la vue, l'article « L'OR, LA CIRE ET L'ŒUF. LA COULEUR JAUNE COMME *TERTIUM COMPARATIONIS* EN FRANÇAIS MÉDIÉVAL » de Xavier Blanco Escoda se concentre sur la comparaison intensive de la couleur « jaune ». Sur un corpus de collocations provenant des textes médiévaux, sont analysés les seconds termes de ces comparaisons, tels que « or », « cire », « jaune d'œuf » et quelques autres, plus rares.


À la fin de cette revue de contributions formant le présent volume, soulignons encore une fois la diversité des points de vue adoptés, quant aux sujets, corpus de recherche et méthodes de recherche. Nous en remercions très chaleureusement les auteures et les auteurs qui ont bien voulu participer de cette manière à la célébration, avec nous, de ce moment particulier de l'histoire de la philologie romane à Łódź.

12

À cette occasion, nous tenons à évoquer nos chers étudiants anciens et actuels qui, ensemble avec nous, chercheurs et enseignants, ont fait et font partie de cette histoire commune.

Nous désirons aussi rendre hommage à ces collègues de la philologie romane de Łódź qui ne sont plus là.

Xavier Blanco

Universitat Autònoma de Barcelona¹
 <https://orcid.org/0000-0001-8210-3668>
Xavier.Blanco@uab.cat

L'or, la cire et l'œuf. La couleur jaune comme *tertium comparationis* en français médiéval²

Gold, wax and egg : the yellow color as *tertium comparationis* in medieval French

Abstract: In this paper, we analyze the intensive comparisons applied to medieval French adjectives with the meaning 'yellow' or with closely related meanings. On the basis of the concept of collocation defined by the Explanatory and Combinatorial Lexicology (Meaning-Text Theory), we study the second terms of these comparisons in successive sections. A first section presents the concept of collocation. The second section is dedicated to the second term of comparison 'gold'. The third section deals with the term 'wax' and the fourth section deals with the term 'egg yolk'. A fifth section regroups other less frequent second terms of the comparison, such as 'kite spawn', 'oriole feather' or 'Spanish broom'. This paper is integrated in the COLINDANTE research project (I+D+i PID2019-104741GB-I00, Ministry of Science and Innovation, Spain) and is part of a series of works that describe intensive comparisons based on the names of colors in medieval French.

Keywords: medieval French, collocations, intensity, phraseology

13

¹ Universitat Autònoma de Barcelona, Facultat de Filosofia i Lletres, Departament de Filologia Francesa i Romànica, 08193 Bellaterra (Barcelona). Spain.

² Cette recherche a été financée par le Ministerio de Ciencia e Innovación espagnol, projet COLINDANTE (*Las colocaciones intensivas del francés antiguo y su traducción al francés y al español*, Proyecto I+D+i PID2019-104741GB-I00). Je remercie Dolores Català et Julio Murillo pour leur relecture attentive de cet article.

Introduction

Une collocation est, dans le cadre de la Lexicologie Explicative et Combinatoire dans laquelle nous nous situons, un phrasème formé par une base et un collocatif (Mel'čuk, Polguère 2021). La base est sélectionnée librement par le locuteur, alors que le collocatif est sélectionné en fonction de la base pour exprimer un sens donné (normalement, un sens de type grammatical comme 'beaucoup', 'bon', 'ensemble de', etc.). Les collocations les plus nombreuses sont les collocations intensives. Un sous-type de ces collocations correspond aux comparaisons de la forme *plus Adj que N*, *Adj comme N* ou *aussi Adj que N* (p. ex. *plus maigre qu'un clou, têtu comme un âne, aussi fort qu'un lion...*).

Dans le cadre du projet COLINDANTE (cf. note 2), nous avons constitué un corpus de collocations à forme comparative prenant comme base de la collocation un nom de couleur. Nous avons étudié les comparaisons axées sur le rouge (Blanco, sous presse), le noir (Blanco, à paraître a) et le vert (Blanco, à paraître b). Nous traiterons, dans cet article, les comparaisons axées sur le jaune.

14 Dans une comparaison figée, il y a lieu de distinguer un premier terme de la comparaison, qui correspond à l'entité à laquelle on attribue la propriété d'être jaune (les cheveux, le teint du visage, une arme défensive...); un deuxième terme de la comparaison, qui correspond au parangon du jaune (l'or, la cire, le jaune de l'œuf...) et un *tertium comparationis* qui correspond au nom de la couleur en question (qui peut être désignée par différents termes : *blont, gaune, ros...*). Il y a aussi, bien entendu, la forme de la structure comparative elle-même (qui peut être une comparative de supériorité, d'égalité, une comparaison lexicalement explicite, etc.).

Notre corpus n'est pas limité *a priori*. Toute occurrence d'une de ces structures appartenant à la littérature médiévale française est susceptible de nous intéresser. Cependant, pour des raisons pratiques, nous nous sommes limité pour cet article aux occurrences présentes dans les textes médiévaux inclus dans les bases textuelles Frantext et BFM (cf. Bibliographie), à quelques exemples extraits de dictionnaires de l'ancienne langue (DMF, T.-L., Godefroy) et de certains répertoires de comparaisons (Ziltener 1989 ; Widmer 1929), ainsi qu'à un certain nombre d'exemples repérés dans des textes littéraires que nous citons de façon raccourcie (titre et éditeur), des ouvrages de linguistique et/ou d'histoire culturelle (Rolland-Perrin 2010 ; Pastoureau 2019 ; Ott 1875). Au total, nous avons réuni une soixantaine d'occurrences de comparaisons intensives figées pour 'jaune'³.

³ Nous parlons d'intensité dans un sens très large. Nous n'entrons pas ici à considérer la question de la pertinence de cette catégorie pour les noms de couleur. Cf. cependant Kleiber (2007) sur ce point.

Notre étude se limitant à certaines structures linguistiques, nous n'aborderons pas des questions générales relatives à l'expression de la couleur jaune en ancien français. Nous verrons l'importance des principaux para-synonymes de *jaune* (*blond, ros, sor...*) dans le cadre des comparaisons figées, mais on pourrait y ajouter *aubornaz, bloi, fauve, orin, safrené, vitellin...* (Schäfer 1987 : 73-82). Concernant la couleur qui nous occupe, on pourrait considérer comme central l'adjectif *jaune*⁴ (et ses variantes), dans la mesure où il serait le moins spécialisé. Il ne s'agit cependant pas de la forme la plus fréquente dans les textes ; il ne présente pas, non plus, une combinatoire particulièrement variée.

1. Blond comme l'or

Un des clichés les plus saillants de la littérature médiévale est, sans doute, la comparaison figée 'blonde comme l'or'. C'est un trait caractéristique de personnages aussi célèbres que Iseut la Blonde ou Soredamour⁵. Rolland-Perrin (2010) fait le tour de cette question, ainsi nous bornerons-nous ici à mettre en relief les exemples qui correspondent syntaxiquement à des comparaisons intensives dans notre corpus (ou qui s'y rapprochent du point de vue sémantique, souvent par l'emploi du verbe *ressembler*).

15

Dans le *Roman de Troie* (éd. L. Constans), Polyxène, la fille de Priam dont Achille est épris, a des cheveux d'or. C'est un des attributs qui fait partie de sa *grant biauté* :

*E son bel chief, quele a si blond
Que fins ors ressemble esmerez* (v. 17558-17559)

Notons que nous n'avons pas ici, à proprement parler, une structure comparative, mais une structure consécutive. La sémantique de la comparaison est prise en charge par le verbe *ressembler*. Le vers 17559 connaît de multiples variantes (il existe plus de cinquante manuscrits du *Roman de Troie*). Une de ces variantes est : *Que il resenble estre dorez* (manuscrit de Milan, Ambrosiana

⁴ Signalons que cette forme ne procède pas du latin *flavus* (qui désigne un jaune brillant), ni de la forme *falvus* (qui désigne un jaune plus sombre), mais de la forme *galbus*, qui désigne plutôt un jaune verdâtre.

⁵ Notons, dans *Soredamour*, la forme *sore* ('blond foncé'), cf. exemples ci-dessous. Il y a aussi le référent classique d'Aphrodite, qui, avant le jugement de Pâris, aurait trempé ses cheveux dans le fleuve Scamandre pour leur donner la couleur de l'or.

D55). Mais nous avons aussi, dans plusieurs manuscrits, la structure comparative *sensu stricto* (dans sa forme de supériorité) : *Plus que n'est ors fins* (ms. A2, B, C, J, E, K). Notons les compléments qui renchérissent sur la qualité de l'or : *fin* et *esmerer* (cf. ci-dessous *Li romans de Claris et Laris*). Il est fréquent, dans ces structures intensives, de renforcer le parangon par un adjectif ou un participe qui correspond à un collocatif mélioratif ou vériconditionnel (dont le sens est 'bon' ou 'vrai'). Tout comme le fin or, l'or esmeré est de l'or pur (ce participe est employé aussi comme collocatif avec la base *joie* : *joie esmerée*, cf. DMF s.v. *esmerer*). L'adjectif *fin* a eu la fortune qu'on lui connaît appliqué à la base *amour* (*fine amour*), combinaison où la collocation s'est lexicalisée en locution désignant l'amour courtois.

Nous retrouvons des chefs blonds comme l'or dans cette chanson (*Recueil de chansons du XIIIe siècle avec musique notée*, p. 303) :

*Ele a cors bien fet et duretes
mameles: sa le chief blondet
com li ors en boucele.*

16

L'or en *boucele* ou *bocel* (FEW: 1,660a **butticellus*) fait référence à l'or façonné ; non pas conservé dans un panier, comme on pourrait penser à cause de l'acception de *bocel* ('petit baril, outre'). Cette expression n'est pas sans rappeler la suite française *garder comme de l'or en barre* ou l'espagnole *guardar como oro en paño*, qui correspondrait, en réalité, à *como oro en pan*, par référence au *pan de oro* ('feuille d'or').

Citons encore une chanson (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, éd. L. Herring), où *or* est accompagné de l'épithète *reluxant* 'reluisant', qui pourra s'appliquer plus tard à 'vertu' (*vive, relucente vertu* dans MOLINET, *Faictz Dictz D.*, 1467-1506, 118, cf. DMF s.v. *relucent*). Nous observons, donc, que la combinatoire lexicale restreinte des métaux précieux engendre des collocations intensives et mélioratives qui s'appliqueront sur des noms abstraits.

*Cors ait bien fait et auenant
dures mameletes pignant
chief blont com fins ors reluxant
deus la fist per si grant fierteit
en li ait mis tant de biaulteit
ke nuls hons dire ne poroit.* (XCI, Fol. XLII V^o)

Dans *Li romans de Claris et Laris* (éd. J. Alton, v. 217-222), la reine est décrite comme suit (nous retrouvons ici l'or esmeré) :

*Qui la coulor avoit plus fine,
Que ne soit rubiz et critaux ;*

*Ce sembloit chose esperitiaux,
Le chief ot blond recerçelé
Si luisanz n'est or esmeré
Grant front come yvoire poliz*

Nous avons mentionné quatre exemples où le chef était comparé à de l'or à partir du *tertium comparationis* 'blond'⁶. Les deux termes, *chef* et *or*, se retrouvent aussi mis en rapport moyennant *sor* (mot d'origine francique, 'de couleur d'or', 'blond doré' appliqué aux cheveux qui seraient d'un blond foncé ou d'un châtain clair). Ce terme s'applique également aux chevaux alezans et aux oiseaux de proie qui n'ont pas encore mué.

Dans le *Roman de la Violette* (éd. F. Michel, v. 866-868), Eurian est décrite comme suit :

*Cief ot crespé, luisant et sor,
De coulour resambloient d'or⁷
Front ot blanc con voirre poli*

La chevelure blonde est considérée d'autant plus belle qu'elle est frisée, bouclée (cf. *supra* dans *Claris et Laris : recerçelé*).

Comme premier terme de la comparaison, nous pouvons avoir, bien sûr, 'cheveux' (dont *chef* ci-dessus serait une synecdoque généralisante ou expansive). Dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles* (éd. A. de Montaiglon et G. Raynaud), nous lisons :

*Graillette estoit, et les mameles
Li venoient tout primerains ;
Les dois avoit lons et les mains ;
Plus blanche estoit que n'est gelée.
Si cheveil resambloient d'or
Tant estoient luisant et sor (Fabliau XXXIV, p. 80)*

Et dans *Fierabras* (éd. H.-E. Keller, p. 245, v. 6000-6002) :

*La car avoit plus blanche que n'est flours en esté
Petites mameletes, le cors grant et plané ;
Si cheveil resambloient fin or bien esmeré*

Notons que, dans le dernier exemple, le *tertium comparationis* ('blond' ou 'sor') était sous-entendu. Dans les exemples suivants, nous trouvons de

⁶ *Blond* n'est pas la seule base sur laquelle s'applique le collocatif *comme l'or*, des bases comme *reuire* ou *resplendir* sont aussi communes : *Resplendissant si com or en soleil* (MACH., *L. dames*, 1377, 160) (cf. DMF s.v. *or*). Plus tardivement, nous aurons aussi les comparaisons *franc comme l'or* et *pur comme l'or*.

⁷ Dans le manuscrit C, nous avons la variante : *De coulour resambloient fin or*.

nouveau la forme *sor*. Le premier procède de *La continuation de Perceval* de Gerbert de Montreuil (éd. M. Williams, v. 406-408) :

*Plus estoient luisant d'or quit
Li caveil, tant estoit sor
Ce sambloient estre fil d'or*

Et, dans le *Roman du Comte de Poitiers* (éd. B. Malmberg, v. 343-344) :

*Ves chi dis de ses ceves sors
Qui plus reluisent que fins ors*

De nouveau dans *Claris et Laris* (v. 2409-2412) :

*Ses chevels trestot reluisoient
Com se il de fin or estoient,
Et plus cler furent de fin or,
Tant estoient luisant et sor.*

18 Les cheveux sont remarquables par leur couleur et par leur éclat (*luisant*, que nous avons déjà retrouvé dans *La continuation de Perceval* et souvent ailleurs sous la forme verbale *reluire*). Dans *La chevalerie Ogier* (éd. J. Barrois, t. II, v 10852, cf. aussi T.-L. s.v. *sor*₁) nous avons encore le même adjectif : *Et les caveus plus sors c'ors fin luisant*.

Un autre premier terme de la comparaison est *crin* ('crinière'), qui s'applique à des êtres humains aussi bien qu'à des animaux. Dans *Perceval le Gallois* (éd. C. Potvin, v. 26759-26760), nous lisons, à propos des cheveux féminins :

*Si lor paroient li crin sor
Qui plus reluisent de fin or*

Et dans *Claris et Laris* (v. 14472-14474) :

*Bien semble la reine fee
Si crin resembloient fin or,
Tant estoient luisant et sor*

Dans les *Merveilles de Rigomer* (éd. W. Foerster, v. 5447 et 5465-5466) :

*Car la dame de grant pooir
[...]
Ses crins, qui tant sunt blond et sor
Que de coulor resambent or*

Observons que *blond* et *sor* sont souvent employés comme couple synonymique, procédé si cher à la langue médiévale, comme dans l'exemple suivant, extrait de la *Chanson des Saisnes* de Jean Bodel (éd. F. Menzel et E. Stengel, v. 116-117) où Sébile est décrite comme :

*Ainc fame de biauté ne fu à li samblanz.
Les crins ot sors et blons plus que n'est or luisanz.*

Il serait à remarquer que *cler* est un adjectif qui fonctionne souvent comme désignation de couleur (bien que nous le trouvons aussi avec le sens 'clair' et il est la base des collocations *cler comme cristal*, *cler comme larme*). La sœur d'Athis (*Athis et Prophilius*, éd. A. Hilka), extraordinairement belle (*En li former avoit Nature / Entente mise, engin et eure*, v. 19635-19636) a les cheveux *clers* et *luisants* :

*Devers le chief les crins fist sors,
Clers et luisanz plus que fins ors.* (v. 19649-19650)

Si dans cet exemple, *cler* est associé à *sors*, dans l'exemple suivant il apparaît en solitaire : *les cheveux plus cleire que or* (JEAN D'OUTREM., *Myr. histors G.*, a.1400, 5, cf. DMF s.v. *clair*). Il ne fait pourtant point de doute qu'il est à interpréter comme 'blonds'.

19

Les cheveux sont le premier terme strict des comparaisons présentées ci-dessus. Nous avons cependant vu que, par synecdoque généralisante, on peut trouver *chef*. En poussant encore davantage cette synecdoque, la comparaison peut être appliquée à la femme en entier. Ainsi, nous trouvons dans l'incipit de *Galeran de Bretagne* (éd. A.L. Foulet) trois comparaisons prenant comme base des noms de couleur (*blonde*, *blanche*, *vermeille*). Le premier terme de la première comparaison correspond à la dame (bien entendu, comme synecdoque généralisante de ses cheveux) :

*La dame estoit de hault parage, (v. 10)
[...]
Bien faicte de corps et de vis,
Blonde com or. Et la char blanche
Avoit com nef qui chiet sur branche ;
En la face ot coulleur vermeille :
Mais rose ne s'i apparaille (v. 15-19)*

Et plus loin, dans le même ouvrage (v. 5198-5199) :

*Et Flurie au biau chef soré,
Qui plus est blonde que fin ors.*

Dans un seul cas (à notre connaissance), *sor comme l'or* s'applique au pelage d'un cheval dans une structure comparative (dans ce cas, il s'agit d'une comparative de supériorité dans *l'Ipomedon*, éd. E. Kölbing et E. Koschwitz). Cette tonalité serait proche du *fauve*⁸ (ce dernier adjectif ne semble pas avoir donné lieu à des comparaisons intensives) :

*un bel destrer sor,
Ke plus reluist ke ne fet or.* (v. 26037-26038)

Le prototype de la femme blonde en littérature médiévale française est, sans doute, Iseut la Blonde. En fait, elle est prise comme deuxième terme de la comparaison (bien que dans des structures comparatives distinctes de celles que nous étudions) dans *Érec et Énide* de Chrétien de Troyes (éd. J.-M. Fritz) et dans *Floris et Lyriopé* (éd. J. Ulrich, *Robert von Blois sämtliche Werke*) de Robert de Blois⁹ :

*Pour voir vous di qu'Iseuz la blonde
N'ot tant les crins sors et luisanz
Que a cesti ne fust neanz.* (v. 424-426)

*Car li chevoz Isot la blonde
Don on parla per tot lo monde
Furent oscur envers les suens* (v. 225-227)

20

2. Jaune comme cire

Le terme *jaune*, qui présente une large quantité de variantes en ancien français (*gaunne, gausne, jalne, ianne...*), se combine volontiers avec un premier terme de la comparaison référé au corps humain (en particulier avec 'visage') et avec le second terme *cire*.

Le collocatif *cire* fait référence à la cire d'abeille, non pas à la cire pour cacheter les lettres, souvent rouge. La cire d'abeille présente un aspect jaunâtre à cause du pollen, du miel et de la propolis qu'elle contient. Elle

⁸ Mais *fauve* ne se confond pas avec *blond* : *uanz, marches, comedit est. Et, s'il a veü un cerf a l'ueill, il y a de trois manieres decoulours de poill, l'un si est brun cerf, l'autre est dit blond, l'autre est dit fauve, et ainsi les puet il apeler selon ce qu'il lisembrera qu'il ait la couleur* (Phébus Gaston - *Livre de chasse*, 1387, p. 156, Frantext 7005).

⁹ Pastoureaux (2019 : 98) signale que ces vers se trouvent dans *Cligès* (v. 5311-5313). Robert de Blois les aurait donc repris de l'œuvre du maître champenois. Nous avouons avoir été incapable de retrouver ces vers dans *Cligès* dans les éditions que nous manions (la tradition manuscrite de ce roman est la plus complexe de Chrétien de Troyes).

peut être dite blanche¹⁰ ou vierge (*prenés de la cire blanche virge la plus vielle que vous pourrés trouver dans Le réceptaire Jean Pitart, 1300, Frantext 7106*), mais elle reste un des parangons du jaune. Elle entre aussi, en langue médiévale, dans les combinaisons intensives *mou comme cire* (*Nostre Seigneur voutt que la roche fust mole comme cire dans Le Saint voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure, 1395, Frantext 6201*), *ardre comme cire* et *fondre comme la cire*¹¹. Il s'agit, par ailleurs, d'une matière inflammable qui a beaucoup servi à confectionner des luminaires : la bougie de cire (bien supérieure à la chandelle élaborée à base de suif) et le cierge, dont l'étymologie (du latin classique *cereus* 'bougie' forme masculine substantivée de l'adjectif *cereus* 'de cire', dérivé de *cera*, cf. TLFi s.v. *cire*) révèle justement sa composition. Notons que les bougies blanches ne seront répandues qu'à partir du XVII^e siècle, grâce à l'utilisation du blanc de baleine.

La collocation *jaune comme cire* fait référence à un symptôme de dérèglement physique ou émotionnel. Souvent la captivité et la faim y jouent un rôle.

Considérons quelques contextes. Le premier (*Folque de Candie*, éd. Schultz-Gora), décrit un fugitif de la ville de Montire, investie par des ennemis, qui *de mal soffrir est megres et jaunes come cire* (v. 12116).

Dans *La vengeance Raguidel* (éd. C. Hippeau) la prison a malmené Gahariet :

*En cent lius a le car trenchié.
Le vis a plus gaune que chire.
Nus ne l'voit qui ce poroit dire
Le mal, ne le honte qu'il a.
Ne but de vin, ne ne manga,
Plus a d'un an, car ne poisson* (v. 2372-2377)

Dans *Berte aus grans piés* (éd. A. Henry), Aliste (la fausse Berthe), alitée, déclare :

— *Mere, ce dist la serve, je suefre tel martire
Que j'en suis aussi jaune devenue com cire.
Fisicien me dient que la clarte m'empire
Et li parlars aussi, nule riens ne m'est pire* (v. 2116-2119)

Le jaune est aussi la couleur du cadavre, l'ictère ou jaunisse dérivant de la disparition massive de globules rouges. Dans *Miracle de une femme que*

¹⁰ Le nom scientifique de la cire d'abeille est, justement, *cera alba*.

¹¹ Par exemple, dans cette belle strophe d'*Amis t'amour me contreint* de Guillaume de Machaut (*Les lays*, 1377, Frantext 0814) : *Ce bruist mon cuer et teint; / Car tout aussi com la cire / Fondre et frire, / Tire à tire, / Fait li feus, quant il ataint, / T'amour, qui en moy remaint, / Fait mon cuer fondre et desfrire, / Diex l'i mire, / Ni faut mire / For li qui me fait mal meint.*

Nostre Dame garda d'estre arse (dans *Miracles de Nostre Dame par personnages*, éd. G. Paris et U. Robert), on dit à propos d'Aubin, qui est décédé : *Il est ja jaune comme cire* (v. 384).

Nous trouvons également des emplois psychologiques. Dans le *Roman de la Violette* (éd. F. Michel), Euriaut, sous l'emprise d'une intense émotion provoquée par la perte de son ami, devient jaune :

*A ses mains son vis depiecha,
Et son bliaut ront et descire ;
Plus devint jaune que n'est cire
Se morte fust, che li fust biel* (v. 1104-1107)

Et, plus tard, interrogée par le duc :

*Celle, qui plus jaune est que cire
De la mésaise c'ot éue* (v. 5481-5482)

Le premier passage a sans doute été inspiré par ce fragment de *Le roman de Troie* (éd. L. Constans), référé à Hélène :

*Que son bliaut et descire ;
Plus devint jaune que n'est cire* (v. 16486-16487)

22

Gerbert de Montreuil, auteur du *Roman de la Violette*, a écrit aussi un *Perceval*, où nous pouvons lire (*Perceval le Gallois ou le Conte du Graal*, éd. M. Williams) :

*Quant ele entent c'on velt ocirre
Sa fille, plus gausne que cyre
Devint de paor et d'esmais.* (v. 13551-13553)

Le contexte suivant, de *Galeran de Bretagne* (éd. A. L. Foulet, BFM), est intéressant dans la mesure où le fait d'être jaune comme la cire est, d'une part, attribué à une souffrance d'ordre moral (la peine de Fresne à cause de Galeran). Il s'agit donc de la manifestation d'un sentiment. Mais, d'autre part, il est précisé que ce teint rappelle celui d'un cadavre. On voit bien ici le passage du physique au psychologique.

*Vous estes jaunes comme cire :
Fole est la fame qui se mire
Qui tel vis com vous portez porte ;
Il semble que vous soiez morte,
Tant estes esmortie et flestre :
Menez vous tel duel pour vo mestre
Ou pour Galeren mon nepveu ?* (v. 3777-3783)

Dans un célèbre passage de la *Chanson de Roland* (éd. W. Foerster, ms. C, p. 344), Aude se pâme en apprenant la mort du héros. En reprenant ses esprits, elle est jaune comme cire ; elle ne tardera pas à mourir de douleur :

*Aude se pasme mot durement sospire
quant ele reuint plus est iane que cire
deu reclama qui de tot ben est sire (CCCLXXVII)*

3. Roux comme le jaune de l'œuf

La forme *ros* ('qui tire sur le jaune orange, roux', cf. DMF) désigne différentes nuances du jaune. Bien que cette forme puisse être employée avec le sens de 'roux'¹², elle l'est aussi avec le sens 'blond' (notons que le catalan *ros, rossa*, de même origine — le latin *russus* — s'applique aux cheveux et est l'équivalent de *blond*) (DMF, s.v. *roux*) :

...il estoit bien forny et hault de tous ses membres et sa cher estoit blanche comme lis, et les yeulx vers et amoureux ; ses cheveux roux comme fin or. (Belle Maguel. C., 1453, 26)

Avec le sens 'jaunâtre', *ros* apparaît dans des comparaisons prenant comme premier terme 'dent' et comme deuxième terme 'jaune de l'œuf' (en ancien français, *moel* 'partie centrale', de *mediolum*¹³). L'exemple de base de ces comparaisons se trouve dans la description de la Demoiselle hideuse dans *Le Conte du Graal ou le Roman de Perceval* (éd. Ch. Méla, v. 4559-4561) :

*Et ses levres d'asne o de buef,
Ses danz resamble[nt] moieli d'euf
De color, tant estoient ros*

Comme le souligne Robidas (2020 : 49), nous trouvons, dans *The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes* (éds. W. Roach & R.H. Ivy, vol. 2, v. 2552-2554), un nain dont la description s'inspire sans aucun doute de celle de la Demoiselle Hideuse dans *Perceval* :

¹² Notons que le jaune et le roux (qui peut être considéré tantôt comme une nuance du rouge, tantôt comme une nuance du jaune) partagent de nombreuses associations symboliques négatives : la trahison (Judas), la tricherie (Renart), etc.

¹³ Signalons qu'en catalan la forme courante pour 'jaune de l'œuf' est *rovell de l'ou*, du latin **robicūlu*, variante de *robīgīne*, apparenté donc à 'rouge' ; par ailleurs, il existe la forme dialectale (Baléares) *vermell de l'ou*, attestée depuis le Moyen Âge : *Aprenen... de conèxer erbes e saber lur virtut e la propietal de les figues seques, del vermell del ou*, Metge SomniIII (cf. DIEC, s.v. *vermell*).

*Les danz avoit et granz et lonc,
Einsint jaunes com moiauf d'uef
Ses levres sont d'asne ou de buef*

Et, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. A. Montaiglon et G. Raynaud, p. 314, cf. T.-L- s.v. ros), nous lisons :

*Mout est hideus a démesure ;
Nule si laide criature
Ne fu veïe n'encontrée ;
[...]
Les danz roces con moiaus d'uef*

4. Autres deuxièmes termes de la comparaison

24

Mis à part *or, cire* et (*jaune de l'œuf*), nous trouvons des comparaisons intensives s'appliquant sur *jaune* et prenant d'autres deuxièmes termes de la comparaison. C'est le cas de *piéd d'escoufle*. Le terme *escoufle*, qui désigne un oiseau rapace (le milan), n'a pas survécu jusqu'à nos jours. Il était associé au vol et à l'avidité et il s'employait même comme insulte. Le plumage du milan est roux et brun, mais ses pattes sont d'une couleur jaune qui contraste avec son plumage. C'est le cas également pour d'autres Falconidés, mais c'est la patte du milan qui a été adoptée comme parangon du jaune dans des exemples comme le suivant, extrait de *D'un clerc* (1218), dans *Miracles de Notre-Dame* de Gautier de Coinci (t. 4, p. 369, Frantext, 142) :

*Por ce est trop fox qui s'i enbat,
Mais cil truant, cil grant ermoufle
Qui jaunes sont com pié d'escoufle,
Ce m'est avis, si sont seür
Qu'il n'en ont doute ne peür.*

Dans l'*Histoire de Guillaume le Maréchal* (éd. P. Meyer, v. 11445-11448), le cardinal Pierre de Capoue (légal du Pape) est décrit comme suit :

*Plus fu jaunes que pié d'escoufle;
Molt fist le seint, molt fist l'ermoufle.
Quant devant le rei Ricart vint,
& molt simplemen[t] se contint.*

Il s'agit de descriptions fort désobligeantes, où le symbolisme du jaune associé à la perfidie, la trahison, l'hypocrisie (*ermoufle*) jaillit avec toute sa force. Le jaune est la couleur de la bile, du fiel (avec la possible association *fel* 'fiel' / 4 'félon') (Pastoureau 2019 : 114).

Nous avons un autre oiseau, comme deuxième terme de la comparaison. Dans ce cas, cependant, l'association est positive. Il s'agit du loriot, qui est connu pour avoir un plumage jaune vif (dans le cas de l'oiseau mâle). Faisons remarquer que *loriot* provient de l'adjectif latin *aureolus* 'd'or, de couleur d'or' (diminutif de *aureus*, dérivé de *aurum* 'or') (cf. TLFi s.v. *loriot*). Voici un exemple avec *jaune* comme *tertium comparationis* : *si a [le col tout] jaune, de colour de oriaul bien luisant et a les eyles* (*Vers. liég. Livr. Mandeville* T.R., c.1375-1390, 27, cf. DMF s.v. *oriol* 1).

Dans *Meraugis de Portlesgeuz* (éd. M. Szkilnik, v. 22-25), Lidoine, la fille du roi d'Escavalon est décrite comme suit¹⁴ :

*Mes la pucele avoit le chief
De bele assise, e li chevoel
Plus sors que penes d'orioel,
Le front haut e cler e bien fet.*

Les cheveux sors (d'un jaune brun), que nous avons déjà rencontrés ci-dessus, ne sont pas tout à fait blonds, mais sont aussi considérés sous un jour très favorable¹⁵. *Sor* s'emploie aussi pour le pelage des chevaux qui sont fauves.

Une comparaison peu fréquente rapproche les cheveux blonds et la laine. Dans *Audefrois le Bastard* (éd. A. Cullmann, p. 103), la belle Ydoine, injustement accusée d'adultère, est emmenée par sa mère auprès de son père :

*Par les treces la prent, qu'ele ot blondes com lainne
Devant le roi son pere isnelement l'en mainne*

Voici un autre contexte contenant la même comparaison dans *La Continuation de Perceval* de Gerbert de Montreuil (v. 7196-7201) :

*A tant le comenche a sachier
Li chevaliers par mi la treche,
Si la tient en si grant destreche*

¹⁴ D'autres comparaisons très favorables concernant les noms de couleur s'appliquent également à la belle Lidoine : *Et ot plus fresche e plus vermelle / La face que rose de pré* (v. 44-45) ; *Quant la langue parloit dedenz, / Li dent resambloient d'argent* (v. 52-53) ; *Ot une gorge esperital, / Plus blanche que noif ne cristal* (v. 55-56).

¹⁵ Considérons cet exemple de Machaut : *Car si cheveus resambloient fil d'or / Et n'estoient ne trop blond ne trop sor ; / Son front estoit / Blanc et poli, ne fronce n'i avoit, / Sans vice nul compassé si a droit / Que trop large n'estoit, ne trop estroit* (MACH., J. R. Beh., c.1340, 68, DMF, s.v. *sor*).

*A poi que ne li tolt l'alaine ;
Et cele, qui blonde est con laine
Pleure et gemist et crie et braït*

26

Rolland-Perrin (2010 : 137) s'étonne de la mise en rapport entre la couleur jaune et la laine et propose différentes interprétations des vers de Gerbert de Montreuil, tout en privilégiant une possible collusion de deux clichés : *blond comme l'or* et *blanc comme la laine*, qui serait favorisée par la rime avec *alaine*. Concernant l'exemple tiré d'*Audefroï le Bastard*, elle estime que la comparaison avec la laine ferait assimiler Ydoine à un agneau voué au sacrifice aux mains de parents dénaturés. Sans nier la plausibilité et la pertinence de telles hypothèses, nous n'excluons pas l'existence du cliché *blond comme laine*. En effet, la laine non apprêtée, crue ou brute, peut présenter diverses couleurs selon la bête, mais elle a souvent un teint jaunâtre, écru. La couleur naturelle de la laine serait le beige¹⁶ (cf. TLFi s.v. *beige* : Couleur de la laine naturelle et de fibres textiles non teintées, entre le blanc cassé et le marron très clair). N'oublions pas, bien que ce soit un cas exceptionnel, la toison d'or de Chryso-mallos ('laine d'or'), ni le fait que les eaux du fleuve Scamandre teignaient de jaune lumineux les brebis qui s'y baignaient (Pastoureau 2019 : 44). La laine est, d'ailleurs, constituée de poils. Il n'est donc pas totalement exclu qu'on ait pu la rapprocher des cheveux blonds. Il n'en reste pas moins que *blanc comme laine* est nettement plus fréquent que *blond comme laine* (nous avons trouvé une vingtaine d'exemples du premier contre deux du second).

Après le règne animal, nous avons le règne végétal. Un choix qui semble évident comme parangon du jaune est la fleur du genêt. Et, cependant, nous n'en avons trouvé qu'un exemple¹⁷. Encore est-il purement descriptif. Il se trouve dans *Le ménager de Paris* (éd. J. Pichon, t. 2, p. 166, cf. aussi BFM s.v. *geneste*), texte de la fin du XIV^e siècle. Il fait référence à un type de potage où la couleur jaune est obtenue moyennant le safran¹⁸ et l'œuf :

Geneste est dit geneste pource qu'il est jaune comme fleur de geneste. Et est jaunuy de moyeulx d'oeufz et de saffran.

Une autre plante dont la fleur est le parangon du jaune est le souci officinal (*Calendula officinalis*). Nous lisons dans *Chançon ferai, puis que Diex m'a doné* (dans Ziltener 1989, ANON. R.-Sp. 425, IV 27) :

¹⁶ Qui prendra par la suite la place du jaune dans les vêtements, devenant ainsi une sorte de jaune vestimentaire, parce que plus discret.

¹⁷ Rappelons que nous nous centrons sur les comparaisons de type intensif (*latu sensu*). Bien entendu, nous trouvons le genêt associé au jaune dans d'autres configurations syntaxiques.

¹⁸ Notons au passage la comparaison *être jaune comme (du) safran* 'avoir la jaunisse', dont nous n'avons relevé aucun exemple dans des textes médiévaux.

*Regardés bien es dames chascun jor:
Beles sont hui, demain ne seront mie;
S'un pou de mau les prent, ainz le quart jor
Seront eles plus jaunes que sousie;
Bien les poons comparer a la flor
Qu'en queut matin, au soir pert sa color.*

Le jaune ici est la couleur de ce qui est fané, vieilli. Pourtant, le jaune du souci n'est pas du tout considéré comme désagréable, comme nous pouvons le constater dans cette citation (cf. DMF s.v. *souci*₁). Notons que nous trouvons ici l'association entre *souci* et *soleil*, non pas à cause de la couleur, mais de l'héliotropisme (*souci* vient de *solsequium* 'qui suit le soleil') :

On pourroit aussi dire que la plus bele coulour jaune qui puisse estre, c'est celle qui ressemble à la flour de soussie, pour ce que elle se trait vers la couleur vermeille un bien petit, qui la ramaine a plus plaisant mesure. Et pour ce pourroit on dire que tout aussi que on voit que la soussie sieut tousdiz le soleil - et pour ce est elle appellee solsie, selon la verité - et que elle se oeuvre au matin quant il se lieve, et au vespre se clot et se retraits quant il se couche, et toute jour le sieut aussi come pour ly faire la reverence (EVR. CONTY, Eschez amour. mor. G.- T.R., c.1400, 624).

Le cyprès, par sa verticalité, la pérennité de ses feuilles, son bois quasiment imputrescible, est symbole d'immortalité et d'ascension vers le ciel. Dans la *Chronique rimée de Philippe Mouskes* (éd. De Reiffenberg, t. II, v. 30871-30872), quand on énumère les reliques envoyées à Saint Louis, on mentionne un bout de la Vraie Croix, dont le bois serait aussi jaune que celui du cyprès :

*Et s'eut de la crois priés d'une ausne,
Tot ausi comme cipriés gausne.*

Comme c'est bien connu, Oiseuse ouvre au jeune homme la porte du verger du *Roman de la Rose* (éd. A. Strubel, v. 525-528). Voici la description de la dame :

*Adonc m'ovri une pucele
Qui asez estoit gente et bele :
Chevous ot blonz com .i. bacins ;
La char plus blanche c'un pocins*

Le mot *bacins* fait référence ici non pas à un récipient¹⁹, mais à la fleur de la renoncule, le bouton d'or, dénomination adoptée pour désigner un nom

¹⁹ Même si, en principe, un récipient en or pourrait être pris comme parangon de la blondeur, on ne voit pas pourquoi les cheveux seraient comparés à un bassin.

de couleur, un jaune tirant sur l'orangé. Notons également que le poussin, dont la chair est prise ici comme parangon de la blancheur, présente un duvet caractéristiquement jaune. Nous avons donc, dans ces vers, une isotopie du jaune associé à la beauté, à la noblesse d'allure.

Nous terminons notre parcours végétal par un exemple où la fleur n'est pas identifiée. Dans *Perceval le Gallois* (éd. Ch. Potvin, v. 44881-44883), le héros découvre plusieurs boucliers et lances de différentes couleurs appuyés contre des arbres. Un de ces boucliers est décrit de la façon suivante :

*Que li tiers plus gausnes estoit
Que la flours que li prés portoit.
E la lance autretele fu*

Nous ignorons quelle peut être exactement cette fleur de pré. Nous savons seulement que la lande était belle et paisible. Il peut s'agir du genêt, de l'ajonc ou de bien d'autres plantes sylvestres.

Nous avons aussi un représentant du monde minéral : l'ambre. Dans *Le livre du duc des vrais amants* (éd. D. Demartini et D. Lechat, v. 811-812) de Christine de Pizan, après avoir dansé pendant une grande partie de la nuit, le jeune duc raccompagne sa bien-aimée à la chambre de celle-ci :

28

*Lors la blonde comme l'ambre
Je convoyay en sa chambre.*

Faisons remarquer l'absence (dans notre corpus) du miel comme parangon du jaune ; ce substantif apparaît, cependant, comme parangon de la douceur : *Douce com miel, vraie com mere*, dans *Œuvres de Guillaume de Machaut* (éd. Hoëpffner vol. II v. 930 et Frantext 0806, p. 34). Le citron, qui aujourd'hui est un des principaux parangons du jaune, mais qui jouait un rôle plus modeste dans l'Europe du Moyen Âge que le coing ou le cédrat, en est aussi absent²⁰. Ces deux fruits, pourtant bien connus depuis l'Antiquité, manquent aussi à l'appel. Ce n'est que bien plus tard qu'on trouve des exemples comme *Ce malade est jaune comme safran, jaune comme un coin* dans le dictionnaire de Furetière (s.v. *jaune*) et, plus tard encore, des exemples comme : *Madame Grandet était une femme sèche et maigre, jaune comme un coing* (Balzac, *Eugénie Grandet*, 1834, p. 36, cf. TLFi s.v. *coing*). La paille et le blé

²⁰ La citrouille (du latin *citrus*) aurait aussi été possible comme parangon du jaune. En effet, bien que, de nos jours, nous la classions dans l'orangé, il faut tenir compte du fait que cette couleur n'est pas reconnue comme telle au Moyen Âge, où elle n'est qu'une nuance du jaune ou du rouge. Il est important de ne pas projeter nos catégories chromatiques sur le passé. Ainsi, par exemple, le crocodile pourrait être un parangon du jaune au Moyen Âge, car les bestiaires latins soulignent souvent le lien entre *crocodilus* et *croceus* ('jaune') (Pastoureau 2011 : 55), même si ce lien est étymologiquement inexistant.

sont également absents ; *paille* entre pourtant dans d'autres comparaisons: *aussi net que paille* (*Je suis aussi net que une paille. Il ne m'ont laissé pot ne peelle, Mais ont tout prins et cru et cuit.* Pouvre peuple H., c.1450-1492, 199) ou *plus dru que paille* (*Je les tue plus dru que paille,* Myst. Pass. Troyes B., a.1482, 362) (cf. DMF s.v. *paille*). Et, pour ce qui est du blé, la langue moderne (mais non pas la médiévale) présente les expressions *blond comme les blés* et *doré comme les blés* (les blés mûrs ; Cérès est, bien évidemment, blonde).

Sont absentes aussi de notre corpus, comme parangon du jaune dans les comparaisons figées, la *bile* et l'*urine*²¹. La couleur de cette dernière jouait pourtant un rôle crucial pour le diagnostic de maladies au Moyen Âge au point que les nuanciers consacrés à la coloration de l'urine sont parmi les plus anciens qui existent (Pastoureau 2019 : 107).

En particulier, nous n'avons pas trouvé de comparaison figée où le soleil apparaisse comme parangon du jaune, alors que, la sémantique lexicale et la typologie linguistique font ressortir que l'association entre le soleil et la couleur jaune est très forte du point de vue cognitif (Wierzbicka 2009 : 124-127). Le soleil entre pourtant dans des comparaisons dont le *tertium comparationis* est *cler*, *resplandissanz* et *luisant* (*Aultrement ont dit iceulx infideles avoir veue une grande croix claire et luisante comme le soleil dans Le Voyage à Jérusalem en 1480*, p. 162, Frantext 6255).

Il serait à noter, finalement, que le terme *sable* (en tant que 'substance pulvérulente') n'apparaît pas, non plus, comme parangon du jaune. Cette même forme (mais procédant d'un étymon différent, en dernière instance emprunté au russe *sobol'* 'zibeline') désigne le noir en héraldique.

Conclusions

La notion de parangon est au cœur même de la sémantique des couleurs. On peut le constater aussi bien dans la définition des noms de couleur que dans leurs dénominations. Est jaune ce qui « [...] rappelle notamment la couleur du citron, de l'or, des blés mûrs » (TLFi, s.v. *jaune*), ce « [...] dont la nature offre de nombreux exemples (soufre, citron...) » (*Le Robert*, s.v. *jaune*). L'adjectif de couleur est souvent déjà une comparaison implicite ; ainsi, nous avons en latin : *aureus* ('jaune comme l'or'), *cereus* ('jaune comme la cire'), *croceus* ('jaune comme le safran').

²¹ D'autres possibles parangons, bien que nettement moins saillants, pourraient être la moutarde, la crème, la coquille de l'œuf, le soufre ou l'ivoire (qui apparaît cependant comme parangon du blanc).

En même temps, ces entités ont la couleur comme propriété saillante, p. ex, *cire* est définie comme *Matière molle, jaunâtre, produite par les abeilles* (*Le Robert*, s.v. *cire*) ou comme *Substance animale ou végétale jaunâtre et molle, sécrétée par les abeilles ou produite par certains arbres* (TLFi, s.v. *cire*). Les comparaisons *jaune comme cire* et *mou comme cire* font ressortir, donc, des composantes de la définition de ‘*cire*’.

De ce point de vue, ce que nous avons constaté concernant la couleur jaune semble être aussi le cas pour le blanc, le noir, le rouge et le vert (les autres quatre couleurs bien présentes comme *tertium comparationis* dans des comparaisons figées). Cependant, la couleur jaune a ceci de particulier qu’elle présente une claire spécialisation de certains deuxièmes termes avec certains des parasyonymes désignant cette couleur et ses nuances. En effet, les alinéas de cet article se réfèrent à différents lexèmes : *blond, jaune, roux*. À différence de ce que nous avons constaté dans les trois articles précédents (et l’article qui va être consacré au blanc suivra sans doute la même ligne²²), le terme qui prédomine ici n’est pas celui que nous pourrions considérer le lexème central (ou focal) de la classe²³, mais un lexème qui s’applique de façon prédominante (bien que non exclusive : *blond comme les blés, blond comme la bière...*) aux cheveux, aux poils ou au pelage.

30

Par ailleurs, seulement deux des lexèmes qui correspondent au deuxième terme de la comparaison (*or* et *cire*) présentent une certaine fréquence. Les autres sont rares (en tout cas, dans notre corpus). En effet, l’ambre, la fleur du genêt, le jaune de l’œuf, la laine, le loriote, le pied d’escoufle... n’apparaissent que dans très peu d’exemples, parfois un seul. Nous avons également observé l’absence de lexèmes qui seraient, en principe, de bons candidats à deuxième terme de ces comparaisons figées. Nous trouvons, en plus, peu de variété concernant les premiers termes de la comparaison : les cheveux, le teint de la peau (en particulier, du visage), les dents et, dans un seul exemple, une arme défensive : le bouclier.

Nous sommes donc devant une couleur qui entre plus rarement dans des structures phraséologiques que le blanc, le noir, le rouge et même que le vert (la seule vraie exception est l’association entre l’or et la blondeur des cheveux). Peut-être parce qu’il a été moins saillant du point de

²² Nous avons intitulé chacun des articles de la série consacrée aux comparaisons intensives (dont le présent texte fait partie) moyennant trois noms correspondant aux deuxièmes termes de la comparaison les plus fréquents pour chaque couleur (Blanco, à paraître : le sang, le feu et la rose), (Blanco, sous presse a : le charbon, l’encre et la mûre), (Blanco, sous presse b : La feuille, l’herbe et la ciboule). Un cinquième article, consacré au blanc, est en préparation.

²³ C’est-à-dire, le lexème le plus général, le moins restreint quant aux classes syntactico-sémantiques des substantifs avec lesquelles il peut se combiner.

vue cognitif. En effet, le vert et jaune ont pu être perçus comme proches (le latin *galbus*, étymon de *jaune*, fait référence à une couleur jaune-verte ou vert pâle et le russe *зеленый* 'vert' est apparenté aux formes *jaune* et à *yellow*). Il n'y a donc pas, à la base, une distinction tout à fait tranchée. Un grand nombre de plantes, parangon du vert, deviennent jaunes à certaines époques (pensons aux céréales) ; et le jaune est une couleur qui a pu être perçue comme secondaire par rapport à deux de ses qualités (la luminosité et la chaleur, qu'elle semble hériter de son grand référent : le soleil). La prégnance des comparaisons comme *Resplendissant si com or en soleil* (Guillaume de Machaut, *Ballade CLXXVI*, éd. V. Chichmaref) (cf. note 6) a peut-être réduit la couleur à un rôle secondaire par rapport au rayonnement, à l'éclat, et a privé ainsi la couleur jaune d'un parangon qui aurait pu jouer, pour cette couleur, un rôle similaire à celui du sang pour le rouge, la neige pour le blanc, le charbon pour le noir ou l'herbe pour le vert.

Bibliographie

- BLANCO, X. (à paraître a). Le charbon, l'encre et la mûre. La couleur noire comme tertium comparationis en français médiéval. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*.
- BLANCO, X. (à paraître b). La feuille, l'herbe et la ciboule. La couleur verte comme tertium comparationis en français médiéval.
- BLANCO, X. (sous presse). Le sang, le feu et la rose. La couleur rouge comme tertium comparationis en français médiéval. In Gross, G., Neveu, F. & Fasciolo, M. (dir.), *Décrire une langue : objectifs et méthodes*. Paris : Librairie Classiques Garnier.
- KLEIBER, G. (2007). Adjectifs de couleur et intensité : une énigme... 'très' colorée. *Travaux de linguistique*, 55, pp. 9-44.
- MEL'ČUK, I. & POLGUÈRE, A. (2021). Les fonctions lexicales dernier cri. In Marengo, S. (éd.), *La Théorie Sens-Texte et ses applications. Lexicologie, lexicographie, terminologie, didactique des langues*. Paris : L'Harmattan, pp. 75-155.
- OTT, A.G. (1875). *Étude sur les couleurs en vieux français*. Paris : Librairie É. Bouillon.
- PASTOUREAU, M. (2011). *Bestiaires du Moyen Âge*. Paris : Seuil.
- PASTOUREAU, M. (2019). *Jaune : Histoire d'une couleur*. Paris : Seuil.
- ROBIDAS, J. (2020). *Enjeux poétiques et énonciatifs de la narration à la première personne dans les trois premières Continuations du Conte du Graal*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en Littératures de langue française. Département des littératures de langue française. Faculté des arts et des sciences. Université de Montréal.
- ROLLAND-PERRIN, M. (2010). *Blonde comme l'or. La chevelure féminine au Moyen Âge*. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence (Senefiance, 57).
- SCHÄFER, B. (1987). *Die Semantik der Farbadjektive im Altfranzösischen*. Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- WIDMER, W. (1929). *Volkstümliche Vergleiche im Französischen nach dem Typus "rouge comme un coq"*. Basel : Buchdruckerei Zbinden & Hügin.

- WIERZBICKA, A. (2009). The meaning of color terms : semantics culture and cognition. *Cognitive Linguistics*, 1 (1), pp. 99-150.
- ZILTENER, W. (1989). *Repertorium der Gleichnisse und bildhaften Vergleiche der okzitanischen und der französischen Versliteratur des Mittelalters*. Bern : Francke Verlag.

Sitographie

- BFM : *Base de Français Médiéval*. Lyon : École Normale Supérieure de Lyon, Laboratoire IHRIM, 2019. txm.bfm-corpus.org [06/07/2021].
- DCVB : *Diccionari català-valencià-balear*. Institut d'Estudis Catalans. Institució Francesc de Borja Moll. <http://dcvb.iec.cat> [03/07/2021].
- DMF : *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, ATILF, CNRS/Université de Lorraine. <http://www2.atilf.fr/dmf> [07/07/2021].
- FEW : *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. <https://apps.atilf.fr/lecteurFEW> [03/07/2021].
- FRANTEXT : *Frantext*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine. <https://www.frantext.fr> [07/07/2021].
- FURETIÈRE : *Dictionnaire universel*. <http://furetiere.eu> [02/07/2021].
- GODEFROY : *Dictionnaire de l'ancienne langue et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, 1881. <http://micmap.org/dicfro/search/dictionnaire-godefroy> [05/07/2021].
- LE ROBERT : *Dico en ligne Le Robert*. <https://dictionnaire.lerobert.com> [02/07/2021].
- T.-L. : *Altfranzösisches Wörterbuch* (A. Tobler & E. Lommatzsch). Édition électronique de P. Blumenthal et A. Stein. Wiesbaden : Franz Steiner Verlag, 2002. <https://www.ling.uni-stuttgart.de/institut/ilr/toblerlommatzsch> [07/07/2021].
- TLFi : *Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine. <http://www.atilf.fr/tlfi> [07/07/2021].

32

Notice biobibliographique

Xavier Blanco Escoda est professeur de philologie française à l'Université Autonome de Barcelone où il enseigne la lexicologie, l'histoire de la langue et la littérature médiévale. Il est l'auteur de nombreuses publications en lexicologie française et comparée, lexicographie et traduction. Il a coordonné des numéros de *Langages*, de *Cahiers de linguistique* et de *Linguisticae Investigationes* entre autres. Il fait partie du comité de rédaction et/ou du comité scientifique de revues comme *Cahiers de Lexicologie*, *Epos*, *Langue(s) et Parole*, *Le Français moderne*, *Linguisticae Investigationes*, *Phrasis* et *Verbum*.

Il est l'auteur de plusieurs dictionnaires électroniques de l'espagnol à très large couverture. Il a coordonné plusieurs projets de recherche nationaux et internationaux en lexicographie, phraséologie, traduction, traitement automatique des langues, terminologie et didactique des langues. Il a été secrétaire général du Réseau Lexicologie, Terminologie et Traduction (AUF) et, depuis 2005, il dirige le Laboratoire *Phonétique, Lexicologie et Sémantique* (UAB, SGR 442).

Il a été professeur invité à l'Université de Franche-Comté, l'Université Ludwig-Maximilians de Munich, l'Université Paris 13, l'Université Nova de Lisboa, l'Université de Białystok, l'Université d'État de Saint-Petersbourg, l'Université d'État de Biélorussie, l'Université de Varsovie, l'Université de Łódź et l'Université Pédagogique de Cracovie.

Anna Bobińska

Université de Łódź¹

 <https://orcid.org/0000-0003-3267-7510>

anna.bobinska@uni.lodz.pl

Respirer la joie de (re)vivre : interjection et expressivité

(Re)inhaling the joy of life : interjection and expressiveness

Abstract: A particular nature of the interjection is that it refers principally to the emotional dimension of discourse. As a purely expressive phenomenon, it embodies both verbal construction and expression of emotional states in perfect fashion. It can also be related to the enunciative subjectivity. Therefore, in this paper, we attempt to examine the interrelation between emotion and interjection in order to determine the role that this grammatical category plays in a discourse based on the affective component and, more specifically, in the expression of joy.

We focus mainly on the functional and pragmatic values of interjections. On the one hand, this approach will allow us to make some remarks on the importance of context in decoding the semantic content of interjections; on the other, it will enable us to reflect on the effects that the use of ejaculatory utterances can produce. Our study is based on the written language corpus derived from the contemporary French comic strips and webcomics published after the year 2000.

Keywords: interjection, expression of emotions, subjectivity, semantics, pragmatics

Introduction

L'interjection, une catégorie grammaticale jusqu'à récemment marginalisée par la réflexion théorique et très souvent présentée comme inclassable ou insaisissable, a ceci de particulier qu'elle se réfère principalement à la dimension émotionnelle du discours. En tant que phénomène purement expressif, elle incarne de manière parfaite la construction verbale et

¹ Université de Łódź, Faculté de philologie, Institut d'études romanes, 91-404 Łódź, 171/173, rue Pomorska.

l'expression des états affectifs. Dotée d'un potentiel suggestif et d'une portée communicative remarquables, elle se rapporte aussi à la subjectivité énonciative. Dans l'ensemble, l'interjection apparaît essentiellement comme une réaction langagière, même minimale, déclenchée par des émotions, aussi bien positives que négatives, parfois très violentes, qui surviennent dans les suites immédiates des différents événements, dont notamment des situations de rupture ou de crise, y compris celles qui, à l'heure actuelle, semblent être relatives à la pandémie. Ces deux éléments – interjection et émotion – restent donc intrinsèquement liés. De plus, dans de nombreux ouvrages consacrés aux analyses du langage émotionnel, on retrouve la même série de problèmes que dans le cas de l'étude de l'interjection : le caractère flou et incertain de ces deux phénomènes, la complexité de leur nature ou les logiques de leur fonctionnement dans le discours. Catherine Kerbrat-Orecchioni (2000 : 57) l'explique comme suit :

Les émotions posent au linguiste de *vrais* problèmes, et lui lancent un *vrai* défi, à cause surtout de leur caractère éminemment «slippery» (Bernier 1990 : 420), c'est-à-dire fuyant et insaisissable : elles lui glissent entre les doigts. Tout au long de cette investigation, nous avons en effet rencontré des catégories floues, des notions polymorphes, et des marqueurs indécis. Pour ce qui est de leur signifié : le champ de l'affectivité (expressivité ? émotionnalité ?) est plus que tout autre «indéfinissable» [...] et l'on a vu par exemple que les valeurs affectives avaient tendance à recouvrir tout le domaine de la subjectivité langagière, voire plus récemment, de l'intersubjectivité. Pour ce qui est de leur signifiant : rappelons l'importance des marqueurs et indices vocaux et mimogestuelles, ce qui conforte les linguistes dans l'idée du caractère «périphérique» (par rapport à leur objet propre) des phénomènes émotionnels ; et pour ce qui est du matériel linguistique à proprement parler, concluons à la fantastique diversité des moyens que peut investir le langage émotionnel, puisque tout mot, toute construction peuvent venir en contexte propice se charger d'une connotation affective [...]. Ainsi a-t-on le sentiment que les émotions sont à la fois dans le langage partout, et nulle part [...] et la question reste encore aujourd'hui entière de savoir s'il existe un «langage de l'émotion», c'est-à-dire des corrélations stables entre des signifiants linguistiques et des signifiés émotionnels, généraux ou spécifiques.

34

Le présent article se propose par conséquent d'examiner l'interrelation entre de ces deux phénomènes linguistiques afin de voir quel rôle joue l'interjection dans un discours basé sur la composante affective, et plus précisément dans l'expression de la joie. Nous nous intéresserons en particulier aux valeurs fonctionnelles et pragmatiques des interjections. Cette démarche nous permettra d'apporter quelques remarques sur l'importance du contexte dans le décodage du contenu sémantique de l'interjection d'un côté. De l'autre, elle rendra possible la réflexion sur les effets que le recours aux formes interjectives peut produire.

Nous allons fonder notre étude sur un corpus de la langue écrite, élaboré à partir de bandes dessinées et de webcomics français contemporains,

publiés après l'an 2000. Nous avons délibérément choisi l'œuvre d'une seule auteure, Margaux Motin, de manière à observer si et dans quelle mesure les interjections sélectionnées dans son récit bédésistique évoluent avec le temps, succombant aux influences de la réalité qui nous entoure.

1. L'interjection – traits caractéristiques²

Depuis son apparition dans les grammaires antiques³, l'interjection implique un certain degré d'ambiguïté : la définition de cette classe grammaticale, les critères du classement et de la catégorisation de l'interjection, son origine, voire son autonomie en tant que partie du discours étaient souvent mis en doute. Cependant, malgré ce flou théorique accompagnant la recherche sur les interjections, il est possible d'identifier certains paramètres caractéristiques qui semblent distinguer ces groupes de mots des autres catégories grammaticales.

Pour commencer, sur le plan morphologique, l'interjection est un mot invariable. Elle peut se manifester soit sous la forme d'un morphème / d'un mot seul, soit sous la forme d'unités signifiantes de diverses natures. La première sous-classe comprend généralement les onomatopées et les mots à caractéristiques propres aux onomatopées qui se limitent très souvent à une combinaison de consonnes et/ou voyelles symbolisant un son, un cri d'origine humaine, un bruit d'origine non-humaine ou une émotion à l'aide d'une graphie particulière (*Rhâââ ! Hiii ! Koâârââh ?!! Ooh ! Hihi ! Mhôôhafff !*). Suivant la terminologie proposée par Schwentner (1924), on les range sous le nom d'interjections primaires. La deuxième sous-classe englobe les interjections secondaires. Il s'agit principalement des mots ou des groupes de mots d'origine non-onomatopéique, c'est-à-dire des « mots appartenant à des classes différentes qui, ayant perdu leur signification et fonctions originelles, sont devenues des interjections » (Świątkowska 2000 : 13-14). Par conséquent, comme le soulignent Fraisse et Paroubek (2015), ces unités « perdent leur relation symbolique à l'objet du monde qu'ils représentaient, pour devenir des indices de subjectivité ou de l'émotion du locuteur ». On y voit donc des formes qui empruntent leur signifiant à diverses catégories grammaticales, parmi lesquelles il est possible de reconnaître des verbes (*Dis donc ! Alléééé ! Voili-voilou !*) ou des phrases

² Cette partie, les remarques concernant la morphologie et la syntaxe de l'interjection en particulier, renvoie également aux analyses antérieures, préalables à la thèse de doctorat en cours de préparation ; cf. Bobińska 2011, 2012, 2015.

³ Pour en savoir plus, voir par exemple Holtz 1994, Lallot 1988, Lallot 1994, Sluiter 1990.

verbales (*Fais chier ! Fous le camp ! Kiffe ta journée ! Va manger tes morts !*), des noms (*Ô desespoôûâr ! Purée ! Mer-deuh !*), des adjectifs (*Impec ! Sympa ! Grave !*), des adverbes (*Alors ?! Ça alors ! Enfin !*) et même, des acronymes (*LOL ! MDR ! PTDJR ! ROFL ! OMG !*). Ces derniers renvoient directement à un nouveau type d'interjection dérivée, propre à la communication numérique, à savoir les interjections acronymiques (Halté 2018 : 151-152).

Dans cette section, il convient également d'ajouter que l'interjection en tant que catégorie grammaticale ne constitue pas un ensemble clos, au contraire, elle représente plutôt une classe relativement mouvementée, très ouverte à l'apparition et à la création des mots nouveaux. En effet, tout lexème peut devenir interjectif, si on accepte le glissement sémantique et fonctionnel mentionné dans le paragraphe précédent. Nous partageons aussi la constatation formulée par Vassileva (2007 : 117) qui observe qu'on peut traiter l'interjection comme « néologisme permanent », surtout « dans la mesure où la création onomatopéique accidentelle spontanée ou recherchée se donne libre cours dans la bouche de l'émetteur ou sous la plume du scripteur ». Il serait donc judicieux de conclure que l'éventail des formes interjectionnelles semble infini et ne dépend que du pouvoir de l'imagination ou de la créativité de son auteur, dans la narration littéraire ou bédéistique en particulier.

36

Sur le plan de la syntaxe, ce qui singularise l'interjection c'est une autonomie remarquable. Chaque forme de la classe en question constitue alors une unité indépendante qui est capable, à elle seule, de former une phrase. Tesnière (1936) appelle cette phrase un phrasillon ou un mot-phrase. En plus, pour lui, c'est un concept dans lequel la valeur affective prédomine. En outre, la position de l'interjection / mot-phrase dans l'énoncé n'est pas indifférente et dépend dans une large mesure du type de l'interjection et de la fonction que celle-ci remplit (attirer l'attention, établir le contact, maintenir la continuité de l'interaction ou, tout simplement, dissimuler qqch., etc.). D'une manière générale, surtout lorsqu'il s'agit d'un récit bédéistique, l'interjection apparaît seule à l'intérieur d'un phylactère, incarnant ainsi l'un des éléments d'un dialogue (*Pffouahaaha !!* au lieu d'une phrase indiquant l'amusement, par exemple). Par la suite, il est possible qu'elle se produise à différents endroits de l'enchaînement discursif : soit au début ou soit au milieu des structures des phrases. Elle agit donc comme une vraie *particula interiecta* de Varron, un *mot-jeté-entre*, dont l'apparition altère et interrompt le déroulement normal de l'énoncé d'un côté, alors que de l'autre, permet de reconstruire *entre les lignes*, ce qui est à sous-entendre dans la scène d'interaction, ce qui *s'interpose* entre chaque forme interjective et la situation qui la déclenche. D'autant plus que le recours aux interjection est souvent accompagné de signes paraverbaux (hochements de tête, d'épaules, modulation vocale, mimiques, pauses entre les mots, etc.). Ceci évoque également une modalité véhiculée par les formes interjectives. À ce point, il convient de

rappeler une autre particularité propre aux interjections, à savoir sa capacité d'exprimer les quatre modalités de la communication : exclamative (*Yiiah ! Le kiffe !*), injonctive (*Stop ! Allez en enfer !*), assertive (*Oui chef ! Affirmatif chef ! Nan !*) et, bien évidemment, interrogative (*Oups ? Hein ?*).

En ce qui concerne le contenu sémantique de l'interjection, différentes approches ont été adoptées à cet égard, ce qui a donné lieu à un grand nombre d'étiquettes se référant aux formes interjectionnelles⁴. Néanmoins, dans la plupart des analyses, on distingue premièrement les interjections indiquant les attitudes purement subjectives du locuteur, c'est-à-dire les émotions qu'il éprouve, son état mental et ses réactions aux phénomènes (linguistiques ou autres) extérieurs et intérieurs (*Arrrrgggglll ! Nickel ! Extra ! Rhââââ ! Sacré journée ! Pitié !*). Ensuite, si l'interjection est centrée sur l'interlocuteur, elle transmet l'intention d'influencer son comportement. Cela inclut principalement les injonctions, les appels et autres formules provocantes. (*Vas-y ! Alléééé ! Hop ! Stop ! Hey ! Yo ! Hé ! Shhht ! Va manger tes morts !*). Finalement, les interjections descriptives apportent une information sur les circonstances de la situation. Cette sous-catégorie englobe essentiellement différents bruits d'origine humaine (*Pfffff ! Shhht ! Hip ! Hiii ! Aaïeuhh ! Pfchié ! Hic ! Bla !*) et non-humaine (*Vrrrrmm ! Vzuzz ! Vrrrr ! Vzuzzi ! Poiing ! Toc ! Ploc ! Bip ! Badam ! Ting ! Bam ! Clic ! Cling ! Dring ! Boing ! Bim ! Paf ! Clong !*).

Selon le critère pragmatique enfin, les interjections entrent fréquemment dans une stratégie discursive et, par conséquent, remplissent diverses fonctions argumentatives et énonciatives. Elles agissent également comme un marqueur structurant la conversation⁵.

37

2. Le fonctionnement discursif de l'interjection

Avant de procéder à l'analyse d'un échantillon d'interjections utilisées dans cette section de l'article, il nous paraît judicieux de rappeler qu'elles proviennent du corpus de la langue écrite, plus précisément des récit bébéistiques créés par Margaux Motin, une illustratrice et dessinatrice de bande dessinée française contemporaine. Nous prenons en considération

⁴ Par exemple, Claudine Olivier (1986) propose la classification des interjections en « cris parlés » imitatifs ou affectifs, « conjurations » et « phrases tronquées » ; Anna Wierzbicka (1992) parle des interjections émotives, volitives et cognitives ; pour Lucien Tesnière (1936), l'interjection est un « mot-phrase » déjà évoqué ; Marcela Świątkowska (2000) distingue les interjections modales, modo-dictales et dictales ; Pierre Halté (2018) examine les interjections acronymiques, etc.

⁵ Cf. Barbéris (1995 : 93) et Buridant (2006 : 8).

tout d'abord ses trois albums BD publiés entre 2009 et 2013 sous forme traditionnelle ainsi que les dessins et autres séquences ou narrations visuelles qu'elle continue à publier en ligne. Nous avons décidé de nous concentrer sur les formes interjectionnelles évoquant la joie, au sens large du terme, en partant du principe qu'elles reflètent parfaitement le thème central du volume : l'art de vivre.

Parmi les interjections de joie relevées du corpus, prédominent les formes courtes, le plus souvent monosyllabiques, mais pas seulement, qui marient le mieux la rapidité et l'économie communicationnelles (*Hin ! Hé ! Oh ! Hi ! Ha ! Ah ! Yah ! Rhâ ! Bam ! Gnâ ! Yep ! Hû ! Tadam ! Whou hou !*). Elles appartiennent en même temps, en majorité, à la sous-catégorie comprenant les interjections primaires, onomatopéiques. Elles s'avèrent également les plus opaques : sans référence au contexte, il est difficile, voire impossible, de décoder leur signification.

Bien entendu, à ce groupe s'ajoutent les interjections « joyeuses » secondaires. Cependant, dans notre corpus, elles sont sensiblement moins nombreuses, mais cela ne les rend pas moins intéressantes. Il est donc possible de discerner les mots interjectifs dérivés d'un nom (*Putain ! Alleluya ! Joie ! Bravo ! Le kiffe !*), d'un adjectif (*Grave ! Parfait ! Chouette ! Fantastique ! Génial ! Cool ! Super !*), d'un adverbe (*Enfin ! Encore !*) ou d'un verbe (*Fuck les chaussures !*). Nous incluons dans cette sous-classe aussi les formes interjectionnelles composées, parmi lesquelles certaines font appel au registre de langue familier ou argotique (*Putain de toi ! Paix et Amour ! Truc de ouf malade ! Truc de dingue ! Truc de guedin !*). On note également quelques interjections acronymiques (*MDR, PTDR*).

Ensuite, il est pertinent d'observer comment les interjections s'inscrivent dans l'univers bédéistique, c'est-à-dire dans les vignettes, les bulles (évoquant en même temps la parole, la pensée et l'expression) et les séquences de l'histoire racontée. En premier lieu, il semble évident que ces formes-là font partie intégrante du dessin, tant sur le plan esthétique que pictural. Ce graphisme spécifique devient, à son tour, un instrument d'expression et de communication. Ainsi, des procédés tels que, par exemple, le doublement des syllabes, la multiplication des lettres, les différentes orthographes ou les majuscules permettent d'exprimer une sensation ou une émotion de nombreuses façons. L'auteur, ainsi que son protagoniste, a donc à sa disposition des outils qui lui permettent, en ce qui concerne notre corpus, de rendre notamment un soupir (*ooooh comme elle est chou-picroquignolette d'amouûûûûr ! mmmmmhmmhmmh !*) ou un cri (*TADAM ! ENFIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIINNNNN ! Gnignigni !*), une simple joie (*hé hé hé*) ou un émerveillement (*YYiiiÂÂARKL !*). Ceci nous permet également de classer les interjections du corpus dans les sous-catégories relatives au degré de joie exprimé.

À cet égard, une distinction peut être faite entre :

(1) Les interjections imitant le rire (bruit) et/ou l'amusement :

Hin hin hin ! Héhéhé ! HHHHHHHHHHHHHHCHOUOUUUUUUU YIAAAAHHH ! Niarf ! Krr-rkrr ! Pffouahaaha ! MOUHHAAHHHAAHHAAAHAAHAAHAAHAAA !!!!!

(2) Les interjection désignant la joie et le plaisir :

MMMmmmmhmmhmmh... HHaaannn !.. RHHHÂÂâââââââ... J'ai joui ...

(3) Les interjections évoquant la joie et le soulagement (d'avoir retrouvé ce qui était perdu) :

RHÔ PUTAIN DE TOI, MERCI !!! Ça fait 15 jours que je l'ai dans mon sac, j'allais oublier de le poster !

(4) Les interjections représentant la joie et le ravissement :

Gniii ! Hûûû ! Krrrk krr ! Rhôôô ! RHÂÂÂÂ ! WHÔÔHWHÔ WÔUH WOÛH WOÛH ! Alleluiaaaa !!! YYiiiÂÂARKL ! YiiAH !

(5) Les interjections exprimant la joie et le bonheur :

Putain, je suis heureuse ! RHÂÂÂÂÂ JE KIHHHFE MA RACE D'ÊTRE LÀÀÀ !!!

39

(6) Les interjections symbolisant la joie et la complicité / l'amitié :

Mais graaaave ! Héééé parfait !

(7) Les interjections marquant la joie et la satisfaction :

Houuuu... On dirait bien que j'ai trouvé un cadeau de Noël pour Poupette

(8) Les interjection signalant la joie et l'admiration :

HHHHHHHHHHHHHHHHHHHH ! Grave ! Haaan, trop rebelle... MÁÁÁ !!! Comme ti es belle !!! Rhâââââ, c'est magnifique !

(9) Les interjections indiquant la joie et la fierté :

Ooh ! Bravo Chérie !

À toutes ces sous-catégories, nous pourrions également ajouter la dernière (10) englobant les interjections qui sont généralement associées à l'expression d'émotions ou d'états négatifs, comme le sarcasme, la moquerie ou l'ironie. Néanmoins, dans notre corpus, elles sont plutôt utilisées pour marquer l'auto-ironie ou la plaisanterie :

AH. AH. AH. MORT DE RIRE

RHĀĀĀ !!! 7h30 ! Quel gros kiffe de se lever en même temps que le soleil et d'être ainsi en accord avec la nature !!! J'ai envie de crever de fatigue mais je me sens si heureuse !

De même, il nous semble nécessaire de préciser que la classification proposée ci-dessus ne peut être en aucun cas trop rigoureuse ni définitive, étant donné que toutes les formes interjectionnelles, non seulement celles analysées ici, s'appuient énormément sur le contexte situationnel, et sont donc sujets à des transferts d'un groupe à l'autre. Vue de cette façon, chaque interjection constitue un élément réactif, déclenché par un phénomène linguistique (un nouveau propos formulé, un nouveau sujet de conversation lancé) ou un événement extérieur, « une perturbation extérieure, une rupture survenant dans l'environnement », par rapport auxquels le locuteur doit réagir (Barbérís 1995 : 95). À ceci Halté (2018 : 154) ajoute, dans un commentaire aux travaux de Świątkowska :

Notons enfin que Świątkowska met à jour [...] une dimension fondamentale du sens interjectif : il se construit « entre deixis et anaphore ». C'est-à-dire que l'interjection constitue toujours, implicitement, une réaction à un événement (linguistique ou autre) ayant eu lieu précédemment, tout en modalisant l'énonciation du contenu qui la suit. Elle a donc un rôle d'index, elle pointe vers l'émotion du locuteur, mais elle assure aussi une certaine continuité chronologique entre des éléments de la situation d'énonciation. Pour cette raison, il est parfois difficile de juger du caractère monologique ou dialogique d'une interjection : elle s'appuie toujours sur l'énonciation précédente, et modalise l'énonciation suivante, l'émotion du locuteur pouvant parfois être attribuée à l'une ou à l'autre.

40

Il reste à vérifier comment cette émotion du locuteur se réalise par et grâce aux interjections, quelle est la nature de cette émotion et quels peuvent être les effets que le recours aux interjections produit. Pour cet examen, nous voudrions adopter la terminologie proposée par Kerbrat-Orecchioni (2000 : 61-63) qui établit une distinction entre l'émotion dénotée et l'émotion connotée. Lorsqu'elle est dénotée, elle est dite et spécifiée, de manière explicite, par un autre terme, par exemple, par un substantif, un adjectif ou un verbe, qui la nomment directement. En revanche, l'émotion connotée « s'exprime par quelque autre moyen », elle est plutôt implicite, suggérée, indirecte, « sa nature peut rester indéterminée ». C'est le cas de l'interjection qui, au lieu de communiquer l'émotion, communique émotionnellement. L'unité lexicale ne constitue pas forcément le point de repère permettant de la déchiffrer – le décodage de la signification de l'interjection se fait essentiellement par et dans le contexte, comme indiqué plus haut⁶.

⁶ Voir aussi Micheli (2014) qui présente l'interjection et sa valeur affective dans le cadre de « l'émotion montrée » par rapport aux émotions « dites » et « étayées ».

En ce qui concerne les fonctions de l'interjection « joyeuse » dans l'interaction verbale, on constate que cette classe grammaticale peut être considérée comme une stratégie discursive spécifique, permettant au locuteur en premier lieu une simple expression des affects de manière rapide et efficace. Cette économie de la communication, comme le note Barbéris (1995 : 100-101), peut être réalisée grâce à une autre caractéristique habituellement attribuée aux interjections, à savoir leur potentiel adaptatif :

[...] ce sont des « ready-made », des unités adaptives, destinées à gérer rapidement de manière structurée des situations de rupture ou de seuil, en renvoyant à des configurations à la fois comportementales et environnementales, des *Gestalten*. [...] Par l'exclamation interjective, il est fait appel à un niveau de communication global, synchrétique : celui qui l'utilise, celui qui l'entend sont à même de construire, dans leur communication, un univers commun.

L'interjection nous renvoie donc à des phénomènes conventionnels, culturels et sociaux qui sont activés de manière quasi automatique, souvent inconsciente, dans le contexte de l'interaction.

Deuxièmement, cette décharge de l'émotion par l'utilisation de l'interjection peut également servir à réduire l'impact de l'expérience émotionnelle subjective, notamment en cas de crise, et à apprivoiser une situation difficile. Enfin, le fonctionnement de l'interjection établit aussi une sorte de réciprocité des perspectives entre les deux acteurs sur la scène de l'interaction, leur permettant de ressentir et de faire ressentir les mêmes états affectifs. L'interjection devient par conséquent une vraie hybride qui, comme le rappelle Kerbrat-Orecchioni (2000 : 47), « constitue un lieu stratégique pour observer ce *continuum* existant [...] entre sens affectif et sens intellectuel », un réflexe spontané et une pratique communicationnelle voulue, un cris dépourvu du contenu sémantique et des routines comportementales et sociales, liées à l'action (*stop ! hue, dia !*) ; liées aux rencontres et à leurs ritualités (cris d'admiration qu'on pousse devant les cadeaux qu'on se voit offrir) ; liées aux types de discours et à leurs organisation (exclamations placées bien à propos), etc. (Barbéris 1995 : 104)

41

En guise de conclusion

Dans cette brève présentation du phénomène interjectionnel, nous souhaitons tout d'abord montrer que les éléments de cette classe grammaticale constituent un puissant opérateur discursif dans les échanges verbaux, dont le rôle essentiel est, d'une part, de véhiculer une émotion ou de

transmettre une attitude subjective des locuteurs. D'autre part, grâce à la richesse sémantique et pragmatique du phénomène en question, il est également possible de réaliser des stratégies communicatives bien élaborées alliant parfaitement économie et créativité langagière. Dans les bandes dessinées enfin, le recours aux interjections ajoute de la couleur et de la profondeur au récit, tout en permettant aux bédéistes de construire leur propre identité artistique.

Bibliographie

- BARBÉRIS, J.-M. (1995). L'interjection : de l'affect à la parade, et retour, *Faits de langues*, 6, pp. 93-104.
- BOBIŃSKA, A. (2015). Rhâ, Mmmppfff, Nnniirrrffr : Du fonctionnement de l'interjection dans le discours, *Białostockie Archiwum Językowe*, 15, pp. 33-48.
- BOBIŃSKA, A. (2012). Transgresser le tabou : de l'interjection injurieuse. In Kacprzak, A., Konowska, A. & Gajos, M. (ed.), *Pluralité des cultures : chances ou menaces ?* Łask : Oficyna Wydawnicza Leksem, pp. 37-48.
- BOBIŃSKA, A. (2011). Interjection non-standard dans la BD sur la banlieue. In Bastain, S. & Goudaillier, J.-P. (ed.), *Registres de langue et argot(s) : lieux d'émergence, vecteurs de diffusion*. München : M. Meidenbauer, pp. 249-265.
- BURIDANT, C. (2006). L'interjection : jeux et enjeux, *Langages*, 161, p. 3-9.
- FRAISSE, A., PAROUBEK, P. (2015). Les interjections pour détecter les émotions. 22^e conférence sur le Traitement Automatique des Langues Naturelles (TALN 2015), Caen, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01617186/document> [27/10/2021].
- HALTÉ, P. (2018). *Les émotivônes et les interjections dans le tchat*. Limoges : Lambert-Lucas.
- HOLTZ, L. (1994). Les parties du discours vues par les Latins. In Basset, L. et Pérennec, M. (ed.), *Les classes de mots. Traditions et perspectives*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, pp. 73-92.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2000). Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XX^e siècle ? Remarques et aperçus. In Plantin, Ch., Doury, M. & Traverso, V. (ed.), *Les émotions dans les interactions*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, pp. 33-74.
- LALLOT, J. (1988). Origines et développement de la théorie des parties du discours en Grèce. *Langages*, 92, pp. 11-23.
- LALLOT, J. (1994). Les parties du discours chez les grammairiens grecs. In Basset, L. et Pérennec, M. (ed.), *Les classes de mots. Traditions et perspectives*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, pp. 67-71.
- MICHEL, R. (2014). Les émotions dans le discours. Modèle d'analyse, perspectives empiriques. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- OLIVIER, C. (1986). *Traitement pragmatique des interjections du français*. Thèse de doctorat, Université de Toulouse-le-Mirail.
- SCHWENTNER, E. (1924). *Die primären Interjektionen in den indogermanischen Sprachen*, Heidelberg.
- SLUITER, I. (1990). *Ancient Grammar in Context: Contributions to the Study of Ancient Linguistic Thought*. Amsterdam : VU University Press.

- ŚWIĄTKOWSKA, M. (2000). *Entre dire et faire. De l'interjection*. Kraków : Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- TESNIÈRE, L. (1936). Sur la classification des interjections, *Revue de Philologie française*, 47, pp. 343-352.
- VASSILEVA, A. (2007). Sur le traitement de la forme du signifié interjectionnel, *Langages*, 165, p. 115-122.
- WIERZBICKA, A. (1992). The Semantics of Interjections. *Journal of Pragmatics*, 18, pp. 159-192.

Corpus

- MOTIN, M. (2009). *J'aurais aimé être éthologue*, Paris, Marabout.
- MOTIN, M. (2010). *La théorie de la contorsion*, Paris, Marabout.
- MOTIN, M. (2013). *La tectonique des plaques*, Delcourt.
- <https://margauxmotin.typepad.fr/>

Notice biobibliographique

Enseignante au Département de Linguistique Romane à l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Łódź et doctorante en train de préparer sa thèse qui porte sur l'interjection en français. Auteure et co-rédactrice de deux monographies et d'une vingtaine d'articles scientifiques. Elle centre sa recherche actuelle sur la sociolinguistique, la pragmatique conversationnelle, l'analyse argumentative du discours et la néologie.

Anna Bochnakowa¹

Université Jagellonne

 <https://orcid.org/0000-0003-2707-3261>

anna.bochnak@uj.edu.pl

À propos des noms d'épidémies

Regarding the names of the epidemics

Abstract: The article is devoted to the names of epidemics that have affected many countries in Europe and the world over the centuries. After a short historical introduction, French and Polish names will be presented along with the information about their etymology: *choléra / cholera, dysenterie / czerwonka, ébola / ebola, fièvre jaune / żółta febra, grippe / grypa, lèpre / trąd, peste / dżuma, rougeole / odra, syphilis / kiła, tuberculose / gruźlica, typhus / tyfus, variole / ospa, SRAS / SARS Covid 19*. The names mostly date back to before the nineteenth century, when the causes of diseases began to be scientifically researched and treated. Most French names are book terms of Greek-Latin origin. Half of the Polish names are Slavic. This proves that the ancient Latin medical literature in Poland is less extensive and that folk names are common. The names of contemporary diseases are often abbreviated English names.

45

Keywords: French-Polish lexicology, epidemic names, etymology

Nous nous proposons de passer en revue les noms français et polonais que l'on utilise couramment pour désigner les maladies contagieuses qui décimaient la population de l'Europe à travers les siècles. Entre l'Antiquité et le XXI^e siècle, l'Europe a connu plusieurs épidémies : peste, rougeole, dysenterie, variole, choléra, lèpre, tuberculose, maladies vénériennes, grippe et ses variantes et autres maladies jusqu'au Covid-19 de notre temps. Les maladies sont un élément de la réalité commune et pour cette raison aussi celui de la langue. Nous allons montrer le mécanisme de la création de noms d'épidémies et nous allons rappeler l'origine et

¹ Professeure émérite, Université Jagellonne, Faculté de Philologie, Institut de Philologie Romane, Al. Mickiewicza 9/11, 31-120 Kraków.

l'histoire de ceux-ci en français et en polonais. Le mot *épidémie* désigne la situation exceptionnelle où une maladie contagieuse touche un pourcentage notable d'une population. Par *pandémie* on comprend la propagation progressive d'une maladie sur une étendue importante. Nous allons considérer quelques noms de maladies indépendamment du statut que l'on leur a accordé dans l'histoire.

L'épidémie ou même peut-on dire la pandémie du SARS Covid-19 qui a éprouvé la population de plusieurs pays sur tous les continents a bousculé notre quotidien et a emporté des milliers de victimes.

I. Épidémies dans le passé

46

Le mot même *épidémie* fonctionnait en grec et avait un sens qui ne se rapportait pas à une maladie, mais signifiait un phénomène qui se répandait sur un territoire et il voulait dire proprement 'familier, domestique'. C'est dans ce sens qu'il aurait été employé par Homère (Okonek 2021 : 15). Les épidémies ayant toujours une forte influence sur la vie de populations touchées appartiennent à l'histoire et pour cette raison sont documentées par les chroniqueurs. Okonek (2021 : 15) cite une dizaine de maladies contagieuses mentionnées dans les annales : *dżuma/peste*, *ospa/variolo*, *odra/rougeole*, *gruźlica/tuberculose*, *grypa/grippe*, *tyfus/typhus*, *cholera/choléra*, *czerwonka/dysenterie*, *kiła/syphilis*, *trąd/lèpre*. Grâce aux relations des historiens, on sait qu'en 430 av.n.e. Athènes a été victime d'une grande épidémie, probablement de rougeole (Stachoń 2020). L'Empire Romain a connu une épidémie de variolo au II^e siècle ; en 541 Constantinople a été atteinte de peste, dite peste de Justinien, car survenue pendant le règne de l'empereur Justinien le Grand ; à partir de 1346 la « mort noire », c'est-à-dire la peste ravage l'Europe, tout comme entre le milieu du XV^e et la deuxième moitié du XVII^e siècle. Le bacille de la peste a été identifié vers la fin du XIX^e et à la même époque le vaccin contre la peste est apparu (Stachoń 2020). Okonek (2021 : 16) évoque des estimations allant de 30 à 60% de la population de l'Europe succombée à cette maladie. Au XVIII^e siècle éclatent plusieurs épidémies de la variolo ; dès la fin du XVIII^e siècle, plusieurs vagues de l'épidémie de fièvre jaune, transmissible par une sorte de moustiques, touchent surtout les pays chauds et secs en Afrique et en Amérique du Sud et tout au début du XIX^e siècle, elle apparaît en Espagne. Le XIX^e est marqué aussi par une pandémie de choléra : en 1817 à Calcutta et dans les années 20, les marins l'amènent en Europe, en 1831 la Silésie en est atteinte, en 1854 le choléra sévit à Londres (Stachoń 2021). Pendant la campagne de

Napoléon en Russie, l'armée a apparemment plus souffert du typhus que du froid. Dans les années 1918-1919, 30% de la population globale étaient touchés par une grippe dite espagnole qui a emporté plusieurs millions de victimes. En Pologne, à Wrocław, une épidémie de variole éclate en été 1963 ; grâce aux vaccinations, à la quarantaine des contaminés et à l'isolement de la ville, l'épidémie a été étouffée au bout de deux mois.

D'autres maladies signalées par Okonek (2021) sévissent en Europe à différents moments de l'histoire : la lèpre était active surtout entre le XII^e et le XVI^e siècle, mais elle a réapparu encore au XX^e siècle², la syphilis à partir du XV^e ; la tuberculose, connue depuis l'Antiquité, au XIX^e, avec l'urbanisation croissante, se propage rapidement et elle nous accompagne toujours, mais avec une force bien atténuée. Les foyers du typhus, de la dysenterie ou de la rougeole ont sévi à différents moments de l'histoire de l'Europe.

II. Maladies contagieuses connues dès le début du XXI^e siècle

En 2002–2003, en Chine, puis aux USA et à moindre échelle aussi en Europe, on identifie une massive infection virale, appelée en anglais *severe acute respiratory syndrome*, dont l'acronyme SARS désigne cette maladie en polonais. Le français a traduit le nom anglais, ce qui donne la suite *syndrome respiratoire aigu sévère* et l'acronyme SRAS, utilisé couramment en français. À l'origine des infections on découvre un coronavirus, de structure caractéristique, ainsi, le nom de la maladie est-il parfois complété par un mot-valise CoV ou Covid³, suivi de numéro adéquat, de *Coronavirus Disease* : SARS-CoV-2 ou Covid-19. En 2012, un coronavirus particulier provoque l'épidémie dite celle de MERS-CoV, acronyme de l'anglais *Middle East respiratory syndrome* 'syndrome respiratoire du Moyen Orient'. L'acronyme MERS est utilisé aussi bien en France qu'en Pologne.

Plusieurs variantes de grippe, désignées avec des symboles H5N1, H7N9 ou A/H1N1 sévissent dans la première décennie du XXI^e siècle. La variante de 2003–2006 est dite *grippe aviaire*, en polonais *ptasia grypa*, parce que le virus se répandait d'abord parmi les volatiles et puis rarement

² Voir le livre de Małgorzata Gołota, intitulé *Spinalonga. Wyspa trędowatych* (éd. Agora, 2021) racontant l'épidémie et l'isolement des malades, stigmatisés, sur l'île grecque.

³ Le genre grammatical du mot en français de France n'est pas stable : de l'emploi du masculin au début à celui du féminin aussi, depuis un certain temps. En français canadien, l'emploi du féminin est général, probablement par analogie à *maladie*, *disease* en anglais qui entre dans la formation du mot *covid*.

chez les hommes. Une autre variante de grippe animale, transmise parfois à l'homme – *grippe porcine/świńska grypa* surgit de temps en temps aussi au cours du XXI^e siècle.

Notons encore une maladie contagieuse, aussi d'origine animale, virulente surtout en Afrique entre 2013 et 2016, puis en 2017 et 2018, connue pourtant déjà dans les dernières décennies du XX^e siècle : *ébola* dite aussi *fièvre hémorragique/gorączka krwotoczna*. Cette maladie apparaît rarement aux USA ou en Espagne (Stachoń 2020).

Et enfin, la pandémie du SRAS-Covid-19 qui a sévi à Wuhan en Chine et qui, depuis deux ans, n'arrête pas son expansion à travers le monde entier.

III. Les noms français et polonais des maladies contagieuses

48

Nous présenterons l'origine des noms de maladies à l'étendue épidémique en commençant par les noms français rangés dans l'ordre alphabétique. En second lieu, nous donnerons les noms polonais correspondant et leur étymologie.

1. *Choléra* (n.m.)

a) Le nom français est noté vers le milieu du XVI^e siècle, il est emprunté au latin *cholera* attesté à l'époque impériale au sens de maladie qui vient de la bile, lui-même emprunté au grec (*TLFi*, s.v. *choléra*);

b) En polonais, *cholera* (prononcé avec le [x] initial est aussi un mot pris au latin, d'origine grecque, attesté sous forme *kolera* et noté par *Słownik polszczyzny XVI wieku* (s.v. *kolera*) dans le sens de 'bile' et 'une maladie' que le dictionnaire ne précise pas. Linde (1807, s.v. *kolera*, avec une variante *cholera*) donne aussi les deux sens et fournit les symptômes de la maladie. Stachoń (2020) rapporte une information selon laquelle au début des années 20 du XIX^e siècle, dans les relations des marchands voyageant en Inde, il est question d'une maladie se manifestant par les vomissements, les diarrhées et les taches sur la peau que les marins arabes appelaient *kholera*, ce qui dans leur langue aurait désigné une sécrétion biliaire. Notons aussi que ce nom de maladie est utilisé dans plusieurs expressions familières (*WSJP*, s.v. *cholera*) dont, par exemple le juron *cholera jasna by*

to wzięła! 'que le clair choléra⁴ l'emporte' ou une exclamation signifiant mécontentement ou surprise *o, cholera!*, comparable au français *merde !*

2. *Dysentérie* (n.f.)

a) Le mot vient du latin *dysenteria*, lui-même pris au grec, apparaît en français vers 1250. Il désigne une maladie se manifestant par les diarrhées violentes, contenant du sang. Les causes de la maladie viennent du manque d'hygiène, de l'eau insalubre, des aliments contaminés. Le mot doit être prononcé [disãtRi], conformément à la prononciation grecque. Le TLFi (s.v. *dysenterie*) mentionne aussi la graphie *dyssenterie*, conforme à la prononciation française, attestée au XVIII^e et au XIX^e siècle;

b) L'équivalent polonais *czerwonka* (attesté vers la fin du XV^e, selon le *WSJP*) est un dérivé de l'adjectif *czerwony* 'rouge'. Ce nom est suggestif et il reste en rapport avec un des symptômes de la maladie, notamment de la présence du sang dans la selle. Les Polonais se servent parfois du mot savant de la maladie *dyzenteria*, lui aussi d'origine gréco-latine.

3. *Ébola* (n.m.)

a) Le nom *ébola* vient du nom d'une rivière au Kongo, se jetant dans Mongala. C'est dans une localité située sur l'Ébola (le nom indigène *Legbala* serait modifié en *Ébola* par les colonisateurs belges francophones) que l'on a identifié, en 1976, la fièvre hémorragique à laquelle on a donné le nom de la rivière. Cette maladie grave était appelée d'abord en anglais *Zaire Ebolavirus* (Stachoń 2020);

b) En polonais, le nom emprunté *ebola* (n.f.) apparaît à la même époque. Le genre féminin du mot est dû à sa terminaison, propre généralement aux mots féminins.

4. *Fièvre jaune* (n.f.)

a) Cette maladie, transmise par les moustiques infectés, est, comme plusieurs autres, d'origine animale. Elle a été rencontrée pour la première fois au milieu du XVI^e au Yucatan. Dans les siècles suivants, les épidémies sévissaient en Amérique du sud et en Afrique. Selon la notice sur le site de l'Institut Pasteur (<https://www.pasteur.fr/fr/>)

⁴ Cet emploi du nom de maladie dans un juron n'est pas unique en polonais. Dans *niech gołto szlag trafi!*, le mot *szlag* vient de l'allemand *Schlag* 'hémorragie cérébrale' et l'expression veut dire : 'Que l'hémorragie cérébrale l'atteigne' et ce souhait maléfique peut se rapporter à un homme ou à une situation.

centre-medical/fiches-maladies/fievre-jaune), elle était autrefois appelée *vomito negro* 'vomissement noir' à cause d'un des symptômes de la maladie. Un autre, une fièvre (du latin *febra*) élevée, lui a donné son nom. Dans l'évolution de la maladie, on peut observer les symptômes de la jaunisse, ce qui lui a valu l'épithète *jaune*;

b) En polonais, le terme *żółta febra* (n. f.) contient l'emprunt au latin et l'adjectif voulant dire 'jaune'. Un autre nom, *żółta gorączka* renferme l'équivalent polonais du mot *febra* 'fièvre', notamment *gorączka*, dérivé de l'adjectif *gorący* 'chaud'.

5. Grippe (n.f.)

a) Avant que le mot *grippe* se répande en français, le mot *influenza* d'origine italienne était dans l'usage, d'ailleurs en polonais aussi. On considérait alors que l'infection apparaissait sous l'influence des corps célestes (Stachoń 2020). Le mot *grippe* est attesté dans le sens de 'catarrhe épidémique' dans une lettre de Frédérique II à Voltaire en 1743 (TLFi s.v. *grippe*). Mais ce mot apparaît plus tôt, entre la fin du XIII^e et le début du XVI^e dans *la grippe de fer* 'griffe, croc'. Au début du XIV^e, on note le sens 'querelle', puis en 1632 'fantaisie soudaine, caprice'. Vers le milieu du XVIII^e, on note l'expression *prendre en grippe* qui veut dire 'ressentir de l'antipathie pour quelqu'un'. Aussi bien le TLFi qu'Alain Rey (2006 : 1648) considèrent le substantif *grippe* comme une forme déverbale de *gripper* 'saisir', emprunt au francique **grip*, qui serait une altération de **grif*. Selon le TLFi (s.v. *grippe*), l'emploi de *grippe* au sens de maladie viendrait de ce qu'il s'agit d'une maladie qui saisit brusquement. Les vagues d'épidémie de grippe portaient leurs noms de circonstance : *grippe russe*, *grippe espagnole*, *grippe asiatique* étant motivés par le lieu de leur origine, qui, parfois, n'était pas identifié proprement. Nous avons déjà mentionné des noms de grippe venant de noms d'animaux qui auraient contaminé la maladie aux hommes (*grippe aviaire*, *grippe porcine*);

b) Le mot polonais *grypa* (n.f.) apparaît dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. *SWil* (1861, s.v.) note l'article suivant : « *gryp*, v. *grypa*, Im y, m, v. *gryppa*, Im y, ž. med. (*grypa, influenti*), rodzaj katarowego zapalenia kanałów oddechowych, połączonego często z gorączką ». La forme *gryp*, du genre masculin pourrait suggérer l'emprunt phonétique du français. Selon le *WSJP*, *grypa* est effectivement un emprunt au français *grippe*, Mańczak (2017 : 60) affirme que *grypa* est un emprunt à l'allemand ou au français *Grippe/grippe* ou que le mot viendrait du russe *chrip* 'râlement, agonie', Mańczak renvoie en même temps à *chrypieć* 'être enroué', (Mańczak 2017 : 23), mot pré-slave **chripěti*, d'origine onomatopéique. Il nous est difficile de

confirmer l'origine slave du français *grippe*, mais ce mot est certainement à l'origine du polonais *grypa*, peut-être avec l'intermédiaire allemand.

6. *Lèpre* (n.f.)

a) Le mot de cette maladie ancienne vient en français du latin *lepra* 'maladie qui ronge', emprunté du grec *lepra*, de *lepein* 'éplucher, enlever l'écorce' (Rey 2006 : 2003). Ce sens rappelle certains symptômes de la maladie touchant la peau. Le mot est attesté en français vers 1120 sous forme *liepre*, puis *lèpre* dès 1283. La maladie était redoutable, les malades stigmatisés et isolés. Le sens figuré de *lépreux* (aussi de son équivalent *trędowaty* en polonais) qualifie quelqu'un que l'on évite, que l'on trouve dangereux, galeux. Depuis que le Norvégien Gerhard Armauer Hansen a découvert en 1873 la bactérie responsable de la lèpre, on la nomme aussi *maladie de Hansen*. Par l'Église, la lèpre a été prise comme métaphore du péché et de l'hérésie (TLFi, s.v. lèpre);

b) En polonais. *trąd* est d'origine pré-slave et l'on trouve des mots de la même famille en tchèque, en lituanien (Mańczak 2017 : 202). Attesté à partir du XV^e siècle, le nom pouvait avoir primitivement le sens de 'quelque chose de pourri, vermoulu' (Boryś 2005 : 641). La maladie apparaît en Pologne vers le XIII^e siècle et au Moyen Âge elle était considérée comme une punition de la vie dans le péché.

51

7. *Peste* (n.f.).

a) Le nom français, attesté vers 1400 est un emprunt au latin *pestis* 'maladie contagieuse, épidémie', employé au figuré dans le sens général de 'fléau, épidémie' (Rey 2006 : 2885). Et le lexicographe ajoute : « Le mot latin n'a aucune étymologie claire ». L'adjectif *pestiféré*, à côté du sens premier 'atteint de peste' a pris le sens figuré de 'rejeté, à éviter', ayant son équivalent polonais *zadzumiony*, proche sémantiquement de *trędowaty* 'galeux, infecté';

b) *Dżuma* (n.f.) est un nom intéressant du point de vue de son origine en polonais. Le *WSJP* (s.v.) donne comme étymologie le mot ukrainien : *dżumá čumá*, venant peut-être de l'ottoman *iç-humma* 'fièvre intérieure' 'gorączka wewnętrzna'. Le premier dictionnaire étymologique du polonais, celui d'Aleksander Brückner (nouvelle éd. 1974, p. 114) note que le mot *dżuma* est connu aussi en serbe, russe, turc, dans le sens d'épidémie et serait emprunté à l'hébreu au XV^e siècle. Il est étonnant que ce mot ne figure ni dans le dictionnaire étymologique de Boryś (2005) ni dans le plus récent dictionnaire étymologique du polonais, celui de Mańczak (2017). Ce qui est évident, c'est que la source du mot *dżuma* 'peste' en polonais et dans

les langues slaves n'est pas latine, on a *чума* de la même origine que le mot polonais en russe, ukrainien, bulgare, ou encore *mor* 'épidémie', d'origine pré-slave en tchèque et slovaque.

8. Rougeole (n.f.)

a) Le nom de cette maladie contagieuse fait allusion à l'un de ses symptômes : apparition de taches rouges sur le corps. La forme primitive *rougeule* a été attestée en 1426, puis, en 1539, selon le *TLFi* (s.v. *rougeole*), on note *rougeolle*, refait d'après *vérole*, nom d'une maladie aussi. À l'origine de *rougeole* on trouve une forme du latin vulgaire **rubeolus*, dérivée de *rubeus* 'roux, rougeâtre'. Notons au passage qu'une autre maladie contagieuse a tiré son nom du même étymon latin : *rubéole* (n.f.), dite en polonais *róźyczka* 'petite rose', aussi en rapport avec l'éruption cutanée provoquée par la maladie;

b) Le polonais *odra* (n.f.) est d'origine slave. Le *WSJP* (le seul parmi les dictionnaires consultés) signale son attestation vers le milieu du XVII^e et suggère son étymologie dans l'ancien polonais *odra* 'écorchure', de *odrać*, aujourd'hui *odrzec* 'écorcher, enlever la peau', à cause de l'aspect de la peau du malade tacheté de rouge.

52

9. Syphilis (n.f.)

a) On admet (Rey 2006 : 3731) que le nom de la maladie vient d'un nom littéraire *Syphilus*, personnage d'un poème de Frascator de Vérone (1530), berger, meneur d'une révolte contre un dieu du soleil qui l'a puni, ainsi que son peuple par une grave maladie vénérienne. En 1659 on emprunte la forme latine de la Renaissance *syphilis*. En fait, cette maladie serait apparue en Amérique, amenée en Europe vers la fin du XV^e siècle, elle s'est répandue avec l'expédition de Charles VIII à Naples d'où le terme *mal de Naples* désignant la maladie dont étaient atteints plusieurs soldats de l'armée française. En latin on l'appelait aussi *morbis gallicus*. Familièrement on désignait la syphilis avec le nom *vérole* qui jusqu'à la fin du XV^e désignait la variole (*TLFi* s.v.);

b) En polonais, le mot *syfilis* (n.m.), selon le *WSJP* (s.v.), est emprunté au français et il est attesté à partir de 1865⁵. L'ancien nom de la maladie, utilisé jusqu'à nos jours, *kila*, attesté au XVI^e siècle, provient du pré-slave **kyla* 'boursoufflure, excroissance', hérité aussi par d'autres langues slaves (Borys 2005 : 231). À côté du mot emprunté *syfilis*, on utilisait en polonais populaire le terme *choroba francuska* 'maladie française' (comme en français *le mal anglais*, en allemand *die franzosen* et en italien

⁵ Il est enregistré par le *SW* (1900–1927).

il male francese, etc. (Rey 2006 : 3732)) ou, depuis 1931, le mot savant *lues* du latin *luēs* 'infection, épidémie' (WSJP s.v. *lues*), ou encore grossièrement *franca*, dérivé de *francuski* 'français' et *syf*, apocope de *syphilis*.

10. *Tuberculose* (n.f)

a) Cette maladie, connue depuis l'Antiquité, se manifestant par les difficultés pulmonaires, la toux prolongée, l'amaigrissement et l'affaiblissement sévit encore aujourd'hui, mais depuis les travaux de Louis Pasteur, de Robert Koch et de leurs continuateurs, puis avec l'application d'antibiotiques, elle se fait soigner. Le terme *tuberculose* a remplacé l'ancienne dénomination *phthisie*, d'origine gréco-latine, attestée depuis le milieu du XVI^e siècle (Rey 2006 : 2713), fonctionnant jusqu'au XIX^e, aujourd'hui vieilli. Le nom *tuberculose* 'formation des tubercules' est introduit au milieu du XIX^e, suite à la recherche concernant la maladie. C'est un dérivé de *tubercule*, du latin *tubercula* 'nodule, petite saillie', lui-même un diminutif de *tuber* 'excroissance, tumeur' (Rey 2006 : 3945). Effectivement, la tuberculose entraîne la formation de petits nodules dans les poumons du malade;

b) Le mot polonais *gruźlica* (n.f.) est noté dans les dictionnaires du XIX^e siècle (SWil 1861, SW 1900), il a remplacé l'ancien *suchoty* (n.pl.), dérivé de *suchy* 'sec', attesté déjà au XV^e siècle (WSJP, s.v.), au XIX^e encore utilisé parfois dans la collocation *galopująca suchoty* 'tuberculose galopante' et aujourd'hui vieilli. Le contemporain *gruźlica* est un calque du latin *tuberculosis*, car formé à partir de *gruźel* 'nodule, petite excroissance'.

53

11. *Typhus* (n.m.)

a) Le nom de cette maladie contagieuse par l'intermédiaire des poux et des puces, se manifestant par une fièvre continue, une éruption cutanée et un état de stupeur est un emprunt au latin *typhus*, lui-même venant du grec *typhos* 'torpeur, stupeur' et proprement 'fumée, vapeur'. Il a été attesté en 1667 (TLFi, s.v.). Jusque vers 1835, le typhus « a été désigné par les termes fièvre des camps, des hôpitaux, des prisons, parce qu'elle est due primitivement à l'entassement d'un grand nombre d'hommes dans un espace étroit » précise aussi le TLFi (s.v.). Le vaccin contre le typhus, maladie dont des milliers d'hommes ont souffert depuis l'Antiquité, a été inventé par un biologiste polonais Rudolf Weigl, après une longue recherche (les années 20 à 40 du XX^e siècle) à Lwów⁶;

⁶ Pendant la II^e guerre mondiale, les Allemands n'ont pas interdit la continuation de la recherche de Weigl qui procédait à l'injection de bactéries de typhus aux poux nourris ensuite avec le sang humain. Le vaccin était fabriqué à partir des intestins de poux

b) Le mot polonais *tyfus* (n.m.), est aussi d'origine latine. On connaît deux variantes de la maladie et elles ont, respectivement, des noms différents étant les synonymes II^e de *typhus* : *dur plamisty* 'à taches' (lat. *typhus exanthematicus*, correspondant à la description donnée ci-dessus), et *dur brzuszny* (lat. *typhus abdominalis*). Le mot *dur* continue le pré-slave **durъ* 'excitation, agitation, trouble de pensée, étourdissement' ; il est apparenté avec les mots russe et ukrainien voulant dire 'bêtise, folie' et les polonais *durny*, noté depuis le XVI^e, et *dureń* 'sot, con' (Boryś 2005 : 133). Le mot *tyfus* est noté en polonais dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (SWil 1861, s.v.). L'ancien nom de typhus, *łożnica*⁷, suggérant l'alitement prolongé (de *łóżko* 'lit', avec le suffixe propre aux autres noms de maladies : *blonica* 'diphthérie', *plonica* 'scarlatine', *gruźlica* 'tuberculose'), serait attesté, d'après Brückner (1974 : 588) aux XVI^e et XVII^e siècles. Elektroniczny korpus tekstów polskich z XVII i XVIII wieku (do 1772) dans une citation de 1677 donne *łożnica* dans le sens 'maladie'.

12. Variole (n.f.)

a) Le nom de cette maladie caractérisée par l'apparition de taches rouges sur la peau, devenant des pustules et laissant des cicatrices durables est attesté vers 1400 (au pluriel *variolez*) ; c'est un emprunt au bas latin (VI^e siècle) *variola* 'maladie infectieuse', diminutif de *varius* 'ayant la petite vérole', avec l'influence du latin *varius* 'varié, tacheté, moucheté'. La maladie était appelée familièrement *petite vérole*, terme aujourd'hui vieilli (TLFi, s.v.). Alain Rey (2006 : 4002) ajoute que l'emprunt au pluriel n'est employé au singulier qu'à partir du XVIII^e et que le bas latin *variola*, diminutif du latin classique *varus* 'éruption sur la face, bouton' est formé avec l'influence du latin classique *varius*. Le lexicographe note aussi que le diminutif classique de *varus* était *varulus*. Même si les deux étymologies diffèrent quelque peu, il est à admettre que le terme bas latin a été influencé par *varius* classique;

b) Le nom polonais *ospa* (n.f.) est attesté déjà au XVI^e siècle et son étymologie est liée aux symptômes de la maladie. Le *WSJP* (s.v.) informe que le mot provient du pré-slave **o(b)svpa* 'ce qui couvre d'une matière poudreuse', avec la racine désignant le son dont on

contaminés. Weigl a embauché pour son expérience plusieurs personnes (5000 environ) qui nourrissaient les poux avec leur sang, et qui de ce fait profitaient de certains privilèges ou même ont survécu à la guerre (Stachoń 2020)

⁷ Stachoń (2020) cite encore *choroba tożna*, *rychlica*, *pomarlica*, *fryzle*, *petocje* utilisés par les médecins à partir de la Renaissance, ce qui témoigne de la présence reconnue de la maladie en Pologne à cette époque.

saupoudrait la nourriture portée aux animaux. L'éruption cutanée est donc comparée au son, ce qui motive le nom polonais de la maladie. Il existe en polonais des mots provenant de la forme pré-slave mentionnée : *obsypać*, *posypać* 'saupoudrer', *posypka* 'ce qui sert à saupoudrer', mais un polonophone non avisé ne perçoit pas le lien avec le nom de la maladie.

Récapitulation

Nous avons présenté les noms français et polonais de grandes épidémies qui ont touché l'Europe au cours de l'histoire. Nous avons cherché l'origine des noms dans les deux langues et nous constatons quelques différences dans la façon de dénomination de maladies. Autant la plupart des noms français ont le caractère savant et proviennent de mots latins, parfois pris au grec, autant la terminologie polonaise puise d'avantage dans le patrimoine lexical slave. Les noms ont le caractère populaire, on perçoit, ou plutôt on percevait dans le passé leur motivation sémantique. L'origine gréco-latine commune aux noms français et polonais est établie pour *choléra/cholera*, *dysenterie/dyżenteria* (à côté de *czervenka*), *syphilis/syfilis*, *typhus/tyfus*. Parfois dans le nom polonais on découvre un calque de la dénomination française ou latine (qui n'est pas forcément la source directe du mot polonais) : *fièvre jaune/ żółta gorączka*, *tuberculose/gruźlica*. Les noms français d'origine latine *lèpre*, *tuberculose*, *variole* ont pour les équivalents polonais les mots d'origine pré-slave : *trąd*, *gruźlica*, *ospa*. La peste porte le nom *dżuma* que le polonais, comme d'autres langues slaves, a emprunté probablement au turc. Le nom français *grippe* est d'origine germanique, bien que certains linguistes y voient aussi l'influence slave (russe). Les deux langues ont des noms de maladies qui renvoient aux symptômes de celles-ci : français *rougeole*, *tuberculose*, polonais *ospa* ('variole'), *czervenka* ('dysenterie'), *gruźlica* ('tuberculose'), *odra* ('rougeole'). Deux noms, dans les deux langues, proviennent en fin de compte de noms propres : *ébola/ ebola*, *syphilis/syfilis*.

La volonté de rappeler l'origine des noms d'épidémie était pour nous un fait de circonstance : l'épidémie du covid qui nous tourmente nous a fait penser aux fléaux semblables survenus dans l'histoire et aux gens qui n'ont pas survécus aux épidémies.

Bibliographie

Ouvrages/dictionnaires

- BORYŚ, W. (2005). *Słownik etymologiczny języka polskiego*. Kraków : Wydawnictwo Literackie.
- BRÜCKNER, A. (1974). *Słownik etymologiczny języka polskiego*. Warszawa : Wiedza Powszechna.
- Elektroniczny korpus tekstów polskich z XVII i XVIII wieku (do 1772)*. <https://sxvii.pl>.
- LINDE, B.S. (1807). *Słownik języka polskiego*. Warszawa : Drukarnia XX. Pijarów.
- MAŃCZAK, W. (2017). *Polski słownik etymologiczny*. Kraków : Polska Akademia Umiejętności.
- REY, A. (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert.
- Słownik polszczyzny XVI wieku* (wersja internetowa <http://spxvi.edu.pl/>).
- SW = *Słownik języka polskiego* (1900 – 1927), sous la réd. de J. Karłowicz, A. Kryński, W. Niedźwiedzki, Warszawa : Kasa im. Mianowskiego.
- SWil = *Słownik języka polskiego* (1861), sous la réd. d’A. Zdanowicz et altres, Wilno.
- TLFi = *Trésor de la langue française informatisé* (<http://atilf.atilf.fr/>).
- WSJP = *Wielki słownik języka polskiego* (uniquement en ligne <https://wsjp.pl/>).

Articles de revue

56


- OKONEK, J. (2021). Archeologia i epidemie. *Archeologia Żywa*, 1, pp. 14-17.
- STACHON, A. (2020). *Największe epidemie chorób zakaźnych w dziejach ludzkości*. Site de Muzeum w Bochni <http://www.muzeum.bochnia.pl/najwieksze-epidemie-chorob-zakaznych-w-dziejach-ludzkosci/>. [14.06.2021].

Notice biobibliographique

Anna Bochnakowa est professeure émérite de linguistique romane à l’Université Jagellonne de Cracovie. Elle consacre sa recherche à la lexicologie et la lexicographie française et polonaise, aux contacts de langues, à l’histoire du français. Elle est auteure de plus d’une centaine de publications dont *Terminy kulinarne romańskiego pochodzenia w języku polskim do końca XVIII wieku* (1984), *Le «Nouveau grand dictionnaire françois, latin et polonois » et sa place dans la lexicographie polonaise* (1991), « *Le bon français » de la fin du XX^e siècle. Chroniques du « Figaro » 1996-2000*, (2005). Elle a dirigé la rédaction de *Wyrazy francuskiego pochodzenia w współczesnym języku polskim* (2012) – étude des mots d’origine française en polonais contemporain.

Marc Bonhomme

Université de Berne¹

 <https://orcid.org/000-0003-0494-5872>

marc.bonhomme@rom.unibe.ch

Art de vivre libéré et subversion surréaliste des proverbes selon Paul Éluard et Benjamin Péret

Liberated art of living and surrealist subversion of proverbs according to Paul Éluard and Benjamin Péret

Abstract: Proverbs convey an idealized and conventional art of living that is generally referred to as popular wisdom. Made of stereotypes and pretending to shape our behaviour, this popular wisdom has been strongly contested by the surrealist poets Paul Éluard and Benjamin Péret in their *152 proverbes mis au goût du jour*. On the one hand, this article analyzes the rhetorical modalities of this contest. These consist in a parody discourse that distorts traditional proverbs, while preserving their phraseology. On the other hand, this study examines how these parodic manipulations deconstruct the stereotypical art of living conveyed by the proverbial genre through different processes (trivialization, pejoration, contradiction, etc.). It also shows that the work of undermining carried out by Éluard and Péret on proverbs leads to the proclamation of a new art of living based on the poetic liberation of language, the refusal of authority and the reign of imagination.

Keywords: art of living, deconstruction, imagination, parody, proverb, rhetorical manipulation, stereotype, surrealism

Les proverbes transmettent un art de vivre idéalisé que l'on qualifie généralement de « sagesse populaire » ou de « sagesse des nations ». Cependant, en dépit de leur prétention à fournir des modèles de conduite, ils constituent une forme sapientale toute relative dont on peut dégager

¹ Université de Berne, Faculté des Lettres, Institut de langue et de littérature françaises, Langgäss-Strasse 49, CH 3012 Berne (Suisse).

quelques traits : son caractère empirique basé sur des cas d'expérience, son orientation doxale centrée sur le consensus social plutôt que sur l'initiative individuelle, sa visée pragmatique ciblée sur l'utilité immédiate, ou encore sa fréquente exploitation persuasive comme argument d'autorité qui en estompe la portée morale. De fait, l'art de vivre véhiculé par les proverbes n'a pas manqué d'être mis en doute. Certains observateurs, comme Mirella Connena (2000), voient en eux un patrimoine vieillot de valeurs rurales inadaptées à la modernité. D'autres analystes contestent leur « platitude touchant à la viduité » (Desbordes 1980 : 84), ainsi que leur validité morale. Dans ce sens, Charlotte Schapira (1999) insiste sur la cruauté et le cynisme de nombreux énoncés parémiologiques².

58

Parmi les procédés de remise en cause de l'art de vivre proverbial, le plus attesté est assurément le détournement. Celui-ci s'appuie couramment sur des stratégies ludiques, comme en témoignent les manipulations proverbiales d'*Un début dans la vie* d'Honoré de Balzac³ (1965) ou les proverbes oulipiens de Harry Mathews (1981), tels que « Les pavés du royaume », qui constituent une sorte d'exercice de style. Mais il arrive également que les détournements de proverbes soient véritablement militants, à l'image du corpus qui va nous intéresser : les *152 proverbes mis au goût du jour* par Paul Éluard et Benjamin Péret en 1925 à la belle époque du surréalisme. Ce recueil dénigre l'art de vivre conventionnel associé aux proverbes en recourant à deux manipulations interdiscursives mises en évidence par Gérard Genette (1982) : d'une part, le pastiche qui consiste en l'imitation d'une matrice discursive, qu'elle sous-tende les genres textuels ou les pratiques stylistiques ; d'autre part, la parodie définie comme la transformation décalée d'une occurrence-source particulière. Dans les pages qui suivent, nous nous bornerons à l'examen des parodies de proverbes chez Éluard et Péret. Après avoir analysé les modalités rhétoriques de leurs détournements proverbiaux, nous montrerons comment ces manipulations parodiques déconstruisent l'art de vivre stéréotypé communiqué par le genre proverbial. Nous verrons ensuite que le travail de sape mené par Éluard et Péret sur la sagesse populaire conduit à la proclamation d'un nouvel art de vivre.

² En outre, la dimension universelle des proverbes a été récusée. Entre autres, L. Perrin (2000) note que les énoncés proverbiaux se limitent la plupart du temps à exprimer une vérité subjective, susceptible d'être contrée par une autre subjectivité ou par un consensus antagoniste.

³ Voici deux exemples de ces détournements de proverbes chez Balzac : « les bons comtes font les bons tamis », « plus on est debout, plus on rit » (1965 : 300 & 308).

1. Parodie proverbiale et conservation du cadre sapiential

Le premier constat qui s'impose est qu'Éluard et Péret respectent rigoureusement la forme sapientiale caractérisant les proverbes. Si l'on regarde la configuration de leurs parodies, non seulement celles-ci conservent les structures syntaxiques des hypotextes proverbiaux⁴, mais ce sont les plus représentatives qui sont retenues. C'est le cas des structures déontiques qui confèrent aux proverbes leur statut de préceptes de vie :

71 : Il ne faut pas lâcher la canne pour la pêche.
[Il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre⁵.]

Il en est de même pour les structures scalaires qui reposent sur des topoï, à savoir des schèmes argumentatifs binaires en +/- x, +/- y, au sens de Jean-Claude Anscombe⁶ (1995) :

88 : Loin des glands, près du boxeur.
[Loin des yeux, loin du cœur.]

Éluard et Péret exploitent à l'occasion la scalarité des schèmes préférentiels qui mettent en balance deux éléments :

117 : Un plongeon vaut mieux qu'une grimace.
[Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.]

On relève pareillement de nombreuses relatives indéterminées qui figurent parmi les moules à proverbes les plus productifs :

8 : Qui couche avec le pape doit avoir de longs pieds.
[Qui dîne avec le diable doit avoir une longue cuillère.]

Sur un autre plan, les parodies d'Éluard et de Péret n'affectent en rien le canevas prosodique des proverbes, lequel concourt à leurs effets rythmiques et mnémotechniques. Au contraire, ces parodies en cristallisent les traits prosodiques les plus marquants, comme l'isométrie, le binarisme ou les rimes internes, à l'instar de cette occurrence :

⁴ La notion d'*hypotexte* qualifie le texte parodié, tandis que celle d'*hypertexte* définit la manipulation parodique elle-même (voir Bonhomme 2006).

⁵ Pour une meilleure compréhension, nous mettons entre crochets les proverbes de base.

⁶ Suivant J.-C. Anscombe, les topoï servent de support ou de garant au bon enchaînement de la plupart de nos argumentations. Remarquons que dans l'exemple 88 consacré, Éluard et Péret inversent partiellement l'orientation topique du proverbe de base (+ distance sociale, + distance affective).

112 : Tout ce qui vole n'est pas rose.
[Tout ce qui brille n'est pas d'or.]

De plus, ces parodies préservent l'énonciation gnomique qui participe à l'universalisation sapientale des proverbes et à leur élaboration d'un univers de croyance collective. Cette énonciation gnomique prend la forme d'un discours non actualisé, fondé sur une temporalité achronique et une référence extensionnelle :

55 : On n'est jamais blanchi que par les pierres.
[On n'est jamais servi que par soi-même.]

Dans la même perspective, le recours à l'archaïsme suggérant une tradition immémoriale amplifie la mise hors-temps de la parole proverbiale. Éluard et Péret renchérissement quelquefois sur cet effet archaïsant, en supprimant l'article de l'hypotexte-source :

86 : À quelque rose chasseur est bon.
[À quelque chose le malheur est bon.]

60 Plus globalement, les « proverbes mis au goût du jour » par Éluard et Péret apparaissent encore comme des énoncés lapidaires normatifs, à fonction d'avertisseurs ou de rectificateurs devant les problèmes de la vie. Ils mobilisent en effet invariablement des actes de langage directifs :

105 : Passe ou file.
[Marche ou crève.]

ou des actes constatifs à valeur directive indirecte :

114 : Il y a loin de la route aux escargots.
[Il y a loin de la coupe aux lèvres⁷.]

Au total, toutes ces parodies maintiennent ostensiblement le cadrage sapiental des proverbes qui leur sont sous-jacents. Autrement dit, l'effet-proverbe est plus fort que jamais, avec son régime sentencieux et dogmatique. Mais outre qu'il renforce la reconnaissance rapide de l'hypotexte, ce cadrage rigide fait davantage ressortir les manipulations d'Éluard et de Péret sur le contenu des proverbes affectés.

⁷ La valeur directive de ce proverbe doit être dérivée par ses récepteurs à partir de son orientation instructionnelle, de son contenu figuré et de l'expérience personnelle de ceux-ci : /Faites attention aux obstacles qui précèdent la réalisation d'un projet/.

2. Parodie proverbiale et minage du contenu sapiental

Le recueil d'Éluard et de Péret met fondamentalement en scène un conflit entre la conservation de la forme parémiologique, dans toute sa stéréotypie, et la négation des valeurs propagées par les hypotextes proverbiaux qu'ils visent. Une telle négation s'effectue au moyen de manipulations discursives dont l'objectif est de détruire la doxa des proverbes, avec leurs poncifs et leur prétention à fournir des modèles de vie.

2.1. Opérations rhétoriques en jeu

Le contenu sapiental des proverbes est systématiquement altéré par des opérations rhétoriques⁸ touchant ses supports linguistiques que sont les noms, les verbes et secondairement les adjectifs. Ces opérations consistent fréquemment en des substitutions, qu'elles soient limitées à un terme (*Hercule/autre*) :

41 : Un clou chasse Hercule.
[Un clou chasse l'autre.]

61

ou étendues à un syntagme complexe :

152 : Vivre d'erreurs et de parfums.
[Vivre d'amour et d'eau fraîche.]

Les substitutions peuvent s'accompagner de permutations adjectivales, comme dans l'occurrence ci-après :

16 : Les grands oiseaux font les petites persiennes.
[Les petits ruisseaux font les grandes rivières.]

ou d'adjonctions, comme celle d'un syntagme complément indirect :

51 : Trop de mortier nuit au blé.
[Trop de précaution nuit.]

⁸ Les opérations en question se situent dans le droit fil des transformations rhétoriques du discours, telles qu'elles sont théorisées par Quintilien (1978) ou par le Groupe μ (1970). Sous cet aspect, la créativité surréaliste d'Éluard et de Péret n'échappe pas aux lois ordinaires qui régissent la production des énoncés.

On découvre également des combinaisons de deux énoncés parémiologiques en un nouveau proverbe-valise⁹ :

5 : Il faut rendre à la paille ce qui appartient à la poutre.

Cette parodie emprunte son canevas syntaxique au proverbe latin : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César ». Lui-même se trouve modifié, au niveau de ses compléments indirects, par l'amalgame de la sentence biblique : « Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre » (St Luc, VI, 41). Le recueil d'Éluard et de Péret comporte aussi quelques transformations plus radicales :

13 : Quand un œuf casse des œufs, c'est qu'il n'aime pas les omelettes.

Cette occurrence s'appuie de toute évidence sur le proverbe : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ». Celui-ci se voit d'abord disloqué par une permutation de ses deux membres. Le nouveau premier membre est à son tour affecté par une conversion propositionnelle (*quand*), la duplication de son objet direct en sujet (*œuf*) et l'effacement de la négation *sans*. Quant au nouveau second membre, il est modifié par l'adjonction d'une emphase (*c'est que*) et la substitution du couple Sujet-Verbe (*il n'aime pas/on ne fait pas*).

62

Le plus souvent, on observe une forte motivation entre les proverbes-sources et les proverbes-cibles, qu'elle soit consciente ou non chez Éluard et Péret. Cette motivation est principalement phonétique avec des homophonies partielles, à l'instar de l'occurrence suivante qui conserve le canevas sonore ([ã] + [s]) entre les noms engagés dans la transformation :

139 : À chacun sa panse.
[À chacun sa chance.]

La motivation transformationnelle est parfois sémantique, comme dans cette parodie qui joue sur le couple antonymique *chien vs chat* au sein de l'isotopie des animaux domestiques :

89 : Fidèle comme un chat sans os.
[Fidèle comme un chien.]

ou comme dans cet autre exemple :

57 : Se mettre une toupie sur la tête.
[Se mettre martel en tête.]

⁹ Cette dénomination se justifie par le fait que les amalgames ainsi produits au niveau de la phrase sont proches de ceux qu'effectuent les mots-valises au niveau du lexique.

Ici, la substitution opère dans le domaine notionnel des petits ustensiles plus ou moins massifs et oblongs (*toupie/martel*). Par contre, d'autres transformations paraissent totalement arbitraires chez Éluard et Péret, à l'exemple de celle-ci :

53 : Qui sème des ongles récolte une torche.
[Qui sème le vent récolte la tempête.]

À l'intérieur de cette occurrence, il est quasiment impossible d'interpréter un quelconque rapport thématique entre – et dans – les deux couples nominaux manipulés (*ongles/vent* et *torche/tempête*).

2.2. Déconstruction du message de vie des proverbes

Si l'on considère l'effet de ces manipulations sur le contenu sapiental des proverbes analysés, on remarque dans l'ensemble une déconstruction de leurs messages de vie à travers trois procédés. D'un côté, Éluard et Péret banalisent leur sagesse doxale en multipliant les truismes et les lapalissades, notamment lorsqu'ils neutralisent la différenciation sémantique des verbes de l'hypotexte par des répétitions :

151 : Quand la route est faite, il faut la refaire.
[Quand le vin est tiré, il faut le boire.]

La banalisation va jusqu'à prendre l'aspect de la tautologie, pour peu que le sujet et son développement prédicatif se répètent, bloquant la progression du message proverbial :

30 : À petits tonneaux, petits tonneaux.
[À petits esprits, petites espérances.]

Violant la loi d'informativité formulée par Catherine Kerbrat-Orecchioni (1986), cette occurrence exagère jusqu'à la caricature la dimension machinale et évidente de nombreux préceptes existentiels ou moraux transmis par les proverbes.

D'un autre côté, plusieurs proverbes manipulés inversent dans un sens négatif la visée méliorative propre à la sagesse doxale du genre parémiologique. Manifestant un positionnement dépréciatif à l'encontre de l'autorité proverbiale, cette inversion s'effectue tantôt par la contestation d'une doxa au moyen de la négation polémique qui récuse une assertion préalable :

27 : Le soleil ne luit pour personne.
[Le soleil luit pour tout le monde.]

tantôt par la mise en avant d'une anti-doxa provocatrice et moralement condamnable :

40 : Il faut battre sa mère pendant qu'elle est jeune.
[Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.]

À travers leurs points de vue contingents et transgressifs, ces inversions introduisent un conflit polyphonique¹⁰ au sein de l'énonciation gnomique, laquelle prétend refléter un point de vue universel exempt de toute réinterprétation.

Surtout, la majorité des manipulations parodiques d'Éluard et de Péret aboutissent à une véritable implosion du message de vie des proverbes, à deux niveaux. En premier lieu, elles dissolvent leurs canevas didactiques. Ainsi que l'ont noté plusieurs linguistes¹¹, le scénario sapiental des proverbes se déploie selon une implication tant pratique que gnomique, de type [si p, alors q], dans laquelle p et q sont unis par une relation stable, à forte cohérence, qui fonctionne comme modèle de comportement pour la vie de tous les jours. Or cette cohérence est totalement dérégulée dans un certain nombre de proverbes détournés par Éluard et Péret. Soit leur scénario introduit un actant sujet incongru, comme dans la parodie 13 : « Quand un œuf casse des œufs, c'est qu'il n'aime pas les omelettes ». Soit la connexion Actant-Procès est dépourvue de lien logique, comme dans l'exemple 16 : « Les grands oiseaux font les petites persiennes ». Soit les deux parties du scénario, p et q, n'ont aucun rapport entre elles :

42 : Quand la raison n'est pas là, les souris dansent.
[Quand le chat n'est pas là, les souris dansent.]

Ou elles sont contradictoires. De la sorte, dans la parodie 71 déjà citée : « Il ne faut pas lâcher la canne pour la pêche », *lâcher la canne* (p) présuppose déjà /pêcher/, ce qui rend le complément circonstanciel de but *pour la pêche* (q) incongru. Soit encore, comme dans le détournement 5 : « Il faut rendre à la paille ce qui appartient à la poutre », la fusion de deux scénarios proverbiaux crée un effet d'absurde. Ces incohérences interdisent toute construction référentielle se rapportant à l'expérience humaine et elles minent à la base la portée instructionnelle des proverbes modifiés, celle-ci demandant des programmes d'action et de comportement clairement identifiables.

En second lieu, sur le plan de la genèse du sens, dans beaucoup de ces proverbes parodiques, la sagesse doxale implose à la suite de la déperdition de sa signification métaphorique préconstruite. Comme on le sait, une

¹⁰ Dans l'acception d'O. Ducrot (1984).

¹¹ Voir en particulier G. Kleiber (2000) et J.-Cl. Anscombre (2012).

grande partie des proverbes communiquent indirectement leurs conseils de vie par le biais de métaphores cognitives stéréotypées à valeur illustrative, très canalisées interprétativement¹². Or cette réception métaphorique codée est impossible pour les productions proverbiales d'Éluard et de Péret, comme le prouve cette occurrence :

109 : Il n'y a pas de cheveux sans rides.

Grâce à son imagerie prototypique exprimant une expérience communément partagée, l'hypotexte de cette parodie : « Il n'y a pas de fumée sans feu » fonctionne facilement comme métaphore pour une généralisation à valeur didactique : [Il n'y a pas d'effet sans cause]. Mais une telle généralisation vers un sens sapiental sous-entendu s'avère plus que problématique dans l'hypertexte d'Éluard et de Péret en raison de son implication faible (quels rapports établir entre les cheveux et les rides ?) et de son imagerie¹³ non pas prototypique, mais idiolectale. De plus, du fait de son caractère imprévisible et insoluble, cette imagerie hypertextuelle attire paradoxalement et par contraste l'attention des lecteurs sur la dimension obsolète des métaphores proverbiales qu'on accepte habituellement sans réfléchir. À ce stade de l'analyse, on voit finalement l'effet majeur de la dilution doxale pour toutes les parodies que nous avons examinées : en défigeant les proverbes pour en faire des productions singulières, elles ne peuvent plus fournir des règles de conduite référant à des situations collectivement expérimentées dans la vie.

65

3. De la contestation d'une sagesse doxale à la révélation d'un art de vivre libéré

Nous pouvons à présent évaluer l'intérêt des manipulations proverbiales d'Éluard et de Péret pour une réflexion sur l'art de vivre. Leurs parodies confirment par défaut, à travers leurs violations mêmes, que le registre de sagesse des proverbes s'appuie sur des critères discursifs contraignants qui concernent moins leur forme que leur contenu : un ancrage doxal conventionnel, des scénarios fonctionnels très cohérents, une référence générique, une portée correctrice pour notre vécu quotidien... Or tous ces critères sont méthodiquement transgressés par Éluard et Péret,

¹² Sur ce point, voir M. Bonhomme (2016).

¹³ Pour les psychologues, le concept d'imagerie définit la capacité des mots et des expressions comprenant des traits figuratifs à créer des images mentales.

leurs proverbes « mis au goût du jour » constituant autant d'antiproverbes. De ce fait, leurs parodies nous conduisent à nous interroger sur leur positionnement sapiental. Sans doute, en pleine période du surréalisme militant, ces parodies s'en prennent – dans une optique subversive – à la sagesse collective, à la fois sclérosée et moralisante, transmise par le genre proverbial. Et pour cela, rien de tel que la stratégie du cheval de Troie que nous avons vue. Celle-ci sape de l'intérieur les proverbes les plus connus, en montrant que leur cadre formel familial secrète leur propre négatif, qu'il permet au fond de dire n'importe quoi et qu'il s'agit d'une coquille vide pouvant se remplir des contenus les plus contradictoires¹⁴.

66 Mais le militantisme antiproverbial d'Éluard et de Péret n'est pas uniquement subversif. La plupart du temps, les proverbes leur fournissent un matériau de choix pour une exploration poétique du monde, laquelle consiste à introduire le non-sens et une imagerie tant créative qu'aléatoire dans les formes les plus figées de la langue. Le proverbe, « parole gelée¹⁵ » indéfiniment reproductible sous l'autorité d'une voix anonyme, devient alors verbe, ou parole productive « dégelée » et pleinement responsable. Sur le plan de la réception, l'interprétation fermée du proverbe laisse la place à une interprétation plurielle, au gré des dispositions d'esprit et du vécu de chaque lecteur. Plus largement, un certain nombre de proverbes parodiques d'Éluard et de Péret contestent la sagesse commune (ou la *on*-sagesse) du genre proverbial pour suggérer une « sagesse » personnelle (ou une *nous*-sagesse) beaucoup plus stimulante, qui est celle du courant surréaliste. Celle-ci proclame la nécessité d'un nouvel art de vivre, affranchi de toute contrainte. Cette vision novatrice sur l'existence suppose notamment le refus de l'autorité (voir la parodie 40 : « Il faut battre sa mère pendant qu'elle est jeune »), ainsi que la liberté de penser :

9 : Les beaux crânes font de belles découvertes.
[Les bons comptes font de bons amis.]

Cette dernière parodie est doublement symptomatique, dans la mesure où elle manifeste la prépondérance de la performance stylistique sur une compétence proverbiale répétitive et où elle rehausse l'isotopie matérialiste de son hypotexte en une isotopie intellectuelle ouverte sur l'inconnu. La « sagesse » libérée des proverbes revisités révèle également d'autres

¹⁴ Précisons toutefois que l'entreprise déstabilisatrice d'Éluard et de Péret reste ambiguë. Si elle « déproverbialise » le genre proverbial, elle consolide – malgré elle – l'ancrage du proverbe dans l'usage, en le prenant comme cible privilégiée et en reconnaissant implicitement son importance sociodiscursive. Pour ce paradoxe lié à la manipulation proverbiale, voir C. Schapira (2000).

¹⁵ Selon la formulation du *Quart Livre* de F. Rabelais (1973 : 731).

ruptures par rapport à nos modes de vie routiniers. C'est le cas lorsqu'elle revendique l'épanouissement de l'imaginaire (comme en 42 : « Quand la raison n'est pas là, les souris dansent ») ou du désir :

49 : Il n'y a pas de désir sans rêve.
[Il n'y a pas de fumée sans feu.]

Il en est de même quand Éluard et Péret affichent leur prédilection pour une quête de l'aventure dans la parodie 117 : « Un plongeon vaut mieux qu'une grimace ». En outre, à plusieurs reprises, leur perception de la vie témoigne d'une attitude ironique sur certains aspects de l'existence :

79 : Tout ce qui grossit n'est pas mou¹⁶.
[Tout ce qui brille n'est pas d'or.]

*

En fin de compte, les parodies d'Éluard et de Péret constituent l'apologie d'un art de vivre non pas normatif et raisonnable – comme celui prôné par les proverbes, mais anormal et déraisonnable, ce qu'illustrent l'occurrence 152 déjà mentionnée : « Vivre d'erreurs et de parfums », ou le détournement suivant qui inverse l'isotopie réaliste de son hypotexte en une isotopie outrancière :

131 : Il n'y a pas de bijoux sans ivresse.
[Il n'y a pas de fumée sans feu¹⁷.]

Simplement, une telle sagesse antidoxale et libérée n'est plus celle, citationnelle, du proverbe, mais celle de l'aphorisme, défini comme une pensée brillante et originale qui loin de donner des réponses toutes faites, propose des points de vue inédits sur les relations entre l'homme et le monde. Or comme l'attestent plusieurs œuvres d'Éluard¹⁸, l'aphorisme est inhérent à son système de pensée et à sa pratique poétique. De surcroît, cette transformation du proverbe en aphorisme chez Éluard et Péret se double d'un abandon de toute visée didactique d'ensemble pour exalter l'irréductibilité des expériences de vie particulières. Cette primauté du particulier est au cœur du traitement stylistique et thématique de leurs *152 proverbes mis au goût du jour*.

¹⁶ L'humour sexuel de cette parodie n'aura pas échappé au lecteur.

¹⁷ Le canevas syntaxique *il n'y a pas de x sans y* du proverbe « il n'y a pas de fumée sans feu » s'avère très productif dans les détournements d'Éluard et de Péret puisqu'il structure les parodies 49, 109 et 131.

¹⁸ Voir par exemple *Le livre ouvert*, *Les yeux fertiles* ou *Cours naturel*.

Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-Cl. (1995). La théorie des topoi : sémantique ou rhétorique ?. *Hermès*, 15, pp. 185-198.
- ANSCOMBRE, J.-Cl. (2012). Pour une théorie linguistique du phénomène parémique. In Anscombre, J.-Cl. (ed), *La parole exemplaire*. Paris : Armand Colin, pp. 21-39.
- BALZAC, H. de (1965 [1844]). *Un début dans la vie*. Paris : Le Seuil.
- BONHOMME, M. (2006). Parodie et publicité. *Tranel*, 44, pp. 165-180.
- BONHOMME, M. (2016). Stéréotypie et argumentation dans les proverbes métaphoriques. In Biglari, A. & Salvan, G. (ed), *Figures en discours*. Louvain-la-Neuve : Academia-L'Harmattan, pp. 235-254.
- CONNENA, M. (2000). Structure syntaxique des proverbes français et italiens. *Langages*, 139, pp. 27-38.
- DESBORDES, F. (1980). Les vertus de l'énoncé. *La Licorne*, « Formes brèves. Métamorphoses de la *sententia* ». <https://licorne.edel.univ-poitiers.fr:443/licorne> [27/06/2021].
- DUCROT, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris : Éditions de Minuit.
- ÉLUARD, P. & PÉRET, B. (1968 [1925]). *152 proverbes mis au goût du jour*. In *Œuvres complètes*, t. 1. Paris : Gallimard, pp. 153-161.
- GENETTE, G. (1982). *Palimpsestes*. Paris : Le Seuil.
- GROUPE μ (1970). *Rhétorique générale*. Paris : Larousse.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1986). *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
- KLEIBER, G. (2000). Sur le sens des proverbes. *Langages*, 139, pp. 39-58.
- 68 MATHEWS, H. (1981). Les pavés du royaume. In *Oulipo. Atlas de littérature potentielle*. Paris : Gallimard, pp. 344-345.
- PERRIN, L. (2000). Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénomminative des proverbes. *Langages*, 139, pp. 69-80.
- QUINTILIEN (1978). *Institution oratoire*, t. 5. Paris : Les Belles Lettres.
- RABELAIS, F. (1973 [1552]). *Le quart livre*. Paris : Le Seuil.
- SCHAPIRA, C. (1999). *Les stéréotypes en français. Proverbes et autres formules*. Paris : Ophrys.
- SCHAPIRA, C. (2000). Proverbe, proverbialisation et déproverbialisation. *Langages*, 139, pp. 81-97.

Notice biobibliographique

Docteur d'État-ès-Lettres, Marc Bonhomme est professeur émérite de linguistique française à l'Université de Berne. Il est notamment l'auteur des *Figures clefs du discours* (Paris, Le Seuil, 1998), du *Discours métonymique* (Berne, Peter Lang, 2006), de *L'Argumentation publicitaire* – avec J.-M. Adam – (Paris, Armand Colin, 2012) et de *Pragmatique des figures du discours* (Paris, Champion, 2014). Il a récemment codirigé *Métaphore et argumentation* – avec A.-M. Paillet et Ph. Wahl – (Louvain-la-Neuve, Academia, 2017), ainsi que *La Présupposition entre théorisation et mise en discours* – avec A. Biglari – (Paris, Classiques Garnier, 2018). Il a aussi publié de nombreux articles dans les domaines de la rhétorique et de l'analyse du discours. Il prépare actuellement une édition critique des *Observations sur la langue française* (1675-1676) de Gilles Ménage pour les Classiques Garnier.

Antoni Brosa Rodríguez

Universitat Rovira i Virgili¹

 <https://orcid.org/0000-0002-8474-2065>

antoni.brosa@urv.cat

Cambios semánticos en *virus* y *pandemia* desde la lingüística de corpus y la sociolingüística

Semantic changes in *virus* and *pandemic* from corpus linguistics and sociolinguistics

Abstract: The coronavirus has promoted the semantic change in the words *virus* and *pandemic*. We believe that, increasingly, a metaphorical use of both words is occurring (as happened in the past with *cancer*). Therefore, in this study, the semantic characteristics of this change are systematized and detailed in the first place. Subsequently, we have designed a corpus with 480 sentences, balanced sociolinguistically to analyze the change quantitatively and qualitatively. Quantitatively, it will be reviewed if the change is present in all social groups and if any group promotes it. Qualitatively, it will be found that the metaphorical use of *virus*, *pandemic* and *cancer* is complementary: each of these words is used in very specific semantic collocations.

Keywords: virus, pandemic, cancer, sociolinguistics, semantics, corpus linguistics

69

1. Introducción

La pandemia del Coronavirus ha cambiado la realidad y la vida de prácticamente todo el mundo. Esta desgracia ha supuesto también cambios en el ámbito lingüístico. Además de la consolidación de estructuras en español (como *doblegar la curva*, por ejemplo) o de un cambio en la frecuencia de uso al alza de palabras como *confinamiento* o *rebrote*, también se pueden

¹ Universitat Rovira i Virgili, Facultat de Lletres, Departament de Filologies Romàniques, Avda. Catalunya 34 – 43002 Tarragona.

encontrar cambios semánticos. Cada vez es más habitual escuchar las palabras *virus* o *pandemia* como sinónimo de ‘expansión de un hecho nocivo o destructivo en un grupo o colectivo’ (sin que este sea necesariamente un hecho médico o relacionado con la salud). Por ejemplo, es cada vez más común encontrar sintagmas del tipo *la pandemia del machismo* o *el virus del comunismo*. Por lo tanto, estaríamos ante una generalización de ambos términos, que perderían un rasgo semántico. Y, precisamente, ya que se trata de una pandemia y estamos tan conectados, además, este cambio semántico no es exclusivo del español, es decir, es un hecho relativamente universal de la vida, supervivencia y resurrección de las palabras (Ullman 1965).

Estamos viviendo, actualmente, un proceso lingüístico muy similar al que se ha vivido con la palabra *cáncer*, que ha tenido el mismo recorrido: ha ampliado su significado y sus acepciones. Si bien, originalmente, esta palabra se utilizaba para designar la “enfermedad que se caracteriza por la transformación de las células, que proliferan de manera anormal e incontrolada” (Real Academia Española 2014); actualmente, la misma Real Academia Española de la Lengua recoge ya, como fijada y asentada, una nueva acepción: “proliferación en el seno de un grupo social de situaciones o hechos destructivos” (Real Academia Española 2014). Una de las principales diferencias en el proceso es que no tenemos constancia precisa de cuándo empezó el fenómeno que afecta a *cáncer*. En cambio, en este caso, podemos constatar de una manera mucho más precisa dicha expansión.

70

Puesto que estamos ante un cambio en proceso (Croft 2000a), pero ya bastante visible, la hipótesis de la que partimos es que las palabras *pandemia* y *virus* están presentes en todos los grupos sociales revisados, aunque habrá una prevalencia en el caso del generolecto femenino y el estrato prestigioso. Dicha hipótesis, de confirmarse, mostrará que este cambio lingüístico no difiere de las generalizaciones típicas de la sociolingüística.

Para poder validar la hipótesis planteada, el presente estudio nace con los siguientes objetivos: caracterizar semánticamente el encaje del cambio notado en *virus* y *pandemia*; crear un corpus equilibrado sociolingüísticamente para revisar el comportamiento de dicho fenómeno; analizar cualitativa y cuantitativamente el corpus confeccionado; y comparar dichos resultados con el proceso semántico de *cáncer*.

Por ello, hemos decidido estructurar el artículo de la siguiente manera. En primer lugar, enmarcaremos teóricamente nuestro trabajo y trataremos de analizar, desde una perspectiva de la teoría de la semántica léxica, el proceso que tratamos de documentar con *virus* y *pandemia*. En segundo lugar, detallaremos cómo hemos llevado a cabo el estudio y cómo hemos confeccionado el corpus. Posteriormente, mostraremos los resultados obtenidos cuantitativa y cualitativamente. Finalmente, trataremos de valorar los datos obtenidos y destacaremos las líneas de investigación futuras.

2. Marco teórico y caracterización semántica

Las lenguas, en general, y sus palabras, en particular, están en constante evolución (Cruse 2011). Los procesos lingüísticos de variación son diversos y afectan a todos los niveles del lenguaje. En nuestro caso, debemos recordar que estamos tratando con cambios semánticos en las palabras. Dicho de otra manera, el asunto que nos ocupa en este estudio es la modificación del significado original de dos palabras (*pandemia* y *virus*).

2.1. Tipos de cambio de significado

El cambio del significado que contienen las etiquetas anteriormente mencionadas puede producirse, a su vez, en múltiples direcciones. La mayoría de los lingüistas coinciden en simplificar los distintos casos en tres movimientos claros: ampliación, restricción y desplazamiento, en otros casos (Croft 2000b).

En el último tipo mencionado, menos frecuente, se hallan los cambios de significado en los que se da un desplazamiento del significado original y hay una adopción de uno nuevo, sin aparente relación, por causas de todo tipo. Por ejemplo, esto se daría si la etiqueta *serendipia*, en español, pasara de designar 'hallazgo valioso que se produce de manera accidental o casual' (Real Academia Española 2014) y ya solo hiciera referencia a 'cantidad muy grande e indefinida', por ejemplo. En este caso no entramos a desarrollar las distinciones entre conceptos como valorización o depreciación (Kortmann 2005), que carecen de interés en este artículo.

En el caso de la ampliación semántica (también conocida como generalización), en cambio, se reduce la cantidad de rasgos semánticos presentes en una palabra. Este hecho supone que se puede denotar una clase más amplia, al ser menos restringida. Los casos de evolución de palabras como *alarma* (que antes significaba 'aviso previo a entrar en combate' y actualmente pasa a ser 'cualquier tipo de aviso ante un peligro') o el *dog* en inglés (que ha pasado de designar una raza concreta de perro al concepto perro en general) son claros ejemplos de esta ampliación.

Finalmente, también se puede apreciar el proceso inverso: la restricción o especialización. En este caso, una palabra adquiere mayores rasgos semánticos en su significado, hecho que implica que su aplicación sea mucho más restringida. Por ejemplo, es lo que ocurre en español con la palabra *licor*, que, en un origen, ya desde el latín, significaba 'líquido' y que, actualmente, es una 'bebida alcohólica dulce' (Escandell Vidal 2012).

En el caso que nos ocupa, *virus* y *pandemia*, defendemos que estamos ante un claro proceso de generalización, ya que dichas palabras están perdiendo rasgos semánticos en esta nueva acepción y se convierten en algo más general y menos restringido. Dicho de otra manera, *virus* pasaría de ser algo así como un ‘organismo de estructura muy sencilla capaz de reproducirse en células vivas, utilizando su metabolismo y dañándolas’ a ser, simplemente un ‘hecho capaz de reproducirse y dañar a algo o alguien’. Del mismo modo, una *pandemia* dejaría de ser exclusivamente una ‘enfermedad epidémica que se extiende a muchos países o que ataca a casi todos los individuos de una localidad y región’ (Real Academia Española 2014) y podría, por lo general, pasar a denotar también ‘hecho nocivo que se extiende a muchos países o que ataca a casi todos los individuos de una localidad y región’.

2.2. Orígenes del cambio de significado

Las causas que motivan el cambio semántico de una palabra son múltiples y variadas. No obstante, desde la semántica léxica tradicional, se ha ofrecido siempre una nómina de los principales orígenes del cambio de significado: eufemismos, necesidades designativas o necesidades expresivas. En primer lugar, el uso de eufemismos está relacionado con la adopción de otra palabra (o conjunto de palabras), por motivos sociales o de pudor, para evitar una palabra tabú, añadiendo a otra palabra ese significado que se está evitando en la etiqueta que es tabú, como por ejemplo el uso de *reajuste* en el ámbito empresarial. En segundo lugar, las necesidades designativas hacen referencia al nacimiento de nuevos conceptos y, sobre todo, objetos. Una vez se ha creado un objeto hay varios modos de nombrarlo. Uno de ellos es la posibilidad de utilizar una palabra ya existente, como en el caso de *ratón* en informática, a partir del animal. Finalmente, las necesidades expresivas representan la tendencia de los hablantes a intensificar un hecho. Este proceso, se puede ver, por ejemplo, actualmente, en el uso que se hace, a veces, del adverbio *literalmente* sin que este signifique ‘de un modo literal, no figurado’ y, simplemente, sea un intensificador del concepto al que acompaña (McMahon 1994, Löbner 2002, Espinal 2002).

Virus y *pandemia* podrían ser ejemplos también de este último caso, las necesidades expresivas. Creemos que la voluntad que tienen los hablantes cuando hablan de *la pandemia del machismo* o *el virus del comunismo* es aprovechar la potente carga semántica que tienen estas dos palabras (y todavía más en 2021) para acentuar el aspecto nocivo que tienen, según este hablante, los conceptos *machismo* o *comunismo*, por ejemplo.

2.3. Métodos del cambio

El cambio semántico que estamos desarrollando en esta parte más teórica también puede realizarse por distintas vías o metodologías, sin importar cuál sea la causa o el resultado final. En primer lugar, se puede llegar a un cambio semántico por elisión. Es lo que ocurre, por ejemplo, cuando del concepto *ordenador portátil* suprimimos el sustantivo *ordenador*. En este caso el adjetivo *portátil* pasa a designar al objeto conocido en inglés como *laptop*. Además, en este caso, también hay un cambio gramatical en la morfología de la palabra, que pasa de adjetivo a sustantivo. En segundo lugar, debemos destacar procedimientos como pueden ser metonimias y sinécdoques. En estos casos, la proximidad de dos conceptos o la estrecha relación que tienen (parte por el todo, continente por contenido, etc.) pueden ser la vía para un cambio semántico. Es lo que ocurre cuando hablamos de *beberse un priorat* o cuando hablamos del *batería* de un grupo de música.

No obstante, el procedimiento más común es la metáfora (Lakoff y Johnson 1980). Es decir, se trasfiere el aspecto semántico concreto de una palabra para proyectarlo en una situación completamente distinta, en la que se quiere destacar dicha cualidad. Es, por ejemplo, lo que ocurre con la palabra *corazón* ‘órgano que impulsa la sangre’, que, actualmente, puede entenderse como ‘centro de algo’ en contextos como *el corazón de la ciudad*. La proyección en este caso de la metáfora en el sintagma presentado anteriormente es esta característica del corazón de ser nuclear, algo que puede aplicarse a una parte de la ciudad. Del mismo modo, *virus* y *pandemia*, mediante una metáfora, adquieren este significado nuevo, con el nuevo significado mencionado anteriormente.

73

2.4. Los significados de la palabra

Otra categorización relevante en semántica es aquella que trata de sistematizar las consecuencias en las acepciones que quedan recogidas bajo una misma etiqueta. En este caso se pueden destacar tres situaciones distintas. En primer lugar, puede ocurrir que se añada este nuevo significado a los significados originales (lo más común). Por lo tanto, la palabra gana acepciones. Es lo que ocurre con *virus* y *pandemia*, ya que los significados originales siguen existiendo. En segundo lugar, también es posible que simplemente haya una reorganización del significado original de la palabra y esta pierda alguno de los significados que tenía. Por lo tanto, que haya una reducción. Finalmente, se puede producir un cambio de

significado, mediante una disputa léxica (Soares Da Silva 2015), en el que la cantidad de acepciones no aumenta ni disminuye, simplemente cambia el contenido.

2.5. Extensión del cambio y sociolingüística

El aspecto más polémico y complejo de determinar, seguramente, es el punto exacto en el que podemos determinar que un cambio lingüístico está ya fijado y aceptado en el seno de una lengua (Hopper y Traugott 1993, Traugott y Dasher 2002). En otras palabras, debe decidirse cuándo esa innovación fruto de un hablante, cada vez extendida a más hablantes, pasa a estar consolidada como una acepción propia de una palabra determinada. Esta consideración propia de la sociolingüística suele tratarse a través de los conceptos de comunidad de habla y prestigio lingüístico (Trudgill 1974, López Morales 1989).

2.5.1. Comunidad de habla

74

La comunidad de habla, es decir, el resultado de actividades comunicativas que lleva a cabo un determinado grupo de personas (Duranti 1997), es quien da legitimidad al cambio lingüístico mediante su uso. En el momento en que un amplio porcentaje de esta comunidad asume como natural este uso, lo (re)conoce, lo utiliza, etc. este se convierte en un significado inherente a dicha etiqueta, a pesar de que su presencia en diccionarios pueda aparecer al cabo del tiempo. Por lo tanto, para poder valorar si ya se ha fijado la nueva acepción, presentada en este estudio, de *virus* y *pandemia* en dichas etiquetas se deberá comprobar si un amplio porcentaje de dicha comunidad usa tales palabras en este sentido.

2.5.2. Prestigio lingüístico

Dentro de una comunidad de habla hay varios subgrupos lingüísticos (tradicionalmente relacionados en sociolingüística con la distinción de género, edad, estrato social, lugar, etc.) que pueden llegar a tener variedades propias e, incluso, impulsar estas a su adopción por el resto de los grupos, hecho que permitiría dejar de hablar de una característica propia de uno de estos subgrupos y hablar de una variedad propia de una determinada comunidad de habla (Moreno Fernández 1990). Tradicionalmente, se ha asociado este mayor prestigio lingüístico a los estratos sociales altos, quie-

nes gozan de mayor poder, reconocimiento, dinero, etc. (Labov 1974). Este prestigio abierto suele estar presente en personas a las que socialmente se admiran, por motivos diversos y extralingüísticos. Por lo tanto, la mayoría de las innovaciones son promovidas por este tipo de agente social. Del mismo modo, se debe destacar el género femenino como el género que es más innovador y lidera más cambios de este tipo. Paradójicamente, también suele ser el género femenino quien utiliza las variedades más normativas, de prestigio y, por lo tanto, ya asentadas (Trudgill 1972).

3. Metodología: corpus

Una vez se han revisado los principales conceptos del cambio semántico y sociolingüístico y se ha categorizado el cambio que se produce en *virus* y *pandemia* (el mismo caso es aplicable para *cáncer*), debemos diseñar un estudio que nos permita afirmar si esta nueva metáfora es una contaminación temporal (moda) o realmente se asentará en el lenguaje. Somos plenamente conscientes de que los datos aquí presentados muestran una fotografía concreta de un momento concreto del estado de dichos términos. A partir de la tendencia observada, sí que se podrá ver la evolución real del estado que aquí se analiza, una vez se obtengan nuevos datos en unos meses.

Para ello, puesto que no existe ningún corpus de tales características, también deberemos crear uno *ad hoc*. Este se ha confeccionado a partir de un equilibrio sociolingüístico para gozar de un mayor objetivismo y también representatividad y, a la vez, comprobar si las palabras están presentes en todas las variables sociales, siguiendo las propuestas metodológicas de López Morales (1994). Dicho corpus consta de 480 frases (160 de *virus*, 160 de *pandemia* y 160 de *cáncer*).

En primer lugar, se tiene en cuenta la variación generolectal : 240 muestras son de hombres y 240, de mujeres. Asimismo, para revisar la variedad diastrática, hay 240 muestras de sociolecto alto y 240 de sociolecto bajo. Finalmente, también se debe tener en cuenta que el corpus tiene en cuenta la dualidad digital y tradicional. Por ello, para evitar influencias del medio hay 240 tuits (redes sociales) y 240 titulares de periódico (prensa tradicional), a través de la hemeroteca digital de suscripción "My News", que cuenta con todas las publicaciones en prensa en España desde 1996 hasta hoy. En este caso, el sociolecto alto lo representarán periódicos de prestigio (El País, El Mundo, ABC, La Vanguardia,...) y el sociolecto bajo, periódicos de menor tirada (El Progreso, Europasur,...).

4. Resultados

El corpus confeccionado, con 480 oraciones que incluyen *virus*, *pandemia* o *cáncer*, contiene 49 usos metafóricos o con el nuevo significado descrito (10,21%). A pesar de que pueda parecer un porcentaje bajo, ya que solo 1 de cada 10 veces veremos este uso, los resultados indican que dicho proceso semántico no es una percepción única del autor del estudio y que, realmente, existe tal uso, aunque todavía no esté muy extendido. Además, debe tenerse en cuenta que la constante sobreinformación en relación con el coronavirus puede llegar a influenciar dichos datos. Por ello, insistimos en que la validez de tales datos será confirmada cuando se realice un análisis con las mismas condiciones en los próximos meses.

76 Por otro lado, también se debe mencionar que se han documentado 20 usos metafóricos de *virus* en la muestra de 160 (12,50%) y 17 usos de *pandemia* (10,63%). En el caso de *cáncer* se realiza únicamente en 12 ocasiones (7,50%). Por lo tanto, ya que la aparición metafórica de *cáncer* es más reducida y esta ya está asentada, podemos señalar que, de momento, *virus* y *pandemia* tienen presencia en su nueva acepción. Además, también podemos ver que no hay una diferencia demasiado grande entre *virus* y *pandemia*, lo que hace indicar que dichas palabras están siguiendo el mismo proceso y gozan de la misma extensión. La preferencia por *virus* es ligeramente superior, no obstante, se ha comprobado que esta escasa diferencia no es estadísticamente significativa ($p < 0,05$), ya que todos los datos analizados han sido sometidos a una prueba estadística para comprobar si dichos datos son extrapolables o no. Dicha prueba permite corroborar con seguridad que, a pesar de que el corpus no goza de un tamaño de muestra ingente, sus resultados son perfectamente válidos. Por lo tanto, no se puede concluir que haya diferencias en este caso.

En el caso de la palabra *virus* encontramos 9 ejemplos en Twitter y 11 en prensa. No hay una diferencia estadísticamente significativa y se ve claramente que la presencia está muy equilibrada. La diferencia entre hombres y mujeres tampoco es relevante en este caso (10% hombres y 12,50% mujeres). O, dicho de otra manera, ambos sexos o géneros utilizan este fenómeno del mismo modo, no es una característica propia de ningún generolecto según estos datos. Dentro de Twitter, tampoco hay diferencias significativas entre prestigio alto y prestigio bajo. En la prensa, en cambio, sí que las hay. Ocho de las once realizaciones metafóricas de *virus* provienen de periódicos con alto prestigio (72,73%), mientras que solo hay 3 de periódicos con un prestigio más bajo (27,27%).

Estas realizaciones suelen tener una vinculación política muy clara (mayor en relación con la queja sobre la izquierda y el comunismo), especialmente en Twitter. Así, por ejemplo, en dicha red social se pueden

leer tuits como : “no se relaje, el virus aún es presidente” (con una imagen de López Obrador) ; “el viru (Fidel Castro)” ; “estoy vacunada contra la izquierda, el virus más peligroso que existe” ; “la TV es el virus” ; “inepto, inútil vos y todo tu gabinete son el virus de la pcia” ; “el principal virus que afecta a Cuba es la dictadura de más de 60 años.” ;... En cambio, en los medios de comunicación se han encontrado usos como : “los niños, las víctimas tardías de otros virus” ; “el virus de lo banal” ; “el virus de la sospecha” ; “el incurable virus de las cumbres” ; “La caída del Imperio Soviético: una extraordinaria vacuna contra el virus social-comunista” ;...

El significado metafórico de *pandemia* aparece en 17 ocasiones, 9 en Twitter y 8 en prensa. Por lo tanto, su presencia es equitativa. El prestigio alto es el que domina en toda ocasión, con resultados significativos estadísticamente, ya que 11 producciones son con este sociolecto y 6 en el sociolecto bajo. Ocurre lo mismo si la distinción entre sociolectos se hace dentro de Twitter o los medios: hay más producciones en el prestigio alto de Twitter y prensa. No obstante, estos segundos resultados no son significativos, pues su *valor p* es superior a 0,05. Del mismo modo, la diferencia entre géneros es escasa y, por lo tanto, se puede hablar de relativo equilibrio.

Los ejemplos que se han encontrado en este caso son bastante similares. En la red social han aparecido, por ejemplo : “La miseria moral es equiparar casos aislados (de madres) con una auténtica pandemia (de padres) (...) el machismo mata.” ; “cientos de muertos en Canadá por ola de calor de hasta 49 grados C en donde el promedio en verano era 23 C para esa «pandemia» vamos, o ya estamos.” ; “es lamentable la forma de desinformar de algunos medios después de tantos meses, la otra pandemia que nos está tocando vivir...” ; “la verdadera pandemia: niños repelentes explotados para hablar sobre medioambiente” ; “la otra gran pandemia del siglo: siete de cada diez jóvenes tiene miopía y la cifra va en aumento” ; “la verdadera pandemia son los embarazos” ;... En el caso de prensa se pueden citar, entre otros: “la pandemia colateral” ; “la otra ‘pandemia’”, “la pandemia literaria de Jorge García” ;...

Finalmente, en el caso de cáncer vemos números algo distintos. Se debe recordar que la trayectoria de la metáfora de *cáncer* es mucho mayor, pues empezó hace bastante tiempo. Por lo tanto, estamos ante un uso más asentado (y ya reflejado en los diccionarios). El primer hecho llamativo es que las 12 realizaciones que se han encontrado han sido en Twitter, no hay ejemplos en prensa en este corpus (0%). La diferencia entre hombres y mujeres vuelve a no ser especial (7 y 5 ejemplos, respectivamente) y no permite hacer distinciones. Obviamente, no se pueden contrastar diferencias de estrato en prensa, pues no hay ejemplos; pero en Twitter, de las 12 realizaciones, 9 han sido en estratos bajos y 3, en altos. Estos datos, relevantes, indican que el proceso metafórico está totalmente asentado.

Algunos de los ejemplos encontrados con *cáncer*, ya no como metáfora en cambio, pues ya está reconocido como una acepción más son : “Por decir q, siendo de izquierdas, prefiero una derecha democrática q una izquierda antidemocrática o populista obviamente retiro lo dicho el extremismo de cualquier signo es un cáncer para España” ; “Keiko, qué mala perdedora eres y eres una vergüenza para toda la comunidad nikkei ojalá los Fujimori desaparecieran de la política para siempre, son un cáncer para el país” ; “un acampe por una delincuente y después te dicen que no vayan los chicos a la escuela o que no salgas a trabajar o trabajos con aforo los kirchneristas son el cáncer de este país” ; “Tebas es el cáncer del fútbol, el y su chirnguito la liga = Mafia =UEFA, el fútbol es de los aficionados decían tebas y Ceferin” ; “PERONISMO EXPLÍCITO CÁNCER ARGENTINO!!! SINDICATOS FASCISTAS!!!!” ; “L Sanchismo se ha cargado al Socialismo y son un cáncer para nuestro país” ; “totalmente de acuerdo... son un cáncer, como el peronismo” ;...

5. Conclusiones

78

En primer lugar, debemos confirmar parcialmente la hipótesis de partida. Por una parte, hemos podido constatar que el uso metafórico de *virus* y *pandemia* está presente en todos los estratos y, además, los agentes sociales con mayor prestigio están encabezando el cambio. No obstante, no hemos podido constatar que las mujeres también estén liderando dicho cambio: las realizaciones son bastante parecidas a las de los hombres, no existen diferencias notables. Por ello, podemos asegurar que este proceso de cambio lingüístico está ya bastante asentado y se promueve más en estratos altos de la sociedad.

Posteriormente, en referencia a los objetivos planteados, es importante destacar que se ha logrado, primeramente, caracterizar semánticamente todos los detalles del cambio apreciado. *Virus* y *pandemia*, al igual que ocurrió con *cáncer* en su día, son dos etiquetas que son claro ejemplo de: ampliación o generalización semántica, por necesidad expresiva, a través de una metáfora y mediante una ampliación de acepciones o significados.

El segundo de los objetivos planteados, crear el corpus, también ha sido resuelto satisfactoriamente con un corpus de 480 entradas equilibrado sociolingüísticamente. A pesar de que este corpus nace para un uso muy específico, es cierto que podría utilizarse para muchas otras labores lingüísticas. Además, se debe recordar que, para poder gozar de un análisis más rico, el presente corpus debería contrastarse con otro de la misma naturaleza, pero posterior en el tiempo. De este modo se podrán ver real-

mente los cambios y la evolución de la imagen aportada en este estudio, que serviría como punto de referencia o corpus A.

El análisis cuantitativo y cualitativo del corpus, el siguiente de los objetivos, ha aportado información muy relevante. Cuantitativamente, hemos podido ver, en resumen, la tendencia presentada anteriormente en la respuesta a la hipótesis. Cualitativamente, es necesario comentar las tendencias semánticas observadas. Si se revisan los ejemplos aportados, se puede apreciar la predisposición de *virus* a utilizarse en el ámbito político, más específicamente con sistemas políticos (normalmente aplicados a la izquierda o el comunismo). Además, suelen considerarse “virus” cosas generales y no con nombre propio. En referencia a *pandemia*, los hablantes suelen hacer uso metafórico de la etiqueta con cuestiones mucho más generales y no restringidas exclusivamente a la política. En otras palabras, los hechos nocivos suelen ser aspectos más generales de la sociedad, con una menor probabilidad de encontrar un responsable directo y más vagos. Obviamente, tampoco hay referencias *ad hominem*. Finalmente, en el caso de *cáncer* (último objetivo) se puede apreciar como su uso es mucho más parecido a *virus* que a *pandemia*. No obstante, se aprecia una diferencia fundamental. En este caso, en *cáncer*, aparecen muchas referencias a nombres propios o a movimientos políticos con nombre propio: Keiko, Tebas, Sanchismo, Kirchnerismo,...

En definitiva, como se ha comentado ya, somos plenamente conscientes de que este estudio necesita más datos de otros momentos para poder corroborar la tendencia del cambio. No obstante, preferimos verlo como un reto futuro que ayude a completar la visión aquí planteada y, por lo tanto, simplemente pretendemos dar este primer paso necesario para poder, en el futuro, confirmar con una mayor certidumbre los detalles del cambio que aquí se apuntan.

Bibliografía

- CROFT, W. (2000a). *Explaining language change: an evolutionary approach*. Essex: Longman.
- CROFT, W. (2000b). Grammatical and lexical semantics. En Booij, G., Lehmann, C. y Mugdan, J. (eds.), *Morphology: A Handbook on Inflection and Word Formation*. Berlín: Mouton de Gruyter.
- CRUSE, A. (2011). *Meaning in Language. An Introduction to Semantics and Pragmatics*. Oxford: Oxford University Press.
- DURANTI, A. (1997). *Linguistic Anthropology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- ESCANDELL VIDAL, M.V. (2012). *Apuntes de semántica léxica*. Madrid: UNED.
- ESPINAL, M.T. (2002). *Semàntica. Del significat del mot al significat de l'oració*. Barcelona: Ariel.
- HOPPER, P.J. y TRAUGOTT, E.C. (1993). *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.

- KORTMANN, B. (2005). *English Linguistics: Essentials*. Berlín: Cornelsen.
- LAKOFF, G. y JOHNSON, M. (1980). *Metaphors We Live By*. Chicago: University of Chicago Press.
- LÖBNER, S. (2002). *Understanding Semantics*. Londres: Arnold.
- LÓPEZ MORALES, H. (1989). *Sociolingüística*. Madrid: Gredos.
- LÓPEZ MORALES, H. (1994). *Métodos de investigación lingüística*. Salamanca: Ediciones del Colegio de España.
- McMAHON, A.M.S. (1994). *Understanding Language Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- MORENO FERNÁNDEZ, F. (1990). *Metodología sociolingüística*. Madrid: Gredos.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2014). *Diccionario de la lengua española (23ª. ed.)*. Madrid: Espasa.
- SOARES DA SILVA, A. (2015). Competition of synonyms through time: Conceptual and social salience factors and their interrelations. *Catalan Journal of Linguistics*, 14, pp. 199-218.
- TRAUGOTT, E.C. y DASHER, R.B. (2002). *Regularity in Semantic Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- TRUDGILL, P. (1972). Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English of Norwich. *Language in society*, 1, pp. 179-195.
- TRUDGILL, P. (1974). Linguistic change and diffusion: description and explanation in sociolinguistic dialect geography. *Language in society*, 2, pp. 215-246.
- ULLMAN, S. (1965). *Semántica. Introducción a la ciencia del significado*. Madrid: Aguilar.

Perfil bio-bibliográfico

Antoni Brosa Rodríguez es Investigador Martí i Franquès en la Universitat Rovira i Virgili (Tarragona, España), donde también ejerce de docente en el Departament de Filologies Romàniques. Ha cursado el grado (Filología Hispánica) y el máster (Didáctica de la Lengua y Literatura) en esta misma universidad. Desde 2018 a 2020 ha sido profesor de lengua española en la Universidad de Lodz. Actualmente, además, está desarrollando su tesis doctoral en lingüística formal.

Su investigación se ha realizado, especialmente, en los ámbitos de la innovación en la didáctica de la lengua y en la perspectiva de género en filología. No obstante, actualmente, su línea de investigación más prominente versa sobre los universales lingüísticos y, en especial, desde el ámbito de la lógica difusa. Sus 4 publicaciones más recientes son:

- Brosa Rodríguez, A. y Rodríguez Campillo, M. J. (2021). Liberadas del olvido: un canon de escritoras áureas. En Ferández Ulloa, T. y Soler Gallo, M. (eds.), *Las insolentes: Desafío e insumisión femenina en las letras y el arte hispanos*. Berlín: Peter Lang, pp. 43-62.
- Torrens-Urrutia, A., Jiménez-López, M. D. y Brosa-Rodríguez, A. (2021). A Fuzzy Approach to Language Universals for NLP. En *IEEE CIS International Conference on Fuzzy Systems (FUZZ-IEEE) 2021*. Luxemburgo: IEEE, pp. 992-997.
- Brosa Rodríguez, A. (2021). Principales dificultades en la investigación de universales lingüísticos. En Bargalló Escrivà, M. (ed.), *Recerca en Humanitats 2021*. Tarragona: Publicacions URV, en prensa.
- Brosa-Rodríguez, A. y Rodríguez-Campillo, M. J. (2020). Improvement of the final task-based activities of the textbooks of Spanish as foreign language. En *EDULEARN20 Proceedings: 12th International Conference on Education and New Learning Technologies*, IATED Academy, pp. 1949-1958.

Joanna Cholewa

Université de Białystok¹

 <https://orcid.org/0000-0002-0545-8470>

j.cholewa@uwb.edu.pl

Équivalents polonais du verbe *vivre* dans le corpus parallèle français-polonais

Polish equivalents of the verb *vivre* in the French-Polish parallel corpus

Abstract: The present paper aims to analyze the semantic plurivocity of the verb *vivre* in the Parallel Corpus of Literary Texts, composed of French literary documents and their translations into Polish, as well as the heterogeneity of its equivalents in the target language. The semantic richness of *vivre* is highlighted according to the seventeen uses that the dictionary *Les verbes français* offers for this verb. The objective of the analysis is to specify: (a) which of the uses of *vivre* are statistically the most significant; (b) what verbal or other strategies are used to translate occurrences with different uses of *vivre*. The analysis highlights four uses of *vivre*: 'to be alive', 'to reside', 'to endure' and 'to have such a way of life'. Among their equivalents, there are not only *żyć*, but also *mieszkać*, as well as the prefixal derivatives of *żyć*, whose functioning should be clarified by the dictionaries.

81

Keywords: semantic plurivocity, parallel corpus, *vivre*, Polish equivalents

Introduction

Le présent article exploite le corpus parallèle de 1 249 268 mots, composé de textes littéraires originaux français et de leurs traductions en polonais. Parmi les corpus parallèles disponibles, proposant le nombre de

¹ Université de Białystok, Faculté philologique, Chaire de Lexicologie et de Pragmatique, Plac Niezależnego Zrzeszenia Studentów 1, 15-420 Białystok.

langues varié (corpus bilingues ou multilingues), les textes de différents types (par exemple, littéraires, journalistiques, scientifiques), et les annotations de niveau diversifié, nous avons fait le choix d'un corpus petit, mais qui représente une originalité incontestable, étant une sous-partie du corpus trilingue français-lituanien-polonais.

L'utilité des corpus parallèles, qui proposent des données riches et fiables, pour des études contrastives a déjà été pointée, par exemple par Altenberg et Granger (2002). La qualité incontestable de ceux-ci consiste en ce qu'ils permettent d'observer le sens à travers la traduction (Johansson 2007). Leur application s'effectue à différents niveaux d'analyse de la langue : morphologique, syntaxique et lexical. Il est pourtant évident que leur taille n'atteint jamais celle des corpus unilingues (comme *Frantext*² ou *Narodowy Korpus Języka Polskiego*³), et ceci pour deux raisons majeures : d'un côté ils nécessitent un alignement, qui n'est pas toujours évident à proposer, et de l'autre les textes utilisés se limitent à ceux qui ont été traduits.

82

D'autres facteurs encore influencent le travail avec les corpus parallèles (Nadvornikova 2017). Leur petite taille présente un risque non négligeable, celui d'une influence des résultats de l'analyse par les idiolectes spécifiques des auteurs et des traducteurs dont les oeuvres font partie du corpus. Consciente de ce risque, nous signalons dès le début que les résultats de l'analyse présentée ne pourraient pas être généralisées à ce stade de la recherche et de la construction du corpus.

Suite à l'utilisation des techniques et stratégies variées dans la traduction, la segmentation n'est jamais identique dans deux textes parallèles. Ceci nous mène vers des facteurs traductologiques qui exercent une influence sur le travail avec les corpus parallèles, dont le premier est l'équivalence des segments (Guidère 2011). Puisque le traducteur ne traduit pas les phrases mais un texte, la vérification méticuleuse de la segmentation s'avère nécessaire. Dans notre corpus, l'alignement est opéré au niveau des phrases ; il est fiable grâce à un contrôle manuel dans l'éditeur des textes⁴. Il est également important de tenir compte du fait que les traducteurs peuvent mettre en oeuvre des stratégies qui leur sont spécifiques. Pour cette raison, les occurrences avec lesquelles nous illustrons les équivalents sélectionnés viennent des textes de différents auteurs.

² www.frantext.fr

³ www.nkjp.pl

⁴ Nous avons utilisé l'éditeur Notepad++.

1. Objectifs et méthodologie adoptée

Nous visons à analyser la plurivocité sémantique du verbe *vivre* dans notre corpus, et l'hétérogénéité de ses équivalent en polonais. Pour le premier axe de ce travail, nous basons sur les dix-sept emplois que propose pour le verbe choisi le dictionnaire *Les verbes français* (LVF) de Dubois et Dubois-Charlier (actualisé en juin 2020). L'objectif de l'analyse des occurrences de *vivre*, trouvées dans le corpus, est de préciser lesquels de ses emplois sont statistiquement les plus significatifs. Ensuite, nous passons à la deuxième partie de l'analyse : l'examen des équivalents polonais de *vivre* nous permettra de préciser quelles stratégies (verbales ou autres) sont utilisées pour traduire les emplois de *vivre*.

Nous nous servons de la notion d'emploi, empruntée à Gross (2012, 2015), l'emploi étant un prédicat défini par ses arguments, et qui, à son tour, délimite le champ des arguments.

2. Emplois de *vivre* sur la base du dictionnaire *Les verbes français*

83

Dans LVF, *vivre* est présenté par dix-sept entrées. Nous limitons la présentation de chacune à son synonyme et son illustration par une phrase simple. Ensuite, nous construisons un schéma, où N0 correspond à la fonction de sujet de la phrase, et N1 à l'objet. Nous précisons aussi quelle traduction est donnée à chacun des sens dans le dictionnaire bilingue *Wielki Słownik Francusko-Polski* (désormais WSJP).

vivre 01 'être en vie' : *On vit, c'est l'essentiel.*

N0[humain] + *vivre*

PL : *żyć, egzystować*

vivre 02 'être en vie âgé de' : *Son père a vécu centenaire.*

N0[humain] + *vivre* + Circ. [temps]

PL : *żyć, przeżyć*

vivre 03 'être en vie' : *Les plantes vivent dans l'eau.*

N0[inanimé concret] + *vivre* + Circ.

PL : *żyć*

vivre 04 'passer vie pendant' : *On vit une époque exaltante.*

N0[humain] + *vivre* + N1[inanimé]

PL : *żyć*

vivre 05 'habiter, résider' : *On vit à la campagne, dans une ville, à deux dans un studio.*

N0[humain] + *vivre* + N1[locatif]

PL : *żyć, mieszkać, przebywać*

vivre 06 'concubiner' : *On vit avec cette fille. Ces deux jeunes vivent ensemble.*

N0[humain] + *vivre* + avec N1

N0[humain : pluriel] + *vivre*

PL : *żyć, mieszkać, współżyć*

vivre 07 'avoir tel mode de vie' : *On vit modestement, seul.*

N0[humain] + *vivre* + Circ.[manière]

PL : *działać, żyć (w określony sposób)*

vivre 08 'jouir de la vie' : *On veut vivre, s'éclater.*

N0[humain] + *vivre*

PL : *żyć pełnią życia, korzystać z życia*

vivre 09 'se dévouer pour' : *On vit pour P, ses enfants, pour une cause.*

N0[humain] + *vivre* + pour N1

PL : *działać, żyć dla + N [génitif]*

vivre 10 'exister' : *On vit dans le passé, dans le souvenir de P, dans l'utopie.*

N0[humain] + *vivre* + en/dans N1[abstrait : -affect]

PL : *żyć w + N[locatif]*

vivre 11 'baigner dans' : *On vit dans l'angoisse, la peur, la joie.*

N0[humain] + *vivre* + en/dans N1[abstrait : +affect]

PL : *żyć w + N[locatif]*

vivre 12 'se nourrir de' : *On vit de pain et d'eau.*

N0[humain] + *vivre* + de N1[+concret]

PL : *żywić się, odżywiać się + N[instrumental]*

vivre 13 'se nourrir de' : *On vit de chimères, d'espérance, d'illusions.*

N0[humain] + *vivre* + de N1[+abstrait]

PL : *żyć + N[instrumental]*

vivre 14 'ne pas être mort' : *Une langue vit, un mot vit*

N0[inanimé abstrait] + *vivre*

PL : *żyć*

vivre 15 'subsister' : *Cette coutume vit dans nos régions.*

N0[inanimé abstrait] + *vivre* + Circ. [locatif]

PL : *żyć, istnieć, trwać*

vivre 16 'profiter de' : *On vit sur une réputation passée, sur l'avance prise.*

N0[humain] + *vivre* + sur N1

PL : *wykorzystywać (swą reputację)*

vivre 17 'endurer, tolérer' : *On a mal vécu le divorce.*

N0[humain] + *vivre* + N1

PL : *przeżyć + N[accusatif], doświadczyć + N[génitif]*

Nous voyons le besoin d'ajouter à cette liste encore une entrée, qui engloberait les collocation de type de *vivre de son travail*, et qui diffère des emplois 12 et 13 :

vivre 18 'gagner sa vie' : *On vit de son travail*

[humain] + *vivre* + *de* N1[abstrait : activité humaine]

PL : *żyć, utrzymywać się przy życiu, żyć z* + N[génitif].

Nous pouvons remarquer que *vivre*, verbe intransitif ou transitif, se construit majoritairement avec le sujet humain ; seulement trois entrées du LVF indiquent N0 différent : inanimé concret (entrée 03) et inanimé abstrait (entrées 14 et 15). Il est capable de s'adjoindre les groupes nominal, prépositionnel, adverbial ou adjectival. Les équivalents polonais dictionnaires de *vivre* témoignent de ce que la forme de prédilection reste *żyć*, avec ses dérivés préfixaux *przeżyć* et *współżyć*.

3. Occurrences de *vivre* dans le corpus

L'extraction des occurrences de *vivre* a été effectuée d'une manière automatique, alors que la division en emplois – manuellement, selon le cotexte du verbe (étant donné les schémas syntactico-sémantiques). Ainsi, nous avons dressé une liste des emplois de *vivre*, selon leur nombre d'occurrences dans le corpus étudié :

vivre 01 : 'être en vie' (60)

vivre 05 : 'habiter, résider' (56)

vivre 17 : 'endurer, tolérer' (53)

vivre 07 : 'avoir tel mode de vie' (44)

vivre 02 : 'être en vie âgé de' (15)

vivre 18 : 'gagner sa vie' (11)

vivre 06 : 'concubiner' (8)

vivre 09 : 'se dévouer pour' (6)

vivre 04 : 'passer vie pendant' (5)

vivre 08 : 'jouir de la vie' (2)

vivre 11 : 'baigner dans' (2)

vivre 15 : 'subsister' (2)

vivre 03 : 'être en vie' avec le sujet inanimé concret (1)

vivre 10 : 'exister' (1).

Quatre entrées (12, 13, 14 et 16) n'ont pas été attestées dans notre corpus.

4. Équivalents utilisés dans la traduction

La recherche portant sur les traductions est censée montrer quelles stratégies utilisent les traducteurs pour exprimer le sens donné de *vivre*. Nous nous posons la question, qui émerge d'ailleurs quand on fouille l'entrée *vivre* dans le dictionnaire bilingue, à savoir si les verbes proposés comme équivalents deviennent utiles pour les traducteurs et s'il en apparaît d'autres, que les sources lexicographiques passent sous silence.

Nous allons présenter les traductions de *vivre* dans l'ordre de fréquence décroissante de son apparition dans le corpus, mentionné dans la section 4 ci-dessus. Pour chacun de 14 emplois, nous donnerons le nombre d'occurrences, ainsi que le nombre des traductions les plus fréquentes, illustrées par des exemples. L'origine de chaque exemple est donnée entre les parenthèses, avec le numéro qui renvoie à la segmentation du texte dans le corpus.

a. *vivre* 01 'être en vie' (60)

- traduction par *żyć* (31)

(1) *les hommes vivent et meurent* (Eleg 921) / *ludzie żyją i umierają.*

- traduction nominale par *życie, byt* (19)

(2) *Tu appelles ça vivre, toi ?* (Cons 4926) / *Ty to nazywałeś życiem?*

(3) *Vous avez pris l'enveloppe contenant toutes mes économies, tout mon espoir, ma raison de vivre [...].* (Barr 4586) / *Wziął Pan kopertę zawierającą wszystkie moje oszczędności, całą moją nadzieję, moją rację bytu [...].*

- autres traductions (10)

Il est intéressant que *vivre* 01 : 'être en vie', illustré par 61 occurrences dans notre corpus, apparaît dans la majorité sous forme d'infinitif (53). En plus, ce phénomène ne touche que cet emploi, qui est le plus souvent traduit par *żyć* (31 occurrences), comme le propose le dictionnaire bilingue. La deuxième stratégie utilisée est celle nominale, avec 18 occurrences traduites par *życie* (la vie) et une par *byt*, celle-ci étant pourtant un figement : *raison d'être* (racja bytu). La traduction de l'emploi 01 par *żyć* est donc la plus fréquente, cependant, le deuxième verbe proposé par le dictionnaire bilingue, *egzystować*, n'est pas repris une seule fois.

b. *vivre* 05 : 'habiter, résider' (56)

- traduction par *mieszkać* (19)

(4) *Je ne vivrai jamais ici.* (Cons 900) / *Nigdy nie będę tu mieszkać.*

- traduction par *zamieszkać* (5)

(5) *Et le hasard a voulu que tu reviennes vivre près de lui sans le savoir...* (Dieu 8981) / *A potem przypadek sprawił, że przyjechałeś tu, żeby zamieszkać tuż obok niego, nawet o tym nie wiedząc...*

- traduction par *żyć* (17)

(6) *Depuis toujours, je me préparais à être un homme cruel, un homme qui quitterait sa mère un jour et qui s'en irait apprendre à vivre, loin d'elle, dans une ville.* (Barr 4370) / *Zawsze czułem, że kiedyś stanę się okrutnym mężczyzną, który pewnego dnia odejdzie od matki i zacznie żyć z dala od niej, w mieście.*

- traduction nominale par *mieszkanie, życie* (4)

(7) *Partir encore, [...] être forcé de vivre dans des maisons de location hideuses...* (Cons 5494) / *Znowu wyjazd, [...] mieszkanie w szkaradnych wynajętych domach...*

(8) *Un siècle après, nous allions toucher les endroits où avait vécu ce héros sur lequel nous élaborions un scénario.* (Nuit 186) / *Po stu latach trafimy do miejsc związanych z życiem bohatera scenariusza, nad którym pracujemy.*

- autres traductions (11)

Vivre 05 'habiter, résider' possède 56 occurrences dont 19 sont traduites par *mieszkać* et 5 par son dérivé inchoatif *zamieszkać*. Le deuxième verbe proposé par le dictionnaire bilingue, *żyć*, est utilisé 17 fois. La stratégie nominale apparaît quatre fois ; il s'agit de deux noms, dérivés des verbes mentionnés ci-dessus, *mieszkanie* et *życie*. Parmi les autres traductions (11 occurrences), nous pouvons citer les verbes *przeprowadzić się* (déménager), *być* (être), *przeżyć* (avoir vécu), *przychodzić na świat* (venir au monde), *wieść żywot* (mener une existence), *spędzać czas* (passer le temps) et *przebywać* (séjourner) – une seule occurrence du verbe proposé par le WSJP, ainsi que deux occurrences préférant la stratégie d'omission.

87

c. *vivre* 17 'endurer, tolérer' (53)

- traduction par *przeżyć/ przeżywać* (30)

(9a) *Je suis très content que tu aies vécu ça.* (Dieu 1793) / *Jestem bardzo zadowolony, że to przeżyłeś.*

(9b) *Il avait déjà vécu cette scène.* (Cons 11400) / *Przeżywał już podobne sceny.*

- traduction par *żyć* (5)

(10) *Alors s'il y a quelque chose dans ce monde qui vaut la peine de vivre, je ne dois pas le louper* (Eleg 228) / *Tak więc jeśli na świecie istnieje coś, dla czego warto żyć, nie powinnam tego przegapić*

- traduction nominale par *przeżywanie, przeżycie* (5)

(11a) *Ça consiste à vivre ce qui nous arrive* (Dieu 862) / *Chodzi o przeżywanie tego, co nas spotyka*

(11b) *Tu as vécu des choses qui se sont, d'une certaine manière, gravées en toi* (Dieu 636) / *Twoje przeżycia w pewnym sensie wryły się w ciebie*

- autres traductions (13)

L'emploi transitif *vivre* 17 'endurer, tolérer' est représenté par 53 occurrences. Dans les traductions, le verbe polonais *przeżyć* vient en tête avec 30 occurrences, dont la forme imperfective secondaire (Grzegorzczkowska, Laskowski, Wróbel, 1998 ; Wróbel, 2001) *przeżywać*. Cinq occurrences sont traduites par *żyć*, et pour cinq autres les traducteurs ont préféré la stratégie nominale (*przeżywanie, przeżycie*). Enfin, dans treize cas, le choix d'un équivalent se limite à une seule occurrence (verbes : *wiedzieć* (savoir), *zdobyć* (conquérir, gagner), *doświadczyć* (éprouver), *opętać* (obséder) ; nom : *poznanie* (prise de connaissance) ; structures syntaxiques spécifiques, omission).

d. *vivre* 07 'avoir tel mode de vie' (44)

- traduction par *żyć* (31)

(12) *Comme il était bon de vivre sans orgueil et sans intelligence.* (Stup 655) / *Jak dobrze żyć bez pychy i bez inteligencji.*

- traduction par *mieszkać* (3)

(13) *Que j'étais fatiguée, que j'avais du mal à dormir, que je vivais seule et que je buvais quelquefois, le soir* (Cons 3574) / *Że jestem zmęczona, że nie mogę spać, że mieszkam sama i piję czasem wieczorami*

- autres traductions (10) : omission, *być, mieć*

Vivre 'avoir tel mode de vie' est majoritairement traduit par *żyć*, alors que *mieszkać* (habiter) peut être considéré comme solution marginale. *Działać* (agir), qui est aussi proposé par le dictionnaire WSFP, n'a pas été attesté dans notre corpus.

e. *vivre* 02 'être en vie âgé de' (15)

- traduction par *żyć* (7)

(14) *La petite fille vécut trois mois.* (Barr 1848) / *Dziewczynka żyła trzy miesiące.*

- traduction par *dożyć* (1)

(15) *A part cela, tu peux espérer vivre vieille [...]* (Stup 1074) / *Poza tym możesz liczyć na to, że dożyjesz późnej starości [...]*

- traduction par *wyżyć* (1)

(16) *Nous avons observé que les humains [...] ont du mal à vivre longtemps sans sombrer dans l'un de ces travers liés au plaisir charnel.* (Stup 1133) / *Zauważyliśmy, że ludziom [...] trudno jest długo wyżyć bez popadania w którąś ze skłonności związanych z przyjemnością cielesną.*

- traduction par *pożyć* (3)

(17) *je préférerais vivre encore un peu plus longtemps avec cette flatteuse question...* (Noe 158) / *chciałem pożyć jeszcze trochę w tej miłej sercu niepewności...*

- traduction par *przeżyć* (2)

(18) *Je ne m'appelle pas de Broglie mais si j'avais vécu au-delà de la puberté, j'aurais eu à cœur d'en faire un sacrement merveilleux.* (Eleg 2451) / *Nie nazywam się de Broglie, ale jeśli uda mi się przeżyć wiek dojrzewania, będę się starała zrobić z tego cudowny sakrament.*

- autres traductions (1)

Pour l'emploi 'être en vie âgé de' les traducteurs puisent dans le riche système préfixal polonais ; il n'y a pas que *żyć* et *przeżyć*, solutions proposées par le dictionnaire bilingue, mais d'autres dérivés préfixaux perfectifs, exprimant chacun une valeur aspectuelle, dont le sens est ainsi expliqué dans *Wielki Słownik Języka Polskiego* :

dożyć : vivre le temps de voir arriver un moment précis ; vivre dans un endroit ou dans certaines circonstances jusqu'à la mort ;

pożyć : avoir vécu un certain temps, en surmontant les difficultés ; vivre pendant un certain temps d'une certaine manière ; vivre avec quelqu'un pendant un certain temps ;

wyżyć : ne pas mourir après une expérience dangereuse ; assouvir les besoins de la vie ; en disposant des moyens financiers modestes, survivre une situation difficile.

f. Les autres emplois

Les autres emplois de *vivre* ont un nombre d'occurrences trop restreint pour permettre une réflexion sur les équivalents utilisés dans la traduction.

i. *vivre* 18 'gagner sa vie' (11)

- traduction par *żyć* z + N_[génitif] (10)

(19) *Maintenant, il vit du deal et peut pas mener une vie normale.* (Kiff 724) / *Teraz żyje z dilerstwa i nie jest w stanie prowadzić normalnego życia.*

- autres traductions (1)

ii. *vivre* 06 'concupiner' (8)

- traduction par *żyć z* + N_[instrumental] (7)

(20) *Mais vivait-il avec Laurence ?* (Cons 8831) / *Ale czy on rzeczywiście żył z Laurence?*

- autres traductions (1)

iii. *vivre* 09 'se dévouer pour' (6)

- traduction par *żyć dla* + N_[génitif] (4) :

(21) *À partir de ce jour, je vécus pour le base-ball.* (Dieu 94) / *Od tego dnia miałem żyć dla sportu.*

- traduction par *życie* (2) :

(22) *Du coup elle travaillait énormément, accumulait les gardes et les heures supplémentaires, ne prenait jamais de vacances et ne vivait que pour l'hôpital.* (Cons 5794) / *Więc zaczęła bardzo dużo pracować, kumulowała dyżury i nadgodziny, nigdy nie brała urlopów i szpital stał się jedynym sensem jej życia.*

iv. *vivre* 04 'passer vie pendant' (5)

- traduction par *przeżyć/ przeżywać* (2)

(23a) *Et tous ces points de suspension, ce calcul mental de misère, ces semaines, ces mois et ces années vécus en creux, l'obligent à se retourner.* (Cons 1878) / *I wszystkie te wielokropki, te idiotyczne obliczenia, te tygodnie, miesiące, lata przeżyte na próżno sprawiają, że Charles musi się odwrócić.*

(23b) *J'imagine que l'on fait des enfants pour vivre des moments pareils, non?* (Cons 12787) / *Wyobrażam sobie, że ludzie robią dzieci, żeby przeżywać chwile takie jak ta, nie?*

- traduction par *żyć* (1) :

(24) *J'ai vécu des années heureux. Et, un jour, j'ai été plus heureux encore.* (Garç 380) / *Przez lata żyłem szczęśliwie. I pewnego dnia stałem się jeszcze szczęśliwszy.*

- autres traductions (2)

v. *vivre* 08 'jouir de la vie' (2)

- traduction par *żyć* (1) :

(25) *Elle avait voulu lui rendre son enfant, mais la femme était encore jeune et belle et voulait vivre.* (Barr 1842) / *Zamierzała oddać jej dziecko, ale kobieta była jeszcze młoda i ładna i chciała żyć.*

- traduction par *pożyć* (1) :

(26) *Pour la toute première fois de sa vie, avait décidé de se laisser vivre.* (Cons 12105)
/ *Po raz pierwszy w życiu postanowił, że da sobie pożyć.*

vi. *vivre* 11 'baigner dans' (2)

- traduction par *żyć w* + N_[locatif] (2) :

(27) *Ainsi, sommes-nous civilisations si rongées par le vide que nous ne vivons que dans l'angoisse du manque ?* (Eleg 2025) / *Czy zatem jesteśmy cywilizacją tak przeżartą pustką, że żyjemy w obawie przed brakiem?*

vii. *vivre* 15 'subsister' (2)

- traduction par *żyć* (2) :

(28) *Il peut y avoir des phases de combat mais elles ne sont que des moyens au service de la fin, faire vivre ses territoires.* (Eleg 1291) / *Są w niej co prawda etapy walki, ale to tylko środek do ostatecznego celu: sprawić, by terytoria żyły.*

viii. *vivre* 03 'être en vie' (1)

- traduction par *żyć* (1) :

(29) *Seulement à ces grosses-là... Parce qu'il a lu quelque part qu'elles pouvaient vivre entre huit et dix ans...* (Cons 8986) / *Tylko tymi dużymi, bez skorup... Bo wyczytał gdzieś, że mogą żyć od ośmiu do dziesięciu lat...*

91

ix. *vivre* 10 : 'exister' (1)

- traduction par *występować* (1) :

(30) *Mais je vous le rappelle : vous êtes caissière et vous ne vivez pas dans un film américain.* (Trib 474) / *Ale przypominam ci: jesteś kasjerką i nie występujesz w amerykańskim filmie.*

Conclusion

Les quatre emplois avec le nombre significatif d'occurrences (de 60 à 44) sont 01 'être en vie', 05 'habiter, résider', 17 'endurer, tolérer' et 07 'avoir tel mode de vie'. Leurs équivalents polonais dominants sont *żyć* (01, 07), *mieszkać/ zamieszkać* (05) et *przeżyć/ przeżywać* (17).

L'équivalent polonais essentiel de *vivre* est évidemment *żyć* : cette forme est utilisée 119 fois, réparties en 13 emplois différents. Dans le cas de 5 d'entre eux, la traduction par *żyć* intervient dans la majorité

d'occurrences (emploi 01 – 31 sur 60 occurrences ; emploi 07 – 31 sur 44 ; emploi 18 – 10 sur 11 ; emploi 06 – 7 sur 8 ; emploi 09 – 4 sur 6). Ensuite, apparaissent des formes dérivées de *żyć*, pour lesquelles il nous semble pertinent de fournir quelques mots de commentaire. Or, si le dictionnaire donne comme équivalent *żyć, przeżyć*, il n'est pas clair si la solution suggérée est celle d'un couple imperfectif/ perfectif *żyć/przeżyć* ou si la forme perfective *przeżyć* s'associe à l'imperfectif secondaire *przeżywać*, comme c'est le cas de l'emploi *vivre* (17). En plus, *przeżyć* n'est pas le seul dérivé perfectif de *żyć* (il y a aussi, dans le corpus, *dożyć, pożyć, wyżyć*). Il serait plus clair de proposer comme équivalent, dans les cas où la traduction admet deux formes aspectuelles, un couple de verbes imperfectif/ perfectif, par exemple : *żyć/ przeżyć* ou un couple perfectif/ imperfectif secondaire comme *przeżyć/ przeżywać*.

La deuxième remarque importante est que certaines propositions du dictionnaire bilingue, absentes dans le corpus, devraient être considérées plus comme une explication du sens que comme équivalent utile dans la traduction, par exemple : *egzystować* (exister) pour l'emploi 01, *przebywać* (séjourner) pour 05, *działać* (agir) pour 07, *utrzymywać się przy życiu* (rester en vie) pour 18, *współżyć* (cohabiter) pour 06.

Bibliographie

- ALTENBERG, B. & GRANGER, S. (2002). *Lexis in Contrast. Corpus-based approaches*. Amsterdam : Benjamins.
- DOBRYŃSKI, J., DUTKA, A., FROSZTEGA, B., KACZUBA, I., KARNA, J. (1983). *Wielki słownik francusko-polski*, vol. 2. Warszawa : Wiedza Powszechna.
- DUBOIS, J., DUBOIS-CHARLIER, F. (2013). *Les verbes français* (Version LVF + 1), <http://rali.iro.umontreal.ca/rali/?q=fr/lvf> [16/04/2021].
- GROSS, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Lille : Presses Universitaires de Septentrion.
- GROSS, G. (2015). Traitement automatique de la polysémie. *Studia Romanica Posnaniensia*, 42/1, pp. 15-33.
- GRZEGORCZYKOWA, R., LASKOWSKI, R., WRÓBEL, H. (1998). *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*. Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN SA.
- GUIDÈRE, M. (2011). *Introduction à la traductologie : penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. Bruxelles : De Boeck – Duculot.
- JOHANSSON, S. (2007). Seeing through multilingual corpora. In Facchinetti, R. (ed.), *Corpus Linguistics 25 Years On*. Amsterdam – New York : Rodopi.
- NÁDVORNÍKOVÁ, O. (2017). Pièges méthodologiques des corpus parallèles et comment les éviter, *Corela* [En ligne], HS-21, <https://doi.org/10.4000/corela.4810> [30/04/2021].
- WRÓBEL, H. (2001). *Gramatyka języka polskiego*. Kraków : Spółka Wydawnicza « OD NOWA ».

Abréviations utilisées pour le corpus


- Barr : DURAS, M. (1950). *Un barrage contre le Pacifique*. Paris : Gallimard, 1950 ; traduction en polonais JAREMKO-PYTOWSKA, Z. (1960). *Tama nad Pacyfikiem*. Warszawa : Czytelnik.
- Cons : GAVALDA, A. (2008). *La Consolante*. Paris : Le Dilettante ; traduction en polonais : KAMINSKA-MAURUGEON, M. (2009). *Pocieszenie*. Warszawa : Świat książki.
- Dieu : GOUNELLE, L. (2010). *Dieu voyage toujours incognito*. Paris : Éditions Anne Carrière ; traduction en polonais : KRZYZOSIAK, M. (2011). *Bóg zjawia się incognito*. Warszawa : Świat Książki.
- Eleg : BARBERY, M. (2015). *L'élégance du hérisson*. Paris : Gallimard ; traduction en polonais : Irena STAPOR, I. (2016). *Elegancja jeża*. Katowice : Wydawnictwo Sonia Draga.
- Garç : BESSON, PH. (2003). *Un garçon d'Italie*. Paris : Julliard ; traduction en polonais : ZDUNIKOWSKA, H. (2004). *Chłopiec z Włoch*. Warszawa : MUZA SA.
- Kiff : GUÈNE, F. (2004). *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachette Littératures ; traduction en polonais : ROŚCICKI, S. (2006). *Pokochać jutro*. Chorzów : Videograf II.
- Noe : SCHMITT, É-E. (2004). *L'enfant de Noé*. Paris : Albin Michel ; traduction en polonais : GRZEGORZEWSKA, B. (2005). *Dziecko Noego*. Kraków : Wydawnictwo Znak.
- Nuit : SCHMITT, É-E. (2015). *La nuit de feu*. Paris : Albin Michel ; traduction en polonais : Müller, Ł. (2016). *Noc ognia*. Kraków : Znak Litera Nova.
- Stup : NOTHOMB, A. (2001). *Stupeur et tremblements*. Paris : Albin Michel ; traduction en polonais : GRZEGORZEWSKA, B. (2003). *Z pokorą i unizieniem*. Warszawa : Muza SA.
- Trib : SAM, A. (2008). *Tribulations d'une caissière*. Paris : Stock ; traduction en polonais : JELONKIEWICZ, W. (2010). *Udręki pewnej kasjerki*. Warszawa : Poradnia K.

Notice bibliographique

Joanna Cholewa est professeur à l'Université de Białystok (Pologne). Ses travaux de recherche se situent dans le courant de la sémantique cognitive et de la linguistique contrastive. Elle est auteure de plusieurs articles portant sur les verbes de mouvement, et de deux monographies, dont l'une sur le verbe *tomber* (*Structure conceptuelle et éléments de construction du sens de 'tomber' et de '(-)paść/(-)padać'*, 2017).

Catalina Fuentes Rodríguez

Universidad de Sevilla¹

 <https://orcid.org/0000-0002-0388-947X>
cfuentes@us.es

Discapacidad y pandemia : estrategias publicitarias en un estado de alarma

Disability and pandemic : advertising strategies in a state of alarm

Abstract: During the pandemic caused by Covid 19, the State of Alarm in Spain shifted the focus of the advertising to the prevention of the health of oneself and others. However, according to the ONCE foundation, disabled people were not taken into account. This is denounced in an video which uses indirect procedures such as metaphorisation, irony and humour. The underlying criticism confronts topoi that in this historical-social moment seem to have changed, at least in terms of the weight given to them by society. This requires the ONCE Foundation to choose its tone so as not to provoke unwanted reactions. A playful framework (gamers) is created to mask or attenuate social and ideological criticism. Emotion is still a fallacy but here it is reinvented to be used as a legitimising argument. The work consists of an argumentative analysis (Anscombe-Ducrot 1983) of multimodal discourse following a methodology of Pragmatic Linguistics (Fuentes Rodríguez 2017 [2000]).

Keywords: argumentative strategies, persuasion, irony, disability, Covid

95

¹ Universidad de Sevilla (Spain), Calle San Fernando, 4, 41004, Sevilla, Facultad de Filología. Dpto. Lengua Española, Lingüística y Teoría de la Literatura. Directora del Grupo de Investigación APL (Argumentación y persuasión en Lingüística). Investigadora Principal del proyecto P18-FR-2619 “Macrosintaxis del discurso persuasivo”, financiado por la Junta de Andalucía y fondos FEDER, así como del proyecto US FEDER-1263310 sobre “Liderazgo femenino: estrategias comunicativas y proyección de imagen”.

1. Introducción

El presente estudio se centra en el análisis de las estrategias argumentativas empleadas por la Organización Nacional de Ciegos de España (ONCE), en una de sus campañas de concienciación. En concreto, en la emitida en junio de 2020 para denunciar de manera creativa la falta de atención a los discapacitados físicos e intelectuales en la implantación de nuevas medidas de lucha contra la COVID.

El marco metodológico es la Lingüística Pragmática, tal como fue expuesta en Fuentes Rodríguez (2017[2000]), ya que nos centramos en una comunicación producida en un contexto de pandemia y queremos ver cómo la macroestructura argumentativa del discurso refleja la incardinación en una situación sociohistórica concreta y unos agentes específicos. En este caso, el productor es una institución, un hablante colectivo que quiere dar voz a un conjunto de ciudadanos afectados. Los procedimientos argumentativos elegidos surgen de esa adecuación a las circunstancias sociales del momento, adaptando los argumentos a los *topoi*² (Anscombe-Ducrot 1983) aceptados por la sociedad española que se encontraba en Estado de Alarma. La organización polifónica (Ducrot 1984, Nolke et al 2004), el juego de imágenes sociales implicadas y el recurso a estrategias indirectas componen un tipo discursivo de gran complejidad, que muestra la interacción texto-situación, básica en todo Análisis del Discurso.

96

2. Contextualización sociodiscursiva

El análisis de un mensaje implica la inscripción en su contexto situacional. Ahí se genera y en él se descodifica, como nos plantea Charaudeau (2015 : 109) :

(...) la situation de communication est le lieu institué socialement où s'inscrivent les conditions communicationnelles de l'échange sous la forme d'un contrat, lequel surdétermine le sujet qui donc n'y intervient pas ; la situation d'énonciation (pour lui donner toute sa valeur de processus) est le lieu où intervient le sujet à l'origine de l'ordonnancement de son acte de langage. La situation de communication est de

² Los *topoi* son conocimientos compartidos por la comunidad, garantes o reglas de paso (Toulmin 2003[1958]) que llevan del argumento a la conclusión. Son necesarios para poder establecer la argumentación.

l'ordre du contraint, de l'imposé socialement, la situation d'énonciation de l'ordre de la mise en œuvre, de la mise en scène, par le sujet qui y déploie des stratégies.

Comenzamos, pues, por la contextualización de este texto, clave para su interpretación.

2.1. Pandemia

La pandemia provocada por la Covid 19 ha afectado a todo el mundo. En Europa se luchó por una respuesta coordinada de toda la UE para tener mayor capacidad de acción. Los diferentes gobiernos se vieron ante un problema de dimensiones estratosféricas y tenían que ir dando respuestas a la opinión pública cada día. En los primeros meses la falta de conocimientos científicos y de un diagnóstico certero de la situación hizo que las previsiones no siempre se cumplieran y en muchos casos se reaccionara a medida que los problemas se iban planteando.

Se invirtió en atención sanitaria, y en investigación, para poder encontrar un remedio, tanto en tratamiento como en vacunación. Se elaboraron unas instrucciones, confusas al principio, que se distribuyeron a toda la población para que esta actuara protegiéndose lo más posible. La labor didáctica del Estado español se hizo muy necesaria y su presencia fue constante durante meses en TV.

El gobierno español asumió la dirección de la crisis con un comité de expertos y fuerzas de seguridad. Se decretó un Estado de Alarma, con un confinamiento total de la población (de marzo a junio de 2020) y una reducción de la actividad económica a lo esencial. La actividad académica pasó a modalidad telemática y los medios de comunicación se convirtieron en los difusores de las medidas propuestas por el gobierno.

97

2.2. Formatos discursivos

En esta época en la que la comunicación resulta fundamental, como medio de información, de transmisión de las recomendaciones, como forma de mantener unidos gobierno y ciudadanos, para asegurar la salud y generar confianza en la población, los formatos discursivos sufrieron algunas transformaciones :

- a) La TV pasó de los continuos programas de crónica social a primar la información sobre salud y a llenar de contenidos positivos los mensajes;
- b) La política, al no haber sesiones parlamentarias, giró en torno a las ruedas de prensa institucionales. Tras el primer confinamiento (que

finalizó el 30 de mayo de 2020) se reanudó la actividad parlamentaria y la vida política volvió a tono agresivo;

c) Se primó el periodismo de investigación y las entrevistas con expertos en relación a la pandemia;

d) La publicidad comercial se redujo a poco o nada, ya que no había movilidad y el consumo se había reducido a las necesidades básicas (Fuentes Rodríguez 2021, e.p.). Se recurrió al argumento emotivo pero siempre desde un enfoque positivo. Desear salud fue una constante y la seña de identidad de este momento³.

En este contexto se sitúa este texto. El objetivo de la ONCE es reclamar atención para las personas de su colectivo y la adopción de medidas que no las discriminen. Sin embargo, la sociedad está atendiendo a una necesidad básica: la supervivencia, lo que hace prever que su empatía y solidaridad hacia un grupo se vea disminuida. ¿Cómo llegar a ellos? Hay que recurrir a la creatividad en la formulación de estrategias persuasivas. Así la denuncia se convierte en juego, humor y publicidad.

3. El corpus

98

Nuestro trabajo va a centrarse en publicidad institucional, procedente de una asociación dedicada a la ayuda a personas con discapacidad, fundamentalmente visual: la ONCE (Fundación ONCE: Solidaridad y cooperación con todos los tipos de discapacidad). Su voz está legitimada por la sociedad, que lo acepta como un agente solvente. Concretamente, nos centramos en un mensaje de la serie ON Fologüers, dedicada al Barrerismo Covid. Esta serie fue iniciada por la ONCE en enero de 2019 para alertar de las barreras de los discapacitados. La de Barrerismo Covid se lanzó el 26-junio-2020, coincidiendo con la salida del confinamiento extremo al que estuvo sometida la población.

Este mensaje empezó a circular por redes sociales, correos electrónicos y a través de los medios. El tono y los procedimientos elegidos retratan, mejor que nadie, la sociedad española del Covid. Sorprenden las estrategias utilizadas para argumentar y justificar una denuncia que en otros momentos habría sido más directa y acerada. Además, muestra un tono disonante en ese mensaje optimista y unido que parecía predominar en estos momentos. Transcribimos el texto :

³ El saludo inicial y la despedida en los correos electrónicos, incluso los académicos, se movía en este sentido: Espero que estés bien... Un saludo y mucha salud./Cuidate.

Nuestros ON Fologüers sufren el #BarresimoCOVID - YouTube

A (chica en silla de ruedas): hola amigos↑ / creíamos que con el barrerismo ya teníamos bastante / defino barrerismo para los no iniciados en esta gran gymkana que vivimos las personas con discapacidad↓ / son todas esas barreras y obstáculos que nos encontramos a diario↑

B : (SONIDO)

C: que sí/ lo quito yaa ↓ // doce repartos/ un cafee↑ y quito la furgo→

B : (SONIDO DE GRUÑIDO)

A : y así / TOodos los días↓

Voz en OFF (radio o tv): aatención señores ¡qué cintura qué reflejos!↑ parecía NEYMAR / NEYMAR↑ / otro regate para el recuerdo / ¡MADRE MÍA MADRE MÍA OOH FENOMENAL!→

A : o mi especialidad↓ / el laberinto de motos aparcadas en la acera // [uuuy] yo sé que lo hacen por mí / para mantenerme alerta↓// [aay] (...) pues como no teníamos suficiente con el barrerismo↑ le han dado un nuevo giro de tuerca↓ // una nueva versión con nuevos juegos habilidad e ingenio que se suman al barrerismo // ¡DIVERTIDÍSIMO ES POOCO! ↓ // veamos los nuevos juegos que trae el→ / BARRERISMO COVID↑ OFF (anuncio de un combate de boxeo): BARRERISMO COVID VERSUS DISCAPACIDAD INTELECTUAL

D (chico con discapacidad visual): buah / madre mía con el barrerismo Covid / es GENIAL↓ // hay un juego que es ver la televisión↓/ cuando hablan de las medidas del Covid ↓

E (presentador de televisión): LA DISTANCIA SOCIAL EN LAS PROVINCIAS CON MEJORES RATIOS DE SEROPREVALENCIA

D : ¿eh?

E : dentro de la nueva [normalidad (INAUDIBLE) bla bla bla]

D : [¿eh?↑] me estalla la cabeza] // ¿sero qué?↑ / ¿ratio cuál?↑ / no entiendo nada de nada/ ¿no hay un lenguaje más sencillo? // es como ver una peli finlandesa en versión original]

F (otro chico con gafas): aah por no hablar del dispensador de gel / o la nueva fiesta de la espuma // ¿qué le pasa a estas palanquitas?↑ / como no tengas el pulso de un cirujano la lías

G (personas que están detrás y se mojan): eeh oiga

F : ay / perdón↓ (...)

D : me encantan los carteles con tanta / tanta / pero tanta información↓ /// (MÚSICA) no entiendo nada // ¿sabéis que os digo?↑/ a mí este juego del barrerismo Covid ↑/ como que no↓

OFF: BARRERISMO COVID VERSUS DISCAPACIDAD FÍSICA

A : yo cada vez que veo un dispensador de gel hidroalcohólico me entran los sudores→ // QUE LLEVO UNA SILLA DE RUEDAS NO EL BATMÓVIL→ (SONIDOS DE ESFUERZO, COMO LLORANDO) (3'') (SE DESLIZA, SALTA SOBRE LA MESA Y SE PONE GEL) Aaah//

A (en otra escena): me encanta la gymkana de terrazas↑ / MUY GUAPO→eh, eh, eh(sonidos de esfuerzo) /// es la versión barata de un scape room↓ /// nunca pensé que tomarse algo con amigos fuese un deporte extremo↑

(cambio de escena, en el despacho) aah y lo de las mamparas en el puesto de trabajo↑ / madre mía/ parezco un pinball↓ // tengo el récord de ochenta y seis rebotes para salir (ruido de pinball...)

(otra escena en la calle) el barrerismo Covid↓ // ¿y creíamos que ya teníamos suficiente?↑ / no le pillo la gracia al juego↓ / hay que darle una vuelta a esto↑ seguro↓
 A : ¿te imaginas cómo será el barrerismo Covid para el resto de los On Fologüers?↑ // muy pronto te lo contamos↓ / la diversión no ha acabado para ellos ↓

4. Análisis del “Barrerismo Covid”

4.1. La argumentación

Siguiendo la perspectiva discursiva de Charaudeau, consideramos necesario tener en cuenta diversas dimensiones que, como vamos a mostrar a continuación, interactúan para producir el discurso :

Pour ce qui me concerne, je vois dans la mise en scène générale du discours trois dimensions que j'appelle : dimension communicationnelle, dimension énonciative, dimension topicalisante (Charaudeau 2015 : 110)

100

Los temas, los agentes comunicativos y el juego polifónico de voces van a revelarse como fundamental en este texto.

El esquema básico de un texto publicitario es convencer al ciudadano para que compre un producto. Se requiere el uso de argumentos legitimados por topoi refrendados por la sociedad para que el receptor llegue con comodidad a la conclusión a la que le guía el hablante.

En nuestro caso se trata de publicidad institucional para conseguir visibilizar al colectivo (actividad de autoimagen de ONCE) (vid. Hernández Flores 2013) y, a la vez, denunciar, de manera persuasiva, una situación de discriminación. Es un texto de denuncia mediada y lo hace a través de este formato publicitario con unas características bien diseñadas. Pretende acercarse al otro y utiliza estrategias para llegar más rápido a conseguir su objetivo.

Discurso audiovisual



Persuadir

Denunciar

Conectar con el auditorio

Crear una autoimagen positiva de la institución



Estrategias: metáfora de juegos

Emoción

Empatía

Ficcionalización

Polifonía

Ideológicamente, va dirigido al Gobierno, como causante, y a los ciudadanos como colaboradores necesarios (persona que deja el coche en la acera, el restaurador que pone las mesas en las aceras...). Sus objetivos son, fundamentalmente, tres :

Publicidad de la asociación
Difusión de sus reivindicaciones--- reforzar imagen de ONCE
Denuncia del Gobierno

Podemos comprobar lo específico de este texto si lo comparamos con el siguiente, instruccional, del Ministerio de Sanidad



101

O los eslóganes persuasivos que construyen el marco positivo :

**#ESTE
VIRUS
LO
PARAMOS
UNIDOS**

El Ministerio también se dirigió a los jóvenes recurriendo a estrategias de acercamiento, como las del texto que tratamos (¡Todos los superhéroes juntos venceremos al coronavirus! – CAM.<https://www.youtube.com/watch?v=J7Dof5NvW2M>) :

- ficcionalización: juego de voces (personajes), dialogicidad
- cercanía en el uso lingüístico
- imagen con la que se identifique el público joven: el juego, ganar.
- comparación para la persuasión: superhéroes.

El campo conceptual (Santibáñez 2009) de esta metáfora es totalmente persuasivo. Se alaba la imagen de los jóvenes a través de su consideración como superhéroes en la batalla contra la Covid (uso bélico).

4.2. Estrategias

4.2.1. Ironía

En el caso que nos ocupa, la fundación ONCE intenta conectar con el receptor a través de mecanismos poco habituales como la ironía y el humor. Estos procedimientos actúan conjuntamente para, por una parte, acercarse al receptor, por medio del uso coloquial y la ficcionalización, el marco cognitivo (el juego...) y la emoción. Por otra parte, denuncia al gobierno y la mala praxis de algunos ciudadanos por falta de empatía. De ahí las acciones, el empleo de determinados términos y los comentarios de rechazo. De este modo, todo el texto adopta un tono irónico (Ruiz Gurillo 2010), que es el que proporciona la verdadera interpretación. Es un mecanismo indirecto que reduce la fuerza del ataque⁴.

102

El topos argumentativo que subyace al inicio es “superar las barreras en tiempos de Covid es un juego”. Podría deducirse, por tanto, que es “menos preocupante” y se asocia a diversión, entretenimiento. El tono a veces es de humor. Pero la conclusión de diversión se ve anulada por la seriedad del tema, que afecta a personas y va contra la igualdad debida a los ciudadanos. Choca con un topos 2 de gran impacto social: “apoyar a los débiles”. De este modo, se genera una nueva conclusión 2 por medio de la polifonía: la gente lo entiende como un juego, en contra de ese topos 2. De este modo, se invierte el contenido y llega a la denuncia de discriminación. Ilustramos a continuación los dos movimientos argumentativos (MVA) :

MVA I

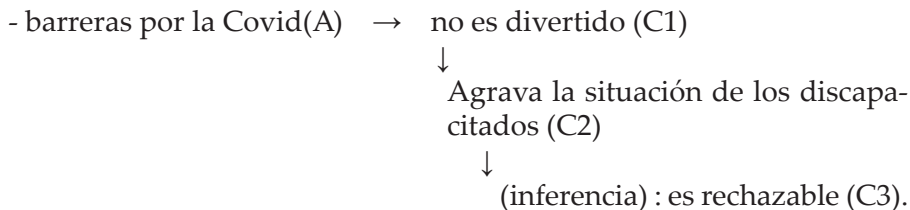
- Superar las barreras es un juego (A⁵) → es divertido (C1)
 ↓
 (Inferencia) : es menos preocupante, es menor.
 Rebaja la fuerza (C2).

Topos : todos quieren divertirse

⁴ En Brown-Levinson (1987[1978]) puede verse la función atenuadora de los mecanismos indirectos. También en Fuentes Rodríguez (2010, 2020a).

⁵ A : argumento. C : conclusión

MVA II :



Topos : apoyar a los débiles

El MVA 2 está presupuesto. La institución expone la argumentación 1 desde una voz irónica (polifónica, ilustra lo que los otros podrían pensar). El discapacitado se “divierte” porque supone que es juego, pero lo presenta de manera irónica, ya que lo que hace daño no es divertido (MVA 2). De ahí el resultado final de denuncia simbolizado en el abandono del juego : “Ya no me mola el juego”.

El paradigma del juego, base de la comparación metafórica se desarrolla uniéndolo al deporte :

- gymkana,
- fútbol : Neymar
- ver la TV : anuncios covid
- nueva fiesta de la espuma : ponerse gel
- gymkana de terrazas : scape room, pinball, deporte extremo.

Y anuncia el enfrentamiento entre “Barrerismo covid vs. Discapacidad intelectual” o “Vs. Discapacidad física” como en un combate de boxeo (otro deporte).

4.2.2. Emoción

La emoción (Fuentes 2020b⁶) es una de las estrategias básicas empleadas, ya que las conclusiones se obtienen a raíz de las reacciones de los participantes, siempre en tono enfatizado. Dichas reacciones emotivas se exponen en sentido positivo, aunque el choque con la argumentación 2 nos lleva al uso irónico : “una nueva versión con nuevos juegos (...)/¡DIVERTIDÍSIMO ES POOCO! ↓”

La elevación del tono de voz, los adjetivos como *nuevo*, el superlativo *divertidísimo* parecen argumentos para la conclusión de algo positivo: “juguemos”. Pero el choque con el contenido de *barrerismo* (negativo) lleva a la conclusión contraria.

⁶ Aunque se considera una falacia: vid. Hamblin (1970), Van Eemeren-Grootendorst (1992), Santibáñez (ed. 2020).

El anuncio del combate de boxeo, *barrerismo vs. Discapacidad intelectual*, deja inferir una valoración negativa por el contenido, no por el tono emotivo y lúdico empleado. El choque entre ambos es la base de la interpretación irónica.

El chico D valora : es GENIAL, para luego decir *no entiendo nada de nada*. Y esto lleva a que pase de *me encanta* (que suponemos ya irónico) a *a mí este juego del barrerismo Covid ↑/ como que no↓*. El aproximativo *como* actúa de manera inversa, como un focalizador. Igual en

A (en otra escena): *me encanta la gymkana de terrazas↑ / MUY GUAPO→eh, eh, eh(sonidos de esfuerzo) ///* es la versión barata de un *scape room↓ (...)* madre mía/parezco un *pinball↓ //* tengo el récord de ochenta y seis rebotes para salir (...) no le pillo la gracia al juego↓ / hay que darle una vuelta a esto↑ seguro↓

Muy guapo (intensificado) se une a *no le pillo la gracia al juego*. Este choque de valoraciones positivas, entonación intensificadora, términos negativos y rechazos llevan a la conclusión de que el procedimiento estrella es la ironía, a la que contribuye el procedimiento siguiente, el juego de voces o polifonía.

4.2.3. Polifonía

En esta ficcionalización, estrategia frecuente en publicidad, varios personajes encarnan los diversos “point de vue” (Nolke et al. 2004) o perspectivas polifónicas. Corresponden a los “enunciadores” de Ducrot (1984) :

Ainsi le locuteur peut-il construire plusieurs types d’images de lui-même, ou plutôt des divers rôles qu’il est susceptible de jouer dans ses énoncés. On en distingue deux types principaux : LOC, qui est une image du locuteur dans son rôle de constructeur de l’énonciation (et partant, de son sens), et différentes images de lui comme source de points de vue. C’est donc LOC qui construit la configuration polyphonique dont il fait lui-même partie. Selon la ScaPoLine, la configuration se compose de quatre éléments: Le locuteur-en tant que constructeur (LOC) assume la responsabilité de l’énonciation. Les points de vue (pdv) sont des entités sémantiques porteuses d’une source qui est dite ‘avoir le pdv’. Les sources sont des variables. Elles correspondent aux énonciateurs d’Anscombe et Ducrot. (Nolke 2009 : 86)

El análisis polifónico, siguiendo a Ducrot (1984), diferencia entre el locutor que emite los sonidos y el enunciador, responsable de los actos de habla. Para Ducrot este dialogismo es inherente al discurso y construye su teoría argumentativa sobre él.

En el texto analizado aparecen los siguientes personajes (voces) :

A : Chica discapacitada en silla de ruedas

B : Voz en off (anuncia combate)

D : Chico con discapacidad visual o intelectual

E : Presentador de tv

C y G : Gente en las calles, que obstaculiza el paso

F : Chico con gafas.

El diálogo viene provocado por acciones, mensajes de TV o información impresa. Estos encarnan el exogrupo (Van Dijk 2003), la voz del grupo “no colaborativo”, el opositor ideológico. Se crean, así, 3 bloques :

– Persona discapacitada (A,D, F) (centro de perspectiva, enunciador preferido en la argumentación),

– voz en off (Contexto, voz de las instrucciones de gobierno: exogrupo) o presentador de TV,

– Gente en las calles: exogrupo, problema, obstáculo.

Estos distintos personajes se organizan dialógicamente en un enfrentamiento polar de dos bloques: lo correcto / lo incorrecto (que legitima la denuncia o reclamación). ¿Qué se pretende con ello? Desdramatizar la discapacidad, usar el humor, criticar las medidas y la discriminación y conectar con el público al situarlo en un universo lúdico, sobre todo con los jóvenes. La crítica, además, se potencia al tener un marco positivo. La forma indirecta es formalmente cortés pero potencia el efecto del acto de denuncia. La conclusión de todo el movimiento argumentativo se sitúa al final: “No le pillo la gracia al juego”.

Este marco del juego se desarrolla ampliamente en el texto. Por una parte, muestra a los discapacitados como colaborativos (ellos juegan). Construyen una imagen positiva. Plantear las medidas antiCovid como un juego choca con la seriedad del tema, aunque se hace para rebajar la tensión.

4.2.4. La metáfora del juego

Los argumentos empleados, buenos en sí para la población, se muestran como negativos para el colectivo :

– barreras físicas para proteger a los no discapacitados, estableciendo distancia,

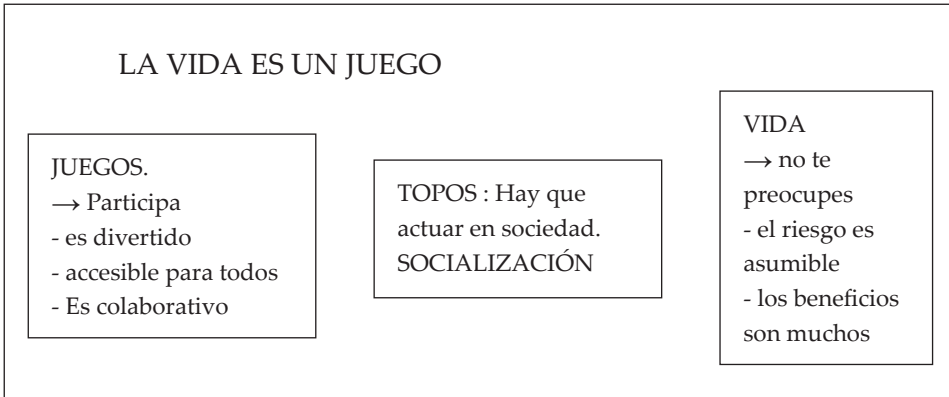
– geles para proteger, dispuestos de forma no accesible,

– instrucciones no asequibles para un discapacitado intelectual.

Se propone entenderlo como un juego o un deporte: gymkana, escape room, pinball, diversiones que gozan de gran atractivo para los jóvenes. Con ello se aseguran una recepción positiva.

Al final, el juego se utiliza como instrumento de denuncia contra el gobierno. Ya no juegan más, porque ha dejado de ser un juego (por mucho que hayan querido entenderlo así) y se “juegan” su vida. La metáfora del

juego se reinterpreta de nuevo teniendo un recorrido mucho más amplio. Aplicando el esquema de Santibáñez (2009) la metáfora conceptual “la vida es un juego” relaciona dos campos conceptuales (juego, vida) tomando como base el topos de la socialización :



106

Se toma este esquema argumentativo, aplicado a cualquier juego de los nombrados, y se traslada al de la vida de un discapacitado con problemas Covid.

Es un juego, → C1 :es diversión, → C2 :hay que participar para vivir en sociedad

→ C3 : no habrá problemas.

Pero se rompe la cadena porque se muestran los problemas. Se anula, entonces, la conclusión 1 y el circuito. Se reformula en dirección opuesta a la primera conclusión: el juego “ya no mola”, no hay diversión y, por tanto, no se participa. Se desactivan todos los argumentos y se reinterpreta en sentido inverso, generando la interpretación irónica:

Lo *genial, divertidísimo, nuevo juego* se entiende de manera polifónica: es lo que quieren que digamos, pero no es lo que experimentamos. De ahí la denuncia. El esquema podría dibujarse como :

Arg. 1 : el barrerismo es un juego (descripción) --⊙ C : diversión (voz de la sociedad)

Arg. 2 : el barrerismo no mola, es negativo -⊙ C : no lo acepto -⊙ C : denuncia social (voz del discapacitado).

La tabla siguiente muestra cómo denuncia y argumentación toman como lazo de unión las comparaciones empleadas en el texto :

Término que se denuncia	Argumento	Comparación
Ratio de seroprevalencia	Confusión ante el lenguaje. No entiendo	Peli finlandesa en versión original
Barrerismo Covid	Dificultades como las de un juego (ironía)	Gymkana..., deporte
Uso del gel	Humor, ficción de efectos especiales	Nueva fiesta de la espuma, palanquitas
Barrerismo	Choques, imposibilidad	Silla de ruedas: batmóvil
Tomarse algo con amigos	Barreras: gymkana de ter-razas	Deporte extremo, scape room
Trabajo en el despacho	Record de rebotes para moverse	Pinball

La metáfora del juego, usada como procedimiento persuasivo para una conclusión positiva, impuesta por el gobierno y la sociedad (es un juego, diviértete), se reorienta hacia una denuncia, por el choque con la realidad, procedente del interesado (no me mola, me discrimina). La denuncia soterrada es “el gobierno no se ocupa del discapacitado en esta época de pandemia”.

5. Conclusión

La COVID 19 desplaza los centros de interés de la población a las necesidades básicas: salud, protección de la vida. Esto puede implicar una disminución de la atención a la discapacidad. Ante esto, la ONCE denuncia el hecho, pero, como no quiere ir contra el marco general legitimado, recurre a una autopresentación más dinámica y llamativa, a recursos persuasivos que plantean la denuncia en tono amable o de humor. La utilización de mecanismos indirectos, la dramatización, el formato de animación, el juego de voces y la ilustración de los estereotipos en situaciones reales, sirven para persuadir al receptor y legitimar su mensaje. La imagen del grupo denunciante queda a salvo por esa atenuación de la denuncia realizada con el marco lúdico. Sin embargo, esa misma indirección termina potenciando el efecto perseguido.

Ironía y polifonía son dos estrategias claves en este discurso. Los procedimientos empleados en este “Barrerismo Covid” son los propios de la publicidad: emoción, ficcionalización, cercanía, intensificación, para elaborar una conclusión que pasa de lo positivo a lo negativo, según el enunciador que la plantea. Se pasa de la voz impuesta como general en

este momento a hacer valer la del grupo de discapacitados. La metáfora crea un nuevo universo en el que se deslegitima el topos establecido y se invierte la conclusión. Se pasa, así, del “juego” divertido a la denuncia en la vida real.

Bibliografía

- ANSCOMBRE, J. C., DUCROT, O. (1983). *L'argumentation dans la langue*. Liège: Mardaga.
- BROWN, P., LEVINSON, S.C. 1987 [1978]. *Politeness : Some Universals in Language Usage*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DUROT, O. (1984). *El decir y lo dicho*. Buenos Aires : Hachette.
- CHARAUDEAU, P. (2008). Pathos et discours politique. In Rinn, M. (Coord.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- 2015. De la «scène d'énonciation» au «contrat» et aller-retour. In Angermuller, J. & Philippe, G. (dir.), *Analyse du discours et dispositifs d'énonciation*. Limoges: Lambert-Lucas, pp. 109-116.
- FUENTES RODRÍGUEZ, C. (2010). *La gramática de la cortesía en español L2*. Madrid : Arco Libros.
- 2017[2000]. *Lingüística pragmática y análisis del discurso*. Madrid : Arco Libros.
- 108 ---- 2020a. Pragmatics and Argumentation. In Félix-Brasdefer, C., Koike, D. (eds.) : *The Handbook of Spanish pragmatics*. Routledge, pp. 219-236.
- 2020b. Contextos discursivos de la argumentación emotiva. In Santibáñez, C. (Ed.). *Emociones, argumentación y argumentos*. Lima : Palestra, pp. 153-180.
- 2021. Refugiados e inmigrantes en redes sociales: la argumentación mediatizada. In Bañón, A. (ed.): *Discurso lingüístico y migraciones*. Madrid : Arco Libros, pp. 63-99.
- HAMBLIN, C.L. (1970). *Fallacies*. London : Methuen.
- HERNÁNDEZ FLORES, N. (2013): Actividad de imagen: caracterización y tipología en la interacción comunicativa. *Sociocultural Pragmatics* 1(2), pp. 175-198.
- NØLKE, H. (2009). Types d'êtres discursifs dans la Scapoline. *Langue Française*, 164, pp. 81-96.
- NØLKE, H., FLOTTUM, E., NOREN, C. (2004). *ScaPOline. La théorie scandinave de la poliphonie linguistique*. Paris : Kimé.
- RUIZ GURILLO, L. (2010). Para una aproximación neogriega a la ironía en español. *RSEL* 40/2 (2010), pp. 95-124.
- SANTIBÁÑEZ, C. (2009). Metáforas y argumentación: Lugar y función de las metáforas conceptuales en la actividad argumentativa, *Signos*, 42(70), pp. 245-269.
- (ed.), 2020. *Emociones, argumentación y argumentos*. Lima : Palestra.
- TOULMIN, S. E. (2003 [1958]). *The uses of argument*. Cambridge : Cambridge University Press.
- VAN DIJK, T.A. (2003). *Ideología y discurso*. Barcelona : Ariel.
- VAN EEMEREN, F., GROOTENDORST, R. (1992). *Argumentation, communication, and fallacies. A pragma-dialectical perspective*. London : Erlbaum.

Nota biobibliográfica

Catalina Fuentes Rodríguez es Catedrática de Lengua Española en la Universidad de Sevilla y responsable del grupo APL (argumentación y persuasión). Su investigación se centra en la sintaxis y pragmática del español, así como en el ámbito del Análisis del discurso. Fue pionera en el análisis de los marcadores discursivos del español, con su trabajo del año 1987, *Enlaces supraoracionales*, trabajo que continuó en el *Diccionario de conectores y operadores del español* (2009). Ha trabajado sobre metodología pragmática (*Lingüística pragmática y Análisis del discurso*), argumentación (*Mecanismos lingüísticos de la persuasión*, en colaboración), cortesía (*La gramática de la cortesía en español/LE*), discurso político (*Estrategias argumentativas y discurso político*, *A gender based approach to parliamentary discourse*, en colaboración), medios de comunicación (*Imagen social y medios de comunicación*), sintaxis oracional y supraoracional (adverbios, complementos periféricos, enunciados parentéticos...). Ha dirigido proyectos sobre marcadores discursivos, cortesía, imagen e identidad, discurso parlamentario y macrosintaxis y ha impartido conferencias en diversos países europeos y en EEUU. En la actualidad conjuga la investigación en macrosintaxis con la codirección de un proyecto sobre *Liderazgo femenino: estrategias comunicativas y proyección de imagen*.

Jean-Pierre Goudaillier

Université de Paris¹

 <https://orcid.org/0000-0001-5607-9123>
jeanpierregoudaill@yahoo.fr

(Sur)vivre dans les tranchées : fonction cathartique des mots et expressions de l'argot des Poilus

Survive in the trenches : cathartic function of French WW1 soldiers slang words and phrases

Abstract: For the soldiers of the Great War (1914-1918) all means are good to protect themselves from the everyday reality of the trenches and to survive, to live. Anything that can bring some kind of catharsis is used, among other things through the language. We therefore find in the "argot des poilus" (French WW1 soldiers slang) terms and expressions, which are the result of all slangs essential functions like those based on the connivance and the playfulness, but also on the cathartic function of language. This allows the externalization of the trauma experienced, that is often the case in times of war. A significant number of figures, mainly metaphorical, especially euphemism and hyperbole, appears then in the speech. This article analyzes the cathartic use of some lexemes and phrases that are found in the speech of the soldiers of the Great War.

Keywords: argot des poilus (French WW1 soldiers slang), figures of speech, cathartic function of language, Great War (1914-1918), trenches

Les zones de combat, le front, surtout les tranchées de la Grande Guerre (1914-1918) constituent pour les soldats, quelle que soit leur nationalité, un enfer de boue, dans laquelle ils s'enfoncent parfois jusqu'à mi-cuisse, voire plus. Ce que subissent ces hommes est aux limites de l'exprimable, qu'il s'agisse des bombardements, des combats, des montées à l'assaut, pis l'attente de celui-ci dans un état d'angoisse extrême.

¹ Université de Paris, Faculté de sciences humaines et sociales, Département de Sciences du langage

Dès lors on peut comprendre aisément que tous les moyens, tels par exemple l'humour, le sarcasme, soient bons pour pouvoir se distancier de la réalité quotidienne, (sur)vivre psychologiquement ; en conséquence tout ce qui peut exercer un pouvoir, une fonction cathartique va être utilisé, ce qui s'opère, entre autres, grâce au langage. De ce fait on trouve dans le parler des poilus un certain nombre de termes et expressions, qui ne procèdent pas seulement des fonctions conniventielle et ludique propres à tout argot, mais opèrent aussi par catharsis, ce qui permet l'extériorisation des traumatismes vécus, un détachement, une distanciation par rapport à la réalité comme cela est souvent le cas en temps de guerre. Apparaissent alors dans le discours des stratégies d'évitement, qui constituent une forme de résilience, par instillation d'un nombre significatif de figures, essentiellement métaphoriques, que l'on peut qualifier de *référentielles par sur-/sous-détermination* et qui relèvent de *discours par-delà* et de *discours en deçà* (Bonhomme 1998 : 75-77), plus particulièrement l'euphémisme et l'hyperbole.

Il importe donc d'étudier l'utilisation à des fins cathartiques de certains lexèmes et de locutions que l'on trouve dans le parler des soldats de la Grande Guerre, ce que permet l'analyse d'une sélection d'exemples tirée d'un corpus de mots et expressions de la première guerre mondiale et présentée ci-après.

112

– *là-haut* désigne les zones de combat, tranchées comprises, comme l'atteste l'exemple littéraire suivant : « Ils sont bien capables de me renvoyer *là-haut* comme simple biffin ! » (Jules Romains 1938 : 237). La référence biblique est indéniable, ce que confirme le *TLFi* (« *là-haut* 1553 « dans le ciel » (*Bible Gérard*, Psaume 93b) » (*TLFi*, consulté 03_21)). On plonge en enfer en disant que l'on va au ciel ; si l'on meurt, le paradis nous attend. On y est déjà ! Cet emploi euphémique de *là-haut* se retrouve dans la Chanson de Craonne datant de 1917 :

Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va *là-haut* en baissant la tête.

– *perroquet* : « Arg. milit. (Première Guerre mondiale). [p. réf. aux mœurs arboricoles du perroquet] Tireur d'élite posté dans un arbre » (*TLFi*, consulté 01_21). Ce sens dérivé, euphémique désignant le tireur d'élite ennemi, de *perroquet* est confirmé par les soldats eux-mêmes. Ainsi André Pézard, lieutenant d'infanterie au front à partir de janvier 1915, emploie ce terme :

Il y avait un petit Boche qui était grimpé dans un arbre au-dessus du P.C. Le colonel est sorti de sa guitoune pour avoir des nouvelles : tué raide. Et trois ou quatre autres après lui. On a fini par le dégringoler, le *perroquet*. Il était tout gosse (Pézard 1918 : 25)

Il est intéressant de noter que les soldats germanophones emploient *Baumaffen*, littéralement *singes des arbres* : « *Baumaffen* : les Sénégalais et les Alpains (parce qu'ils tiraient souvent du haut des arbres pendant la guerre de mouvement) » (Delcourt 1917 : 89).

– *billard* : pour Gaston Esnault « Les poilus appellent *billard* le *No man's land* qui se trouve entre deux tranchées » (Esnault 1919 : 68) ; il précise « sortir de la tranchée et partir [...] à l'assaut [...] devient dans leur parler *monter sur le billard*, qui est une expression courante parmi d'autres, telles *sauter le toboggan*, *le barriau* » (Esnault 1919 : 68). Roland Dorgelès témoigne de l'emploi de ce terme :

« Il ne pensait qu'au *billard*, et ces dix minutes de souffrance lui gâtaient sa matinée, ces bonnes heures de paresse où le soleil se lève aussi dans les esprits. Quand arrivaient les premières poussettes sur lesquelles on glissait les blessés, il faisait malgré lui une grimace, et il regardait vite de l'autre côté » (Dorgelès 1919 : 300)

– *échafaud* : les échelles en bois utilisées pour sortir des tranchées sont appelées *échafauds*. Il s'agit d'un emploi hyperbolique du lexème *échafaud*, dont le sens usuel est « plateforme en charpente, employée pour l'exposition et l'exécution des condamnés » ((TLFi, consulté 03_21), pour ces échelles qui mènent tout droit à découvrir sur le *billard* (cf. ci-dessus), où la mort attend bien souvent les soldats.

– *bouffer, croûter avec les chevaux de bois* : Pour François Déchelette c'est n'avoir rien à manger, jeûner ; il précise que

« cela arrive dans la guerre de mouvement. Le soldat a un ennemi peut-être aussi grand que la mort, c'est la faim : c'est alors qu'il regrette d'avoir mangé sa boîte à singe ou jeté ses biscuits. *Croûter avec les chevaux de bois* a de nombreux synonymes : *se mettre la ceinture*, être rousti, *s'accrocher une gamelle*, *se l'accrocher*, *se bomber*. » (Déchelette 1918 : 82)

Gaston Esnault confirme le sens de cette métaphore : « chevaux-de-bois (manger, bouffer avec les), Jeûner (par force) ; 81^e t., 15-17 ; 63^e art., 17-18 ; 8^e génie, avr. 18 ; | « On « briffe » avec les « chevaux de bois », p'tit gars. — Les *chevaux-de-bois* sont très sobres. » (Esnault 1919 : 148). Maurice Genevoix utilise l'expression *bouffer avec les chevaux de bois* dès 1916 :

« Les cuistots sont de mauvaise humeur, parce qu'ils ont touché aux distributions des haricots secs, qui résistent à la cuisson avec une opiniâtreté décourageante : 'Pas la peine de s'esquinter ! En v'là encore qu'on *bouffera avec les ch'vaux d'bois* ! - à moins qu'les copains veulent *becqueter des shrapnells* !' » (Genevoix 1950 : 85, *Livre premier Sous Verdun 1916, VI Dans les bois*).

Dans cet exemple, *becqueter des shrapnells*, manger des haricots secs 'qui résistent à la cuisson avec une opiniâtreté décourageante', est aussi basé

sur une métaphore ; en effet, la dureté des haricots impossibles à cuire, à manger par conséquent, rappelle celle des shrapnells, puisqu'ils tintent dans les écuelles des soldats comme des morceaux métalliques, lorsque les cuisiniers les servent.

– *nettoyeur de tranchées, nettoyeur de boyaux* : il s'agit d'un soldat volontaire ou désigné d'office qui a pour tâche de tuer à l'aide de grenades le plus souvent ou avec un *zigouillard*² dans certains cas les survivants éventuels restant dans une tranchée ennemie. « La deuxième vague est constituée de grenadiers et, enfin, la troisième regroupe les *nettoyeurs de tranchées*. Ils disposent de grenades un peu plus puissantes et de couteaux » (Maufrais 2008 : 110). « [...] je l'imaginai mal en *nettoyeur de tranchées*. Il ne suffit pas de donner aux hommes des couteaux de boucher pour leur donner en même temps les aptitudes de l'emploi » (Chainé 2008). L'utilisation des expressions *nettoyeur de tranchées* et *nettoyeur de boyaux* relève d'un procédé euphémique, du même que celui aboutissant à l'emploi de *Jubol* ci-après, car il s'agit de soldats, dont les actions menées ont pour résultat la mort, un 'nettoyage' ultime.

– **Jubol** : *Jubol* fait partie du stock lexical de l'argot des poilus, ce dont témoigne une réclame de l'époque de la guerre, sur laquelle on voit un poilu désigné par le terme *jubol* baïonnette à la main chassant en dehors d'un intestin un soldat allemand dénommé *microbe* (cf. Fig. 2). Le slogan « De même que le poilu chasse les Boches des boyaux, de même JUBOL chasse les mauvais microbes de l'intestin », confirme l'analogie qui est faite entre le laxatif et le poilu *nettoyeur de tranchées*. Détourner humoristiquement la publicité initiale (cf. Fig. 1) et employer de manière euphémique *Jubol* pour *nettoyeur de tranchées* correspond à un désir de se distancier par rapport à la réalité affreuse du nettoyage de tranchées.

– *Maxims, bousines et autres moulins à café* : Sur le *billard* (cf. plus haut pour ce terme) à chaque attaque d'un camp contre l'autre les soldats sont fauchés en grand nombre par les tirs des mitrailleuses adverses. Tout au cours de la guerre les dénominations argotiques de ces armes sont basées sur des métaphores, des jeux de mots ; on relève, entre autres, *machines à coudre*, à *découdre*, à *dépeupler*, à *secouer le paletot*³, à *signer les permissions*, *moulins à café*, à *mitraille*, à *poivre*, *Maxims*, *bousines*, *pétoires*, *péteuses* etc. *Machine à coudre* (à *découdre*) et *moulin à café* sont deux métaphores liées au bruit, qui est produit par le tir d'une mitrailleuse : « La mitrailleuse est assimilée, à cause de son tric-trac, à une *machine à découdre* ou à un *moulin à café* :

² « *zigouillard*, m., Surin, Couteau pour tuer: « Il ne serait pas long à jouer du *zigouillard* », un Nantais. — Saintongeais *zigue-zigue*, m., Méchant couteau ; nantais *zague*, m., Egoïne » (Esnault 1919 : 548).

³ *Machine à secouer le paletot* (cf. Dauzat 1918 : 269). Autre appellation : *secoue-paletot*.



JUBOL
Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.

L'éponge et le nettoie,
Evite l'Appendicite et l'Entérite,
Guérit les Hémorroïdes,
Empêche l'excès d'epbonpoint,
Régularise l'harmonie des formes.

**Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines**

L'OPINION MÉDICALE :
J'atteste que le *Jubol* possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade.

D^r HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Etablissements Chatalein, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

Fig. 1 : réclame pour le laxatif *Jubol* parue dans *Le Rire* du 14 déc. 1918 (document Retronews / BNF Gallica)



JUBOL
nettoie l'intestin

De même que le poilu chasse les Boches des boyaux, de même *JUBOL* chasse les mauvais microbes de l'intestin

L'OPINION MÉDICALE :
« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans le croquer de un à trois comprimés de *Jubol* pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof^r Paul SUANS,
Ancien professeur aux Ecoles de médecine navale.
Ancien médecin des hôpitaux.

Etabl. Chatalein, 2, Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, P, 5 fr.

Fig. 2 : détournement de la réclame *Jubol* paru dans la Revue *Les Annales* du 17 déc. 1916 (document Retronews BNF / Gallica)

‘Avant d’avoir fait cent mètres, nous serons fauchés par les moulins à café comme des tiges de pavot’, Galopin, *Les Poilus*⁴, p. 4. » (Sainéan 1915 : 49). En filant les métaphores à partir de *machine à découdre* d’une part et *moulin à café* d’autre part on aboutit aisément à *machine à dépeupler*, à *secouer le paletot*, à *signer les permissions*, *moulin à mitraille*, à *poivre* d’autre part. Gaston Esnault note même l’existence de *moulin à rata*, qu’il interprète comme une déformation de *moulin à raté*, voire « une substitution de suffixe à fin de calembour » (Esnault 1919 : 366). *Pétoire* et *péteuse* sont deux autres appellations qui font référence au bruit de la mitrailleuse, ainsi que *pétoche* par suffixation argotique, ce que nous apprend Gaston Esnault (1919 : 408). Toutes ces désignations sont autant d’euphémismes ludiques, qui permettent de se distancier de la prégnance atroce des dégâts réels occasionnés par les tirs de mitrailleuses. Il en est de même des appellations suivantes : les mitrailleuses allemandes sont de marque *Maxim*, d’où leur surnom *Maxims*⁵

⁴ Il s’agit de l’ouvrage d’Arnould Galopin, *Les poilus de la 9e*, Paris, Albin Michel, 1915.

⁵ « Maxim n. m. Fusil-mitrailleuse » (Anonyme 1916 : 186) ; « Maxim, f. Mitrailleuse Maxim » (Déchelette 1918 : 138).

employé aussi du côté français. *Bousine*⁶ est à rapprocher évidemment de *bousin*, grand bruit, terme du début du XIX^e siècle. Autre dénomination : *marouille* (cf. Dauzat 1918 : 270). On peut aussi noter *pétard à fesses* : « *pétard à fesses* (av.), mitrailleuse », *pétard* désignant le revolver, le pistolet automatique (Dauzat 1918 : 275). L'explication de *pétard à fesses* réside dans le fait que le mitrailleur en action est assis derrière son arme. Il doit être noté que certains termes désignant la mitrailleuse en argot des poilus se trouvent déjà dans l'argot militaire d'avant la Grande-Guerre ; cette arme est utilisée pendant la guerre franco-prussienne de 1870-1871, même si elle est encore à cette époque relativement peu employée, ceci malgré son efficacité reconnue⁷, en comparaison de ce qui sera le cas dès 1914, bien que son utilisation ait pu contribuer à l'enlèvement de la guerre des tranchées. Ainsi, *Moulin à café*, entre autres, est mentionné dans les dictionnaires d'argot militaire dès la fin du XIX^e siècle, comme celui de Léon Merlin (Merlin 1888 : 59) parmi d'autres.

116

– *Parigot, berlingot, ostrogot* : les soldats souffrent non seulement de blessures de gravité diverse subies lors des bombardements, des combats du fait des armes employées mais aussi de la vermine présente dans les tranchées ; les poux participent à la souffrance des poilus, qui emploient, entre autres, le terme *gau* pour les désigner : « Gau n.m. Vx. Pou. Étym. Emploi ironique de gallus, coq. 1628 (Chereau). Le pluriel est *gaus*, ou plus souvent *gaux*. Var. *got* ou *goth* : XVII^es. <> *gautier* : 1899 (Nouguier) » (Colin & Mével 1990 : 297). « Gau, qu'on écrit aussi got, vient de sergot, sergent de ville. Tous ces mots ne s'emploient guère qu'au pluriel ... » (Déchelette, 1918 : 109). Le vocable *gau* donne lieu à des jeux de mots. Ainsi pour Albert Dauzat « Sur la Somme [...] l'infanterie [...] opposait les *berlingots*, poux des tranchées allemandes, aux *parigots*, leurs congénères des tranchées françaises » (Dauzat 1918 : 86). À nouveau, la fonction cathartique du langage, de la langue en contexte de guerre s'exerce pleinement, dans le cas présent à travers les mots *parigots* et *berlingots* grâce à la fonction ludique de l'argot. *Austrogots* (poux des tranchées autrichiennes), autre jeu de mots dans le même ordre d'idée, vient compléter la série. On trouve ce vocable, tout comme les deux autres, dans les journaux de tranchées :

« Un sergent du 14^e bataillon, dont le nom est proche synonyme de fou, dans le sens de bouffon, nous communique cette traduction intéressante du mot Goth.

Pour lui, Goth signifie poux.

Les *Berlingots* sont les poux de Berlin ;

⁶ Ce terme polysémique désigne aussi la cuisine roulante à cause du bruit qu'elle fait en roulant.

⁷ L'efficacité de cette arme a été établie plus particulièrement lors de la bataille de Gravelotte/Saint-Privat du 18 août 1870.

Les *Austrogots* sont les poux d'Autriche ;
Les *Parigots* sont les poux de Paris.
On peut aller loin comme cela » (*Le Diable au Cor*, N° 09, 4 juillet 1915, p. 3)

Toutefois, ce terme est ambivalent, car il est d'une part euphémique, du fait du trait d'humour qui lui est attaché, et il renvoie d'autre part à *ostrogot*, « membre d'une peuplade de la Germanie ancienne, établie sur la partie orientale du territoire occupé par les Goths » (*TLFi*, consulté 04_21), qui dans un usage familier désigne une personne ignorant les bonnes manières et se comportant de manière grossière, comme le ferait un barbare.

Conclusion

Les tranchées ont constitué une dure réalité pour de nombreux combattants ; il n'est donc pas étonnant que tout ce qui constitue le quotidien de la vie – et de la mort – dans celles-ci, sur les champs de bataille, donne lieu à la création d'une multitude de termes et expressions, qui sont autant de véritables néologismes. Certains d'entre eux exercent une fonction cathartique en procédant essentiellement par euphémisme et permettent l'extériorisation des traumatismes vécus, une distanciation par rapport à la réalité, un décrochement du réel ce qui est souvent par nécessité vitale le cas en temps de guerre.

117

Bibliographie

- BACH, P. (1932). *Là-Haut*. Angoulême : Éditions de l'imprimerie charentaise.
- BONHOMME, M. (1998). *Les Figures clés du discours*. Paris : Editions du Seuil.
- CHAINED, P. (2008). *Les mémoires d'un rat, suivis des Commentaires de Ferdinand, ancien rat de tranchées*. Paris : Tallandier (Texto Semi Poche).
- COLIN, J.-P. & MÉVEL, J.-P. (1990). *Dictionnaire de l'argot*. Paris : Larousse.
- DANIELS, H. (2010). Aux limites de l'exprimable : étude comparative de l'argot des tranchées allemand et anglais 1914-1918. In Gautier, L., Monneret, P. (ss. la dir. de), *La fonction expressive*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 123-146.
- DAUZAT, A. (1918). *L'Argot de la guerre. D'après une enquête auprès des officiers et soldats*. Paris : Armand Colin.
- DÉCHELETTE, F. (1918). *L'argot des poilus – Dictionnaire humoristique et philologique des soldats de la Grande Guerre de 1914*. Paris : Jouve & Cie.
- DEL COURT, R. (1917). *Expressions d'Argot allemand et autrichien*. Paris : De Boccard.
- DORGELÈS, R. (1919). *Les Croix de bois*. Paris : Albin Michel.

- ESNAULT, G. (1919). *Le poilu tel qu'il se parle*. Paris : Bossard.
- GENEVOIX, M. (1916). *Ceux de 14*. Paris : Flammarion.
- GOUDAILLIER, J.-P. (2018). 14-18 : les corps meurtris. Dénominations argotiques des engins de mort et des blessures qu'ils occasionnaient. *Linguistica*, LVIII, p. 33-50.
- MAUFRAIS, L. (2008). *J'étais médecin dans les tranchées (2 août 1914-14 juillet 1919)*. Paris : Laffont.
- MERLIN, L. (1888). *La langue verte du troupier – Dictionnaire d'argot militaire*. Paris – Limoges : Henri Charles-Lavauzelle (éditeur militaire), 2^{ème} éd.
- PÉZARD, A. (1918). *Nous autres à Vauquois : 1915-1916*. Paris : La Renaissance du Livre.
- ROMAINS, J. (1938). *Les Hommes de bonne volonté*. Verdun.
- SAINÉAN, L. (1915). *L'Argot des tranchées d'après les Lettres de Poilus et les Journaux du Front*. Paris : Bocard.

Journaux et journaux de tranchées consultés :


- Les Annales*, 17 décembre 1916.
- Le Diable au Cor* (journal de tranchées), 4 juillet 1915.
- Le Journal*, 24 mars 1914.
- Le Petit Journal*, 18 juillet 1909.
- Le Rire*, 14 décembre 1918.

Notice biobibliographique

Jean-Pierre Goudaillier – est professeur en Sciences du Langage à l'Université de Paris (Paris Descartes). Ses travaux de recherche actuels portent sur le Français Contemporain des Cités (FCC), les langues et les migrations, l'argot des poilus (Guerre 1914-1918). Ses domaines d'intérêt scientifique sont l'argotologie, la lexicologie et la sociolinguistique urbaine. Publications majeures : *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose (4^e édition : novembre 2019, LXI + 305 p. ; 3^e édition : mai 2001, 305 p. ; 2^e édition : 1998, 264 p. ; 1^{ère} édition : 1997, 192 p.) ; *Registres de langue et argot(s) – Lieux d'émergence, vecteurs de diffusion* (S. Bastian, J.-P. Goudaillier [éd.]), München, Martin Meidenbauer, Coll. "Sprache-Kultur-Gesellschaft", vol. 9, 2011, 510 p. ; *Standard et périphéries de la langue* (A. Kacprzak, J.-P. Goudaillier [éd.]), Oficyna Wydawnicza LEKSEM, Łódź / Łask, 2009, 342 p. ; *Langages* (J.-P. Goudaillier [éd.]), *Adolescence*, vol. 70 (2009) *L'Esprit du temps*, 224 p. ; *Argots et argotologie, La Linguistique*, Paris, P.U.F., vol. 38/1, 2002, 125 p. (resp. du volume : J.-P. Goudaillier) ; *Phonologie fonctionnelle expérimentale (P.F.E.) – Principes théoriques, illustrations et application aux occlusives d'enfants francophones français et québécois*, Hamburg, Buske Verlag, 1990, XV + 514 p. (Études de Phonologie, Phonétique et Linguistique Descriptive du français, 6).

Monika Grabowska

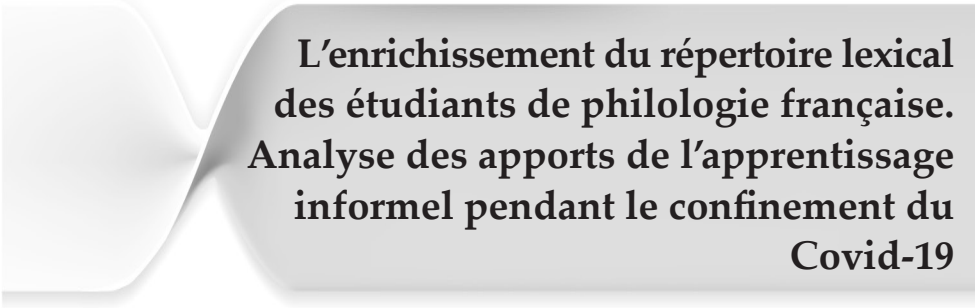
Université de Wrocław¹

 <https://orcid.org/0000-0001-7828-0821>
monika.grabowska@uwr.edu.pl

Witold Ucherek

Université de Wrocław¹

 <https://orcid.org/0000-0002-7954-7206>
witold.ucherek@uwr.edu.pl



L'enrichissement du répertoire lexical des étudiants de philologie française. Analyse des apports de l'apprentissage informel pendant le confinement du Covid-19

Enrichment of the lexicon of students of French philology. Analysis of the contributions of informal learning under Covid-19 lockdown

119

Abstract: Our research focuses on enriching the lexical repertoire of French philology students during the COVID-19 lockdown (March 2020 – May 2021). We answer two questions: 1) what are the dictionary resources of French philology students? 2) What are other sources of their lexical enrichment? In the conclusions, we predict the waning of spontaneous use of paper dictionaries and the growth of informal vocabulary-learning in students' learning trajectories.

Keywords: French philology, lexical enrichment, dictionaries, informal learning

1. Objectif de recherche et cadre théorique

Notre recherche porte sur l'enrichissement du répertoire lexical des étudiants de philologie française lors du confinement du COVID-19, qui, comme on le sait parfaitement, a entièrement bouleversé l'enseignement universitaire suite à l'introduction de l'enseignement à distance

¹ Université de Wrocław, Faculté de Philologie, Institut d'Études romanes, pl. Bp. Nankiera 4, 50-140 Wrocław.

(à l'Université de Wrocław, à partir du 18 mars 2020²). Dans ces conditions, la question de poursuivre leurs études néophilologiques sans possibilité de se documenter à la bibliothèque de l'Institut s'est présentée aux étudiants dans toute son acuité (*a fortiori* pour ceux qui préparaient leur mémoire de diplôme en phraséologie sous la tutelle de l'un des co-auteurs du présent article). Cette question nous amène à formuler comme suit notre premier axe de recherche :

1) quelles sont les ressources dictionnaires des étudiants de philologie française confinés ?

Cet axe fait écho à la recherche menée par Grabowska (2016) sur la pratique des dictionnaires mono et bilingues par les apprenants de FLE polonophones aux différentes étapes d'apprentissage. Elle a prouvé le statut élevé de ce support de développement linguistique dans le curriculum des étudiants de philologie française mais, en même temps, a mis en lumière un certain manque de méta-compétences les empêchant d'exploiter toute la richesse des ouvrages lexicographiques, surtout unilingues. Nous pensons qu'il est intéressant de réexplorer le même terrain cinq années plus tard et dans les conditions de contrainte imposées par la pandémie, qui n'a pas arrêté l'évolution des ressources numériques ni leur pratique, bien au contraire.

120 En effet, selon Slatyer et Forget (2020 : 442), l'évolution des technologies d'automatisation des processus de traduction a fait que les dictionnaires (surtout bilingues) ont été largement remplacés par des outils de traduction en ligne. Malgré le fait que de nombreux enseignants de langues étrangères hésitent à autoriser Google Translate en classe de peur que l'utilisation d'outils de traduction nuise à l'effort cognitif qu'implique un processus didactique soigneusement conçu, les recherches démontrent indéniablement que les applications de traduction sont largement utilisées pour l'apprentissage des langues en dehors des cours (2020 : 450). Slatyer et Forget (2020) soulignent par ailleurs l'efficacité croissante de Google Translate, iTranslate et DeepL qui, grâce à leur approche de la traduction automatique neuronale, combinent les vertus d'un dictionnaire bilingue et unilingue, offrant non seulement des traductions de plus en plus réussies du point de vue linguistico-pragmatique, mais aussi la prononciation, la définition des mots, un choix de synonymes et d'expressions figées, et d'autres informations.

² Règlement n° 29/2020 du Président de l'Université de Wrocław sur la prévention de la propagation du COVID-19 parmi les membres de la communauté de l'Université de Wrocław, avec des règlements ultérieurs restaurant momentanément l'enseignement hybride. Cet article fait suite à une première recherche sur les études de philologie française pendant le confinement (Grabowska, Ucherek 2021).

Par conséquent, il nous semble intéressant d'ajouter au premier axe de recherche un regard sur les apports des situations d'apprentissage informel à l'enrichissement du répertoire lexical des étudiants. Ainsi, notre deuxième question, tenant compte de la situation de ces derniers, qui doivent continuer leurs études de philologie française sans avoir de possibilités d'interactions réelles avec les enseignants / les pairs / les natifs (lors des échanges Erasmus+ par exemple), sera formulée comme suit :

2) quelles sont les sources d'enrichissement lexical des étudiants de philologie française pendant le confinement du Covid-19 ?

2. Méthode de recherche

Conformément à Sockett (2012 : 4), nous avons adopté une méthode qualitative qui permet d'analyser l'expérience particulière de chaque apprenant dans la perspective émique (Pike 1967), en impliquant les étudiants dans la collecte des données sur leurs propres apprentissages et en adoptant leur appareil terminologique. Dans ce but, nous avons procédé à une enquête portant sur les ressources lexicographiques et lexicales des étudiants pendant le confinement.

121

Le questionnaire, composé de 15 questions, a été distribué via l'application Forms à tous les étudiants de la philologie française de l'Université de Wrocław pendant les mois d'avril et mai 2021. Le nombre d'étudiants (I^{er} et II^e cycle confondus) étant de 198, nous avons reçu 70 retours.

3. Résultats de la recherche

3.1. Fréquentation des bibliothèques

Le confinement a rendu temporairement impossible l'accès aux centres de ressources linguistiques que sont les bibliothèques universitaires.

Depuis le début de l'enseignement à distance (mars 2020), jusqu'au moment de l'enquête (avril-mars 2021), un quart des étudiants (12 sur les 47 qui ont répondu à la question) n'ont pas du tout profité des bibliothèques de l'Université. La plupart des autres ne les ont fréquentées que très rarement : entre une et six fois (34 réponses). C'est avant tout la bibliothèque de l'Institut d'études romanes qui les a attirés (29 réponses) ;

la bibliothèque centrale n'a été mentionnée que 7 fois. Finalement, une seule personne déclare s'être souvent rendue à la bibliothèque de l'Alliance française (25 visites).

Ce faible niveau de fréquentation s'explique aussi par le fait que même pendant les périodes où les bibliothèques étaient ouvertes, les étudiants externes ne séjournaient pas à Wrocław.

3.2. Consultation des fonds dictionnaires des bibliothèques universitaires

La majorité des étudiants (34 sur 45 réponses reçues) disent ne pas avoir utilisé les dictionnaires des bibliothèques de l'Université. Les autres ont interrogé presque exclusivement des dictionnaires spécialisés, et notamment des dictionnaires de linguistique, tels le *Dictionnaire des sciences de langage* de Neveu, le *Dictionnaire didactique de la langue française* de Pougé ou le *Dictionnaire d'analyse du discours* de Charaudeau et Maingueneau, accessibles à la bibliothèque de notre Institut. À titre exceptionnel, une personne déclare avoir consulté des dictionnaires phraséologiques (monolingues et bilingues) pour son mémoire de diplôme.

Pendant l'année pandémique 2020-2021, les dictionnaires usuels n'auraient pas été du tout consultés à la bibliothèque de l'Institut par les étudiants questionnés.

La perte temporaire d'accès aux dictionnaires des bibliothèques universitaires n'a pas été considérée comme un problème par 16 étudiants, soit un quart des personnes interrogées. Par contre, les trois quarts d'entre eux (45 personnes) l'ont ressentie comme pénible. Le plus souvent, ils évoquent dans ce contexte les cours de grammaire descriptive du français (28 réponses); viennent ensuite les cours d'enseignement pratique du français (10 réponses). D'autres matières (linguistique, littérature, histoire et civilisation françaises) n'ont été citées que par quelques étudiants. Concernant la grammaire descriptive, il convient d'expliquer que la consultation de dictionnaires spécialisés, terminologiques, est tout simplement indispensable pour rédiger un travail de fin de semestre, et que les enseignants en imposent d'ailleurs l'usage.

3.3. Dictionnaires papier

Trente-six pour cent des étudiants interviewés (24 sur 66 réponses reçues) déclarent n'avoir aucun dictionnaire bilingue papier. Quant à ceux qui en possèdent au moins un (42 personnes), 24 d'entre eux ont précisé les

titres et/ou éditeurs de leurs dictionnaires français-polonais. Il en ressort que dans 22 cas, il s'agit de dictionnaires de taille plutôt réduite, comme par exemple le *Dictionnaire de poche français-polonais, polonais-français* de Jedlińska, Szwykowski et Tomalak, le *Dictionnaire français-polonais, polonais-français* de Kwiatkowski et Sobczyński, le *Mini dictionnaire français-polonais, polonais-français* de Słobodska ou un des dictionnaires Pons. Ni le *Grand dictionnaire français-polonais* en deux volumes (certes ancien puisque sa première édition date du début des années 1980), ni le *Grand dictionnaire polonais-français* en cinq volumes (1995-2008) n'ont été mentionnés. De même, personne n'a cité les deux dictionnaires *Compact plus* de Larousse/Rea, ouvrages de taille moyenne relativement récents (le dictionnaire français-polonais date de 2001 et le polonais-français de 2003), à la différence des bilingues de taille comparable conçus par Kupisz et Kielski à la fin des années 1960, que possèdent deux étudiants.

En juxtaposant ces chiffres à ceux de 2016, il devient évident que le dictionnaire bilingue en version papier connaît un net recul. En effet, lors de l'enquête précédente, 82% des personnes interrogées déclaraient avoir acquis un dictionnaire bilingue, témoignant « d'un attrait constant de l'objet dictionnaire » (Grabowska 2016 : 61). Cette conclusion ne semble plus valable en 2021.

Dans la question suivante, 47 étudiants sur les 70 qui y ont répondu avouent n'avoir aucun dictionnaire de langue française en format papier. Les autres possèdent un *Petit Robert* (10 cas) ou un dictionnaire Larousse (5 cas). Un étudiant a cité le dictionnaire de conjugaison Bescherelle, et les 7 personnes restantes n'ont fourni aucune précision permettant d'identifier l'ouvrage qu'ils possèdent.

Ces statistiques corroborent et extrapolent la conclusion de la question des dictionnaires bilingues. En 2016, en moyenne, 70% des étudiants de philologie française possédaient un dictionnaire monolingue de français en version papier : 50% en 1^{ère} année de licence et 100% à partir de la III^e année de licence. C'était un objet convoité que l'étudiant acquérait dès qu'il en avait les moyens. La possession d'un dictionnaire consacrait ainsi le choix de carrière professionnelle liée à la langue française. En 2021, le dictionnaire unilingue français ne se retrouve plus que chez un tiers des étudiants interrogés.

3.4. Dictionnaires en ligne

Comme en 2016, la plupart des étudiants (43 sur 68 réponses reçues) affirment consulter chaque jour un dictionnaire bilingue en ligne. Ceux qui disent le faire plusieurs fois par semaine sont environ deux fois moins

nombreux (19 réponses ; 6 personnes n'ont pas indiqué de fréquence de consultation). Parmi ces bilingues, le dictionnaire électronique Pons, mentionné 41 fois, reste très proche des plus grands dictionnaires Pons en format papier. Toutefois, les étudiants comprennent le terme de dictionnaire dans un sens plus large. Ainsi, ils citent très souvent (48 fois) l'ensemble d'outils linguistiques de Reverso (notamment la traduction en contexte et les dictionnaires bilingues), qui dépasse de loin ses concurrents Google Traduction (cité 15 fois) et le service DeepL (6 fois). Seize personnes déclarent interroger le dictionnaire Glosbe, apprécié pour sa mémoire de traduction. Le Wiktionnaire n'a été évoqué que deux fois, et le portail linguistique bab.la, trois fois. Par ailleurs, 19 personnes disent interroger un seul des outils lexicographiques énumérés, alors que les autres ont l'habitude d'en consulter deux ou plus.

Pour ce qui est des monolingues français accessibles en ligne, à trois exceptions près, le public interviewé a l'habitude de les consulter régulièrement. Vingt étudiants déclarent le faire plusieurs fois par mois, 24 plusieurs fois par semaine et 11 chaque jour (9 personnes n'ont pas précisé la fréquence de consultation). C'est le Larousse qui est le plus populaire (47 réponses), suivi du *Petit Robert* (17 réponses) et du dictionnaire accessible sur le site *linterneute.fr* (12 réponses). D'autres dictionnaires ne sont cités qu'une (par ex. le Wiktionnaire), deux (par ex. le Littré) ou trois fois (par ex. le TLFi ou le *Dictionnaire de l'Académie française*) ; 5 personnes indiquent en outre le portail du CNRTL, qui regroupe quelques dictionnaires, dont le TLFi et les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française*.

Remarquons que dans l'ensemble, l'intérêt porté aux dictionnaires monolingues est inférieur à celui dont jouissent les bilingues, ce qui semble confirmer les observations de Slatyer et Forget (2020) citées au point 1. En effet, environ deux tiers des étudiants qui ont donné une réponse (42 sur 64) ont installé au moins un dictionnaire sur leur appareil mobile (13 d'entre eux en ont installé deux ou trois). Il s'agit presque exclusivement de dictionnaires bilingues, voire plurilingues : Pons (cité 17 fois), Reverso (16 fois), Google Traduction (12 fois), Glosbe (4 fois) et *Wielojęzyczny słownik polski offline* (2 fois).

3.5. Autres ressources lexicales

Pratiquement tous les étudiants interrogés cherchent des informations sur le lexique français dans des sources non dictionnairiques (66 réponses). Cependant, 37 personnes n'ont pas précisé lesquelles, et 18 se sont limités

à indiquer l'Internet. Les 11 autres ont cité quelques sites polonais et français consacrés à l'apprentissage auto-dirigé du FLE (par ex. francuski.ang.pl, twojfrancuski.pl ou francaisfacile.com), des profils Instagram dédiés à la France et des vidéos sur Youtube, qui témoignent en général d'un apprentissage informel du FLE, source d'enrichissement – incident ou auto-dirigé (Schugurensky 2000) – du lexique.

Quant aux informations lexicales les plus recherchées, la priorité (48 réponses) est donnée aux équivalents français des unités lexicales polonaises, donc à la traduction, ce qui conforte l'opinion de Cook (2007), selon lequel les applications de traduction sont devenues partie intégrante de l'apprentissage des langues en permettant aux apprenants de suivre leur inclination naturelle à apprendre à travers leur langue maternelle. Viennent ensuite : les significations des mots et expressions français et leurs synonymes, ainsi que les contextes d'emploi des unités françaises et leurs équivalents polonais (cités 46 fois) ; l'orthographe et la prononciation des mots français (respectivement 43 et 38 réponses). Les expressions figées françaises et les propriétés grammaticales des unités lexicales françaises (notamment le genre des substantifs et la préposition régie par un verbe) sont recherchées moins souvent (35 réponses). Les proverbes français (22 réponses), les antonymes de mots français (21 réponses) et leur étymologie (20 réponses) closent la liste.

3.6. Évaluation de l'apport de l'enseignement formel à l'enrichissement lexical selon les étudiants

Les 69 opinions relatives à l'évaluation du nombre d'unités lexicales fournies lors des études de philologie française en période de pandémie divergent. Selon 21 étudiants, ce nombre est suffisant ; ils affirment sentir que leur compétence lexicale s'enrichit au fil du temps, mais quelques-uns d'entre eux ajoutent qu'ils élargissent leur lexique aussi en dehors des cours. Vingt autres personnes estiment apprendre beaucoup de nouvelles unités lexicales et se disent contentes de leurs progrès. D'après 12 réponses, la quantité de nouvelles unités lexicales est très élevée, si bien que leur apprentissage exige beaucoup de temps. Pour 9 personnes, leur nombre est supérieur à leur capacité mnémotique. En revanche, 11 étudiants jugent le nombre de nouveaux mots et expressions insuffisant et ont le sentiment de ne pas faire de progrès importants et de n'utiliser que le lexique qu'ils connaissent déjà. Deux autres vont jusqu'à dire qu'ils n'ont appris aucune nouvelle unité lexicale pendant les cours.

Parmi les cours qui auraient contribué de façon significative à leur compétence lexicale, ils indiquent notamment (40% des réponses reçues) l'enseignement pratique du français, sans préciser de composante particulière de ce module. D'autres ont évoqué notamment les cours de FLE suivants : expression/production orale (16 fois), compétences intégrées (9 fois), traduction (9 fois) et expression écrite (7 fois). Concernant les autres cours, ils n'ont été mentionnés que par quelques personnes : grammaire descriptive du français (8 fois), littérature française (7 fois), histoire et civilisation françaises (7 fois).

Les opinions sur le contrôle formel des progrès en matière d'acquisition du lexique français comme facteur motivationnel divergent aussi sensiblement. Une faible majorité des étudiants (38 personnes sur 68) considèrent les travaux de contrôle comme un facteur qui les pousse à réviser régulièrement leurs notes. D'aucuns ajoutent une condition : il faut que l'épreuve porte sur un lexique délimité de façon raisonnable. Mais 26 personnes expriment un avis contraire : elles avouent que les contrôles les stressent et affirment que leur propre sentiment de maîtriser un lexique correspondant à leurs besoins leur suffit. Seuls 4 étudiants n'ont pas donné de réponse univoque.

126

Ces chiffres ne semblent former aucun motif sensé, mais par cela même, ouvrent la voie à une réflexion – probablement extrapolable sur le degré de satisfaction des études en général – sur les causes de leur disparité. Dans ce but, il serait toutefois nécessaire d'examiner nombre de facteurs de nature situationnelle et les différences individuelles en appliquant une méthodologie de recherche centrée sur les biographies des étudiants concernés. En revanche, la capacité à tirer parti des cours de type ÉMILE (Enseignement d'une matière par l'intégration d'une langue étrangère) témoigne de l'autonomie intellectuelle de certains étudiants, qui savent mettre à profit les différents cours en fonction de leurs projets éducatifs personnels, en l'occurrence, en grappillant de nouveaux mots de vocabulaire pendant des cours dont les objectifs ne sont pas lexicaux.

3.7. Activités entreprises en dehors des cours universitaires pour améliorer la compétence lexicale

Seules 3 personnes sur 70 affirment ne pas entreprendre de telles activités. Les autres le font plus ou moins souvent : chaque jour (13 cas), plusieurs fois par semaine (17 cas) ou plusieurs fois par mois (23 cas) ; dans 14 cas, la fréquence n'a pas été précisée.

Quant aux types d'activités, ce sont les réceptives qui prédominent : regarder des films, séries, émissions télévisées, vlogs, vidéos sur YouTube (52 réponses), lire la presse, des livres, des BD, des publications sur les réseaux sociaux (31 réponses), écouter des chansons françaises (15 réponses), écouter la radio, des livres audio, des podcasts (10 réponses). Les activités productives sont de loin moins fréquentes. En voilà quelques exemples : interagir avec des francophones (4 cas), travailler en français (3 cas), interagir avec des outils électroniques en français (1 cas), jouer à des jeux vidéo en français (1 cas), écrire son journal intime en français (1 cas). Les étudiants ont également fourni des exemples d'activités d'apprentissage auto-dirigé tels que les exercices de vocabulaire (12 cas), la consultation d'un dictionnaire (12 fois), l'utilisation de différentes applications (notamment Quizlet – 4 fois). En outre, une personne prend des cours de conversation avec un locuteur natif, et une autre suit un cours non-formel en parallèle à l'apprentissage formel.

Quant à la valorisation des activités informelles, les étudiants apprécient surtout le contact avec les francophones natifs, que ce soit en France (tourisme ou séjours Erasmus, 17 réponses), en Pologne (utilisation du français au travail, 5 réponses ; contacts avec des étudiants francophones et/ou autres natifs, 9 réponses) ou via Internet (2 réponses).

La pandémie a rendu ces interactions en tête-à-tête impossibles ou du moins difficiles. Malheureusement, la communication numérique ne semble pas avoir pris le relais (les causes seraient à établir). Par conséquent, l'aspect collaboratif des activités informelles ne ressort pas beaucoup des réponses fournies. Elles sont surtout de nature réceptive, solitaire et égocentrique. Toujours est-il qu'elles semblent efficaces du point de vue de l'enrichissement lexical de la compétence de communication.

En effet, 50 étudiants ont fourni au moins un exemple d'unité lexicale apprise en dehors des cours formels ; 42 d'entre eux ont également décrit les circonstances précises dans lesquelles ils ont appris ces unités. Il en ressort que le plus souvent, les personnes interrogées les relèvent en regardant un film ou une série (13 réponses), en lisant un article ou un livre (8 réponses) et en consultant les médias sociaux (6 réponses). Les éléments lexicaux cités forment un ensemble des plus hétérogènes ; on y trouve des expressions figées (par ex. *avoir une sale tête*, *casser les pieds à qqn*, *ne pas être né de la dernière pluie*, *poser un lapin à qqn*, *faire chier*) et des mots qui appartiennent à différents registres de langue ; certains mots donnés en exemple font partie du vocabulaire spécialisé, notamment scientifique et technique, mais c'est le lexique quotidien qui domine. Ces activités pallient donc d'une certaine manière les carences de l'enseignement formel dispensé à l'université, qui cible le registre standard, voire soutenu de la langue.

4. Conclusion

La composante lexicale de la compétence de communication est aisée à développer en autonomie, lors des situations d'apprentissage auto-dirigé, ou de façon incidente, pendant des loisirs, en complétant les apports de l'enseignement formel compte tenu des besoins spécifiques des étudiants de philologie française (notamment en palliant le manque d'affordances de conversation familière). La pandémie a toutefois accéléré les changements en ce qui concerne le choix des ressources : le statut du dictionnaire usuel a décliné. En 5 ans, la possession de dictionnaires a baissé chez les étudiants de philologie française : de 82% à 64% pour les bilingues, et de 70% à 33% pour les monolingues. Les applications de traduction sont en voie de prendre le relais des dictionnaires usuels.

La migration des apprenants vers le monde numérique transparait aussi dans leurs autres ressources lexicales, dont la plupart sont en ligne. Le caractère solipsiste des activités d'apprentissage informel a toutefois quelque chose d'inquiétant. Dans ce nouveau paysage éducatif, où l'apprentissage formel et informel forment un continuum, le rôle de l'université devrait être notamment d'orienter ses étudiants vers des possibilités d'apprentissage collaboratif en ligne via par exemple les différents sites de réseaux sociaux pour l'apprentissage des langues (ang. *Language Learning Social Networking Sites – LLSNS*) et de former leur littératie numérique.

128

Bibliographie

- COOK, G. (2007). A thing of the future: translation in language learning. *International Journal of Applied Linguistics*, 17(3), pp. 396-401.
- GRABOWSKA, M. (2016). Les dictionnaires dans l'apprentissage du FLE en Pologne : état des lieux. *Romanica Wratislaviensia*, 63, pp. 53-67.
- GRABOWSKA, M. & UCHEREK, W. (2021). L'enseignement du FLE à l'Institut d'études romanes de l'Université de Wrocław durant le confinement de 2020. In Jamborova Lemay, D. & Ouvrard, L. (eds.), *Distances apprivoisées*. Paris : Éditions des archives contemporaines, pp. 51-58.
- PIKE, K.L. (1967). *Language in Relation to a Unified Theory of Structure of Human Behavior*. La Haye : Mouton.
- SCHUGURENSKY, D. (2000). The Forms of Informal Learning: Towards a Conceptualization of the Field. *WALL Learning Working Paper*, 19, pp. 1-7.
- SLATYER, H. & FORGET, S. (2020). Digital Translation: Its Potential and Limitations for Informal Language Learning. In Dressman, M. & Sadler, R.W. (eds.), *The Handbook of Informal Language Learning*. Hoboken, NJ: Wiley Blackwell, pp. 441-456.

SOCKETT, G. (2012). Le web social. La complexité au service de l'apprentissage informel de l'anglais. *Apprentissage des Langues et Systèmes d'Information et de Communication*, 15(2), <https://journals.openedition.org/alsic/2505> [10/05/2021].

Notice biobibliographique

Monika Grabowska est maître de conférences à l'Institut d'études romanes de l'Université de Wrocław, affiliée au Département de linguistique française et au Laboratoire de didactique du FLE. Elle a publié plus de 60 articles en linguistique française et en didactique du FLE.

Witold Ucherek est maître de conférences (HDR) à l'Institut d'études romanes de l'Université de Wrocław, affilié au Département de linguistique française. Sa recherche se situe principalement dans le domaine de la linguistique contrastive et porte sur la syntaxe, la sémantique et la métalexicographie. Il est auteur de deux livres et d'une cinquantaine d'articles.

Christine Jacquet-Pfau

CY Cergy Paris Université (France)¹

 <https://orcid.org/0000-0001-5269-5455>

ch.jacquet-pfau@orange.fr

Que dit la créativité lexicale de la crise de Covid-19 ? Le cas du français

What does lexical creativity have to say about the Covid-19 pandemic? The case of French

Abstract: The COVID-19 pandemic, with its medical, economic and social implications, provides a unique opportunity to investigate the endless creativity it gave rise to in all areas, including language, showing just how society can cope with a crisis situation unprecedented in its duration and seriousness. The analysis carried out in this paper shows what lexical resources French provided to put into words a situation which utterly transformed behaviour and social norms. Certain typical keywords have been selected for analysis from the latest edition of a general language reference dictionary, *Le Petit Larousse illustré 2022*, including neologisms of meaning (*confinement*), neologisms of form (*quatorzaine*), direct or indirect loans and equivalents proposed (*COVID-19, distanciation sociale...*). There are no playful occasionalisms to speak of in the dictionary corpus. The impact of the crisis situation on the reception of loanwords from English is also evaluated.

Keywords: COVID-19, lexicon, pandemic, crisis, neology, lexical creativity, loanwords

Les situations de crise, on le sait, entraînent toujours des changements importants, tant individuels que collectifs, et sont marquées par des « événements linguistiques », pour reprendre les termes de Steuckardt (2008) pour caractériser les emprunts. On pourrait évoquer la crise sociale et politique de Mai 68, la pandémie de sida apparue en juin 1981 ou, récemment, le mouvement des Gilets jaunes. La langue nous donne un témoignage précieux de ces tranches d'histoire, notamment à travers les

¹ CY Cergy Paris Université (France), Laboratoire « Lexiques, Textes, Discours, Dictionnaires » (LT2D), Bd du Port, 95011 Cergy-Pontoise Cedex.

néologismes, que leur durée de vie fût brève ou durable. La crise, sanitaire, économique, sociale, provoquée par la pandémie de Covid-19 permet d'observer une créativité inépuisable dans de nombreux domaines. La créativité linguistique et plus particulièrement lexicale, qui nous intéresse ici, témoigne de l'adaptation de la société à une situation inédite tant par sa gravité que par l'incertitude qui la caractérise et par sa durée². Les mutations sanitaires, sociales, économiques, politiques et humanitaires, temporaires ou durables, qu'elle ne cesse d'engendrer mettent en lumière une explosion de créativité linguistique, qui correspond à un bouleversement profond et rapide de nos habitudes :

Selon la sémiologue Mariette Darrigrand, cela s'explique par le caractère historique de la période :

Lors d'une crise, nous avons plus que d'habitude besoin de créer des termes capables de donner du sens à ce qui se passe. C'est d'autant plus vrai avec celle que nous traversons puisque, par rapport à 2008, la crise est généralisée et multidimensionnelle. L'ampleur du renouveau est telle que nous vivons un changement de paradigme, c'est-à-dire de grammaire, de modèle langagier, avec un vrai effort de vocabulaire. (Laura Alavoine, « Coronavirus : "cluster", "tracking"... L'anglais s'est-il imposé dans la langue pendant la crise ? » (*La Croix*, 19/08/2020)

132

Avant d'aborder quelques caractéristiques de cette crise à travers le lexique auquel elle a donné lieu, situons-la plus généralement dans son contexte sanitaire et politique. Alors que l'épidémie s'étendait de manière inquiétante, le président de la République française, Emmanuel Macron, contraint de prendre des mesures sanitaires sans précédent, dès sa première intervention télévisée le 16 mars 2020 – veille du 17 mars qui a marqué le début d'un confinement d'une durée de « quinze jours au moins » (voir notamment *Le Monde* du 1/03/2020) – a placé la pandémie dans un contexte martial, martelant à six reprises : « Nous sommes en guerre ». Ces propos ont permis à d'autres de s'exprimer sur la portée et le sens que l'on pouvait conférer à cette situation inédite pour nous, comme le fit l'écrivain japonais Haruki Murakami :

Certains hommes politiques disent que la bataille contre le coronavirus est une guerre. Mais je ne pense pas que ce soit une bonne métaphore [...]. Ce n'est pas un combat entre le bien et le mal, un conflit entre ennemis, je pense que c'est plus un test de notre capacité à coopérer, nous entraider, nous unir. Ce n'est pas une confrontation

² Les premiers cas ont été connus en France fin janvier 2020. Au moment de la publication de ce volume, si la pandémie ne fait plus systématiquement la une des informations, elle n'en constitue pas moins l'une des préoccupations récurrentes, en France, à travers le pass sanitaire et les débats concernant la vaccination (généralisation aux plus jeunes, troisième dose pour les personnes de plus de 65 ans et les plus fragiles...) et dans le monde là où les indicateurs sont source d'inquiétude.

de pouvoir pour s'entretenir, c'est une bataille pour continuer à vivre. L'hostilité et la haine n'y ont pas leur place. Je ne veux pas que l'on compare cela à une guerre. [...] Il serait bien de garder dans la nouvelle vie d'après ce qu'il y avait de bon dans la vie au temps du corona. Du fait de cette période d'abstinence, de restrictions, j'ai l'impression qu'on comprend ce qui peut disparaître de nos vies sans que ça nous dérange trop. C'est une sorte d'immense expérience sociale à l'échelle mondiale. Les résultats de cette expérience se diffuseront progressivement dans la société. Bons ou mauvais. Il est bien de réfléchir à ce qu'étaient nos vies jusqu'à présent. En revanche, ce qui m'effraie, c'est un risque de repli sur soi à plusieurs niveaux, sur sa région ou sur son pays, une fermeture. Ça, ça me fait peur. » (Karyn Nishimura, « Vu de Tokyo. Pour Haruki Murakami, la lutte contre le coronavirus "n'est pas une guerre" », *Libération*, 23/05/2020³)

Cet extrait évoque les sujets que reflètent les mots de la crise, parmi lesquels nous avons choisi les plus susceptibles *a priori* de devenir pérennes.

Le contexte pandémique inédit et inattendu – excepté de certains spécialistes – a entraîné des réactions imprévisibles, signes d'une force de résistance tout à fait surprenante se manifestant notamment à travers le langage. On aurait pu s'attendre, dans cette situation, à un repli sur soi-même, à l'intérieur de frontières individuelles ou nationales. Or nous avons constaté, en suivant les innombrables commentaires quotidiens, parfois « en boucle » sur la crise, que cela n'a guère été le cas. Contraints d'être enfermés dans des frontières géographiques (règle du kilomètre autour de son domicile, de la limitation des déplacements hors du département, interruption de la plupart des vols aériens, etc.), les Français ont repris ou inventé une langue qui les rapprochait, les aidait non seulement à comprendre une réalité difficile, mais aussi à la surmonter et même à en tirer un plaisir bienfaisant, par exemple à travers l'aspect ludique du langage. Revenir à ses sources, dire avec ses propres mots, communiquer dans une langue largement partagée se sont affirmés comme des moyens de faire face à la crise. La langue comme moyen de résistance et comme annonciatrice d'un autre mode de dire et de vivre, voici ce que nous souhaitons aborder ici à travers quelques exemples.

Cette analyse n'a aucune prétention à la moindre exhaustivité tant le corpus touche à différents domaines et s'enrichit au fil de la pandémie qui ne cesse de rebondir de vague en vague, la presse s'interrogeant en septembre 2021 sur le risque d'une cinquième vague alors même que la situation sanitaire n'a jamais été aussi favorable. Par ailleurs nous n'avons pas le recul nécessaire sur cette période qui nous permettrait de nous inscrire dans une diachronie que nous qualifierons de temporaire (vingt-et-un

³ https://www.liberation.fr/planete/2020/05/23/pour-haruki-murakami-la-lutte-contre-le-coronavirus-n-est-pas-une-guerre_1789224/.

mois, de janvier 2020 à fin septembre 2021, date de la fin de l'observation du corpus pour cet article), très brève pour les derniers néologismes ou nouveaux (ré)emplois de mots existants.

1. La résistance par les mots

La résistance face au contexte anxiogène créé par la pandémie s'est en partie traduite par une résistance linguistique à l'accueil des anglicismes que nous connaissions en accéléré depuis quelques années : sentiment partagé de la souveraineté du pays, solidarité entre les Français, sans distinction d'appartenance sociale.

Avec la pandémie s'est immédiatement développé un remarquable dynamisme néologique, comme si trouver – redécouvrir ou inventer – des mots pour donner un sens à ce qui se passait était une question de survie. La pandémie, vécue collectivement, a suscité des mouvements de solidarité inédits, qui ont certainement impliqué la nécessité de recourir à une langue transparente, aussi bien pour les néologismes que pour la réutilisation de mots autochtones.

134

Il est sans doute prématuré de pouvoir relever tous les « mots-témoins » (au sens de Matoré 1953⁴) de la crise et d'en saisir la portée sociologique puisqu'il est aujourd'hui impossible, sans recul suffisant, d'identifier lesquels d'entre eux lui survivront. On pourrait toutefois intégrer parmi eux des mots particulièrement symboliques de la pandémie et qui disparaîtraient avec elle, mais une pandémie peut en cacher une autre qui ne pourrait faire table rase du stock lexical déjà constitué. Ces lexies aujourd'hui témoins de ce que nous vivons ont aussi ceci de particulier qu'elles sont apparues dans des domaines sociétaux (santé, travail, éducation, sécurité, loisirs, etc.) et des terminologies (médicales, juridiques, administratives, etc.) multiples ou encore dans des genres textuels très diversifiés (oral ou écrit, presse généraliste, presse spécialisée, blogs, etc. jusqu'à des échanges socialisés de balcon en balcon lors du premier confinement). Les ressources linguistiques mises en œuvre ont participé à ce foisonnement : néologismes, emprunts à l'anglais (relativement peu, comme nous l'évoquerons plus loin) mais aussi à des langues de spécialité (à celle du vocabulaire médical pour l'essentiel) et, de manière plus originale, résurgences de mots anciens voire désuets. Cela confirme, si be-

⁴ Matoré propose une « lexicologie sociologique » où le vocabulaire explique les faits sociaux d'une période et qui permet, en dernier ressort, de reconstituer l'histoire.

soin était, qu'il est possible de traverser la crise et d'en renaître avec une vision de l'avenir renouvelée par cette expérience ou, pour le moins, avec des changements importants et irréversibles dans nos habitudes de vie, comme le montrent déjà le télétravail ou la téléconsultation médicale.

Des créations ludiques inépuisables, faisant le plus souvent intervenir un élément emprunté à l'anglais (*skypero* / *skypéro*, *apérozoom* / *apéro-zoom*, *cyberapéro*, *coronapéro*, *coronabdos*, *serial testeur*, *lockdown partouze*, *corona parties*, *allocation corona*, *inspecteurs corona*, *vaxxie*⁵, *mocktail*⁶, etc.), n'ont cessé de fleurir pour « baptiser » des situations devenues rituelles ou des moments de détente, dédramatisant par le jeu avec les mots l'aspect anxio-gène des situations les plus quotidiennes.

Le dictionnaire est un des moyens pour mesurer le degré d'intégration d'une lexie dans la langue usuelle. Aussi nous proposons-nous d'analyser quelques mots-témoins à travers le dictionnaire d'usage le plus utilisé, *Le Petit Larousse illustré 2022* (désormais *PLI 2022*), par ailleurs le plus ouvert en général aux néologismes les plus récents, afin de dresser un premier bilan de ce foisonnement lexical engendré par la pandémie de Covid-19. Parmi les 170 nouveaux entrants, de nombreux mots sont apparus ou ont été réactivés en lien avec la pandémie. Notons que nous avons là un phénomène tout à fait exceptionnel d'entrées très rapides dans un dictionnaire d'usage par rapport à une même thématique, qui montre notamment qu'à l'urgence sanitaire a correspondu une urgence linguistique.

2. Quelques mots témoins du contexte de résistance

Parmi les nouvelles entrées ou les ajouts de sens intégrés à la suite de la pandémie, nous avons choisi, faute de place, de nous arrêter sur quelques mots-témoins qui se sont déjà imposés, même si nous ne pouvons prédire quelle sera leur durée de vie puisqu'ils sont liés à un phénomène épidémiologique qui nous échappe aujourd'hui en grande partie, y compris aux scientifiques.

Parmi les mots-témoins, *confinement* est particulièrement symbolique. Se démarquant de nombreux pays européens (Allemagne, Italie, Pologne, République tchèque...) qui ont utilisé l'anglicisme *lockdown*, le français n'a connu, depuis qu'il en a été question, que *confinement*, hormis certains

⁵ *Vaxxie* : mot-valise formé de *vaccine* (*vaccin* en angl.) et de *selfie*, désigne la photo d'une personne qui est fière d'offrir son bras pour être vaccinée contre le coronavirus.

⁶ *Mocktail* : créé à partir du verbe anglais *mock* qui signifie « imiter » et de *cocktail*.

cas destinés précisément à mettre en valeur cette exception française (voir par exemple le titre de l'ouvrage de photographies de Fred Di Girolamo, *Paris Lockdown*, paru début juillet 2020 et sous-titré *100 photographies inédites de Paris pendant le confinement*, qui joue précisément sur l'opposition entre l'anglicisme et l'équivalent français).

Ce mot appartient, comme *cluster*, *jauge*, *masque*, *asymptomatique*, et beaucoup d'autres, au stock lexical existant mais a été utilisé pour parler de la crise par ajout d'un nouveau sens. Certains autres mots existants se sont chargés de connotations particulières en liaison avec le contexte discursif, tels *écouvillon* ou *comorbidité*. Mot autochtone, *confinement* a facilité la création de nouvelles lexies, parfaitement transparentes morphologiquement et sémantiquement, à partir de l'extension de sens qui, de précaution prise pour les déchets nucléaires, s'emploie depuis 2020 dans le sens de la « locution » **confinement sanitaire**⁷, dont la définition, entrée dans le *PLI 2022*, sans nommer directement le Covid-19, l'évoque mot pour mot. Parmi les nombreux dérivés ont été enregistrés dans le *PLI 2022* : *déconfinement*, *déconfiner* (et la sous-entrée *se déconfiner*), *reconfinement*, *reconfiner* (et la sous-entrée *se reconfiner*), la définition ne faisant référence qu'au confinement sanitaire. La famille morphologique a très vite été enrichie, hors dictionnaires, par *redéconfinement*, *reconfinement* / *re-reconfinement* / *re-re-reconfinement* (*Libération*, 25/01/2021), *reredéconfinement* (3 occurrences dans les archives de *Libération* le 30/09/2021) et les verbes correspondants, ainsi que par *autoconfinement*, *post-confinement*, *post-déconfinement*, *après-confinement*, *semi-confinement*, *inconfinable* (peu d'occurrences dans l'usage, notamment la presse, mais nous avons trouvé deux occurrences, l'une dans *Le Monde* du 20/03/2020, « Portraits d'« inconfinables » à Auch », et l'autre dans le titre d'un ouvrage de Julien Darmon⁸). Dans cette série il est évident que tous les dérivés et composés n'ont pas le même statut sociosémantique. Plus la dérivation est complexe et s'enrichit de préfixes, plus on peut percevoir une connotation ludique, voire critique. Cette série dérivationnelle traduit le statut d'un confinement qui ne cesse de se complexifier et de s'écarter d'une communication transparente avec les citoyens, comme le montre par exemple *reredéconfinement* que l'on trouve par dérision sur les blogs et réseaux sociaux. Par ailleurs, à la situation que l'on espère exceptionnelle, s'ajoute la compréhension immédiate de ces formations qui ne nécessite pas de les enregistrer dans un dictionnaire.

Parmi les lexies qui présentent, dans le *PLI 2022*, une extension de sens dans le contexte de la pandémie, mentionnons notamment **masque** ; *gestes*, *mesures barrières*, locutions ajoutées sous l'entrée **barrière** accompagnées d'un

⁷ Les locutions sont, comme les entrées, indiquées en gras dans le *PLI*.

⁸ Julien Damon, *Inconfinables ? Les sans-abri face au coronavirus*, Ed. de l'Aube, Fondation Jean-Jaurès, collection Monde en cours. La petite boîte à outils, 2020.

remaniement important de l'article ; **jauge**, avec l'ajout d'un quatrième sens : « Capacité d'accueil maximale [...] ; par ext. capacité maximale autorisée pour un rassemblement de personnes [...] qui peut être modulée en période épidémique. *Restreindre la jauge à 500 personnes.* ». Certaines lexies ont vu leur champ s'élargir : *aéroporté*, adjectif qui s'appliquait aux troupes militaires, a été étendu au virus (« Se dit d'une maladie infectieuse (rougeole ou grippe, par ex.), participant ainsi au vocabulaire de la guerre largement utilisé dans la première phase de la pandémie par le Président de la République, tandis que *manuporté* entrain dans le *PLI 2022*. Dernier exemple, *asymptomatique*, qui qualifiait avant la pandémie exclusivement une maladie, se dit dorénavant aussi d'une personne et s'est implanté dans le langage usuel alors qu'il était auparavant d'usage plus restreint, plus apparenté au lexique de la médecine.

Parmi les néologismes autochtones entrés dans le *PLI 2022*, *quatorzaine* est emblématique des interrogations que peut soulever la création lexicale en période de crise. Alors que *quarantaine*, dans le domaine médical, n'apparaît que sous la locution **mettre qqn en quarantaine** avec le sens de « l'exclure temporairement d'un groupe » :

QUATORZAINE n.f. (de *quatorze*, d'apr. *quarantaine*). Isolement de quatorze jours que doivent respecter une personne atteinte de COVID-19 et, éventuellement, les personnes ayant été en contact avec elle (*cas-contacts*). [encycl.⁹] En France, sa durée a été ramenée à sept jours pleins (*septaine*) en septembre 2020.

137

Cette notice introduit sous forme d'entrées cachées deux lexies, *cas-contact* et *septaine*, qui ne figurent pas dans la nomenclature principale (ni même, pour *cas-contacts*, sous l'entrée **cas**). La définition est par ailleurs exclusivement restreinte au contexte de la pandémie de COVID-19. Il est possible que les fluctuations qui ont entouré la durée du confinement en soient en partie la cause, mais nous préférons y voir un terme marqueur de la pandémie, sans préjuger de son étendue ultérieure. Dans ce cas ce dernier jouerait le rôle de repère lexicologique dans la description de nouvelles pathologies.

3. La résistance aux emprunts

L'enrichissement d'une langue se fait aussi par emprunts. Dans le vocabulaire lié à la pandémie, s'ils n'ont pas trouvé une place prépondérante, il est intéressant de dégager quatre schémas de leur réception en français.

⁹ [encycl.] remplace ici le symbole utilisé dans le *PLI* pour indiquer la partie encyclopédique d'une notice.

Si, pour d'autres épidémies telles que la peste et le choléra, ce furent des dénominations issues du latin et du grec qui les désignèrent, pour la pandémie actuelle c'est un acronyme anglais qui s'est imposé comme référence terminologique internationale : *COVID-19*, dont on trouve différentes orthographes. Entré en 2021 dans *PLI 2022*, ce terme fait l'objet, dans le champ de l'entrée, d'une remarque associée au genre :

COVID-19 ou **Covid-19** [-vid] n.f. ou n.m. (acronyme de l'angl. *coronavirus disease 2019*, maladie à coronavirus 2019). [SI l'Académie recommande de dire *la COVID-19*, l'emploi du mot au masc. est courant.] Maladie infectieuse très contagieuse causée par un coronavirus (le *SARS CoV-2* identifié en 2019) [...]

Le genre de l'acronyme a en effet suscité quelques débats en France. Bien que le masculin se soit immédiatement diffusé et imposé dans l'usage, l'Académie française, dans un avis daté du 7 mai 2020, a recommandé le féminin¹⁰. Dans sa rubrique « Dire, Ne pas dire », l'institution explique que :

On devrait [...] dire *la covid 19*, puisque le noyau est un équivalent du nom français féminin *maladie*. Pourquoi alors l'emploi si fréquent du masculin *le covid 19* ? Parce que, avant que cet acronyme ne se répande, on a surtout parlé *du corona virus*, groupe qui doit son genre, en raison des principes exposés plus haut, au nom masculin *virus*. Ensuite, par métonymie, on a donné à la maladie le genre de l'agent pathogène qui la provoque. Il n'en reste pas moins que l'emploi du féminin serait préférable et qu'il n'est peut-être pas trop tard pour redonner à cet acronyme le genre qui devrait être le sien.¹¹

138

Cet acronyme a donné lieu à plusieurs dérivés, signe de son intégration dans la langue française comme lexie. On trouve cependant quelques emplois, dès mars 2020 d'après le *Wiktionnaire*, de *covidé* (« Macron covidé : le risque zéro n'existe pas », *Libération*, 17/12/2020, ou encore « Dictionnaire. 'Clusters', 'coronapiste', 'télétravail'... Le 'Petit Larousse' à son tour covidé », titre de *Libération* du 05/05/2021), néologisme dont Google fr¹² donne environ 63 500 occurrences toutes formes fléchies. Moins utilisés, on trouve également *covidisme*, *covidiste*, *covidéen* ou encore *covidiser* et *covidisation*¹³, *covidable*¹⁴. Ces dérivés néologiques sont absents du *PLI 2022*.

¹⁰ Cet avis rejoignait celui de l'Office québécois de la langue française dans sa fiche terminologique publiée en mars de la même année.

¹¹ <https://www.academie-francaise.fr/le-covid-19-ou-la-covid-19>.

¹² Consulté le 29/09/2021.

¹³ « Impact durable de la Covid-19 sur la structure de la société ou sur la vie personnelle d'un individu. » (*Wiktionnaire*, consulté le 30/09/2021)

¹⁴ « Les premiers signes vont venir du tertiaire qui aura des clients voulant repenser leur bureau pour le rendre 'covidable'. » (<https://innocherche.com/trends-smartcity-v0-pour-le-trophee-innovation-innocherche/>)

Un des mots-témoins de la pandémie, calque de l'anglais *social distancing* – expression datant de la grippe espagnole – a suscité des débats linguistiques sur l'équivalent qu'il convenait de lui donner en français. Le mot *distanciation* apparaît en français au début des années 1960, à la suite de Bertold Brecht, comme critique de l'œuvre théâtrale. Puis le sens s'est élargi pour désigner le recul qu'on prend vis-à-vis d'une situation, avant que l'on assiste à une raréfaction de ses emplois. Il réapparaît en mars 2020 pour désigner l'imposition d'une distance minimale entre les individus pour éviter la contagion due au Covid-19 (un à deux mètres selon les pays). On parle dès le début de « distanciation spatiale » (terme employé par le Premier ministre dans sa première allocution sur le sujet), mettant l'accent sur l'aspect géographique et matériel tandis que la « distanciation sociale » insiste sur les liens des personnes entre elles, le second terme s'étant assez vite imposé sans faire disparaître le premier et son équivalent « distanciation physique ».

La distanciation, au sens qui a été donné à ce terme avec la pandémie à partir de 2020, témoigne de nouvelles normes sanitaires, certes, mais aussi sociétales. Cette évolution sémantique du terme doit être mise en perspective avec l'expression *gestes / mesures barrière(s)* (peu utilisé au singulier car il s'agit d'un dispositif général de prévention incluant essentiellement le lavage des mains, la distanciation et le port du masque¹⁵, trilogie phare de la période Covid). Si l'on peut aujourd'hui constater que la distanciation a établi une nouvelle relation à autrui, qu'en sera-t-il demain ? Nul ne peut le prévoir, mais il est certain que, mot-clé de la pandémie, elle nous aura individuellement imposé de prendre du recul, par rapport à soi et aux autres, nous enseignant que le contact tactile pouvait être une menace pour notre intégrité mais aussi le gage d'un regard plus profond sur l'autre. L'édition 2022 du *PLI* enregistre une nouvelle locution sous l'entrée **distanciation** :

[...] 2. Recul pris par rapport à un événement. ▪ **Distanciation physique** ou **sociale**, fait de garder une distance de sécurité (un mètre au minimum, selon l'OMS) entre personnes pour limiter le risque de contagion dans un contexte épidémique.

Dans l'usage, cédant à l'économie de la langue, on parle le plus souvent de « distanciation ».

Le terme *cluster* a un statut un peu particulier. Mot d'origine anglo-saxonne, il figure dans nos dictionnaires depuis longtemps. Emprunté par la biologie à l'astronomie (« regroupement d'étoiles... »), et bien

¹⁵ Les dénominations ont évolué au fil des mesures prises pour lutter contre la pandémie : *masque alternatif, masque barrière, masque artisanal, masque grand public, masque écran...*, témoignant là encore de la volonté de rechercher le mot le plus juste pour s'adapter à la réalité et, dans une certaine mesure, en maîtriser l'évolution.

installé dans la langue, défini dans le *PLI 2022* comme un « foyer de contagion » dans le domaine médical, il a fait cependant l'objet d'une tentative de remplacement par une lexie complexe de formation autochtone, *foyer de contamination*, par le ministre des Solidarités et de la Santé Olivier Véran, lui-même neurologue hospitalier :

On va arrêter de parler de cluster parce que je crois que les gens ne comprennent pas quand on parle de cluster. Je comprends parfaitement et en plus c'est un anglicisme. (BFM [chaîne d'informations en continu], 03/03/2020)

Cluster étant parfaitement intégré dans le lexique français depuis 1965 d'après *Le Petit Robert* et plus court que la lexie composée, cette tentative semble ne pas avoir abouti, malgré les recommandations de l'Académie française :

Les dictionnaires bilingues indiquent que ce mot a, entre autres sens (parmi lesquels celui de « bouquet »), ceux d'« amas », d'« agglomérat », de « groupe », auxquels on pourrait adjoindre des synonymes comme « agrégat » ou « foyer ». On recommandera donc vivement l'usage de l'une ou l'autre de ces formes si l'on veut s'adresser à des francophones, plutôt qu'un terme étranger, forcément moins bien compris. (Site de l'Académie française, « Dire, ne pas dire », 02/04/2020)

140

Citons encore un autre emprunt à l'anglo-américain qui a donné lieu à un déploiement de créativité linguistique pour lui trouver un mot français, *click and collect*, emprunt qui a pris de l'ampleur dans l'usage lors de la fermeture de commerces « non-essentiels » pendant le confinement ou pour le retrait d'achats pour qui souhaitait réduire les risques de contamination. Le *PLI* ajoute à la nomenclature de son millésime 2022 deux entrées correspondant à ce néologisme, l'une en anglais, l'autre en français, bien qu'il soit notifié que l'anglicisme est à éviter, faisant référence à la recommandation publiée au *Journal officiel de la République française* du 08/05/2016 à la suite de la préconisation retenue dans le cadre du dispositif d'enrichissement de la langue française de faire usage d'utiliser *retrait en magasin* ou de son synonyme *cliqué-retiré*¹⁶ :

CLICK AND COLLECT [...] n.m. inv. (mot angl.) [Anglic. déconseillé]. Service permettant à un client de commander un produit en ligne et de venir le retirer rapidement sur le point de vente. Recomm. off. **cliqué-retiré**.

CLIQÉ-RETIRÉ n.m. (pl. *cliqués-retirés*) [de cliquer et retirer]. Recomm. off. pour *click and collect*.

¹⁶ Ce dispositif repose sur les travaux de Collèges d'experts, soumis à la Commission d'enrichissement de la langue française et validés par l'Académie française.

La définition figurant sous l'entrée **click and collect**, cette dernière est présentée comme celle qui correspond à l'usage.

Ce terme (orthographié aussi *click & collect*) a fait l'objet de plusieurs néologismes autochtones spontanés : *clique et collecte* (calque de l'anglais), *retrait en boutique*, *retrait en magasin*, *cliqué-retiré*, *clique et rapplique*, *service cliquer et ramasser*, *ramassage en magasin*, *retrait rapide*, *drive piéton* (déclinaison du *drive* avec voiture) ..., montrant encore combien les locuteurs ont utilisé de leur créativité pour s'approprier leur langue et l'adapter.

Certains emprunts ont une dimension sinon mondiale tout au moins européenne, qui a pu justifier leur introduction rapide dans un dictionnaire d'usage. Ainsi le terme *corona bond*, de l'anglais *coronavirus* et *bond* « obligation », est entré très rapidement dans *Le PLI 2022* pour désigner un ensemble de mesures permettant, « à la suite de la pandémie de Covid-19 », de rassembler des fonds au nom de toute la zone euro afin de relancer l'économie, sur le modèle des eurobonds de 2010, mot – remarquons-le – absent du *PLI*.

4. Des mots témoins de fractures

141

Une partie des formations autochtones néologiques témoignent des fractures provoquées ou justifiées par cette période. De nombreuses expressions composées avec des éléments autochtones qui indiquent l'antériorité ou la postériorité marquent la période Covid comme un repère temporel dans l'histoire de l'humanité, rappelant, par exemple, *Le Monde d'hier* que Stefan Zweig évoquait dans un roman éponyme (*Die Welt von Gestern, Erinnerungen eines Europäers*, 1943), décrivant l'univers de Vienne et de l'Europe avant la déclaration de la Première Guerre mondiale : *après-11 mai* (11 mai : date du début de la levée progressive du premier confinement), *après-pandémie*, *post-Covid* (avec ou sans majuscule), *post-confinement*, *après-confinement*, *post-déconfinement*, *post-corona...* Cette fracture temporelle est particulièrement illustrée par l'introduction, dans le *PLI 2022*, sous l'entrée **monde**, de la locution **le monde d'après** :

- **Le monde d'après**, la société nouvelle que les gens espèrent bâtir à la suite de la crise majeure due à la pandémie de Covid-19, en tirant les leçons du passé de manière à mettre fin aux dysfonctionnements du *monde d'avant*.

Mais cette fracture temporelle n'est pas la seule à être marquée linguistiquement. La société est aussi divisée entre les personnes qui acceptent

les décisions sanitaires (et politiques) et celles qui s’y opposent, créant ainsi deux camps – qui s’expriment par des manifestations hebdomadaires – les « pro », et les « anti » : *pro-vaccination*, *anti-pass sanitaire*, *anti-covid*, *antivaxinisme*, *antivoaxosphère* (« La complosphère a phagocyté l’antivoaxosphère en instrumentalisant le thème des vaccins, acquiesce l’historien spécialiste des mouvements antivax Laurent-Henri Vignaud [...] », *Libération*, 12/01/2021), *anti-masque*, qui s’ajoutent à des mots qui ne sont plus des néologismes, tel *anti-vaccin*. Entre les « pro » et les « anti » se trouvent les « sceptiques », face au virus et à la maladie : les *corona-sceptiques* et les *covidosceptiques*.

Ce parcours de quelques particularités de la créativité lexicale pendant la pandémie de Covid-19 est très succinct et partiel. Il faudrait encore, par exemple, l’enrichir par la comparaison des choix du *PLI 2022* avec ceux du *Petit Robert 2022* et du *Dictionnaire Hachette*. Pour ne mentionner qu’un exemple, *vaccinodrome*, apparu en 2009 au moment de la pandémie de grippe H1N1 et particulièrement cité depuis la campagne de vaccination en mars 2021, est cependant absent du *PLI 2022*, alors qu’il est entré dans *Le Petit Robert 2022*¹⁷.

Fracture également entre l’avant et l’après à travers des lexies anciennes dont on a ressuscité l’emploi en étendant et spécifiant le sens par un adjectif¹⁸ :

1. Interdiction temporaire de sortir de chez soi à certaines heures (génér. la nuit)¹⁹ notamm. en temps de guerre : *Décréter le couvre-feu*. 2. Anc. Signal qui indiquait l’heure de rentrer chez soi et d’éteindre les lumières. ■ **Couvre-feu sanitaire**, couvre-feu instauré afin de limiter la propagation d’une épidémie, dans le cadre de l’état d’urgence* sanitaire.

ou en ressuscitant le mot, comme dans le cas de *bamboche*, terme noté dans le *PLI* « fam., vieilli », emprunté au XVII^e à l’italien *bamboccio* (« poupée ») et qui désigne une « fête débridée », devenu un des termes les plus populaires à la suite de la phrase prononcée par le préfet de la région Centre-Val de Loire, Pierre Pouëssel, qui, interrogé sur un plateau de télévision à propos de l’instauration du couvre-feu, a déclaré : « On ne fait plus la fête. La bamboche, c’est terminé » (22/10/2020).

¹⁷ « Centre de vaccination collective aménagé dans un vaste espace. *Gymnase transformé en vaccinodrome*. »

¹⁸ L’adjectif *sanitaire* est largement utilisé dans un tel contexte : *crise sanitaire*, *mesures sanitaires*, *confinement sanitaire*, *pass sanitaire*, etc.

¹⁹ La précision indiquée entre parenthèses a été ajoutée lors de la rédaction de l’édition 2022.

Conclusion

L'analyse de la créativité lexicale permet d'observer, dans le contexte de pandémie de Covid-19, une « appropriation collective de la langue » (Cerquiglini 2021 : 2) qui s'est affirmée dans tous les domaines de la langue, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, avec une tendance marquée à l'effacement des frontières entre une langue de spécialité, notamment celle de la médecine, et la langue générale. Partageant collectivement une actualité quotidienne où la pandémie occupe une place prépondérante, les locuteurs sont soucieux de disposer d'outils linguistiques pour appréhender les réalités de la crise. La première réédition du *PLI* depuis le début de la pandémie en témoigne et révèle une créativité qui n'a pas hésité à faire appel aux ressources linguistiques autochtones, permettant ainsi de mieux partager collectivement, y compris avec les spécialistes, les manifestations et les effets de la crise, à travers ses solidarités ou ses fractures.

Les dictionnaires constituent un observatoire de l'usage et de la capacité que la langue a de s'adapter aux transformations sociétales et aux innovations liées au progrès. Mais entrer un nouveau mot, une nouvelle expression ou un nouveau sens dans un dictionnaire impose aux lexicographes de déterminer des critères pour en mesurer la possible pérennité. Ce qui semble alors intéressant, dans le cas des modifications apportées au millésime 2022 du *PLI* en raison de la pandémie de Covid-19, est la rapidité avec laquelle ont été introduits les changements, leur donnant ainsi un poids particulier et une actualité destinée à perdurer. L'exemple de la notice **coronapiste** :

CORONAPISTE [...] (de *corona* et *piste*). Piste cyclable aménagée (dans les villes, partic.) lors du déconfinement, afin de favoriser la pratique du vélo, bien adapté à la distanciation physique, et d'éviter ainsi la propagation de l'épidémie de COVID-19. [encycl.] De nombreuses coronapistes, plébiscitées par les utilisateurs, ont été pérennisées. (*PLI* 2022)

justifie le choix d'entrer un mot dans le dictionnaire simultanément à sa création dans l'usage en inscrivant cette nouvelle réalité dans une dimension qui dépasse la période de la pandémie.

Les prochains millésimes révéleront le devenir de ces mots et des réalités qu'ils dénomment. Si certains de ces mots et sens nouveaux sortent de l'usage, ils resteront alors de simples témoins d'une époque révolue.

Bibliographie

- CERQUIGLINI, B. (2021). « Des mots contre les maux. Comment la langue française a triomphé de la crise », *Le Petit Larousse illustré*. Paris : Larousse.
- DI GIROLAMO, F. (2020). *Paris Lockdown. 100 photographies inédites de Paris pendant le confinement*. Paris : Kong Factory et Éditions Stf.
- Le Petit Larousse illustré 2021* (2020). Paris : Larousse.
- Le Petit Larousse illustré 2022* (2021). Paris : Larousse.
- Le Petit Robert 2022* (2021). Paris : Le Robert.
- MATORÉ, G. (1953). *La Méthode en lexicologie*. Paris : Didier.
- MUXEL, A. (2021). *L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime*. Paris : Odile Jacob.
- STEUCKARDT, A. (2008). L'emprunt, un événement linguistique, *Neologica*. Paris : Classiques Garnier, pp. 9-17.


Notice biobibliographique

Christine Jacquet-Pfau a été maître de conférences au Collège de France (Paris). Elle est membre du laboratoire « Lexiques, Textes, Discours, Dictionnaires » à CY Cergy Université Paris. Ses travaux et publications portent sur la néologie, les emprunts, les dictionnaires et le XIX^e siècle (notamment les encyclopédies). Directrice de la collection « La Lexicothèque » aux éditions Lambert-Lucas (Limoges), elle est également codirectrice de la revue *Cahiers de lexicologie* et fait partie de plusieurs comités de lecture de revues, dont celui de *Neologica*.

Elle a notamment publié, avec J.-F. Sablayrolles, *La Fabrique des mots français* (Limoges : Lambert-Lucas, 2016), avec A. Napieralski et J.-F. Sablayrolles, *Emprunts néologiques et équivalents autochtones : Études interlangues* (Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2018), et a dirigé *La vulgarisation dans les dictionnaires et encyclopédies*, n° 57 de *La Linguistique* (Paris : Presses Universitaires de France, 2020).

Magdalena Księcikowska

Uniwersytet Rzeszowski¹

 <https://orcid.org/0000-0002-9231-4669>
magdalena.ksicikowska@gmail.com

La transcreazione di pubblicità per il marketing internazionale come un modo di rivivere il testo originale

Transcreation of advertising in international marketing as a way of giving new life to the original text

Abstract: The article discusses the phenomenon of transcreation, a translation method used in the advertising industry as one of the stages in the development of an international advertising campaign. Transcreation is halfway between translation and the creation process from scratch, so it seems like a perfect solution to revive the original message in one new version. It is based on the adaptation of the original intent of the advertisement in order to obtain an equivalent reaction from the relevant public, taking into account the socio-cultural differences and nuances, linguistic peculiarities and habits of consumption of the target market. It stays true to the meaning of the original text, always trying to find creative ways to produce an authentic and compelling message to recipients that represent a different culture from that of the country of origin.

Keywords: transcreation, advertisement, marketing, international campaigns, translation studies

La trascreazione (dall'inglese *transcreation*) è una strategia utilizzata nei campi creativi che consiste in una via di mezzo tra la traduzione e la creazione del testo di nuovo. Viene chiamata in modi diversi, come "traduzione creativa" (*creative translation*), "adattamento di testi internazionali" (*international copy adaptation*), "adattamento culturale" (*cultural adaptation*) ovvero il *cross-market copywriting* (Rand 2017). Il termine *transcreation*

¹ Uniwersytet Rzeszowski, Kolegium Nauk Humanistycznych, Instytut Neofilologii, al. mjr. W. Kopisto 2 B, 35-315 Rzeszów.

deriva dal latino “trans”, il che significa “attraverso” e “creare”, ma innanzitutto è la combinazione di due parole – traduzione e creazione, il che riflette bene il tema di quest’articolo.

Il fenomeno ha le sue origini nei testi letterari. Per la prima volta il termine è stato usato nel 1957 da un poeta e ricercatore indiano Purushottama Lal per descrivere la sua traduzione di un classico dramma indiano dal sanscrito alla lingua inglese – l’autore ha chiarito che voleva preservare non la lingua sanscrita, ma la tradizione indù che essa custodisce (Lal 1996 : 43). Inoltre, era presente sia nel contesto pubblicitario sia in quello che riguarda l’industria dei videogiochi. Negli anni ‘60 veniva usato nel marketing per descrivere il processo traduttivo dei testi pubblicitari che si caratterizzava da una maggiore creatività rispetto ad altri tipi di traduzione. Nel caso dei videogiochi l’uso del termine ha le sue radici negli anni ‘80. È entrato a far parte del vocabolario informatico (Mangiron, O’Hagan 2006) a causa di un bisogno sempre più urgente di adattare i giochi per gli altri paesi non solo a livello linguistico ma anche quello culturale, il che richiede cambiamenti della trama, nella creazione dei caratteri o l’uso di immagini diverse. La parola è diventata d’uso comune a partire dagli anni ‘90 grazie alla globalizzazione a livello economico, industriale e tecnologico.

146

L’internazionalizzazione delle aziende ha creato la richiesta del marketing e dei servizi promozionali che cominciarono a puntare oltre i confini nazionali. Il marketing internazionale è spesso una grande sfida per gli imprenditori, il che comporta che quest’ultimi si rivolgono ai professionisti. Ci sono tantissime agenzie di marketing che offrono i loro servizi nel campo pubblicitario. Progettando nuove versioni di messaggi pubblicitari dedicate al mercato esterno gli inserzionisti si trovano di fronte alla scelta fra tre possibilità di preparazione di un messaggio pubblicitario per la lingua e la cultura di destinazione : 1) eseguire una campagna globalizzata in inglese senza modificare la pubblicità originale; 2) preparare campagne pubblicitarie diverse in ogni mercato *target*; 3) tradurre una campagna esistente (Munday 2004 : 200). Se una campagna pubblicitaria è adattabile ai mercati esterni, il *team* creativo spesso sceglie la terza strada e prende la decisione di tradurre il messaggio originale.

Bisogna però sottolineare che per creare un efficace messaggio pubblicitario nuovo non basta una semplice traduzione letterale di *slogan* o *bodycopy*, in quanto ai messaggi pubblicitari tradotti in tal modo manca la capacità di attirare i destinatari. Peggio ancora, le aziende rischiano la reputazione se non gestiscono le differenze culturali e non adattano in modo giusto il contenuto dei messaggi ai destinatari nel paese *target*. Negli ultimi anni sono state elaborate tante tecniche di adattamento del contenuto pubblicitario da implementare nelle strategie pubblicitarie internazionali, tra cui una delle più efficaci è la trascreazione (Torresi 2010). Quando vie-

ne eseguita correttamente con contenuti ben scritti che sembrano locali, la trascreazione preserva il marchio globale e l'intento del contenuto di origine in una versione adattata al pubblico di destinazione (Brown-Hoekstra 2014 : 29). Tuttavia, la trascreazione non è una soluzione perfetta senza svantaggi – lo stesso rischio che troviamo nella traduzione riguarda anche la trascreazione, perché se eseguita male, può danneggiare il marchio globale e causare imbarazzo all'azienda (ibidem). Tutto ciò mostra che gestire una campagna destinata ad un mercato estero è un processo molto complesso. Munday (2004 : 201) osserva che per garantirle successo dovrebbe essere preceduta da un'attenta ricerca interlinguistica e interculturale.

1. Trascreazione e traduzione

La trascreazione è anche presente nel campo degli studi sulla traduzione e viene considerata una strategia traduttiva ovvero un tipo di traduzione che consiste nell'adattamento di un messaggio da una lingua all'altra, mantenendo l'intento, lo stile, il tono e il contesto più fedele possibile al testo originale per poter evocare le stesse emozioni e portare le stesse implicazioni create nella lingua originale, verso la lingua di destinazione. Gli specialisti del campo traduttivo preferiscono definizioni di trascreazione che pongono enfasi sulla rilevanza culturale e sull'idoneità allo scopo (Gaballo 2012). L'elemento più importante è l'effetto che l'annuncio trascreato dovrebbe creare sul pubblico di destinazione. Ci si realizza la teoria dello skopos (ted. *Skopostheorie*), una teoria nel campo della scienza della traduzione, secondo la quale il principio fondamentale di ogni processo traduttivo è l'intento di un'azione traslazionale (Nord 1997 : 29). Il ruolo principale svolgono lo scopo e la funzione comunicativa della traduzione, mentre il testo di partenza passa in secondo piano (ibidem: 28). Il compito del traduttore è quello di decidere quale tipo di traduzione – letterale o libera – sarebbe adeguata al testo preso in considerazione avendo sempre in mente soprattutto il suo scopo e i destinatari. Nel caso della pubblicità il suo obiettivo cruciale è quello di convincere i potenziali clienti ad acquistare il prodotto pubblicizzato (Pedersen 2014 : 62). Prendendo in considerazione il suo carattere persuasivo si può osservare che si realizzano due funzioni di lingua elaborate da Jakobson (1960), la funzione conativa e quella poetica, perciò la trascreazione in questo caso si rivela una scelta adeguata in quanto si caratterizza in una libertà maggiore. Dovrebbe essere preparata in modo da suscitare la stessa reazione nel pubblico. Prendendo in considerazione molteplici fattori che differenziano la

cultura di partenza e quella di destinazione, il processo potrebbe comportare la modifica del contenuto o delle caratteristiche stilistiche del testo originale e per questo motivo una semplice traduzione sfruttata nel campo di marketing spesso non risulta sufficiente. Un fenomeno molto comune è includere nei contenuti promozionali una sorta di gioco di parole, modi di dire ed eventuali modifiche, allitterazioni e tanti altri elementi difficili da tradurre, il che rappresenta una sfida sia per i traduttori che i trascreatori (Pedersen 2014 : 62).

Non si può omettere che la trascreazione e la traduzione di marketing hanno elementi comuni. Entrambe infatti, si occupano della conversione della messaggistica da una lingua all'altra. Tuttavia, secondo Munday e Gambier (2014) la trascreazione è uno specifico tipo di traduzione, in cui uno dei fattori più importanti è il processo della creazione, invece per Gallo (2012) non è un elemento così cruciale da essere considerato uno dei tratti distintivi più importanti della trascreazione, in quanto anche la traduzione dovrebbe essere percepita come atto creativo, anche se riguarda differenti livelli di creatività dipendentemente dal tipo di testo (Benetello 2017). Dall'altra parte, la trascreazione va oltre la traduzione, perché non si limita solo a una rielaborazione di idee specifiche a livello linguistico ma è spesso una revisione completa del contenuto pubblicitario. Non solo vengono adattati modi di dire, parole del gergo o stranezze culturali, ma viene riveduto da capo l'intero progetto. Un trascreatore prende in considerazione i motivi e il risultato desiderato dell'annuncio originale per far sì che abbia lo stesso effetto sui destinatari di quello originale.

Una delle questioni più importanti è quella di trasferire il contenuto e non la forma, cioè il trascreatore deve concentrarsi sulle emozioni e sull'idea centrale che il testo di destinazione dovrebbe presentare, invece che sull'uso di parole e concetti esatti. Non è così importante ottenere lo stesso messaggio che nella lingua originale ma la stessa risposta del pubblico *target*.

Se un'azienda non decide di trascreare il suo messaggio e si accontenta di una traduzione letterale, spesso corre il rischio di uno scandalo. Un esempio di adattamento di un annuncio pubblicitario a un mercato estero senza previa ricerca linguistica e culturale, è la campagna pubblicitaria di American Airlines che voleva pubblicizzare i suoi nuovi sedili in pelle. Lo slogan originale *Fly in leather* nei paesi di lingua spagnola è stato tradotto *Vuela en cuero* (il letteralmente si traduce "vola nudo"), il che ha danneggiato l'immagine dell'azienda (Lairret 2010). Eppure, non sempre la traduzione letterale può essere un faux-pas, ma la soluzione migliore è l'adattamento alla lingua di destinazione, come nel caso di Haribo tradotto in inglese. Lo slogan tedesco *Haribo macht Kinder froh und Erwachsene ebenso* che potrebbe essere tradotto letteralmente come *Haribo makes children and*

adults happy, ma il transcreatore ha adattato lo slogan al mercato anglofono locale con una rima adatta ai bambini – *Kids and grown-ups love it so, the happy world of Haribo* (Acolad, online).

In più, bisogna sottolineare che ciò che davvero ha importanza per garantire il successo alla pubblicità è la cultura. Quello che è accolto in un paese, non necessariamente avrà lo stesso impatto in un altro (Ortiz-Sotomayor 2007 : 4, Woodward-Smith, Eynullaeva 2009 : 121). È importante garantire che tutti i materiali di marketing siano progettati specificamente per la cultura a cui sono destinati (Dan 2015 : 19). Lo commenta accuratamente un'osservazione di Pedersen, secondo la quale la trascreazione consiste in un adattamento delle sfumature culturali e in un ponte tra due culture diverse (Pedersen 2014: 60). Per questo motivo bisogna definire il *target* ma anche prendere in considerazione differenze culturali e linguistiche, garantendo così che gli annunci siano adattati culturalmente e linguisticamente per coinvolgere adeguatamente il pubblico di destinazione. Nel 2011 la Puma ha lanciato una campagna pubblicitaria per onorare la 40a Giornata Nazionale degli Emirati Arabi Uniti. A questo scopo ha prodotto una gamma limitata di scarpe da ginnastica con i colori della bandiera degli Emirati Arabi Uniti. La campagna, tuttavia, ha avuto l'effetto opposto e non è stata approvata dal pubblico di destinazione. Gli emiratini sono rimasti colpiti sia dalla percepita banalizzazione della loro bandiera nazionale che dal suo uso sulle scarpe. In questo caso un transcreatore non ha prestato attenzione al fatto che nella cultura araba sono viste come sporche a causa del loro contatto con i piedi e con il suolo (Pelletier 2012).

2. Il processo di trascreazione

Al processo di trascreazione della campagna pubblicitaria sono soggetti diversi materiali – sia quelli stampati (come annunci stampa, volantini o *banner*), che quelli digitali (*banner* sui siti *web*, pubblicazioni sui *social media* ecc.). Nel caso della pubblicità si osserva una forte multimodalità (Torresi 2010 : 8), però a prescindere dal mezzo di comunicazione, il fattore principale della trascreazione è quello di mantenere il senso del messaggio, il suo spirito (Sales Salvador 2005 : 196), invece di concentrarsi troppo sulla fedeltà linguistica. A seconda del paese *target* possono essere richiesti diversi adattamenti e modifiche, non solo a livello linguistico, ma anche quello visuale (immagini, contenuti multimediali ecc.) culturale, legale, tecnico ecc.

Tuttavia, per quanto riguarda l'aspetto linguistico, si concentra innanzitutto sugli elementi altamente persuasivi tra cui titoli, *slogan*, *bodycopy* o *taglines* e tanti altri. Può anche succedere che si trascrea il nome del prodotto o del *brand*, nel caso in cui quello originale risulti inadeguato nel mercato *target* (quando ad esempio la parola usata nella nominazione del prodotto ha un altro significato nella lingua di destinazione – già esiste il prodotto con lo stesso nome nel mercato *target* oppure il nome è considerato incoerente con i valori del marchio o persino offensivo per la gente di quel paese). A volte è persino necessario cambiare il nome dell'azienda come nel caso della Coca-cola. Prima è stato letteralmente tradotto in dialetto "mordere il girino di cera" o "cavallo femmina ripieno di cera", ma in fine, per salvare la sua reputazione e preservare il messaggio del marchio la Coca-Cola ha deciso di trovare un equivalente fonetico *kekoukele* che in cinese significa "felicità in bocca" (Train 2011).

Per quanto riguarda i *team* creativi che forniscono servizi di trascreazione per preparare la strategia pubblicitaria internazionale, i loro membri sono tra l'altro i trascreatori (Gaballo 2012 : 99), cioè traduttori professionisti provenienti dai paesi *target*, esperti nella scrittura creativa e *copywriting*, spesso madrelingua. Secondo Benetello (2017) il trascreatore deve avere le competenze di quattro professionisti: traduttore, *copywriter*, specialista di marketing e consulente culturale. Tutto ciò, perché dai trascreatori si richiedono non solo competenze linguistiche, ma anche conoscenze specialistiche di marketing e un approccio altamente creativo che va oltre al testo di partenza e allo stesso tempo cerca a trasferire il significato adeguato usando una forma diversa (Ortiz-Sotomayor 2007 : 11). Inoltre, viene richiesta la conoscenza e comprensione di due culture – sia quella del paese di origine che quella del paese *target*. La sfida più grande è quella di trasferire i riferimenti culturali, i giochi di parole, le metafore, i ritmi, e inoltre le allitterazioni che di solito non si traducono letteralmente in un'altra lingua e richiedono l'uso delle tecniche di scrittura creativa per creare un testo nuovo seppure non privo delle radici del testo originale (Pedersen 2014 : 58). Cruciale è anche la capacità di interpretare le caratteristiche del mercato locale (Benetello 2017).

Il processo di trascreazione è abbastanza lungo e richiede più tempo della traduzione semplice, a causa della necessità di fare *brainstorming*, riscrivere il contenuto, creare testi nuovi, portare una serie di modifiche, revisioni e approvazioni aggiuntive prima che i materiali possano essere approvati. Un progetto di trascreazione dovrebbe essere suddiviso in una serie di passaggi, sempre tenendo presente la cultura del *target* di riferimento (Munday 2004 : 200).

La scelta delle tecniche di traduzione e degli elementi che devono essere trascreati dipende in gran parte dal contesto e dalla lingua (Katan

2016, 2019 ; Spinzi, Rizzo, Zummo 2019). Questi due parametri, insieme alle peculiarità culturali del paese *target*, definiscono anche il livello ed il tipo di trascreazione che dovrebbe essere determinato dal team creativo prima di avviare l'elaborazione del contenuto pubblicitario. Si possono enumerare alcuni tipi di trascreazione che vengono sfruttati nel processo adattativo (MTM 2015 : 5-10), tra cui:

1) rifinitura del testo promozionale (un passaggio editoriale aggiuntivo, eseguito dopo la traduzione del testo da *copywriter* professionisti nazionali, spesso bilingue; serve nel caso di prodotti specialistici – prima un testo viene tradotto in modo preciso e dettagliato da un esperto in materia come nel caso della traduzione tecnica e poi viene rifinito per renderlo più accattivante e farlo scorrere in modo naturale);

2) valutazione prima della traduzione (prima un consulente culturale cerca di valutare la pertinenza del concetto centrale della campagna per aiutare l'azienda ad eliminare un impatto negativo sul pubblico *target* – esamina aspetti visuali del marchio e dell'annuncio, come le immagini, i colori, il carattere ed il design, per evidenziare elementi poco attraenti o portanti confusione nella cultura del paese *target* ed in seguito suggerisce le strategie alternative per migliorare il messaggio; nella seconda tappa il consulente culturale si occupa del linguaggio usato nel testo originale per sottolineare eventuali problemi culturali e traduttivi che possono emergere nel mercato di destinazione; suggerisce anche quali elementi devono essere ripensati e modificati prima del processo traduttivo);

3) trascreazione complessiva (consiste nella revisione completa della campagna pubblicitaria con l'aiuto del *team* creativo, possono essere anche convocati *focus group* del paese *target* per testare le idee iniziali; per poter eseguire tale ricerca, bisogna prima preparare un *brief* creativo² per professionisti del campo creativo; alla fine sotto forma di un rapporto complessivo vengono sviluppate diverse versioni del contenuto con suggerimenti e spiegazioni dei punti di forza e degli svantaggi di ciascuna scelta, da quali elementi culturali prendono spunto, cosa significano per la cultura di destinazione e perché il *team* li ha scelti.

² il *brief* creativo sono le informazioni di base sull'azienda, il suo marchio e prodotti che includono anche i dettagli riguardanti i destinatari *target* (dati demografici, preferenze dei consumatori, i loro marchi preferiti ecc.), la descrizione del prodotto o marchio pubblicizzato (come viene commercializzato e percepito a livello nazionale o in altri paesi, perché vale la pena di comprarlo), obiettivi della comunicazione stessa (un invito diretto all'acquisto di un determinato prodotto o l'interno di raccogliere informazioni sui potenziali acquirenti), medium e in quali contesti apparirà la comunicazione (mezzi di comunicazione) e tanti altri materiali aggiuntivi (ibidem).

Conclusioni

Bisogna ricordare che un formato pubblicitario che risultava di successo in campagne del paese di origine non necessariamente avrà lo stesso effetto sul mercato internazionale. Il contenuto pubblicitario per mercato *target* è fortemente determinato da peculiarità culturali. Le culture variano da paese a paese e spesso anche da regione a regione. Un processo indispensabile è quello di adattare gli elementi promozionali dal punto di vista culturale in modo individuale in ogni mercato *target*. Poiché per avere un massimo impatto e una risposta migliore dal pubblico non basta una semplice traduzione, la trascreazione risulta spesso l'opzione migliore.

Uno dei suoi vantaggi è quello di offrire più possibilità rispetto alla traduzione semplice, e comprendere più aree oltre a quella soltanto linguistica. In questo caso il ruolo del trascreatore è di grande importanza, in quanto deve avere la capacità di unire molte competenze allo stesso tempo: quella di traduttore, linguista, esperto di cultura, marketing e *copywriter*. È anche importante essere consapevoli su cosa è importante concentrarsi, ovvero riconoscere bene l'obiettivo che la pubblicità vuole raggiungere sul mercato di riferimento e quale effetto deve avere sul pubblico di destinazione. In questo caso sono ben visibili gli elementi di teoria dello skopos, la quale permette di riconoscere che anche la trascreazione è una sorta di traduzione e può essere vista come una delle strategie traduttive.

Tuttavia, va sempre ricordato che la trascreazione è molto diversa dalla traduzione di marketing. Una differenza cruciale tra le due si può osservare nel processo creativo, perché a differenza della traduzione che inizia con un testo di partenza, la trascreazione inizia con un *brief* creativo. Invece di fornire semplicemente il testo al fornitore della trascreazione, l'azienda deve presentare chiaramente le proprie idee a proposito del concetto creativo e dell'azione desiderata che spera di attivare con la nuova versione della pubblicità. Il messaggio letterale può cambiare, ma l'importante è che lo stile, l'intento, il tono e l'impatto persuasivo dell'originale siano sostenuti in un modo che arrivi a una cultura diversa. Non dimeno la trascreazione consiste nel tradurre lo spirito del testo originale e richiede interventi che ridiano il messaggio del marchio originale in un linguaggio completamente nuovo. Come detto prima, i traduttori devono assumere anche il ruolo di *copywriter*, perché costruiscono un nuovo messaggio che dovrebbe provocare la stessa reazione alla pubblicità che nella sua lingua e cultura di partenza. Lo scopo del *team* creativo è quello di ricreare il testo originale in una versione nuova in tal modo che il pubblico abbia l'impressione che non ha a che fare con qualcosa di riprodotto ma con un concetto completamente nuovo e creato dall'inizio unicamente per il

mercato di destinazione, anche se il messaggio pubblicitario originale ha tantissime altre versioni in paesi diversi.

In conclusione, la trascreazione potrebbe essere quindi percepita come un modo di far rivivere un testo di partenza, perché si concentra sulla trasmissione dello stesso messaggio e concetto in una lingua nuova ed ad un pubblico nuovo. Aiuta anche a promuovere l'azienda, il suo marchio e i suoi prodotti in un mercato nuovo nonché ad espandersi comunicando lo stesso messaggio che l'azienda trasmette attraverso le sue pubblicità, seppure in ognuno dei casi esso assuma forma completamente diversa.

Bibliografia

- (online) Trascreation. A strategy for adapting marketing content, *Acolad*. <https://www.acolad.com/us/transcreation-a-strategy-for-adapting-marketing-content/> [20/07/2021].
- BENETELLO, C. (2017). Transcreation as the creation of a new original. *Exploring Creativity in Translation Across Cultures*, pp. 237–247.
- BROWN-HOEKSTRA, K. (2014). Transcreation, localization and content marketing. *Multilingual - Localization Core Focus Oct/Nov2014*.
- DAL, L. (2015). Techniques for the Translation of Advertising Slogans. *Discourse as a form of multiculturalism in literature and communication*, Arhipelag XII Press, Tîrgu Mureș.
- GABALLO, V. (2012). Exploring the boundaries of transcreation in specialized translation. *ESP Across Cultures 9*, pp. 95-113.
- JAKOBSON, R. (1960). Linguistics and Poetics. In: Sebeok, T. (ed.) *Style in Language*. Cambridge : M.I.T. Press, pp. 350-377.
- KATAN, D. (2016). Translation at the cross-roads: Time for the transcreational turn? *Perspectives*, 34 (3), pp. 365–381.
- (2018). 'Translator' or 'transcreate'. In theory and in practice and by whom? In: Ardizzone, P., Spinzi, C. (eds.) *Translation as Communication, (Re-)narration and (Trans-)creation*, Cambridge, pp. 15-38.
- LAL, P. (1996). *Transcreation: Seven Essays on the Art of Transcreation*. Calcutta : A Writers Workshop Publication.
- LAIRET, K. (2010). Translation Blunders: "Fly in Leather" versus "Fly Naked", *Spanish Target*. <http://spanishtarget.com/main/translation-blunders-%E2%80%9Cfly-in-leather%E2%80%9D-versus-%E2%80%9Cfly-naked%E2%80%9D/> [20/07/2021].
- MANGIRON, C., O'HAGAN, M. (2006). Game localisation: unleashing imagination with 'restricted' translation, *The Journal of Specialised Translation 6 (1)*, pp. 10-21.
- MUNDAY, J. (2004). Advertising: Some Challenges to Translation Theory, *The Translator*, Volume 10, pp. 199-219.
- MUNDAY, J., GAMBIER, Y. (2014). A conversation between Yves Gambier and Jeremy Munday about transcreation and the future of the professions. *Cultus. Journal of Intercultural Mediation and Communication*, 7, pp. 20–36.
- MTM LINGUASOFT (2015). *TransCreate, The Transcreation Process*.
- NORD, C. (1997) *Translating as a purposeful activity : functionalist approaches explained*, St. Jerome Pub.


- ORTIZ-SOTOMAYOR, J.M. (2007). An analysis of the praxis in global marketing industry from a translation studies perspective, *Multiple dimensions of international advertising*.
- PEDERSEN, D. (2014). Exploring the concept of transcreation – transcreation as ‘more than translation?’. *Cultus, The Journal of Intercultural Mediation and Communication, Transcreation and the Professions*, Volume 7.
- PELLETIER, B. (2012). Puma’s intercultural gaffe, *Gestion des risques interculturels. Entreprises & Management Interculturel*. <http://gestion-des-risques-interculturels.com/risques/puma-s-intercultural-gaffe/> [20/07/2021].
- RAND, P. (2017). Marketing Translation Vs. Transcreation: What’s the Difference? <https://www.linkedin.com/pulse/marketing-translation-vs-transcreation-whats-difference-paul-rand> [20/07/2021].
- SALES SALVADOR, D. (2005). Translational passages: Indian fiction in English as transcreation? In Branchadell, A., West, L.M. (eds.) *Less Translated Languages*, Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, pp. 189-205.
- SPINZI, C., RIZZO, A., ZUMMO, M. L. (2019). Translation or transcreation? Discourses, texts and visuals. Cambridge Scholars Publishing.
- TORRESI, I. (2010). Translating promotional and advertising texts. Manchester : St. Jerome
- TRAIN, M. (2011). 5 Marketing Translation Mistakes, Translate Media. <https://www.translatemedia.com/translation-blog/5-marketing-translation-mistakes/> [20/07/2021].
- WOODWARD-SMITH, E., EYNULLAEVA, E. (2009). A cross-cultural study of the translation and adaptation of advertisements for beauty products, *Perspectives*, pp. 121-136.

Cenni bio-bibliografici

Magdalena Księżkowska is a graduate of Italian Philology at the Jagiellonian University in Cracow, Law at the University of Law and Public Administration in Rzeszów and a PhD student in Linguistics at the University of Rzeszów. Her scientific interests include marketing and legal translations.

Magdalena Lipińska

Université de Łódź¹

 <https://orcid.org/0000-0001-7595-3517>
magdalena.lipinska@uni.lodz.pl

Le trésor des priamèles bibliques du *Livre des Proverbes* – analyse sémantique

The treasure of biblical priamels from the *Book of Proverbs* – a semantic analysis

Abstract: *Novitas* is emphasized in biblical priamels from the *Book of Proverbs* both from the point of view of subject matter and their linguistic form. The validity of their subject matter stems from the fact that they belong to wisdom literature, which, according to the intentions of their authors, was supposed to be the canon of conduct for the whole society. The researched proverbs depict the art of life being of potential interest to the recipient from the 21st century. Despite being marked by the realities from a different epoch, these sentences are still attractive content-wise. Next to individual references to the force majeure we find in priamels still valid comments on the human nature as well as timeless philosophy of life based on moderation, especially useful in the epoch of predominating consumerism. Explicit moral norms precisely define first and foremost types of behaviour and attitudes which we should avoid as well as those which are welcome.

Keywords: art of living, *Book of Proverbs*, priamel, proverb, semantic analysis

Introduction

J'implore de toi deux choses, ne les refuse pas avant que je meure : éloigne de moi mensonge et fausseté, ne me donne ni pauvreté ni richesse, laisse-moi goûter ma part de pain, de peur qu'étant comblé, je ne me détourne et ne dise : qui est Yahvé ? et qu'indigent je ne dérobe et ne m'en prenne au nom de mon Dieu. (30.7-9)

¹ Université de Łódź, Faculté de Philologie, Institut de Philologie Romane, Pomorska 171/173, 91-404 Łódź, Pologne.

Les phrases ci-dessus qui proviennent du *Livre des Proverbes*, et qui constituent un exemple de proverbe nommé priamèle numérique, bien qu'elles aient été créées il y a au moins 2400 ans, peuvent être les mots d'une prière d'un homme croyant contemporain. Elles expriment un désir profond de leur auteur et l'essence d'un certain art de vivre. Le proverbe en question n'est pas le plus typique des priamèles qui appartiennent à cette collection, entre autres, parce que dans la plupart de ces parémies nous ne voyons pas de référence à la force supérieure bien qu'elles fassent partie de la Bible. Quels sont les traits sémantiques des priamèles du *Livre des Proverbes* ? Est-ce que l'homme du XXI^e siècle, conscient des méandres de sa pensée au fil des époques, des disputes philosophiques sur l'existence du monde extérieur, de Dieu et de l'homme lui-même, est-ce qu'il peut encore trouver dans ces proverbes une image intéressante d'un art de vivre ? Voilà des questions auxquelles ce travail tente d'apporter une réponse.

1. L'état des recherches

156

Le livre des Proverbes, dont le titre original était (משלי שלמה) Míshlê Shēlōmōh (Les proverbes de Salomon), est l'un des cinq livres sapientiaux de l'Ancien Testament, à côté du *Livre de Job*, de *Qohélet* (ou de *l'Ecclésiaste*), du *Livre de Ben Sira* et de *la Sagesse de Salomon*. Les débuts de la création de ces livres datent de l'époque perse, plus précisément du retour des Israélites de l'exil à Babylone au VI^e siècle. A cette époque, des rapatriés tentaient de sauver l'essentiel du patrimoine religieux et littéraire d'Israël. Autour des années 400 avant notre ère, le Pentateuque fut déjà constitué dans la forme que nous lui connaissons. (Gilbert 2003 : 10) *Le livre des Proverbes* était attribué à Salomon, roi d'Israël dont le règne s'étend de 970 à 931 av. J.-C. et qui a succédé à son père, le roi David, fondateur de la lignée des rois de Juda. On sait pourtant que bien que beaucoup de ces phrases soient rassemblées par les gens de la cour sur ordre de Salomon, néanmoins il y a un groupe considérable de parémies d'origine étrangère, ce dont témoignent les titres des proverbes dans *Le livre: Paroles d'Agur* et *Paroles du roi Lemuel*. Agur i Lemuel appartenaient à la tribu Massa au nord-ouest de l'Arabie. Les biblistes s'accordent à dire qu'une grande partie du *Livre des Proverbes* provient des sources égyptiennes (dans les proverbes 22.17-23.14 on voit des analogies aux *Sentences d'Aménémopé* du XII av. J.Ch.), assyriennes (les *Dires d'Ahiqar*) et mésopotamiennes, antérieures à l'époque perse.

Le terme hébreu (פְּתִימָה) *Mahle* (proverbe) a un sens différent de celui en usage dans la parémiologie moderne. Dans le *Livre des Proverbes*, à côté

des parémies peu nombreuses comprises comme formes sentencieuses concises, généralement connues et appartenant à la langue courante, on trouve non seulement des proverbes simples à construction binaire, mais aussi des poèmes – formes sapientiales plus développées. Les proverbes numériques, c'est-à-dire les priamèles à plusieurs éléments cités, dans lesquelles le nombre de ceux-ci est précisé, constituent un groupe à part.

La priamèle est un type de proverbe dont le schéma formel spécifique est le suivant : les éléments cités (2 ou 3 ou 10...) + leur trait commun (une remarque qui s'applique à tous les éléments cités, laquelle peut les précéder ou suivre). Les priamèles constituent l'un des plus anciens groupes de proverbes. (Lipińska 2020 : 77)

D'après Frédéric-Guillaume Bergmann (1868 : 9–36), ce type de proverbe est apparu dans la poésie didactique de l'Inde ancienne aux environs de 1000 av. J.-C., dans les descriptions des fables, sous forme de résumé confirmant l'enseignement moral contenu dans ces paraboles. Il est possible que ces parémies soient passées, avec le bouddhisme, de la poésie sanskrite à la littérature chinoise et tibétaine. Les Hébreux les ont probablement adoptées des sources écrites babyloniennes car la Chaldée avait des relations commerciales et intellectuelles avec l'Inde. (Lipińska 2020 : 77)

Le terme *priamèle* vient du mot latin *proeambula* (*pro-* + *ambulare* – aller devant, précéder) désignant la partie la plus développée de ce type de proverbes, c'est-à-dire celle où il y a une juxtaposition d'objets, de traits, de phénomènes disparates et exprimés par des lexèmes simples ou des phrases complexes. Le terme *proeambula* a été propagé par les poètes allemands sous la forme *Préaml*, et après *Priamel*. (Bergmann 1868 : 28, Lipińska 2020 : 81)

Cette notion désignait une strophe dans la poésie lyrique-didactique, parfois triviale et banale, simple et ayant un caractère folklorique. Il faut la situer entre, d'un côté, le proverbe exprimant une vérité générale et abstraite, et d'un autre, la parabole – une forme poétique, épico-didactique, confirmant cette vérité par un exemple de la vie quotidienne. La priamèle contient, comme le proverbe et la sentence, une vérité générale, mais celle-ci est précédée ou suivie d'exemples plus ou moins nombreux qui l'illustrent. (Lipińska 2020 : 81) Quelques-uns de ces proverbes, même aujourd'hui, appartiennent à la langue courante, p. ex.

Amour, gloire et beauté – des mots qui font rêver. Les enfants et les fous disent la vérité.

ou sont communément connues en tant que sentences :

Deux choses sont infinies, l'univers et la bêtise humaine, mais pour l'univers je n'en ai pas la certitude absolue. (Einstein)

Les priamèles chiffrées (numériques) étaient assez populaires, surtout autrefois, ce dont témoigne leur grand nombre dans les sources parémiographiques aussi bien françaises que polonaises².

2. L'analyse sémantique

Les conclusions tirées de l'analyse sémantique se rapportent à l'analyse sémique à laquelle on a soumis les éléments cités, au caractère religieux *vs* non religieux des priamèles et à l'image de l'homme et à la description de son art de vivre contenue dans ces proverbes.

L'analyse des éléments cités précédés ou suivis d'un trait commun permet d'observer quels phénomènes apparaissaient parallèlement dans la conscience des auteurs des priamèles, et quels universaux sémantiques s'avéraient dominants ou étaient associés ensemble dans la plupart des cas. On apprend comment on apprivoisait la réalité grâce à une pensée intelligente, en trouvant certaines règles dont la formulation avait facilité la vie aux générations antérieures mais aussi facilitait celle des générations contemporaines, étant donné l'universalité de ces proverbes et leur caractère intemporel. On peut donc trouver dans ces phrases une description précieuse d'un art de vivre.

Ce sont les universaux biologiques qu'on mentionne dans la plupart des cas. Ils sont rendus par les classèmes suivants: les animaux : [- Hum +Anim] (13 exemples), les parties du corps [+Pars Hum] (11 exemples) et

² En voilà quelques exemples français: « Cinq choses sont contre nature: belle femme sans amour, ville marchande sans larrons, jeunes enfants sans gaillardise, greniers sans rats et chiens sans puces »; « Deux beaux jours pour l'homme sur terre: quand il prend femme et qu'il l'enterre »; « Quand la femme est malade il y a deux peurs dans la maison: qu'elle meure et qu'elle en réchappe »; « De cinq choses Dieu nous garde: de salaison sans moutarde, de chambrière qui se farde, d'un valet qui se regarde, d'un pauvre repas qui tarde et d'un coup de hallebarde ». Et encore quelques exemples polonais de priamèles numériques: « Trzy rzeczy pokazywać w oknie źle się zdarza, to je: żony, krzesiwa tudzież kałamarza; żonę kto upodoba, krzesiwo zmięknije, kałamarz z surowego powietrza zblednije » – Trois choses ne sont pas bonnes à montrer à la fenêtre: sa femme, un briquet ainsi qu'un encier: la femme peut plaire à quelqu'un, le briquet se gâtera, l'encre exposé à l'air frais pâlera; « Trzy rzeczy na świecie goją ludzkie rany: dziewczeczka, kwatereczka, woreczek napchany » – Trois choses au monde calment les douleurs humaines: une jeune fille, un verre et une bourse bien remplie; « U żołnierza trójka: gorzałka, lulka i dziewczyna Anulka » – Chez le soldat, il y en a trois: l'eau-de-vie, la cigarette et la fille Annette; « Cztery rzeczy nie do rzeczy: noga w szczudle, a mysz w pudle, koza w sadzie, Rusin w radzie » – Quatre choses pas au point: une jambe en échasses et une souris dans une boîte, une chèvre dans le verger, un Russe au conseil.

les personnes [+Anim +Hum] (9 exemples). Parmi les animaux, on trouve aussi bien des mammifères que des oiseaux, des insectes ou des reptiles : le cheval, l'âne, les damans, le lion, le bouc, le moineau, l'hirondelle, l'aigle, le coq, les fourmis, les sauterelles, le serpent et le lézard. Les parties du corps citées expriment le plus souvent d'une façon figurée (surtout par le mécanisme de la synecdoque *pars pro toto* ou moins souvent par la métonymie) des caractéristiques humaines définies, ce qui les situent, de ce point de vue, parmi les universaux psychologiques, p. ex. *les yeux hautains, la langue menteuse, les mains qui versent le sang innocent, le cœur qui médite des projets injustes, les pieds qui se dépêchent de courir au mal, la langue cachottière, les cœurs des rois*. La personne mentionnée le plus souvent, c'est une femme, p. ex. stérile, détestée ou querelleuse. Parmi les personnes définies par leur rôle social, on cite deux fois le roi, une fois un esclave et une servante. Les termes en question reflètent évidemment le type de relations sociales caractéristiques de l'époque où les priamèles ont été créées et constituent en même temps des universaux culturels. Des dénominations intemporelles des types humains sont marquées axiologiquement et appartiennent aux universaux psychologiques : *le faux témoin, celui qui provoque des conflits, un homme stupide, un fou, un sage, un traître*. Les lexèmes non marqués sont moins nombreux : *un homme, une femme*.

Le classème [- Anim - Abstr + Concr] se rapporte à 10 exemples qui sont les suivants: des minerais dont l'argent et l'or, des types d'arme: une massue, une épée et une flèche, des objets de la vie quotidienne; du charbon, du bois, un toit, un rocher et un bateau. Les minerais se laissent compter parmi les universaux cosmogoniques, et des armes parmi les universaux culturels. Le classème [Elm] apparaît dans sept éléments cités et il faut situer ces notions parmi les universaux cosmogoniques : la neige, la pluie, le ciel, le vent, la terre, l'eau, le feu. Dans sept exemples, les éléments cités se rapportent à des notions abstraites [+ Abstr], p. ex. les actions de : *enlever un habit, verser du vinaigre, battre le lait, frapper le nez, provoquer la colère*. Pour résumer, les éléments cités sont très diversifiés du point de vue des sèmes génériques et des universaux sémantiques. Dans la plupart des cas, on juxtapose des classèmes différents. Il semble clair que les auteurs des priamèles visaient à obtenir un effet de surprise et de paradoxe.

On observe pourtant une règle: presque dans toutes les priamèles, on cite des personnes avec d'autres éléments: des objets, des phénomènes de la nature, des animaux ou des notions abstraites. C'est bien compréhensible car les proverbes en question, comme la plupart des parémies, se rapportent aux affaires des hommes. La cooccurrence des classèmes qui se répète nettement, c'est: [+Hum +Anim] avec [-Anim -Abstr +Concr], ou sa variante : [ParsHum +Anim] avec [-Anim -Abstr +Concr] ou la

juxtaposition de l'élément-clé, c'est-à-dire d'une personne avec des objets. Cette cooccurrence a un caractère dépréciatif pour l'homme :

(27.21) On juge la qualité de l'argent à l'aide du creuset et celle de l'or à l'aide du fourneau mais celle de l'homme d'après le bien que les autres disent de lui; (27.15-16) Une gouttière qui coule sans cesse un jour de pluie et une femme querelleuse se ressemblent : celui qui les retient retient du vent et sa main cherche à attraper de l'huile; (26.3) Le fouet est pour le cheval, le mors pour l'âne et le bâton pour le dos des hommes stupides; (6.16-19) Il y a six choses que l'Éternel déteste, et même sept dont il a horreur : les yeux hautains, la langue menteuse, les mains qui versent le sang innocent, le cœur qui médite des projets injustes, les pieds qui se dépêchent de courir au mal, le faux témoin qui dit des mensonges et celui qui provoque des conflits entre frères.

Voilà des exemples d'autres types de cooccurrence:

(30.29-31) Il y en a trois qui ont une belle allure, même quatre qui ont une belle démarche: le lion, le plus puissant des animaux, qui ne recule devant personne, le cheval tout équipé, ou encore le bouc, et le roi à qui personne ne résiste; (30.15-16) Trois choses sont insatiables, quatre ne disent jamais « Assez » : le séjour des morts, la femme stérile, la terre qui n'est pas saturée d'eau, et le feu qui ne dit jamais « Assez ».

De toutes les priamèles du *Livre des Proverbes*, il n'y en a que trois dans lesquelles on trouve les mots Éternel et Yahvé qui se rapportent à Dieu³ (6.16-19 ; 17.3; 30.7-9) et une fois le mot Dieu (30.7-9). Ce qui est lié aux croyances, c'est encore *le séjour des morts* mentionné dans la priamèle 30.15-16 : 866. Bien que les parémies analysées fassent partie d'un texte biblique, elles appartiennent donc décidément beaucoup plus au profane qu'au sacré. Cette constatation confirme la conclusion du prêtre Janusz Kręcidło qui a examiné les termes sapientiaux dans le *Livre des Proverbes* du point de vue sémantique: « Or l'analyse sémantique des termes sapientiaux les plus importants dans Prov. 1,1 -7 montre nettement que nous y avons affaire plutôt à la langue existentielle qu'à la terminologie théologique scientifique »⁴. (Traduction : M. Lipińska) Cela n'empêche pas pourtant que l'auteur constate dans un autre travail « que même là où les fondements théologiques pour les enseignements ne sont pas donnés clairement, il faut comprendre ces enseignements dans le contexte plus large des croyances de l'auteur du *Livre* que « La connaissance commence par la crainte de l'Éternel » (1, 7) [...] L'examen des références à Yahvé dans des fragments particuliers du livre fait constater que la motivation religieuse accompagnait des enseignements particuliers déjà à l'étape de leur formulation dans la tra-

³ Dans certaines traductions l'Éternel est remplacé par Yahvé.

⁴ „Otóż analiza semantyczna najważniejszych terminów mądrościowych w Prz. 1,1-7 pokazuje wyraźnie, że mamy tutaj do czynienia raczej z językiem egzystencjalnym niż z naukową teologiczną terminologią”. (Kręcidło 2006)

dition orale. S'il s'agit du contexte théologique du *Livre des Proverbes*, selon nous, il faut l'envisager en lien avec le contexte social car dans cette culture, il n'y avait pas de distinction entre les domaines du sacré et du profane ». (Kręcidło 2015)⁵ (Traduction : M. Lipińska)

L'image de l'homme qui apparaît dans le contenu des priamèles est en général négative. Les proverbes stigmatisent le plus souvent les défauts humains et la description des vices a plusieurs aspects, est précise et nuancée. Parmi les fautes morales les plus importantes à éviter, on trouve: l'orgueil, la fierté, la vanité (6.16-19, 30.32), le mensonge, l'hypocrisie, le meurtre, le fait de blesser autrui, de méditer des projets injustes, de nuire aux autres, la mal-honnêteté, la fausseté (6.16-19), le faux témoignage (mentionné dans deux parémies: 6.16-19 i 25.18), le fait de provoquer des conflits, le caractère querelleur (dans trois priamèles : 6.16-19, 26.21 et 27.15), le fait de troubler la paix, l'harmonie, l'amour parmi les frères (6.16-19). En plus de cela, on trouve: la trahison (25.19), l'absence d'empathie (25.20), la stupidité (mentionnée dans quatre proverbes 26.1, 26.3, 30.21-23, 30.32-33), un caractère insatiable (30.15-16) et le potinage (25.23). Dans d'autres proverbes, nous trouvons, p. ex. la vérité concernant la valeur d'un homme, laquelle est confirmée par la vie (et plus précisément par Dieu (17.3), entre autres par les paroles respectueuses d'autres gens (27.21)) ou une remarque sur les limites de la pensée humaine qui concernent la connaissance de la nature et les motifs du comportement de l'homme (25.3, 30.18-19). On souligne la nature humaine inévitablement périssable (30.15-16) et le caractère immuable de l'ordre social fondé sur l'inégalité (30.21). Bien que plusieurs siècles se soient écoulés depuis la création de ces proverbes, et que les systèmes socio-politiques aient changé en évoluant dans une direction plus démocratiques et égalitaires, la vérité principale contenue dans ces phrases reste toujours actuelle. Ce qui n'empêche pas qu'on a aussi affaire à des anachronismes : dans les priamèles du *Livre des Proverbes*, seul le roi, le souverain est digne d'admiration 30.29-31.

L'image de Dieu est beaucoup moins précise que celle de l'homme, étant donné le caractère non religieux prépondérant des priamèles. Elle est créée à l'image de l'homme et, à vrai dire, caractérise mieux celui-ci qu'une force supérieure. Dieu est anthropomorphisé, p. ex. il hait, veut du mal aux hommes pécheurs, les déteste (6.16-19). L'Éternel met l'homme

⁵ „że nawet tam, gdzie teologiczne uzasadnienia dla poszczególnych pouczeń nie są wyraźnie podane, należy te pouczenia odczytywać w szerszym kontekście przekonania autora książki, że „bojaźń Pańska początkiem mądrości” (1, 7). [...] Prześledzenie odwołań do Jahwe w poszczególnych częściach książki każe stwierdzić, że religijna motywacja towarzyszyła poszczególnym pouczeniom już na etapie ich formułowania się w tradycji ustnej. Jeśli chodzi o kontekst teologiczny Księgi Przysłów, to należy go, w naszej opinii, postrzegać w łączności z kontekstem społecznym, gdyż w owej kulturze nie było rozróżnienia na sfery sacrum i profanum”. (Kręcidło 2015)

à l'épreuve pour le purifier des mauvaises inclinations (17.3), mais il constitue aussi un soutien moral et une source d'espoir pour l'homme (30.7-9).

La description de l'art de vivre trouvée dans les priamèles a, comme nous l'avons déjà mentionné, un caractère généralement négatif et axiologique. Le code éthique qui découle de ces parémies indique des défauts plus au moins incompatibles avec des normes morales. La forme des priamèles numériques doubles permet de rendre le caractère scalaire des vices, p. ex. dans le proverbe suivant, le mensonge, l'orgueil, le meurtre appartiennent à des actions pires du point de vue éthique que le fait de provoquer des conflits.

(6.16-19) Il y a six choses que l'Éternel déteste, et même sept dont il a horreur : les yeux hautains, la langue menteuse, les mains qui versent le sang innocent, le cœur qui médite des projets injustes, les pieds qui se dépêchent de courir au mal, le faux témoin qui dit des mensonges et celui qui provoque des conflits entre frères.

La vie idéale que l'auteur demande à Dieu, est une existence libre de richesse et de pauvreté. La richesse conduit à la trahison et à l'oubli de Dieu, tandis que la pauvreté fait qu'on est enclin au vol et qu'on insulte Dieu (30.7-9).

Dans la description des exigences morales, on se réfère aux activités artisanales, aux réalités de la vie quotidienne, du travail (17.3, 30.32-33). Les remarques concernant la nature humaine ont souvent un caractère déterministe (25.3.).

Parfois, le conseil qui est le message d'une parémie, ne consiste ni à persuader, ni à dissuader mais à ne pas être concentré sur le mal :

(26.2) De même que l'oiseau s'échappe, que l'hirondelle s'envole, de même maudire sans raison n'a pas d'effet.

Selon certaines priamèles les vices humains exigent une peine sévère, p. ex.

(26.3.) Le fouet est pour le cheval, le mors pour l'âne et le bâton pour le dos des hommes stupides.

Les règles transmises faisaient partie de la sagesse de la nature. Dans le commentaire polonais aux proverbes numériques, on lit:

Aussi a-t-on besoin d'un savoir ordonné sur les phénomènes naturels et sur le monde qui nous entoure afin de mener une vie correcte. Grâce à ce savoir, l'homme non seulement sait s'adapter au monde extérieur mais aussi puise dans celui-ci les modèles pour son mode de vie. (Brzegowy et alii 2013 : 866)⁶ (Traduction : M. Lipińska)

⁶ „Również uporządkowana wiedza o zjawiskach zachodzących w przyrodzie i otaczającym świecie jest bowiem potrzebna do prowadzenia prawidłowego życia. Dzięki temu człowiek nie tylko potrafi dostosować się do zewnętrznego świata, ale też czerpie z niego wzorce dla swoich postaw życiowych”. (Brzegowy et alii 2013 : 866)

Il arrive également que cet ordre soit inversé, c'est-à-dire que c'est dans les phénomènes de la nature qu'on trouve des parallèles aux phénomènes de civilisation (30.24.)

Le fait d'indiquer des modèles à suivre dans la vie consiste non seulement à stigmatiser des vices mais aussi à mettre en relief les conséquences des mauvaises actions ou attitudes:

(25.23) Le vent du nord amène la pluie et la langue cachottière un visage irrité.

On consacre une place spéciale aux vices féminins. Quant à eux, les auteurs admettent qu'ils sont impuissants :

(27.15) Une gouttière qui coule sans cesse un jour de pluie et une femme querelleuse se ressemblent : celui qui les retient retient du vent et sa main cherche à attraper de l'huile.

3. La spécificité des priamèles du *Livre des Proverbes*

Les priamèles du *Livre des Proverbes* forment un groupe spécial de parémies non seulement parmi les proverbes mais aussi parmi les priamèles. Elles ne sont pas des dénominations métalinguistiques comme les proverbes prototypiques (Kleiber 1994) et d'autres priamèles bien connues. Autrement dit, les priamèles bibliques n'appartiennent pas à la langue courante, on ne peut pas les trouver dans les dictionnaires, donc la *celebritas* n'est pas leur trait définitoire.

Les priamèles du *Livre des Proverbes* ne constituent pas une collection homogène, ce qui a été démontré par leur analyse sémantique. Elles forment un groupe de parémies diversifiées génériquement. A cause de l'appartenance au discours littéraire, de leur caractère didactique, polémique, de leur forme fréquemment semblable à celle d'une définition et, dans certains cas, par le fait d'avoir un auteur précis, c'est-à-dire Salomon, les phrases en question sont proches génériquement des maximes bien que l'anonymat supposé des autres qui sont nombreuses, exclue celles-ci du groupe des maximes. On a noté un proverbe qui à cause de la présence d'un actualisateur relève des sentences. Les proverbes surtout numériques à plusieurs éléments ne sont pas des énoncés concis, marqués par une syntaxe simple, propre aux proverbes prototypiques.

En revanche, la *novitas* est soulignée dans les priamèles bibliques aussi bien du point de vue de leur contenu que de leur forme linguistique. L'importance du contenu vient de l'appartenance de ces phrases à la littérature

sapientiale qui, conformément aux intentions de leurs auteurs, devait constituer un modèle de comportement pour toute la société. La fonction poétique, qui est soulignée, s'exprime par plusieurs figures de style diverses et plus ou moins définitives pour les priamèles.

Les proverbes examinés rendent une description concrète d'un art de vivre qui peut intéresser le récepteur du XXI^e siècle. Malgré la marque d'une réalité qui appartient à une époque révolue, les phrases en question restent attrayantes du point de vue de leur contenu. À part des références peu nombreuses, d'ailleurs, à la force supérieure, on trouve dans les priamèles des remarques toujours actuelles qui concernent la nature humaine. Nous y découvrons aussi une philosophie de vie également intemporelle qui est guidée par la modération, chose particulièrement utile à notre époque du consumérisme dominant. Les normes morales explicites précisent d'une façon détaillée surtout des comportements et des attitudes qu'il faut éviter et aussi ceux qui sont souhaitables, p. ex. la nécessité de ne pas se concentrer sur le mal dans la vie, de puiser ses modèles dans la sagesse de la nature.

Dans les priamèles du *Livre des Proverbes*, nous retrouvons une vérité indéniable de notre appartenance à la communauté, du fait de partager avec nos semblables des siècles précédents les mêmes dilemmes moraux et l'espoir pour une vie réussie. Comment se fait-il que les gens du XXI^e siècle réussissent souvent tout dans la vie sauf leur vie, en paraphrasant les paroles de la chanson de Claude Lemesle⁷ ? Peut-être parce que nous ne remontons plus à l'origine des vérités et des lois morales formulées il y a deux millénaires et demi. Et même si nous ne les ignorons pas, les mettons-nous en pratique?

164

Bibliographie

- BERGMANN, F.-G. (1868). *La priamèle dans les différentes littératures anciennes et modernes. Extrait de la Revue d'Alsace*, Imprimerie et lithographie de Camille Decker, Colmar, Strasbourg.
- KS. BRZEGOWY, T., KS. COLACRAI, A. SSP, KS. ŁACH, J., KS. MICKIEWICZ, F. SAC, KS. TRONINA, A., KS. WARZECHA, J. SAC (réd.) (2013). *Pismo Święte Starego i Nowego Testamentu*, Edycja Świętego Pawła.

⁷ Les paroles de la chanson *Le Jardin du Luxembourg* (chantée par Joe Dassin) dont les auteurs étaient Vito Pallavicini et Salvatore «Toto» Cutugno, avec le texte français de Claude Lemesle : [...] Je voulais réussir dans ma vie Et j'ai tout réussi, sauf ma vie J'avais en moi un grain de folie Qui n'a pas poussé, qui n'a pas pris Dis-moi, c'que j'ai fait de ma vie Dis-moi, c'que j'ai fait de ta vie. [...] https://www.tekstowo.pl/piosenka,joe_dassin,le_jardin_du_luxembourg.html

- GILBERT, M. (2003). *Les cinq livres des Sages*. Paris : Les Éditions du Cerf.
- KLEIBER, G. (1994). Sur la définition du proverbe. In *Nominales*, Paris : Armand Colin, pp. 207–224.
- KRĘCIDŁO, J. (2006). Portret mędrca w Księdze Przysłów, 1,1-7. *Collectanea Theologica*, 76/1, pp. 5-25. http://bazhum.muzhp.pl/media//files/Collectanea_Theologica/Collectanea_Theologica-r2006-t76-n1/Collectanea_Theologica-r2006-t76-n1-s5-25/Collectanea_Theologica-r2006-t76-n1-s5-25.pdf [27/10/2020].
- KRĘCIDŁO, J. (2015). Kontekst społeczny i teologiczny Księgi Przysłów. *Warszawskie Studia Teologiczne*, XXXIII/x/2015, pp. 60-77. https://www.researchgate.net/publication/303312749_Kontekst_spoeczny_i_teologiczny_Ksiegi_Przyslow [27/10/2020].
- LIPiŃSKA, M. (2004). *L'équivalence des proverbes polonais et des proverbes français*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.
- LIPiŃSKA, M. (2020). *Le comique de phrases autonomiques polonaises et françaises. Analyse sémantique, stylistique et pragmatique*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego. https://www.tekstowo.pl/piosenka,joe_dassin,le_jardin_du_luxembourg.html [27/10/2020].

Notice bibliographique

Magdalena Lipińska, docteur d'État-ès-Lettres est professeure à l'Université de Łódź où elle travaille à l'Institut d'Études Romanes. Elle est l'auteure des monographies (p. ex. *Essais sur les priamèles polonaises*, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź 2006; *L'équivalence des proverbes polonais et des proverbes français*, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź 2004 ; *Les proverbes prototypiques polonais et français*, Oficyna Wydawnicza Leksem, Łask 2003 ; *Le comique de phrases autonomiques polonaises et françaises. Analyse sémantique, stylistique et pragmatique* (2020)) et de nombreux articles dans les domaines de la parémiologie, la phraséologie, la sémantique et des études contrastives. Elle participe aux travaux de la Section Phraséologique de l'Académie Polonaise des Sciences.

Lucyna Marcol-Cacoń

Università della Slesia¹

 <https://orcid.org/0000-0003-0332-3078>

lucyna.marcol@us.edu.pl

Dominika Dykta

Università della Slesia

 <https://orcid.org/0000-0003-3685-1782>

dominika.dykta@us.edu.pl

Covid-19 nei testi di stampa italiana

Covid-19 in the Italian press

Abstract: This article aims to present how the COVID-19 has influenced the current texts of the Italian press. We pay attention to the vocabulary relating to the pandemic in the most characteristic linguistic phenomena of the Italian language. We support the theoretical questions with examples taken from Italian newspapers (current articles). The goal of our work is to characterize *la vivacità espositiva*, the captivating titles, their nominalization, the phraseological verbs, the direct speech, cleft sentence, *il c'è presentativo*, *la dislocazione a sinistra*, whose purpose is mainly to simplify the language of the press and to make the text more attractive. The presence of neologisms, plasticisms, acronyms, and war metaphors are particularly characteristic of the press language during the pandemic. The language of the press occupies a special place among the sectoral languages, currently undergoing changes also due to the world situation during the pandemic.

Keywords: Italian language, Italian press, Covid-19

167

Introduzione

Il presente articolo si pone lo scopo di esaminare alcune scelte linguistiche sulle pagine dei giornali italiani attraverso le quali viene tracciato il Covid-19. Il corpus del presente contributo è costituito da frammenti di articoli provenienti da *repubblica.it* e *corriere.it* ed è stato trovato da marzo a luglio 2021 per presentare il contenuto attuale. Lo studio può essere anche di aiuto agli studenti polacchi di lingua italiana che si occupano delle problematiche della traduzione dei testi di stampa.

¹ Università della Slesia, ul. Bankowa 12, 40-007 Katowice.

I fenomeni linguistici pertinenti al Covid-19 sono stati integrati con gli esempi adeguati.

Secondo i traduttori, il linguaggio della stampa sta subendo la tabloidizzazione, il che significa che continua a diventare sempre più facile e accessibile al lettore. Si contraddistingue per le frasi semplici e colloquiali. Va tenuto presente che il linguaggio dei testi di stampa è più espressivo del linguaggio quotidiano e il suo compito principale è di attirare l'attenzione dei lettori.

Il linguaggio della stampa fa parte dei linguaggi settoriali. Il linguaggio settoriale è un linguaggio utilizzato in alcuni settori specializzati, caratterizzato da una terminologia tecnica spesso diversa dal lessico colloquiale (GRADIT : linguaggio settoriale 26/03/2021). La stampa è una fonte nella quale si trovano vari linguaggi settoriali, perché in un solo giornale si possono trovare argomenti politici, sportivi, economici e quelli dei temi attuali, come la pandemia (Asnaghi, Manzo, Nicolaci, Rocco 2005 : 143).

COVID-19 nella stampa

168

È interessante soffermarsi sull'acronimo stesso Covid-19 nonché sul suo genere grammaticale. La malattia Covid (del) 2019 deriva da : CO-rona VI-rus D-isease + anno d'identificazione 2019 e nella lingua corrente si è affermata principalmente, a causa anche dei media italiani, al genere maschile. L'acronimo Covid-19 coniato per dare nome a una nuova malattia è stato subito identificato con l'agente patogeno ossia il (corona)virus :

(1) *Coronavirus, le ultime notizie dall'Italia e dal mondo sul Covid*².

L'uso del genere femminile sembra apparire quasi esclusivamente nelle pubblicazioni di carattere scientifico :

(2) *La Covid viene spesso definita come malattia respiratoria [...]*³.

Sebbene l'uso dell'acronimo Covid al femminile possa sembrare la forma più adeguata, perché si parla di una malattia respiratoria, nella maggior parte dei casi si fa riferimento al genere maschile, il che è stato accettato dal punto di vista grammaticale da parte dell'Accademia della Crusca.

² https://www.corriere.it/salute/21_giugno_18/coronavirus-ultime-notizie-dall-italia-mondo-covid-7768f456-cffe-11eb-8ae4-82443567179f.shtml [28/06/2021].

³ <https://medicioggi.it/interviste/covid-19-non-e-solo-una-malattia-respiratoria/> [28/06/2021].

È utile rivolgere anche l'attenzione al fatto che il sostantivo Covid è nella maggior parte dei casi seguito da un trattino prima della cifra 19 :

(3) *Nessun decesso di persona positiva al test del Covid-19 è stato comunicato [...]⁴.*

Poiché nel caso dell'uso del trattino non vi sono regole ben precise nella lingua italiana, nella stampa italiana non mancano gli esempi in cui il Covid non è seguito dal trattino :

(4) *Il Covid 19 in variante Delta insegue gli ancora troppi non vaccinati [...]⁵.*

Analizzando i titoli degli articoli giornalistici dedicati al tema Covid-19 (e non solo) occorre mettere in rilievo il fenomeno della vivacità espositiva. Secondo Asnaghi, Manzo, Nicolaci e Rocco (2005 : 151-153) è uno dei tratti distintivi del linguaggio della stampa che si ottiene utilizzando le frasi brevi e concise con il vocabolario semplice :

(5) *Olimpiadi, niente spettatori a Tokyo causa Covid⁶.*

Da questo titolo il lettore può sapere subito che a causa della situazione epidemiologica gli spettatori non potranno partecipare alle Olimpiadi di Tokyo. Il messaggio, nonostante la brevità, semplicità e mancanza del verbo è molto chiaro.

169

Un altro elemento caratteristico del linguaggio di stampa è la formulazione dei titoli scioccanti il cui compito consiste nell'attrarre l'attenzione nonché presentare il contenuto degli articoli in modo sintetico.

(6) *Campania, la Pasqua amara del turismo : 2 milioni in fumo solo nel fine settimana festivo⁷.*

Questo titolo si riferisce alle perdite finanziarie significative causate dal Covid-19 durante le vacanze di Pasqua 2021. Le costruzioni come *Pasqua amara* e *2 milioni in fumo* sottolineano la situazione drammatica del turismo.

Da sottolineare è la presenza dei due punti nei titoli di stampa italiani, che divide il titolo in due parti e introduce nuovi contenuti che integrano la prima parte del titolo :

⁴ https://torino.corriere.it/piemonte/21_giugno_27/covid-piemonte-bollettino-oggi-27-giugno-31-nuovi-casi-nessun-morto-9ff9d55e-d754-11eb-9da9-c034b537f36a.shtml [28/06/2021].

⁵ https://corrieredelmezzogiorno.corriere.it/napoli/cronaca/21_giugno_29/verso-un-estate-inquieta-53808bc6-d89b-11eb-9951-45a0f6bfeb72.shtml [28/06/2021].

⁶ https://www.repubblica.it/sport/vari/2021/07/08/news/olimpiadi_tokyo_senza_spettatori-309515508/?rss&ref=twhr&fbclid=IwAR1DroIXGKoH0KH11R9hG7ksQKgzL-JwMZMnwx9qL6lazAeHyxik7aOq8Xw [09/07/2021].

⁷ https://napoli.repubblica.it/cronaca/2021/03/14/news/campania_zona_rossa_turismo_crisi-292153926/ [22.07.2021].

(7) *Il modello da imitare ora è un disastro : l'Italia della seconda ondata Covid vista dall'estero*⁸.

Analizzando il lessico della stampa contemporanea si nota anche la frequente presenza di neologismi. Vale la pena mettere in rilievo che nell'edizione 2021 del dizionario Nuovo Devoto-Oli vi sono circa 600 neologismi, tra cui molti termini sono legati alla situazione epidemiologica :

(8) *Nei prossimi giorni piazza Castello firmerà la delibera che permetterà ai farmacisti di tamponare anche in assenza di un medico*⁹.

(9) *[...] il contact tracing ci consente di guadagnare tempo e quarantenate subito i soggetti ad alto rischio[...]*¹⁰.

(10) *Se a gennaio 2020 si contavano 60 milioni di passeggeri al mese, nel primo lockdown si è scesi sotto i cinque milioni*¹¹.

(11) *È sempre più evidenziato il rischio di contagio non solo legato al droplet (micro gocce di saliva emesse durante una conversazione, n.d.r.) [...]*¹².

Il verbo *tamponare* è stato recentemente munito di una nuova accezione. Quanto al neologismo *contact tracing*, è utile notare che si tratta di un anglicismo ossia di un prestito di lusso visto che il suo equivalente italiano potrebbe essere *tracciamento dei contatti*. Soffermandosi sul verbo *quarantenate*, vale la pena notare che molto interessanti e frequenti sono le parole affini come *auto quarantena/ autoquarantena/ auto-quarantena* ovvero *auto isolamento/ autoisolamento/ auto-isolamento*. Sembra che siano voci che vedono ultimamente un rinnovato vigore. Un altro prestito è il sostantivo *lockdown*. Nel caso specifico si tratta di un prestito integrale dall'angloamericano che, nonostante il suo corrispondente italiano *confinamento*, viene usato piuttosto in versione inglese. Non stupisce il fatto che *lockdown* è diventata la parola dell'anno. Un altro neologismo di carattere globale proveniente sempre dalla lingua inglese è il prestito di lusso *droplet/ droplets* il quale potrebbe essere tradotto in italiano come *gocciolina/ goccioline* con riferimento alle goccioline infettanti.

⁸ <https://espresso.repubblica.it/attualita/2020/11/25/news/il-modello-da-imitare-ora-e-un-disastro-l-italia-della-seconda-ondata-covid-vista-dall-estero-1.356581/> [22/05/2021].

⁹ https://torino.corriere.it/cronaca/21_maggio_04/prezzo-tamponi-scende-25-euro-anche-piemonte-89145a80-ad10-11eb-b89d-9c2f0a2ddccd.shtml [14/07/2021].

¹⁰ <https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2020/03/28/la-protestaBari04.html?ref=search> [14/07/2021].

¹¹ https://milano.corriere.it/notizie/cronaca/21_luglio_14/trasporti-pubblici-tagli-due-milioni-euro-costretti-penalizzare-linee-pendolari-048f1fec-e416-11eb-9ca3-9397dc78a855.shtml [14/07/2021].

¹² https://milano.corriere.it/notizie/cronaca/21_maggio_16/festa-scudetto-inter-contagi-covid-c1cc6bd2-b5b3-11eb-a57d-536aceb5694d.shtml [14/07/2021].

L'uso dei termini stranieri, soprattutto in inglese, è diventato un fenomeno molto comune anche nel contesto del Covid-19, come illustrato dai seguenti esempi :

(12) *La Fiera di Bergamo torna ad ospitare manifestazioni ed eventi, dopo essere trasformata prima in ospedale da campo [...] e poi in hub vaccinale*¹³.

(13) *Brescia, vax per tutti gli over sessanta domenica 4 e mercoledì* 14¹⁴.

(14) *[...] i no vax francesi sono corsi al vaccino: circa due milioni*¹⁵.

(15) *Inoltre, il ritorno alla campagna è incrementato dalla possibilità di lavorare in smart working*¹⁶.

(16) *[...] niente più coprifuoco e sì a festival musicali e manifestazioni all'aperto ma con l'obbligo di esibire il Corona pass per tutti i partecipanti*¹⁷.

(17) *L'ospedale Dimiccoli di Barletta è Covid free*¹⁸.

(18) *[...] potrebbe verificarsi un boom di contagi*¹⁹.

I suddetti prestiti inglesi sono parole comunemente usate riguardo al tema del Covid-19. La loro presenza nella stampa italiana sembra essere principalmente dovuta alla comprensione immediata, all'economia linguistica nonché alla creatività espressiva. Per quanto riguarda il termine *hub vaccinale*, si tratta di un centro di raccolta destinato alla vaccinazione. Per il motivo di economia vengono sicuramente usati i prestiti (*no*) *vax* e *over*. Il prestito inglese *smart working* pur avendo l'equivalente italiano *lavoro agile* sembra essere più di moda e quindi di uso più frequente. Occorre notare

¹³ https://bergamo.corriere.it/notizie/cronaca/21_luglio_16/via-lunga-polo-riapre-punta-raddoppioservono-piu-spazi-8a21e22e-e5f7-11eb-bb0b-66fa8228d756.shtml [16/07/2021].

¹⁴ https://brescia.corriere.it/notizie/cronaca/21_luglio_02/brescia-vax-day-tutti-over-sessanta-domenica-4-mercoledi-14-5144c1b4-db03-11eb-a708-517ad1a2ece3.shtml [16/07/2021].

¹⁵ https://www.corriere.it/padiglione-italia-grasso/21_luglio_17/ma-chi-ci-garantisce-garanti-d9e0facc-e735-11eb-9bf6-eea1575c4502.shtml [16/07/2021].

¹⁶ https://www.corriere.it/la-lettura/21_luglio_09/lettura-anteprima-nell-app-entra-casaitalo-calvino-8c0d22be-e0df-11eb-a3a3-22bff11f91b7.shtml [16/07/2021].

¹⁷ https://corriereedelveneto.corriere.it/veneto/cronaca/21_giugno_16/covid-alto-adige-primotogliere-l-obbligo-mascherina-all-aperto-61a6f672-ce9b-11eb-b763-8fa917b59ca2.shtml [16/07/2021].

¹⁸ <https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2021/06/11/barletta-lospedale-dimiccoli-adesso-e-covid-freeBari07.html?ref=search> [17/07/2021].

¹⁹ https://roma.corriere.it/notizie/cronaca/21_luglio_03/magi-ordine-medici-entro-due-settimane-risaliranno-contagi-covid-4cd24036-db5b-11eb-a708-517ad1a2ece3.shtml [17/07/2021].

anche il ricorso alla parola *coronal covid pass* nella stampa italiana con la quale viene indicata una specie di patente di immunità. Simile e quindi anche molto prolifico è il prestito *covid free*. Occorre osservare che vi sono prestiti come *hub vaccinale* ovvero *boom di contagi*, i quali si usano in italiano unendo per l'appunto un elemento inglese con un elemento italiano.

Alle osservazioni appena fatte, vale la pena aggiungere che soppesando il lessico pertinente al Covid-19 si nota il ricorso a vocaboli rimasti nella lingua italiana dopo epidemie precedenti :

(19) «Attenzione a non far passare l'Italia per un lazzaretto [...]»²⁰.

(20) [...] è passato un anno dalla comparsa della peste del terzo millennio [...]»²¹.

Alle ponderazioni appena fatte, occorre aggiungere che nella stampa italiana si fa sovente ricorso al lessico militare e bellico al fine di descrivere la situazione di emergenza legata al Covid-19 :

(21) È molto importante spegnere i focolai quando esplodono [...]»²².

(22) Purtroppo l'unica cosa certa che oggi sappiamo è che quella del Covid è una guerra ancora lunga da combattere [...]»²³.

(23) «Sono stati mesi difficili, ma sapevamo che di fronte a un nemico sconosciuto la nostra arma doveva essere la conoscenza»²⁴.

Dagli esempi si evince che il Covid-19 viene descritto nella stampa in termini di un nemico ovvero avversario con il quale si combatte usando armi diverse.

Vale la pena prestare attenzione agli acronimi, oltre al Covid, che compaiono nella stampa italiana sia nei titoli che nel testo dell'articolo stesso. Si pensa qui alla DAD ossia didattica a distanza dopo la quale nasce l'acronimo DID ossia didattica integrata digitale. Ambedue vengono scritti talvolta con la minuscola come dimostrato dagli esempi :

²⁰ https://www.corriere.it/cronache/20_ottobre_05/nuovo-dpcm-no-governo-chiusure-bar-ristoranti-b8aca684-071c-11eb-a92a-d6e5260ddebbs.html [17/07/2021].

²¹ https://www.corriere.it/scuola/secondaria/21_aprile_09/prima-giornata-mondiale-lingua-latina-vaccino-speranza-giovani-f0cc70bc-990c-11eb-9898-68a50e5b3d06.shtml [17/07/2021].

²² https://www.corriere.it/salute/malattie_infettive/20_febbraio_27/coronavirus-ci-amaleremo-tutti-probabile-che-diventera-endemico-6b160e10-58a8-11ea-8e3a-a0c8564b-d6c7.shtml [17/07/2021].

²³ https://www.corriere.it/cronache/21_luglio_16/no-vax-covid-vaccino-scienza-a3223a92-e59a-11eb-b02e-abf05f14a13d.shtml [17/07/2021].

²⁴ https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2021/07/05/il-nostro-impegno-in-urgenza-per-la-bioanca-anti-covidAffari_e_Finanza55.html?ref=search [20/07/2021].

(24) *La Regione: "Il governo agisca per evitare dad e classi pollaio"*²⁵.

(25) *Il Consiglio di Stato: "L'opzione did è legittima"*²⁶.

La presenza di neologismi e di acronimi garantisce la sintesi e la brevità del messaggio, aumentando così la leggibilità e la chiarezza.

Negli articoli di stampa italiana è visibile anche la presenza di stereotipi, come ad esempio : *la rapina sempre brutale, incidente sempre tragico, operazione di polizia brillante, truffa colossale, fuga precipitosa*. Questo fenomeno è illustrato di sotto :

(26) [...] *chiuso per l'emergenza da Covid-19, con la refurtiva della brutale rapina a una donna 85enne [...]*²⁷.

La presenza di stereotipi, certe combinazioni permanenti di parole, è associata alla ripetizione, e quindi anche alla possibilità di una rapida acquisizione e comprensione delle informazioni da parte del lettore.

Il fenomeno della nominalizzazione è spesso presente nei testi di stampa italiani, soprattutto nei titoli. Questa condensazione del contenuto di un enunciato fa sì che i titoli degli articoli di giornale diventino, a livello linguistico, simili agli slogan pubblicitari (Serianni, Antonelli 2006 : 78). Lo scopo della nominalizzazione è di rendere più leggera l'espressione, semplificare il linguaggio nonché attirare l'attenzione del lettore :

(27) *Prove Invalsi 2021, il tonfo della Dad*²⁸.

(28) *Vaccini, oltre 4 milioni di dosi in Puglia*²⁹.

Leggendo i testi di stampa italiani si ha l'impressione che si utilizzino spesso i verbi fraseologici (molto più spesso che in polacco). I verbi fraseologici sono divisi in verbi lessicali (verbo + preposizione + infinito), il cui significato deriva dalla forma del dizionario (Foremniak 2018 : 85). Vi sono i verbi che esprimono un'azione che sta per essere eseguita ; per esempio : *avviarsi a, provare a, sforzarsi di* :

²⁵ <https://quotidiano.repubblica.it/edicola/home.jsp?ref=search> [17/07/2021].

²⁶ <https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2021/05/26/il-consiglio-di-stato-lopzione-did-e-legittimaBari01.html?ref=search> [22/07/2021].

²⁷ https://corrieredibologna.corriere.it/bologna/cronaca/20_marzo_27/ravenna-anziana-aggredata-casa-tre-3-minorenni-trovati-refurtiva-404648bc-700e-11ea-a9c1-ec6ac-27c99d4.shtml [17/03/2021].

²⁸ https://www.corriere.it/scuola/medie/cards/prove-invalsi-2021-tonfo-dad-maturita-studenti-ne-sanno-come-terza-media/caporetto-apprendimenti_principale.shtml [14/07/2021].

²⁹ https://bari.repubblica.it/cronaca/2021/07/13/news/covid_lopalco_vaccinare_presto_per_evitare_restrizioni-310223909/ [14/07/2021].

(29) *Intanto tutta la regione si avvia ad entrare in zona rossa*³⁰.

Vi sono poi quelli che esprimono un'azione che inizia ; ad esempio : iniziare a :

(30) *Covid a Bergamo, 46 nuovi casi e le terapie intensive iniziano a svuotarsi*³¹.

Verbi che esprimono un'azione che termina ; per esempio : finire di, terminare di, rinunciare a :

(31) [...] *ma non possiamo finire di vivere per un virus gestibile*³².

Il secondo tipo sono i verbi fraseologici grammaticali formati dalla combinazione di un verbo dal significato ampio, che acquisisce un nuovo significato grazie a una struttura specifica: verbo dal significato ampio + preposizione + infinito (Foremniak 2018 : 89). Vi sono quindi verbi che esprimono un'azione che sta per iniziare ; per esempio : essere/sembrare sul punto di, essere in procinto di :

(32) *Dopo settimane di discesa, l'epidemia sembra sul punto di rialzare la testa*³³.

174 Vi sono anche verbi che esprimono un'azione che inizia : mettersi a :

(33) *Covid, se il politico si mette a fare lo scienziato*³⁴.

E vi sono alla fine verbi che esprimono un'azione che continua : stare + gerundio, stare a, andare avanti a, continuare a + infinito :

(34) *In Russia la variante Delta sta facendo precipitare la situazione*³⁵.

³⁰ https://corrieredibologna.corriere.it/bologna/cronaca/21_marzo_12/lotto-sospetto-astrazeneca12000-dosi-iniettate-emilia-21d64600-830b-11eb-850d-4e5ffd317548.shtml [17/03/2021].

³¹ https://bergamo.corriere.it/notizie/cronaca/21_giugno_03/covid-bergamo-46-nuovi-casi-terapie-intensive-iniziano-svuotarsi-31b1dce8-c48c-11eb-9211-eb63e72b00a2.shtml [14/07/2021].

³² https://www.repubblica.it/politica/2020/03/01/news/boccia_coronavirus_governo_misure-301022684/ [14/07/2021].

³³ https://www.repubblica.it/cronaca/2021/07/08/news/variante_in_15_regioni_impennata_di_contagi_speranza_tifiamo_italia_ma_con_la_mascherina_-309573099/ [15/07/2021].

³⁴ https://www.repubblica.it/salute/2021/05/03/news/covid_se_il_politico_si_mette_a_fare_lo_scienziato-299185320/ [15/07/2021].

³⁵ https://www.repubblica.it/esteri/2021/06/27/news/coronavirus_nel_mondo_contagi_situazione_news-307871629/ [15/07/2021].

L'accumulo dei verbi fraseologici di vario tipo nel linguaggio della stampa semplifica il testo e lo rende più accessibile al lettore.

Da segnalare è anche il fenomeno della dislocazione a sinistra. Usando questa costruzione, l'oggetto che di solito segue il verbo viene spostato all'inizio della frase. Vi è anche un pronome aggiuntivo che ripete l'informazione :

(35) *Il cambiamento l'abbiamo subito, il vero problema ora è se sceglierlo, cioè se cambiare noi stessi*³⁶.

Un altro fenomeno interessante a livello sintattico è la cosiddetta frase scissa. Questa costruzione è il risultato della divisione di una frase semplice ed è formata dalla frase principale, con il verbo *essere* dentro, il quale serve a sottolineare il fatto nuovo, e dalla proposizione introdotta da *che* con la funzione del pronome relativo o congiunzione, dopo il quale viene spiegato il fatto precedentemente menzionato (Bonomi 2002 : 214-215). Questo tipo di costruzione viene utilizzato per enfatizzare un dato elemento di una frase :

(36) *Per non rischiare di contagiarmi con il Covid mi è stato detto di non andare più a scuola in presenza e questa è stata la sofferenza maggiore*³⁷.

Una struttura altrettanto interessante, che i linguisti hanno segnalato negli ultimi anni, è il cosiddetto *c'è* presentativo. Nell'attuale stampa italiana questo procedimento sta prendendo sempre più piede e il suo scopo è di attirare l'attenzione sull'introduzione di nuove informazioni (De Blasi 2010 : 63). In questa specifica costruzione, *c'è / ci sono* è seguito da un sostantivo e quindi da una proposizione :

(37) *Covid, c'è un gruppo sanguigno che corre meno rischi*³⁸.

Nei testi di stampa italiani compaiono interessanti combinazioni nome-aggettivo *che*, con il loro uso ripetuto e frequente, diventano collocazioni :

(38) *Fuori il Covid ha ripreso a galoppare, il sistema economico che si era illuso con una mini boccata di ossigeno ricomincerà ad affondare*³⁹.

³⁶ <https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2021/07/10/la-gente-del-festival-che-va-a-caccia-di-idee-e-di-buona-politicaBologna02.html?ref=search> [20/07/2021].

³⁷ <https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2021/06/16/alice-da-boit-mi-piacerebbe-seguire-zootecniaFirenze02.html?ref=search> [20/07/2021].

³⁸ https://www.repubblica.it/salute/2020/10/21/news/covid_c_e_gruppo_sanguigno_che_corre_meno_rischi-271313221/ [17/07/2021].

³⁹ https://corrierefiorentino.corriere.it/firenze/notizie/editoriali_e_opinioni/20_ottobre_22/coraggio-che-manca-politica-9d426e76-1453-11eb-8c7d-0424e4615d52.shtml [17/07/2021].

(39) *Ed è anche una bella ventata di ottimismo, perché i cantieri non si sono fermati, nessuno pensa che il Covid abbia scritto la parola fine per il turismo*⁴⁰.

(40) [...] *arriva un raggio di sole su un settore gravemente danneggiato dalle necessarie misure di contenimento della pandemia*⁴¹.

Si precisa che tra le suddette collocazioni, tutte e tre in tono positivo, la prima, *la boccata di ossigeno*, è quella usata più frequentemente nel contesto del Covid-19. È interessante anche la presenza del prefisso *mini*, tipico, accanto a *maxi*, del linguaggio giornalistico e pubblicitario, impiegato per indicare “qualità minore” (Grossmann, Rainer 2004 : 150).

Un fenomeno che merita attenzione è la presenza dei cosiddetti *platismi* o parole di plastica, cioè quelle che hanno segnato la loro presenza in un linguaggio generale, per poi diventare termini legati a uno specifico linguaggio specialistico, infine rientrate spesso per il linguaggio dei mass media, nell’uso colloquiale, ampliando così il loro ambito semantico :

(41) *Donata Cobiانchi, 59 anni, riassume così lo tsunami che si è abbattuto sull’Italia con la pandemia da coronavirus [...]*⁴².

176

Frequente è anche il discorso diretto, che compare nella maggior parte degli articoli di giornale (Bonomi, Masini, Morgana 2003 : 135-138). Grazie all’introduzione del discorso diretto, le informazioni comunicate sono meno astratte e cessano di essere chiuse in forme difficili da essere comprese e ricordate da un destinatario medio (Kula, Grzelka 2012 : 9) :

(42) *L’immunologa Viola: «Israele è ben organizzato, piccolo e ha tutte le dosi ma il Regno Unito non deve essere un esempio. L’Italia? Scegliendo AstraZeneca ha rinunciato all’immunità di gregge»*⁴³.

(43) *Se il lockdown si cura con i libri: «I miei animali letti da Camilla»*⁴⁴.

⁴⁰ https://roma.corriere.it/notizie/cronaca/21_aprile_21/roma-si-risveglia-ecco-super-hotel-ma-adesso-bisogna-tagliare-burocrazia-ad67da0c-a224-11eb-b3ed-ee5b64f415b7.shtml [17/07/2021].

⁴¹ https://corrieredelveneto.corriere.it/veneto/politica/21_febbraio_27/veneto-rischia-ma-fine-resta-zona-gialla-f211afd6-78ce-11eb-92a3-f55819ef8a83.shtml [17/02/2021].

⁴² https://www.corriere.it/cronache/21_marzo_12/donata-postina-che-apri-l-ufficio-codogno-piena-zona-rossa-ho-imparato-essere-piu-sensibile-402ff324-8277-11eb-8fd7-3fd81ad54bdb.shtml [16/03/2021].

⁴³ https://www.corriere.it/salute/cardiologia/21_febbraio_10/covid-varianti-contagio-perche-paesi-che-vaccinano-piu-restano-lockdown-2503f862-6bd3-11eb-8932-bc0ccdbe2303.shtml [17/02/2021].

⁴⁴ <https://magazine-italia.it/se-il-lockdown-si-cura-con-i-libri-i-miei-animale-letti-da-camilla/> [17/02/2021].

Conclusioni

L'analisi del linguaggio della stampa italiana legato alla pandemia è un fenomeno nuovo. La stessa parola Covid-19 risulta un acronimo scritto nei giornali in vari modi. Generalmente la stampa italiana, non solo riguardante il Covid, si distingue per la vivacità espositiva, i titoli accattivanti, compresi quelli con i due punti, la loro nominalizzazione, i verbi fraseologici, il discorso diretto. Fenomeni interessanti sono anche la frase scissa, il c'è presentativo nonché la dislocazione a sinistra. I suddetti mezzi tendono a rendere più accattivante il testo, enfatizzare ciò che si considera più importante e semplificare il linguaggio rendendolo più chiaro, comprensibile e quindi più accessibile al lettore italiano.

Da segnalare, per quanto riguarda la pandemia, è la presenza di molti neologismi, come *lockdown* o *tamponare*, anglicismi come *no vax* o *smart working*, sigle come *DAD* o *DID*, collocazioni come *boccata di ossigeno*, plattismi, come *terremoto* o *tsunami*. Negli articoli, attraverso le metafore belliche, la pandemia viene presentata nei termini di guerra. Gli esempi sopra menzionati mostrano che la lingua dei testi di stampa italiana si adatta in modo flessibile al profilo del destinatario, e gli ultimi tempi di pandemia hanno modificato il linguaggio della stampa.

Bibliografia


- ASNAGHI, E., CONO, M., NICOLACI, P., ROCCO, R. (2005). *Grammatica italiana: Comunicazione e testi*. Padova-Novara : Cedam.
- BONOMI, I. (2002). *L'italiano giornalistico*. Firenze : Franco Cesati.
- BONOMI, I., MASINI, A., MORGANA, S. (2003). *La lingua italiana e i mass media*. Roma: Carocci.
- DE BLASI, G. (2010). *L'italiano giornalistico. Aggiornamento 2010-2017. Tesi di laurea*. <https://fdocumenti.com/documento/litaliano-giornalistico-aggiornamento-2010-diversita-il-linguaggio.html> [20/06/2021].
- DE MAURO, T. (1999-2007). *GRADIT : Grande dizionario italiano dell'uso*. 8 voll., Torino-UTET.
- FOREMNIAK, K. (2018). *Włoski w tłumaczeniach. Gramatyka*. Warszawa : Preston Publishing.
- GROSSMANN, M., RAINER, F. (2004). *La formazione delle parole in italiano*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- GRZELKA, M., KULA, A. (2012). Mowa niezależna w przekazie medialnym a podstawowe funkcje informacji dziennikarskiej (część 3). *Poznańskie Studia Polonistyczne Seria Językoznawcza*, t. 19 (39), z. 1, pp. 9-21.
- SERIANNI, L., ANTONELLI, G. (2006). *L'italiano : istruzioni per l'uso. Storia e attualità della lingua italiana*. Milano : Mondadori.

Cenni bio-bibliografici


Dominika Dykta, italianist, PhD in humanities in the field of linguistics, works at the Faculty of Humanities of the University of Silesia. Her research interests are Italian dialectology, sociolinguistics, and Italian press language. Author of a book on the cognitive analysis of code change between Italian and dialect and articles on the Italian dialect.


Lucyna Marcol-Cacoń, italianist, PhD in humanities in the field of linguistics, works at the Faculty of Humanities of the University of Silesia. Her research interests are translation of specialized Italian texts. Author of articles on traductology, psychology and contrastive linguistics.

Lucia di Pace

Università di Napoli l'Orientale
 <https://orcid.org/0000-0003-0750-0473>
ldipace@unior.it

*Rossella Pannain*¹

Università di Napoli l'Orientale
 <https://orcid.org/0000-0002-8585-5176>
rpannain@unior.it



Discorso figurato e pandemia : una focalizzazione sulla metafora del PERCORSO

Figurative discourse and the pandemic : a focus on the JOURNEY metaphor

Abstract: Among the linguistic outcomes of the pandemic are the discourse strategies applied by speakers belonging to different sociolinguistic groups in different communicative contexts. In particular, the study highlights the widespread use in Italian of a densely figurative language, aimed at representing in an effective and cognitively manageable way the dramatic novelty of the phenomenon and the exceptionality of proposed measures (typically, on the part of institutions, politicians and the press), and at expressing the unique and emotionally charged nature of the new experience (typically, on the part of the ordinary speaker). Among different possible source domains, the study focuses on that of the JOURNEY, which appears to have been overlooked in the literature, though it constitutes, cross-linguistically, a fundamental resource for the representation of several aspects of human experience.

Keywords: Figurative language, Metaphor, Journey methaphor, pandemic, Italian

179

Introduzione

Parallelamente all'emergere e al diffondersi della pandemia da coronavirus si è sviluppato un rilevante interesse sul tipo di linguaggio utilizzato per parlare della pandemia stessa. Già nella primissima fase dell'emergenza sanitaria, numerosi lavori sono stati dedicati al diffuso

¹ Università di Napoli l'Orientale, Dip. di Studi Letterari, Linguistici e Comparati, Via Duomo 219 - 80138, Napoli.

impiego del linguaggio metaforico, che ha consentito a tecnici, politici e giornalisti di rappresentare in modo efficace la tragica novità, riportandola a domini concettuali noti. Tuttavia, la metafora è un meccanismo pervasivo nel pensiero e nel linguaggio (Lakoff & Johnson 1980) e non sorprende che anche il parlante comune vi abbia fatto ricorso per descrivere vissuti, esprimere sensazioni o commentare sviluppi della situazione emergenziale.

In particolare, sulla scorta di lavori ormai classici che collegano medicina e frame bellico (Sontag 1989), si è sviluppata un'ampia letteratura concentrata soprattutto sull'impiego del dominio della GUERRA da parte di politici, tecnici (immunologi, epidemiologi e così via) e giornalisti (in di Pace & Pannain 2020 viene riportata buona parte di questa letteratura riferita al contesto italiano). Qualche studio ha messo in evidenza come, accanto a quella bellica, siano state impiegate altre metafore, come quella delle CALAMITÀ NATURALI, o quella relativa ad altre MALATTIE, come la PESTE (Spina 2020). Pur riconoscendo l'esistenza di altri possibili frame concettuali, diversi autori hanno messo in rilievo come quello bellico risulti nettamente preponderante. Silvia Luraghi sul sito della Fondazione Feltrinelli, in una pagina dedicata alla "Metafora", pur ricordando gli altri possibili scenari, afferma che «Nessuna metafora però è più pervasiva di quella della guerra»². A conferma della tesi, si segnala uno studio internazionale (Wicke & Bolognesi 2020) condotto sul parlante comune, con dati tratti da Twitter, che mette in evidenza come la metafora bellica sia decisamente prevalente rispetto ad altre come la TEMPESTA o lo TSUNAMI, il MOSTRO, lo SPORT. Anche gli studi che scelgono uno sguardo molto ampio, come quello di Panasenko et Alii (2020) dedicato a metafore "trans-culturali" nel linguaggio dei media in sei diverse lingue europee, finiscono col ribadire il ruolo fondamentale della metafora bellica, pur individuando altri domini concettuali : quello dell'ANIMALE/BESTIA o delle CALAMITÀ NATURALI, a cui sono connesse anche le immagini della CATASTROFE, dell'APOCALISSE e, su questa deriva, del GIUDIZIO UNIVERSALE ed altre ancora.

Ad ulteriore conferma del riconoscimento di questo primato, diversi studiosi hanno colto gli aspetti negativi del frame bellico, auspicando lo spostamento verso altre cornici concettuali ; si segnala l'iniziativa di livello internazionale #ReframeCovid³, che intende coinvolgere gli stessi linguisti come proponenti di scenari alternativi.

² <https://fondazionefeltrinelli.it/metafora/#top>.

³ <https://sites.google.com/view/reframecovid/initiative>.

1. La metafora del PERCORSO

A chi si occupa di metafora risulta sorprendente che nei lavori ricordati non si faccia alcun riferimento ad un altro dominio di origine, quello del PERCORSO/VIAGGIO, che sin dai primi sviluppi della riflessione cognitivista sulla metafora è stato riconosciuto come fondante nella rappresentazione di una molteplicità di aspetti dell'esperienza (Johnson 1987 ; Lakoff & Johnson 1980 ; Lakoff 1993). Infatti, Brigitte Nerlich, su una pagina di divulgazione scientifica dell'Università di Nottingham, già nell'aprile 2020 segnalava che «people seem to have overlooked another, less conspicuous metaphor, the 'journey' metaphor», auspicando nel contempo un suo maggiore utilizzo da parte delle istituzioni⁴.

La metafora del PERCORSO probabilmente non è stata messa nel dovuto rilievo proprio perché talmente radicata da non essere più percepibile come tale. Questo lavoro si concentrerà proprio sul suo impiego per la rappresentazione linguistica dei diversi aspetti della pandemia, rintracciandolo ed analizzandolo in diverse categorie di parlanti : dal politico, al tecnico, al parlante comune. Lo studio ha cercato di incrociare il parametro della pervasività di questo frame (presenza in diversi tipi di locutori e in diversi contesti comunicativi) con quello della rivivificazione del processo metaforico. Proprio in quanto fondamentale da un punto di vista concettuale, la metafora del PERCORSO/VIAGGIO conosce numerosissime declinazioni di tipo ormai consolidato ed è, seppure inconsapevolmente, ampiamente presente nel linguaggio ordinario.

Tuttavia, in momenti e contesti particolari, il frame può riattivarsi come si è verificato nell'attuale contesto emergenziale, dando luogo a quelli che, tra gli altri, Kövecses (2010 : 35) definirebbe come usi creativi di una metafora convenzionale⁵. La riattivazione si coglie non solo nella creazione di nuove espressioni e nella variazione creativa di quelle ormai "sedimentate", spesso idiomatiche (Casadei 1999), ma anche nel rilevante tasso di densità dei costrutti metaforici. Tale densità si traduce tanto in un'alta frequenza d'impiego quanto nella sovrapposizione con altri domini concettuali. Proprio lo scenario del PERCORSO costituisce una cornice molto ampia che facilita le intersezioni che si evidenzieranno in questo lavoro.

L'analisi sarà di tipo qualitativo e non quantitativo proprio nella misura in cui sarà primariamente mirata a registrare il maggiore o minore tasso

⁴ <https://blogs.nottingham.ac.uk/makingsciencepublic/2020/04/10/being-on-a-journey-while-staying-at-home-more-about-corona-metaphors/>.

⁵ Sulla questione della distinzione tra metafore "morte" e "vive" e sui fenomeni di "risveglio" di metafore convenzionali si veda anche Müller 2008.

di “originalità” o creatività nella costruzione di alcune espressioni metaforiche. I dati si riferiscono all’intero periodo pandemico (per questo sono state riportate le date dopo ogni singola attestazione) e sono tratti da fonti eterogenee: discorsi, dichiarazioni, interviste di politici o tecnici presenti su siti ufficiali o riportati sulla stampa; interventi e conversazioni su blog, forum e sul Social Network Twitter per quanto concerne il parlante comune.

La pervasività della metafora del percorso, fondata sullo schema concettuale ORIGINE-PERCORSO-META, trova la sua motivazione nel fatto che molte delle nostre esperienze basilari possano essere concettualizzate come uno spostamento da un punto a un altro. Lakoff (1993 : 219-220) propone più specificamente che il nostro modo di concettualizzare gli eventi sia in termini di movimento nello spazio e di forze che agiscono sul movimento. Non sorprende quindi che tale dominio di partenza si manifesti tanto nel linguaggio comune quanto in quello della politica e delle istituzioni. Il discorso politico, in particolare, con la sua strutturazione in riflessioni su presente e passato e proiezioni programmatiche sul futuro è fortemente incline ad aprirsi in direzione di questo schema concettuale. Del resto, questa caratteristica del discorso politico, al di fuori dello specifico contesto pandemico, è stata già evidenziata (Dávid & Furkó 2015).

182

La situazione emergenziale causata dalla pandemia costituisce un dominio di arrivo che ben si adatta alla metaforizzazione tramite il dominio di partenza rappresentato dal PERCORSO. La crisi, prima sanitaria e poi economica e sociale, è il punto di partenza di un cammino che riconosce come punto terminale il raggiungimento di un obiettivo, che può essere di volta in volta più o meno ambizioso : l’individuazione dei contagiati, il tracciamento, la scoperta del vaccino, la sconfitta finale del virus, la ripresa economica. È evidente quanto le autorità governative facciano inevitabilmente ricorso a questa mappatura concettuale che comprende molteplici declinazioni. In via preliminare, si può notare una notevole frequenza d’uso dei termini chiave del dominio come *strada*, *cammino* che si presentano come usi convenzionalizzati. Ma non poche sono le elaborazioni creative che, peraltro, si riscontrano anche in enunciati del parlante comune, come (1), in cui si nota la variazione per inserzione (*in salita*) della locuzione *essere sulla giusta strada* :

(1) *Coraggio! Siamo sulla strada (in salita) giusta* (Twitter, 21.10.20).

2.1. Le modalità e le fasi del percorso

Numerosi sono i riferimenti che si colgono in relazione alle diverse tappe e momenti dell’attraversamento del percorso come, ad esempio, nella ricorrenza di *passo* in una gamma variegata di possibili combinazioni

sintagmatiche : *primo passo, passo ulteriore, passo troppo lungo, cambio di passo* ed altre ancora.

Ulteriori focalizzazioni sono rappresentate dalla modalità con la quale si compie il percorso, e in queste più specifiche pertinenze è possibile riconoscere una maggiore rivitalizzazione della metafora. Il percorso può infatti essere realizzato :

- a) in modo che potrebbe sembrare non lineare
- b) con ritmi e tipologie di percorsi più o meno veloci
- c) con una maggiore o minore sicurezza.

Per il punto a) sono significative espressioni che fanno riferimento ad un cammino che torna sui propri passi o si effettua fuori dal sentiero :

(2) *quelle rinunce che oggi vi sembrano un passo indietro, domani ci consentiranno di prendere la rincorsa*⁶ (Conte, 21.03.20)

(3) *non facciamoci portare fuori pista dalla circostanza che attualmente abbiamo un numero di casi leggermente più basso*⁷ (Speranza, 13.01.21).

La “rincorsa” dell’esempio (2) si colloca anche nel punto b) dove è possibile raccogliere altre espressioni degli stessi Conte e Speranza che fanno riferimento a tipi di percorso e a modalità dell’attraversamento :

(4) *l’unica scorciatoia è andare lì con dignità, con la forza di un popolo, lottare fino alla fine*⁸ (Conte, 10.04.20)

(5) *Sarebbe davvero un errore imperdonabile distrarci o rallentare a poche centinaia di metri dal traguardo*⁹ (Speranza, 13.01.21)

(6) *Questa campagna [...] è una lunga e difficile maratona, non una gara di velocità*¹⁰ (ibidem).

Si segnalano le sovrapposizioni con altri frame : quello della GUERRA in (4) e (6) con *lottare* e *campagna* e quello dello SPORT pienamente evocato in (6), ma presente anche in (5), sebbene in una forma più sedimentata, con *traguardo*, e ancora, evocato in *pista* dell’esempio (3).

Nella mente e nei discorsi del cittadino, consapevole del fatto che l’emergenza stessa possa dettare ritmi del cammino non proprio canonici, la “scorciatoia” è naturalmente connotata in senso negativo:

⁶ https://www.ansa.it/sito/notizie/politica/2020/03/22/coronavirus-il-discorso-del-presidente-del-consiglio_f97c5f8c-0a37-456d-8edf-82c40a212921.html.

⁷ http://www.senato.it/japp/bgt/showdoc/print/18/Resaula/0/1188934/doc_dc-ressten_rs.

⁸ https://www.facebook.com/watch/live/?v=233406721239112&ref=watch_permalink.

⁹ http://www.senato.it/japp/bgt/showdoc/print/18/Resaula/0/1188934/doc_dc-ressten_rs.

¹⁰ Ibidem.

(7) *Con il #Covid_19 ogni scorciatoia è consentita?* (Twitter, 03.07.20).

Riferimenti al percorso, delimitato e concepito in termini di modalità e velocità del movimento sono presenti anche in discorsi di tecnici, come ad esempio, nelle parole di Pregliasco che, intervistato a proposito della scelta di mantenere o meno l'uso della mascherina, afferma :

(8) *Almeno fino a luglio. Valutando step by step, ma senza fughe in avanti che ci esporrebbero tra l'altro a ritirate affannose*¹¹ (Pregliasco, 18.06.21).

Da notare in questa attestazione la sovrapposizione con il frame bellico (*ritirate*) e il ricorrere, in inglese, del riferimento ai *passi*, già citati.

Uguualmente interessante in quanto altamente metaforica, con sovrapposizione del frame del *PERCORSO* con quello dello *SPORT*, la rappresentazione della velocità rispetto ai tempi della campagna vaccinale con evocazione del sottodominio dell'ippica :

(9) *Potevamo andare al galoppo ma stiamo andando al trotto*¹² (Pregliasco, 06.04.21).

Questa occorrenza consente di precisare come la concettualizzazione del *PERCORSO*/*VIAGGIO* si attivi su diversi fronti: quello relativo alle nostre azioni rispetto alla pandemia, quello relativo all'andamento della pandemia stessa e infine quello relativo in particolare al virus, personificato e concepito come entità animata che compie il proprio cammino. Ecco dunque che il "galoppo" non è solo nostro :

(10) *questo è un indicatore del fatto che l'epidemia galoppa*¹³ (Rezza, 30.10.20)

(11) *il virus non aspetta, galoppa*¹⁴ (De Luca, 12.02.21).

Per il punto c), sono numerosi i riferimenti alla piena consapevolezza di star percorrendo la strada nel giusto modo da parte di politici (Conte) e tecnici (l'immunologo Galli) attraverso espressioni piuttosto sedimentate che evocano il fatto che il cammino sta procedendo senza osare *un salto nel buio*. Accanto a questa, si registrano espressioni meno consuete nel discorso politico per veicolare giudizi di valore relativi al modo di procedere :

¹¹ <https://www.avvenire.it/attualita/pagine/covid-intervista-no-a-via-le-protezioni>.

¹² <https://www.politicanews.it/altre-notizie/pregliasco-vaccini-dovevamo-andare-al-galoppo-ma-siamo-al-trotto-comunicazione-astrazeneca-un-disastro-serve-chiarimento-definitivo-ema-39501>.

¹³ https://www.adnkronos.com/rezza-positivo-un-tampone-su-10-covid-galoppa_7f0nYIurrzA0QJXHwK7TIW.

¹⁴ <https://www.cronachedelsannio.it/sannionews24/video-de-luca-invoca-il-cambio-colore-il-virus-galoppa/>.

(12) *non dobbiamo fare una corsa cieca verso il baratro, dobbiamo essere lucidi*¹⁵ (Conte, 11.03.20).

(13) *il gruppo di esperti serve anche a questo, a non procedere a tentoni*¹⁶ (Conte, 10.04.20)

(14) *Stiamo facendo un passo secondo la gamba*¹⁷ (Sileri, 08.02.21).

In contrapposizione alle manifestazioni di certezza da parte delle voci istituzionali, il parlante comune spesso manifesta la percezione della mancanza di una direzione precisa :

(15) *si viaggia alla spera in dio*¹⁸.

Naturalmente, il percorso è concepito non solo nel suo sviluppo, ma anche in riferimento ad un punto d'arrivo, un traguardo e l'emergere di questo termine rappresenta un punto di confluenza con l'altro dominio concettuale dello SPORT, dal momento che, sebbene ampiamente usato in senso figurato, il traguardo ha tra i significati letterali quello di "punto di arrivo di una corsa". Anche quest'ultima pertinentizzazione è abbastanza consolidata nel linguaggio politico: nell'attestazione che segue, del Presidente Mattarella, si nota il recupero dell'intera concettualizzazione del PERCORSO (*avviati, strada*) e la sovrapposizione con la metafora bellica o sportiva (*sconfitta*).

185

(16) *non siamo ancora riusciti a pervenire al traguardo della sconfitta della pandemia – siamo avviati velocemente sulla buona strada*¹⁹ (08.06.21).

Nella prospettiva più recente, in cui il traguardo si vede vicino grazie all'avvio della campagna vaccinale, sono emerse espressioni che si concentrano sull'ultima fase del tragitto e in questo quadro si segnala il diffondersi dell'espressione *ultimo miglio*. Alla pari de *la luce in fondo al tunnel* (cui si rimanda più avanti) è diventata una locuzione che ritorna nei discorsi di diversi soggetti istituzionali, tra cui, oltre a Speranza - che sembra essere

¹⁵ <https://www.lastampa.it/cronaca/2020/03/12/news/stretta-anti-virus-negozi-chiusi-in-tutta-italia-conte-con-piu-sacrifici-ne-usciremo-prima-1.38581227>.

¹⁶ https://www.ansa.it/sito/notizie/politica/2020/04/10/coronavirus-conte-conferenza-lockdown-restrizioni-prosegue-aperture-maggio_64655123-e6a4-4b10-91d3-2b482c81148f.html.

¹⁷ <https://www.ilroma.net/news/politica/coronavirus-sileri-%C2%ABil-peggio-passato-torneremo-vivere-normalmente-da-giugno%C2%BB>.

¹⁸ <https://forum.virgilio.it/argomento/100087-indispensabile-tracciare-gli-asintomatici-come/>.

¹⁹ <https://www.agensir.it/quotidiano/2021/6/8/coronavirus-covid-19-mattarella-sulla-buona-strada-ma-sconfitta-e-un-traguardo-ancora-da-conseguire/>.

il primo ad averla introdotta agli inizi del 2021 -, Sileri, Gelmini, Locatelli e numerosi Presidenti di Regione.

L'elevato livello di diffusione della locuzione si coglie ancora una volta in alcune espressioni del linguaggio comune che tendono a stigmatizzarla attraverso gli strumenti dell'ironia o dei giochi di parole :

(17) *Questa cosa dell'ultimo miglio nella lotta al Covid inizia a suonare come l'ultimo giorno dell'offerta Eminflex* (Twitter, 20.03.21)

(18) *Per #Speranza siamo all'ultimo miglio per la pandemia #covid. Speriamo non sia un miglio verde* (Twitter, 24.02.21).

Sempre a designare le ultime tappe del percorso, si individuano altre espressioni, più originali rispetto a quella "inflazionata" de *l'ultimo miglio*, che tendono a metterne in evidenza anche la difficoltà evocando l'immagine del "tornante". Così il sottosegretario al Ministero della Salute :

(19) *siamo ormai agli ultimi tornanti della lotta alla pandemia che ci separano dal traguardo*²⁰ (Costa, 12.06.21).

186

Il ricorso al "tornante" si riscontra anche in altri usi, non necessariamente legati all'ultimo tratto del percorso, come ad esempio nell'impiego da parte del tecnico/politico Lopalco, in cui il percorso è riferito alla pandemia :

(20) *Le feste saranno un altro tornante della pandemia*²¹ (Lopalco, 02.04.21).

2.2. I luoghi del percorso : il tunnel

Un'ulteriore focalizzazione sul percorso è rappresentata dallo spazio nel quale si compie il cammino. La percezione di vivere in una situazione di angoscia è rappresentata attraverso la scelta di metafore spaziali che fanno riferimento a luoghi opprimenti come "il tunnel", sebbene ad esso si faccia spesso riferimento anche in senso positivo per rimarcare la fine del percorso (si confronti con la polirematica *essere/uscire fuori dal tunnel*). Così Speranza :

(21) *Con l'avvio della campagna di vaccinazione [...] finalmente si intravede la luce in fondo al tunnel*²² (13.01.21).

²⁰ <https://twnews.it/it-news/astrazeneca-per-il-sottosegretario-costa-la-campagna-vaccinale-prosegue-senza-rimbalzo-di-colpe>.

²¹ <https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2021/04/02/un-contagiato-su-10-e-pugliese-emiliano-e-lopalco-non-usciteBari02.html?ref=search>.

²² http://www.senato.it/japp/bgt/showdoc/print/18/Resaula/0/1188934/doc_dc-ressten_rs.

Ma sono numerosissimi i politici che, con l'avanzare della campagna vaccinale, riprendono l'espressione, presto imitati anche dai giornalisti, dando vita di fatto ad uno stilema che ormai viene usato spesso per riferirsi alla situazione di relativo miglioramento nel contrasto al Covid.

L'uso è talmente pervasivo da essere riscontrabile anche nel parlante comune, ancora una volta con un atteggiamento pessimistico, opposto a quello dei politici:

(22) *il governo ricomincerà ad aprire alcune attività produttive e butterà così nel cesso ogni possibilità che abbiamo di vedere davvero una luce in fondo al tunnel*²³.

D'altra parte, che si tratti di una locuzione ampiamente diffusa è confermato dal fatto che la si utilizzi per variarla. Ancora una volta, un alto grado di creatività, associato ad un più elevato controllo linguistico in cui si recupera anche il senso letterale, sottolineando il tratto semantico della lunghezza del tunnel, è riconoscibile nei discorsi di tecnici. L'infettivologo Andreoni, con l'obiettivo di mitigare l'eccessivo ottimismo, così si esprime :

(23) *Vediamo la luce in fondo al tunnel ma rischiamo che il tunnel stesso si continui ad allungare*²⁴ (18.03.21).

Si segnala come la stessa percezione del fatto che il cammino/tunnel si possa allungare venga realizzata attraverso processi iconici di iterazione della vocale presente nella parola *fondo* da parte di un parlante comune, producendo un effetto di pari creatività :

(24) *Pandemia, crisi di governo, luce in foouooooondo al tunnel, risvegliatemi a ottobre* (Twitter, 14.01.21).

L'immagine del "tunnel" viene rovesciata da coloro che, soprattutto immunologi, si pongono nella prospettiva del percorso compiuto dal virus: come già ricordato, il virus è visto e descritto spesso come un'entità animata che *corre, si muove, circola, avanza, approda*. Il nostro percorso, in questo senso, si interseca con quello compiuto dal virus nella misura in cui le nostre azioni riescono ad ostacolare quelle del virus :

(25) *noi dobbiamo far sì che anche il virus finisca male: sbarrargli tutte le porte perché non si scavi il tunnel per evadere dalla prigione* (Crisanti, 14.01.21)²⁵.

²³ <https://storiaepolitica.forumfree.it/?t=77284511>.

²⁴ <https://www.romasette.it/coronavirus-vediamo-la-luce-in-fondo-al-tunnel-ma-rischiamo-che-il-tunnel-continui-ad-allungarsi/>.

²⁵ <https://www.avvenire.it/attualita/pagine/crisanti-intervista-covid>.

Da notare come il linguaggio di Crisanti rappresenti un buon esempio di rivivificazione della metafora, manifestando inoltre sovrapposizione con i domini della GUERRA/AZIONE VIOLENTA (*finisca male*) e del CRIMINE (*evadere dalla prigionia*).

2.3. Il percorso in mare

La metafora del PERCORSO prevede una sotto-categorizzazione rappresentata dal VIAGGIO IN MARE che va a intersecarsi con altri domini concettuali tipicamente usati nel linguaggio politico : l'antica metafora dello STATO/NAZIONE come BARCA/NAVE (Grady 2007 : 190) accanto a quella della TEMPESTA/BURRASCA - dove troviamo anche il più recente TSUNAMI - che è, a sua volta, un sottodominio del frame CALAMITÀ NATURALI, anch'esso fortemente presente nelle concettualizzazioni e verbalizzazioni riguardanti la pandemia.

Come si mostrerà, riferimenti al tipo di viaggio in mare e ad altre specifiche focalizzazioni sulle condizioni del mare sono riscontrabili tanto nel linguaggio di politici ed esperti, quanto in quello del parlante comune.

Proprio nella primissima fase dello scoppio dell'epidemia in Italia, l'allora Primo Ministro Conte utilizza la metafora della NAVE realizzando la piena sovrapposizione tra il dominio della navigazione e quello dello Stato :

(26) *siamo sulla stessa barca. Chi è al timone ha il dovere di mantenere la rotta, di indicarla all'equipaggio*²⁶ (04.03.20).

Speranza, da parte sua, con una notevole enfasi retorica, evoca spesso nei suoi discorsi lo scenario di una navigazione in condizioni di difficoltà con espressioni abbastanza consolidate :

(27) *Abbiamo indicato una "rotta" di navigazione nella tempesta* (14.07.20)

(28) *passate le giornate più drammatiche della burrasca* (10.06.20).

Ma si segnala anche il frequentissimo utilizzo del sintagma *navigazione a vista* che esce dagli schemi consueti del linguaggio politico e che tuttavia trova la sua adeguatezza rispetto alla situazione della pandemia in costante divenire. L'espressione è ripresa anche nel linguaggio comune, ancora una volta con toni di amarezza :

²⁶ <https://www.dire.it/04-03-2020/429741-coronavirus-conte-tutta-litalia-chiamata-in-causa-leuropa-dovra-sostenere-il-nostro-sforzo/>.

(29) *L'angoscia sale perché chi dovrebbe guidare l'emergenza Covid trasmette solo la sensazione di navigare a vista* (Twitter, 16.11.20).

In altre occorrenze, la metafora della navigazione si rivivifica con maggiori dettagli, per giungere ad una più piena creatività nell'istituire un'analogia tra gli strumenti e i segnali che consentono di orientarsi nella tempesta/ondata di Covid o di prevederne l'arrivo, soprattutto nelle parole di Speranza:

(30) *Una forte sinergia istituzionale e sociale è la bussola che può consentirci di attraversare la terribile tempesta*²⁷ (10.06.20)

(31) *i numeri, nella loro progressione e connessione, sono come il barometro che, con la bassa pressione, anticipa l'arrivo di una nuova tempesta*²⁸ (13.01.21).

Risultano poi particolarmente interessanti e creative le rappresentazioni che portano in primo piano le condizioni del mare, sfruttando le possibili gradazioni di intensità delle onde :

(32) *navighiamo in un mare poco mosso*²⁹ (14.07.20)

(33) *anche quando siamo stati investiti dalle onde più alte*³⁰ (13.01.21).

Inoltre, non è da trascurare il fatto che il termine stesso *ondata*, usato in riferimento all'andamento dei contagi, attivi ulteriormente la cornice concettuale del mare, con un fenomeno di *blending* (Grady et al. 1999) tra l'onda del mare e l'ondata pandemica, rappresentata diagrammaticamente con grafici che rendono visibili le curve/onde. Questo si riscontra soprattutto in espressioni di tecnici particolarmente presenti nel dibattito :

(34) *a marzo questo virus, per quantità di contagi e vittime era uno tsunami, ora è diventato un'ondina*³¹ (Bassetti, 04.05.20)

(35) *le onde di oggi sono quelle di una mareggiata. Se siamo bravi a contenerle, probabilmente non svilupperanno lo tsunami*³² (Lopalco, 13.08.20).

Ma anche nel parlante comune :

²⁷ <http://documenti.camera.it/leg18/resoconti/assemblea/html/sed0355/stenografico.htm>.

²⁸ <https://www.camera.it/leg18/410?idSeduta=0450&tipo=stenografico>.

²⁹ https://www.salute.gov.it/imgs/C_17_notizie_4966_0_file.pdf.

³⁰ http://www.senato.it/japp/bgt/showdoc/print/18/Resaula/0/1188934/doc_dc-ressten_rs.

³¹ https://www.leggo.it/sanita/bassetti_coronavirus_quando_finisce_ultime_notizie-5207229.html.

³² <https://www.lifattoquotidiano.it/2020/08/13/lepidemiologo-lopalco-i-nuovi-casi-in-puglia-sono-linnesco-di-una-seconda-ondata-come-succeffe-a-febbraio/5899432/>.

(36) *capita che per qualche condizione generale l'onda successiva arrivi prima che la precedente si sia del tutto esaurita, allora quando monta e poi si infrange di solito diventa sensibilmente più violenta delle precedenti*³³

(37) *solo per dire [...] che durante una mareggiata la #Terzsondata è quella che fa più paura [...] il mare è violento* (Twitter, 19.12.20).

Come per altre espressioni metaforiche, l'insistere su questi stessi tratti da parte di tutti i soggetti deputati alla pubblica informazione ne determina la migrazione nel linguaggio giornalistico. In questo ambito, più che ripetere gli usi consolidati, è interessante segnalare l'uso del sintagma *onda lunga*, sia per indicare la durata della pandemia sia per fare riferimento agli effetti di lungo periodo della patologia dovuta al Covid, etichettata come "long Covid" :

(38) *#L'onda lunga della pandemia Covid porta altri lutti in provincia di Prato*³⁴

(39) *Post Covid, l'onda lunga della malattia: lo studio siciliano*³⁵.

Ma l'immagine di un'onda devastante, nella quale confluisce anche l'idea della nuova ondata di contagi associata alle azioni di contrasto, con il ricorrere frequente nel linguaggio istituzionale e mediatico delle espressioni *arginare/argine, contenere/contenimento*, è alla base della creazione di espressioni metaforiche originali da parte del parlante comune che percepisce la prorompente dell'epidemia, ancora una volta con connotazioni pessimistiche :

(40) *La diga sta cedendo, cominciano a esserci troppi buchi* (8.10.20)³⁶.

Nel sottodominio del VIAGGIO IN MARE, esattamente come in quello più ampio del PERCORSO, sono concettualizzati anche la fase finale (almeno quella per la quale si intravede il punto d'arrivo) e il punto d'arrivo vero e proprio. In questo nuovo frame emergono le espressioni *giro di boa* e *porto* che possiamo considerare in perfetto parallelismo con termini già incontrati, consentendoci di formulare la corrispondenza in termini di una proporzione, *ultimo miglio* : *giro di boa* = *traguardo* : *porto*. Come atteso, sono i politici, in particolare Speranza, ad attingere a questo sottodominio facendo emergere riferimenti alle parole *porto* e *approdo*.

³³ <https://storiaepolitica.forumfree.it/?t=77284511>.

³⁴ <https://iltirreno.gelocal.it/prato/cronaca/2021/05/28/news/l-onda-lunga-del-covid-altre-tre-vittime-e-29-casi-a-prato-1.40325477>.

³⁵ <https://www.ragusanews.com/attualita-post-covid-l-onda-lunga-della-malattia-lo-studio-siciliano-127367/>.

³⁶ <https://storiaepolitica.forumfree.it/?t=77284511&st=1995>.

A differenza di questi impieghi, l'espressione *giro di boa*, proprio come *ultimo miglio*, seppure inaugurata nel linguaggio di politici e tecnici, risulta molto usata anche dai media. In realtà, si tratta di una scelta linguistica particolarmente felice per designare una precisa fase nella gestione della pandemia in cui si evidenziano alcuni tratti: si è in una fase avanzata del percorso, cioè quella del ritorno in un percorso virtualmente diviso in due parti; c'è stata una svolta; si vede il punto di arrivo (da confrontare con *la luce in fondo al tunnel*). Per ciò che concerne il tasso di densità metaforica, si segnala come l'espressione richiami più precisamente il frame concettuale dello SPORT, in particolare il sottodominio della VELA.

Anche in questo caso, come per *ultimo miglio* e *la luce in fondo al tunnel*, è possibile notare come le attestazioni siano concentrate in un periodo temporale piuttosto compatto nel quale si riesce a cogliere anche il primo, o il più importante, impiego; in questo caso ad inaugurare la serie delle occorrenze è Rezza, che viene ripreso anche nel linguaggio comune con significativi indizi di rivivificazione della metafora :

(41) #Rezza: "*Siamo al giro di boa*". *Avrei detto di corda* (Twitter, 04.04.21)

(42) Rezza: "*Covid? Siamo al giro di boa*" *eh, bene. Ma vorrei sapere quanti giri mancano alla fine* (Twitter, 04.04.21).

Note conclusive

Questo studio, per quanto ulteriormente implementabile con dati di tipo quantitativo, consente di poter confermare l'ipotesi di partenza : l'impiego del frame concettuale del PERCORSO/VIAGGIO nella comunicazione sulla pandemia è diffuso e funzionale. Il principale obiettivo dello studio è consistito nel cogliere fenomeni metaforici anche molto diversi tra di loro quanto a grado di sedimentazione *vs.* innovazione ma che tuttavia, nel loro insieme, permettono di affermare come ci sia stata una piena attivazione di tale dominio concettuale.

Si è mostrato come la diversa gradazione di creatività sia da correlare con la competenza linguistica delle differenti categorie di locutori e con le diverse situazioni comunicative. Ne è risultato che i politici, soprattutto in discorsi ufficiali, sono maggiormente inclini a far ricorso primariamente ad usi convenzionalizzati e canonici del frame metaforico; tuttavia, si è visto anche come questi, sfruttando le proprie capacità oratorie, riescano a rivivificarlo attingendo da una varietà di componenti sopite della sua

struttura concettuale : si pensi a Speranza e al suo associare strumenti di controllo della navigazione e del contagio.

I tecnici, in modo forse inatteso, appaiono decisamente creativi facendo leva non solo, con tutta evidenza, su un elevato livello di competenza linguistica, ma sfruttando una notevole propensione - maturata probabilmente per intenti primariamente divulgativi - a creare immagini vivide e facilmente processabili : si pensi a Crisanti e all'immagine della rincorsa del virus al quale si chiudono le porte.

In queste due categorie di parlanti è stata anche rilevata una condensazione di diversi frame concettuali, che parimenti indizia una familiarità con l'utilizzo delle strategie retoriche.

I parlanti comuni, infine, sono apparsi creativi soprattutto nell'operare un ribaltamento di usi retorici consolidati (provenienti dai soggetti istituzionali), attraverso meccanismi di manipolazione di espressioni convenzionalizzate, con effetti che vanno dall'ironia al sarcasmo.

Bibliografia

192

- CASADEI, F. (1999). Alcuni pregi e limiti della teoria cognitivista della metafora. *Lingua e Stile*, 34/2, pp. 167-180.
- DÁVID, G. & FURKÓ, B.P. (2015). The journey metaphor in mediatized political discourse. Cognitive and critical perspectives. *Acta Universitatis Sapientiae, Philologica*, 7/2, pp. 7-20.
- DI PACE, L. & PANNAIN, R. (2020). Il frame bellico nella comunicazione istituzionale sulla pandemia da coronavirus. *Laboratorio dell'ISPF*, 17, pp. 1-33. <http://www.ispflab.cnr.it/article/Sommario2020NumeroXVII>.
- GRADY, J.E. (2007). Metaphor. In Geeraerts, D. & Cuyckens, H. (eds.) *The Oxford handbook of cognitive linguistics*. Oxford : Oxford Univ. Press, pp. 188-213.
- GRADY, J.E., OAKLEY, T. & COULSON, S. (1999). Blending and metaphor. In Steen, G.J. & Gibbs, R.W. (eds.), *Metaphor in cognitive linguistics*. Philadelphia : John Benjamins, pp. 101-124.
- JOHNSON, M. (1987). *The body in the mind : The bodily basis of meaning, imagination, and reason*. Chicago : Univ. of Chicago Press.
- KÖVECSES, Z. (2010). *Metaphor. A practical introduction*. Second edition. Oxford : Oxford Univ. Press.
- LAKOFF, G. (1993). The contemporary theory of metaphor. In Ortony, A. (ed.), *Metaphor and Thought*. Second edition. Cambridge : Cambridge Univ. Press, pp. 202-251.
- LAKOFF, G. & JOHNSON, M. (1980). *Metaphors we live by*. Chicago : Univ. of Chicago Press.
- MÜLLER, C. (2008). *Metaphors dead and alive, sleeping and waking*. Chicago : Univ. of Chicago Press.
- PANASENKO, N. et Alii (2020). Covid-19 as a media-cum-language event: cognitive, communicative, and cross-cultural aspects. *Lege artis. Language yesterday, today, tomorrow*, 5/2, pp. 122-210.

SONTAG, S. (1989). *AIDS and its metaphors*. New York : Farrar, Straus and Giroux.

SPINA, S. (2020). La peste, il terremoto e altre metafore. Il coronavirus nel discorso della stampa italiana. *Treccani, Lingua Italiana*. https://www.treccani.it/magazine/lingua_italiana/articoli/scritto_e_parlato/peste.html.

WICKE, P. & BOLOGNESI, M.M. (2020). Framing COVID-19 : How we conceptualize and discuss the pandemic on Twitter. *PLoS ONE*, 15/9: e024001. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0240010>

Cenni bio-bibliografici

Lucia di Pace è Professore associato presso l'Università di Napoli "L'Orientale" dove insegna "Linguistica Generale" e "Modelli descrittivi delle lingue". Le sue recenti aree di ricerca riguardano: aspetti di morfologia non-prototipica ; i linguaggi speciali tra cui il linguaggio politico e il linguaggio specialistico della medicina (si segnala il volume *La lingua del bugiardo*, Cesati 2019) ; le conseguenze linguistiche della pandemia con particolare attenzione alla comunicazione istituzionale.

Rossella Pannain è Professore associato presso l'Università di Napoli "L'Orientale" dove insegna "Linguistica Generale" e "Approcci Cognitivi al Lessico". Di recente, le sue pubblicazioni (tra cui, la coedizione di un volume per Benjamins e un articolo nella *Review of Cognitive Linguistics*) si sono concentrate su: il ruolo della metonimia nella formazione del lessico e nella polisemia; la metafora e le problematiche terminologiche nella comunicazione istituzionale sulla pandemia di Covid-19.


Montserrat Planelles Iváñez

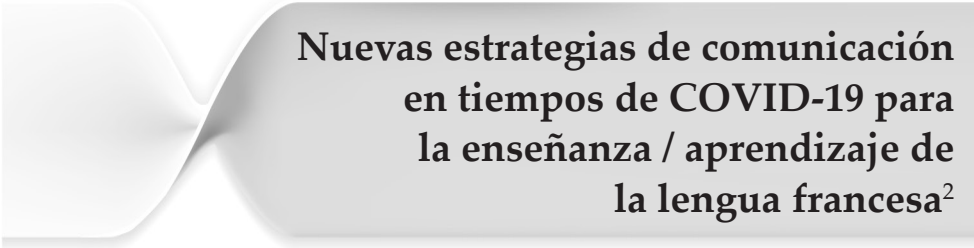
Universidad de Alicante¹

 <https://orcid.org/0000-0001-8033-7794>
montserrat.planelles@ua.es

Elena Sandakova

Universidad de Alicante

 <https://orcid.org/0000-0001-9910-7366>
elena.sand@ua.es



Nuevas estrategias de comunicación en tiempos de COVID-19 para la enseñanza / aprendizaje de la lengua francesa²

New communication strategies during COVID-19 in teaching / learning French language

Abstract: The pandemic has brought about a radical change in the educational situation at all levels, to which both teachers and students have had to adapt abruptly. The emotional burden of this situation has been added to all the material and communicative difficulties that have resulted from the states of alarm occurred in all countries worldwide. Thus, the affective factors that are normally involved in the teaching / learning process, which the CEFRL considers under “existential competence”, have been particularly evident in this difficult period in which fear, uncertainty and isolation have been present in all the activities. In this context, the change from face-to-face teaching to blended learning has had a negative influence on the motivation not only of the students but also of the teaching staff. In this article we present the experience in teaching of French as a foreign language of a year in which classroom communication between teacher and student was suddenly and unexpectedly disrupted.

Keywords: COVID-19, communication, motivation, blended learning, teaching French as a foreign language

195

¹ Universidad de Alicante, Facultad de Filosofía y Letras, Departamento de Filologías Integradas, IULMA, Carretera de San Vicente del Raspeig s/n, 03690, Alicante – España.

² El presente trabajo ha contado con una ayuda del Programa de Redes-I3CE de investigación en docencia universitaria del Instituto de Ciencias de la Educación de la Universidad de Alicante (convocatoria 2020-21). Ref. : 4984.

Introducción

La pandemia ha ocasionado un cambio radical en la situación educativa a todos los niveles, a la que hemos tenido que adaptarnos bruscamente tanto los docentes como los discentes (Rapoport *et al.* 2020). La carga emocional que ha supuesto esta coyuntura se suma a todas las dificultades materiales y comunicativas que se han derivado de los estados de alarma producidos en todos los países a nivel mundial. Así pues, los factores afectivos que intervienen normalmente en el proceso de enseñanza / aprendizaje, contemplados en el MECR en la “competencia existencial” o “saber ser”, se han puesto especialmente de manifiesto en esta dura etapa en la que el miedo, la incertidumbre y el aislamiento han estado presentes en todas nuestras actividades. En este contexto, el paso de la enseñanza presencial a la enseñanza dual y virtual ha influido negativamente en la motivación no solo del alumnado sino también del profesorado. En este artículo presentamos la experiencia docente de una etapa en la que la comunicación en el aula entre el profesor y el alumno se ha visto truncada súbita e inesperadamente desde marzo de 2020 hasta julio de 2021. Nos basamos en dos asignaturas diferentes, impartidas en los cursos 2019-20 y 2020-21, seguidas por alrededor de 100 alumnos. Así pues, establecemos los problemas detectados en la comunicación dual en el aula y fuera de ella entre el profesor y su alumnado, proponemos alternativas para mejorar la comunicación en el entorno dual para suplir las consecuencias negativas de los problemas encontrados e implementamos nuevas estrategias para mantener la atención en clase y así fomentar la motivación (Planelles Iváñez, Sandakova *et al.* 2020 ; Avello-Martínez 2020).

196

Contexto

Distinguiremos dos contextos diferentes (Roig-Vila 2021) :

a) Un contexto de emergencia a partir de marzo de 2020 (curso 2019-20), en el que la enseñanza ya no pudo ser presencial, pasando súbitamente a una modalidad de docencia de emergencia en línea. De manera casi inmediata se promovieron iniciativas en todos los niveles educativos para dotar al docente de las herramientas necesarias para abordar esta nueva modalidad con el uso generalizado de las TIC en ese contexto. La Universidad de Alicante reaccionó de manera ejemplar implementando la plataforma del “Aula virtual” con instrumentos que facilitaron la continui-

dad de la actividad universitaria de manera casi inmediata. En estas circunstancias, el profesorado tuvo que aprender en tiempo récord a utilizar dicho instrumento, lo que supuso un esfuerzo añadido al estado de shock en el que la sociedad se vio inmersa a nivel mundial.

b) Un contexto excepcional que siguió -y sigue- al de emergencia en el curso 2020-21 : aunque la intención era volver a la presencialidad, tuvimos que seguir contando con el uso de las TIC, planteando planes alternativos de docencia y evaluación semipresenciales en función de lo que permitían las autoridades políticas y académicas atendiendo a la realidad sanitaria del momento.

Planteamiento

La investigación desarrollada en este artículo está estrechamente relacionada con la que realizamos durante el curso 2019-20 titulada “Los factores afectivos en el MECR y su influencia en la motivación y en los resultados de enseñanza / aprendizaje de la lengua” (Planelles Iváñez, Sandakova 2020), ambas en el marco del programa Redes Ice de investigación en docencia universitaria. Como hemos apuntado en la introducción, gira en torno a las nuevas estrategias de comunicación que debe implementar el docente de francés como lengua extranjera con el alumnado, tanto en el “Aula virtual” como fuera de ella, para mantener su atención y su motivación y para hacer un seguimiento del proceso de aprendizaje y de sus resultados (Avello-Martínez 2020).

En el paso de la docencia presencial a la docencia dual, en la que el canal principal de relación con el alumnado y de construcción del conocimiento es virtual, se plantean problemas de comunicación que influyen negativamente en la motivación del alumnado y, en consecuencia, en los resultados de enseñanza / aprendizaje (Roig-Vila *et al.* 2021 ; Gil Villa *et al.* 2020). Los problemas más habituales son los relacionados con la distancia social y con la casi desaparición del lenguaje no verbal, provocada por la limitación de los movimientos en el aula y por el uso obligatorio de la mascarilla por parte del profesorado y del alumnado. Por ejemplo, la comunicación no verbal que normalmente ejercemos de manera natural en la enseñanza presencial -gestos, sonrisa y otras muestras expresivas de emociones-, que aportan información al alumnado sobre nuestra intención comunicativa, desaparecen en el contexto *blended learning*. Además, para el alumnado, la distancia virtual suprime cualquier oportunidad de sentirse cerca no solo de los compañeros sino también del profesor. Por todo ello, hemos analizado el nuevo

entorno de enseñanza dual para determinar cuál es el rol del profesor en este escenario y qué estrategias debe implementar para conseguir la motivación del alumnado (Rapoport *et al.* 2020 ; Vialart Vidal 2020).

Objetivos

Los objetivos concretos de la investigación son los siguientes :

1. Revisar la bibliografía sobre el tema ;
2. Detectar problemas en la comunicación dual entre el profesor y su alumnado ;
3. Proponer estrategias para mejorar la comunicación en el entorno dual y suplir las consecuencias negativas de los problemas encontrados ;
4. Proponer estrategias para mantener la atención en clase y así fomentar la motivación.

Método e instrumento

198

El contexto en el que se ha trabajado es el de las diferentes asignaturas impartidas por las autoras de este artículo :

– Montserrat Planelles Iváñez y Elena Sandakova : Lengua francesa : Comunicación escrita I (30510), primer curso del Grado de Estudios Franceses, Universidad de Alicante, 24 estudiantes en el curso 2019-20 ; 34 estudiantes en el curso 2020-21;

– Montserrat Planelles Iváñez: Lengua francesa especializada I (30530), tercer curso del Grado de Estudios Franceses, Universidad de Alicante, 13 estudiantes en el curso 2019-20 ; 29 estudiantes en el curso 2020-21.

Los instrumentos que se han utilizado para la recogida de la información planteada en los objetivos son:

– Técnica de la búsqueda en bases de datos bibliográficas;

– Observación directa en el aula (virtual y presencial): seguimiento mediante un “diario” que ha permitido percibir el cambio y la evolución en el tiempo y el “cuaderno de notas”, que ha servido para recordar situaciones con precisión (curso 2019-20 y 2020-21) ;

– Elaboración, aplicación y análisis de encuestas basadas en la escala Likert (curso 2020-21), con preguntas que nos han permitido valorar el grado de acuerdo desde el mínimo (muy en desacuerdo) hasta el máximo (muy de acuerdo).

Procedimiento

Para llevar a cabo esta experiencia hemos seguido procedimientos distintos en cada contexto.

1. Así pues, por un lado, en el contexto de emergencia (curso 2019-20, a partir de marzo de 2020) cada profesora ha tenido una experiencia distinta. Por ejemplo, en las asignaturas de Montserrat Planelles se tuvo que interrumpir drásticamente la comunicación debido a la situación particular de pertenecer a un grupo de riesgo por la obligación de atender a familiares dependientes, de manera que de marzo a mayo la profesora no pudo realizar su actividad docente en modalidad síncrona, sino que tuvo que reorganizar todas sus clases en modalidad asíncrona, mientras que la profesora Elena Sandakova se desarrolló en todo momento en un entorno síncrono. De este modo, en el caso de la profesora Planelles, los contenidos teórico-prácticos eran plasmados íntegramente en documentos que contenían la teoría completamente desarrollada y los ejercicios de comprensión y expresión escrita con sus soluciones. Dichos documentos eran publicados en el mismo día en que hubiera tenido lugar la clase síncrona, pero a distinta hora. Se implementó un modelo multimodal en el que los soportes digitales como vídeos, audios, materiales extraídos de YouTube, *podcasts* o emisiones de *influencers* se entremezclaban con explicaciones en soportes más tradicionales como las presentaciones en Power Point o los simples documentos de Word o PDF. El contacto visual y verbal quedó completamente interrumpido, faltando durante las primeras semanas cualquier tipo de *feedback*, lo que supuso un verdadero desconcierto y una cierta frustración para la profesora. Para suplir dicha incomunicación, se intentó abrir debates a través del Campus virtual (UACloud) de la Universidad de Alicante, que no tuvo ningún éxito, y no fue hasta la creación de un grupo de WhatsApp que se retomó la comunicación, activándose el desarrollo de la competencia emocional de los componentes del proceso de enseñanza / aprendizaje. Dicha iniciativa no sirvió para transmitir conocimiento, pero sí para establecer contacto “afectivo” en un momento en el que todos, docentes y discentes, nos encontrábamos en estado de shock, viviendo confinados e incomunicados no solo en nuestro entorno docente sino también en todos los aspectos de nuestra vida familiar y social. El WhatsApp se utilizó como plataforma informativa y también para compartir música y emociones.

La profesora Sandakova, por su parte, utilizó en esta etapa desde el principio la herramienta implementada en la Universidad de Alicante para esta situación de emergencia: el “Aula virtual”, que le permitió mantener un cierto grado de comunicación visual y verbal con el alumnado, que se conectaba a sus clases al cien por cien con micrófono y la mayoría, con cámara. De este modo, puso en funcionamiento todas las posibilidades que ofrecía esta

plataforma: el chat público, las notas compartidas, la pizarra interactiva, la pizarra multiusuarios, las subsalas, vídeos, audios, encuestas, etc. para que el alumnado siguiera recibiendo todos los contenidos teórico-prácticos previstos en la guía docente. Asimismo, apostó por los soportes convencionales: PDF, Power Point, Word. El uso de dichos recursos didácticos, una alta asistencia virtual por parte de los estudiantes y su participación durante las clases contribuyeron a que el seguimiento de la materia y la transmisión y consolidación de los conocimientos fueran óptimos.

2. Por otro lado, en el contexto excepcional que siguió al de emergencia en el curso 2020-21, se elaboraron dos encuestas con Google Forms basadas en la escala Likert adaptadas a las distintas materias indicadas *ut supra*, con el fin de identificar dificultades de comunicación y poner soluciones desde el primer día.

– Encuesta para Lengua francesa especializada I : <https://forms.gle/MJ4WRavXd9qPJwUK6>

– Encuesta para Lengua francesa : Comunicación escrita I : <https://forms.gle/13g9Dyd3pECFX2WE7>

200

Las preguntas giraban en torno a las dificultades técnicas de las plataformas utilizadas en la enseñanza dual, la incidencia de esta modalidad en la atención y la motivación, las dificultades de comunicación entre profesor-alumno y entre ellos mismos y sobre las actividades y temas preferidos, entre las cuestiones más importantes. Tras la aplicación de las encuestas en las dos primeras semanas del cuatrimestre y el análisis de resultados, cada docente desarrolló estrategias acordes a las necesidades expresadas por el alumnado, basadas en actividades de tipo colaborativo (debates, lectura en voz alta, diálogos, etc.) y de trabajo personal del discente con carácter más analítico (descripción de películas, redacciones de experiencias personales, ejercicios de comprensión oral y escrita, dictados, ejercicios gramaticales, etc.), todo ello a través de temas de su interés y aprovechando al máximo los recursos virtuales y las redes sociales.

Las profesoras han mantenido tres reuniones virtuales a lo largo del curso a través de correo electrónico: la primera para repartir tareas y establecer objetivos, la segunda para realizar un seguimiento y la tercera para poner en común los resultados y conclusiones obtenidos.

Resultados

Distinguiremos los resultados según los contextos descritos *ut supra*.

a) En el contexto de emergencia, es decir, desde marzo hasta julio de 2020, los resultados fueron los siguientes :

1. Los esfuerzos realizados por las profesoras y por el alumnado para seguir adelante con el temario y las prácticas a pesar de las dificultades de comunicación, que en el caso de las materias impartidas por la profesora Planelles fue interrumpida por completo a nivel visual y verbal pasando a modalidad asíncrona, se han materializado en resultados satisfactorios en el seguimiento de las asignaturas y en las notas finales, consiguiendo que el 67% del alumnado de primero (16 de 24) y el 85% del alumnado de tercero (11 de 13) siguiera hasta el final con las asignaturas y las aprobara.

2. La ausencia de contacto visual y verbal y de *feedback* se superó gracias a la formación de un grupo de WhatsApp, que sirvió para restablecer la comunicación docente-discente y discente-discente y para crear los lazos afectivos y emocionales que favorecieron la motivación del alumnado para seguir estudiando y, por consiguiente, su rendimiento académico.

3. El hecho de que ambas profesoras estuvieran siempre dispuestas a atender al alumnado individual y grupalmente por tutoría virtual fue determinante para mantener el interés y motivación por avanzar en las asignaturas.

4. Los mensajes tranquilizadores y empáticos de las profesoras, así como el recurso a la música favorecieron en gran medida el rendimiento y la perseverancia hasta el final.

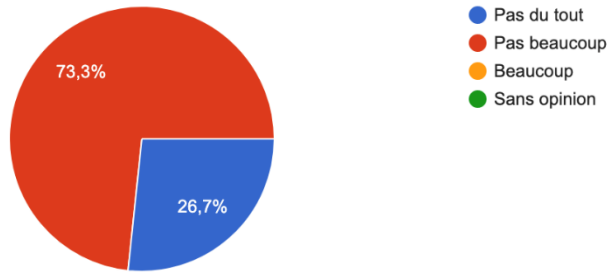
b) Por otro lado, en el contexto de excepcionalidad del curso 2020-21 en el que se impuso la modalidad de docencia dual, para la que ya estábamos más preparadas, los resultados tras la implementación de las encuestas fueron los siguientes:

1. Los resultados en cuanto a la incidencia en la motivación y en la comunicación son diferentes en los alumnos de primer curso (Lengua francesa : Comunicación escrita I) y los de tercer curso (Lengua francesa especializada I). El 26,7% de los de primero afirma que no ha tenido dificultades con la enseñanza dual y el 73,3% que solo un poco.

La modalité en ligne

1. Avez-vous éprouvé des difficultés dans l'enseignement en ligne ?

15 respuestas



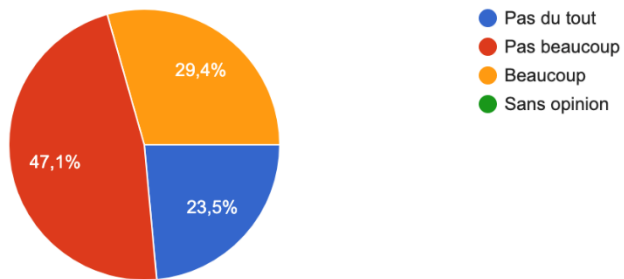
Sin embargo, un 29,4% de los de tercero afirma que ha tenido muchas dificultades, un 41,1% que no mucho y el resto ninguna (23,5%).

202

La modalité en ligne

1. Avez-vous éprouvé des difficultés dans l'enseignement en ligne ?

17 respuestas

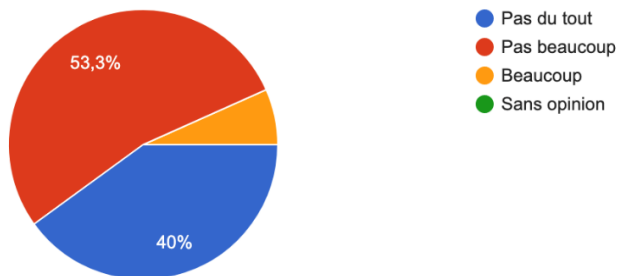


Se desprende de estos resultados que el alumnado de primer curso, al no haber conocido la docencia presencial en la universidad, estaba más preparado para la docencia híbrida e incluso asíncrona que el de tercer curso, que tenía una experiencia previa de presencialidad total en cursos anteriores.

2. En cuanto a las dificultades de atención, también difieren los resultados: los de primero solo un 6,7% las reconoce, frente al resto que afirma que no ha notado diferencia (40%) o poca diferencia (53,3%).

2. Avez-vous éprouvé des difficultés d'attention dans l'enseignement en ligne ?

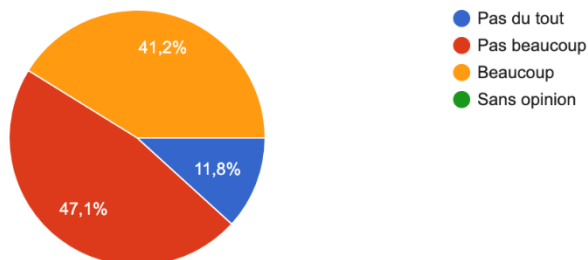
15 respuestas



Sin embargo, el 41,2% del alumnado de tercer curso reconoce haber tenido muchas dificultades de atención.

2. Avez-vous éprouvé des difficultés d'attention dans l'enseignement en ligne ?

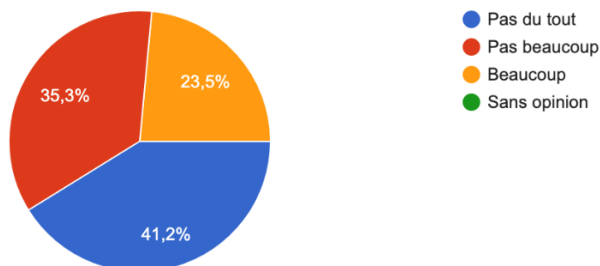
17 respuestas



3. La relación entre los estudiantes también es diferente: el 23,5% de los de tercer curso afirma que ha sido difícil frente al 41,2% que no ha notado diferencia y al 35,3% que afirma "no mucho".

4. La relation avec le reste des étudiants est-elle difficile ?

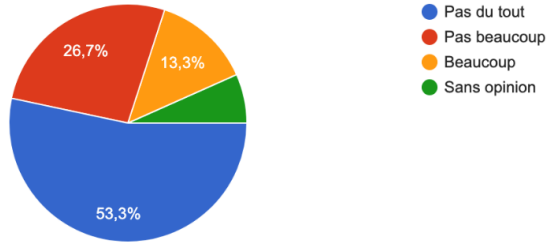
17 respuestas



Sin embargo, solo un 13,3% de los de primero afirma que ha sido difícil frente al resto que se reparte entre los que no han tenido ninguna dificultad (53,3%), el 26,7% que han tenido alguna dificultad y el 6,7% que no tiene opinión.

8. La relation avec le reste des étudiants est-elle difficile ?

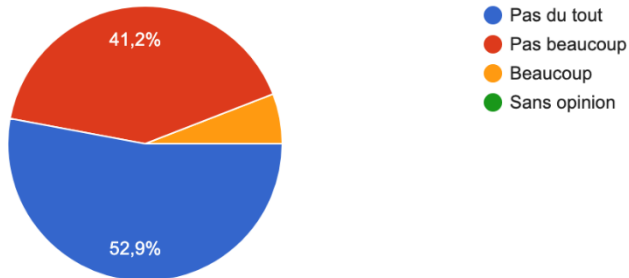
15 respuestas



4. La relación con las profesoras indica que en las dos asignaturas ha sido fluida: solo un 5,9% y un 6,7% dice que “mucho” y el resto “nada” (53,3% y 52,9%) o “no mucho” (40% y 41,2%).

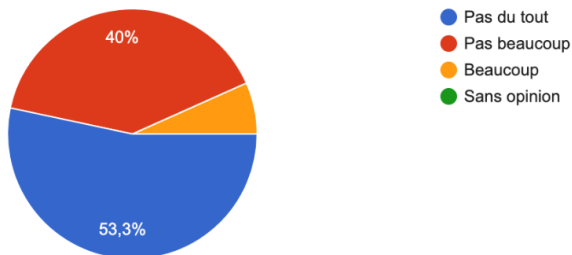
6. La relation avec la professeure est-elle difficile ?

17 respuestas



10. La relation avec les professeurs est-elle difficile ?

15 respuestas

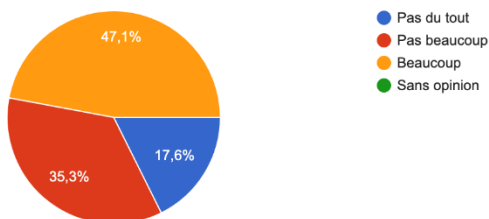


Se infiere de este resultado que el esfuerzo de las profesoras por adaptarse a las nuevas circunstancias ha dado su fruto positivo.

5. En cuanto a los problemas detectados, los de concentración son los más importantes para los de tercer curso: 47,1% “muchos” y 35,5% “no muchos”, frente al 33,3% de los de primero que afirma “ninguno” y el 46,7% “no muchos”.

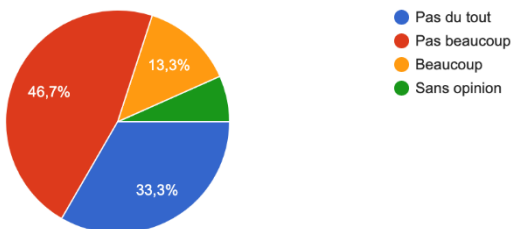
2. Avez-vous éprouvé des problèmes de concentration à cause du changement de modalité ?

17 respuestas



2. Éprouvez-vous des problèmes de concentration à cause du changement de modalité ?

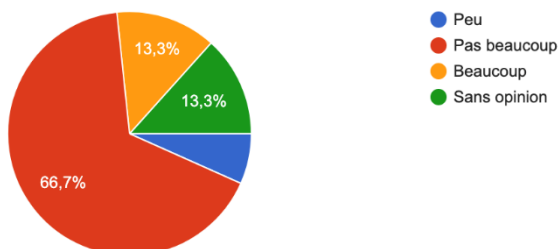
15 respuestas



6. La falta de comunicación no verbal con las profesoras afecta en el aprendizaje “mucho” al 13,3% y “no mucho” 66,7% de los de primero, mientras que al 41,2% de los de tercero afecta “mucho” y a otro 41,2% “no mucho”.

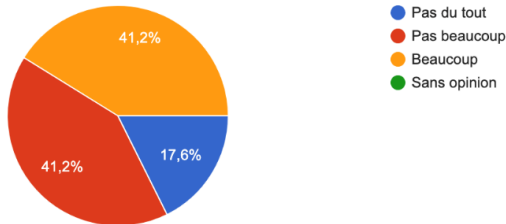
3. Le manque de communication non verbale avec les professeures (contact visuel présentiel, sourire, gestes, etc.) vous affecte dans l'apprentissage ?

15 respuestas



3. Le manque de communication non verbale avec la professeure (contact visuel présentiel, sourire, gestes, etc.) vous affecte dans l'apprentissage ?

17 respuestas

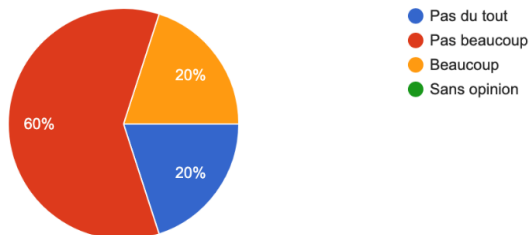


7. Los problemas técnicos no parecen ser los más importantes, pues suponen un 20% en primero y un 30% en tercero.

Problèmes détectés

1. Avez-vous éprouvé des problèmes techniques (connexion, manque de moyens électroniques, etc.)

15 respuestas

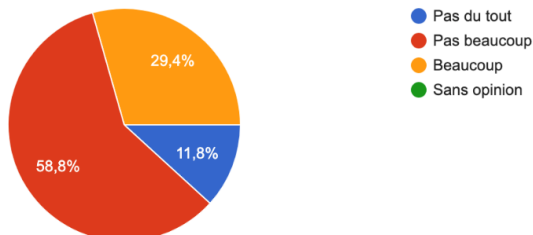


206

Problèmes détectés

1. Avez-vous éprouvé des problèmes techniques (connexion, manque de moyens électroniques, etc.) ?

17 respuestas



8. Las soluciones que propone el alumnado se encuentran en el enfoque de las actividades prácticas hacia los temas de su interés (lenguas, música, deportes, actualidad, medioambiente, literatura, cine, etc.) y en el tipo de actividades preferidas : comprensión escrita y ejercicios de gramática son las que proponen la mayoría en ambos cursos, así como las canciones y la lectura en voz alta.

9. Por último, las estrategias implementadas para mantener la motivación y la comunicación en este contexto de enseñanza híbrida dieron un resultado satisfactorio en la evaluación ya que en primer curso solamente hubo seis alumnos de treinta y cuatro que no se presentaron a la evaluación final y en tercer curso de veintinueve estudiantes solo declinaron tres y solo una alumna suspendió.

Conclusiones

El paso de la modalidad presencial a la modalidad dual sobrevenido por la pandemia ha supuesto en general un cambio significativo en el proceso de enseñanza / aprendizaje que ha afectado a la comunicación entre el profesorado y el alumnado y a la motivación no solo del alumnado sino también del profesorado, obligando a utilizar herramientas informáticas para seguir con los programas sin estar la mayoría preparados para ello (Sangrà 2020).

Como se demuestra en el interés por analizar la situación en las asignaturas impartidas, se ha realizado un esfuerzo considerable por parte de las docentes por adaptarse a las nuevas circunstancias causadas por la pandemia. De este modo, el afán por atender las necesidades del alumnado mediante la realización y análisis de encuestas ha resultado beneficioso para mantener el nivel de motivación y para obtener resultados óptimos en el aprendizaje.

El intento de suplir la falta de comunicación no verbal con recursos adaptados a sus preferencias ha resultado positivo para mantener la motivación y el éxito en el aprendizaje. De este modo, la implementación de actividades apoyadas en las redes sociales y relacionadas con sus gustos y preferencias, como los ejercicios colaborativos, la lectura en voz alta, el fomento de la participación mediante debates o la atención personalizada a través de tutorías virtuales individuales y grupales, entre otros recursos, han favorecido la comunicación y el aprendizaje. El hecho de contar en la Universidad de Alicante con la plataforma "Aula virtual" ha facilitado la interacción y el desarrollo correcto de la docencia.

Se ha constatado que los problemas de comunicación detectados por el alumnado en el paso de la docencia presencial a la docencia dual han sido prácticamente los mismos en primero y en tercero y todas las soluciones han pasado por la capacidad de observación del profesorado y su empatía ante las nuevas necesidades del alumnado, que han facilitado la creatividad para modificar los recursos de enseñanza / aprendizaje y todo ello ha traído consigo el mínimo impacto posible en los resultados formativos, lo que demuestra una vez más que la solución no está en los medios sino en el modelo (Fernández, Paricio, *et al.* 2020).

En definitiva, el docente debe adaptarse a las circunstancias sin perder de vista su objetivo. En este contexto forzado de paso de la enseñanza presencial a la enseñanza dual, aunque se haya impuesto de manera súbita y obligada el uso de las TIC, el profesor que ha mantenido su rol de “diseñador” de la experiencia formativa ha sido el gran protagonista de los resultados óptimos de motivación y aprendizaje. Esto quiere decir que, el profesor que sabe qué quiere hacer, y busca los medios para “narrarlo” de la manera más didáctica posible, es capaz de personalizar, interactuar y conectar con el alumnado para que este sea creativo (Roig-Vila 2021), favoreciendo su motivación, su aprendizaje y su rendimiento académico. Es cierto que el profesor debe tener un nivel adecuado de competencia tecnológica, que va desde el nivel del uso básico hasta la innovación, pasando por la adopción, la adaptación y la apropiación, pero siempre como un medio y nunca como un fin, siempre anteponiendo su objetivo formativo al uso de los medios informáticos. Con este estudio hemos demostrado que la metodología se ha impuesto a la tecnología y ha permitido que el uso de esta última sirviera como medio de apoyo y no como fin para la transmisión del conocimiento en circunstancias de emergencia sanitaria y de excepcionalidad.

208

Bibliografía

- AVELLO-MARTÍNEZ, R. & RODRÍGUEZ-MONTEAGUDO, M.A. (2020, April 7). “La importancia de la motivación en la enseñanza en línea” (Versión 1.0). Zenodo. <http://doi.org/10.5281/zenodo.3743818>
- FERNÁNDEZ, A., PARICIO, J. *et al.* (2020). “No es cuestión de medios, sino de modelo. Escenarios de reducción de la presencialidad en la enseñanza universitaria”. Zaragoza. RED-U.
- GIL VILLA, F., URCHAGA LITAGO, J.D., SÁNCHEZ FERNÁNDEZ, A. (2020). “Percepciones y expectativas en el alumnado universitario a partir de la adaptación a la enseñanza no presencial motivada por la pandemia de COVID-19”. *Revista Latina de Comunicación Social*, 78, 99-119. <https://doi.org/10.4185/RLCS-2020-1470>

- PLANELLES IVÁÑEZ, M., SANDAKOVA, E., MARTI, A. *et al.* (2020). "Los factores afectivos en el MECE y su influencia en la motivación y en los resultados de enseñanza / aprendizaje de las lenguas extranjeras". In Roig-Vila, R. (coord.). *Memorias del Programa de Redes-I3CE de calidad, innovación e investigación en docencia universitaria. Convocatoria 2019-20*. Alicante. Editorial Instituto de Ciencias de la Educación (ICE) de la Universidad de Alicante, 235-240. <http://hdl.handle.net/10045/110633>
- RAPOPORT, S., RODRÍGUEZ TABLADO, M.S., BRESSANELLO, M. (2020). "Enseñar en tiempos de COVID-19 : Una guía teórico-práctica para docentes". UNESCO. <http://hdl.handle.net/10486/692308>
- ROIG-VILA, R. (2021). Conferencia : "El cambio de la docencia presencial a la docencia dual", <https://www.youtube.com/watch?v=IrtSgQEyKXM>
- ROIG-VILA, R., URREA SOLANO, M.E., MERMA-MOLINA, G. (2021). "La comunicación en el aula universitaria en el contexto del COVID-19 a partir de la videoconferencia con Google Meet". *RIED. Revista Iberoamericana de Educación a Distancia*, 24(1), 197-220. <https://doi.org/10.5944/ried.24.1.27519>
- SANGRÀ, A. (coord.) (2020). *Decálogo para la mejora de la docencia online. Propuestas para educar en contextos presenciales discontinuos*. Barcelona, UOC. http://openaccess.uoc.edu/webapps/o2/bitstream/10609/122307/1/9788491807766_no_venal.pdf
- VIALART VIDAL, M.N. (2020). "Estrategias didácticas para la virtualización del proceso enseñanza aprendizaje en tiempos de COVID-19". *Educación Médica Superior*, 34 (3). <https://bit.ly/3zB2wCl>

Perfil bio-bibliográfico

209

Montserrat Planelles Iváñez es profesora titular de Filología Francesa de la Universidad de Alicante. Es directora del "Grupo de investigación en Innovación educativa y Lenguas europeas en el siglo XXI" (GRIELE-XXI). Su investigación se centra en el francés del turismo, la lengua y cultura de la enología, la lexicología francesa y la didáctica de la lengua francesa. Ejerce su docencia en el Grado de Estudios Franceses y en el Grado en Turismo. Elena Sandakova es profesora ayudante doctora de Filología Francesa de la Universidad de Alicante, doctora en Lingüística francesa (Universidad de Alicante). Sus campos de investigación son la lexicultura, la sociolingüística, la lengua-cultura y la pragmática. Ejerce su docencia en el Grado de Estudios Franceses, en el Grado en Turismo y en el Master en Profesorado de Educación secundaria y obligatoria y Bachillerato, Formación profesional y Enseñanza de idiomas.

Nuria Rodríguez Pedreira¹

Université de Santiago de Compostela
ID <https://orcid.org/0000-0001-9670-8318>
nuria.rodriquez@usc.es

Agnieszka Konowska²

Université de Łódź
ID <https://orcid.org/0000-0002-3041-869X>
agnieszka.konowska@uni.lodz.pl

Verbaliser les situations de bifurcation : les noms propres évènementiels dans les discours médiatiques³

Verbalizing bifurcation situations : proper names referring to events in media discourse

Abstract: The COVID-19 pandemic has created a situation of bifurcation within societies: we are talking about a world before and after the coronavirus. The name of the city of Wuhan, its “cradle”, has become a fatal symbol. This contribution examines the discursive functioning of proper names referring to events of this type (*Wuhan, Chernobyl, 9/11*) and how they meet certain needs of speakers at times of “rupture”. We speak about them as about *proper denominations* (Bosredon and Tamba 1995), *words-events* (Moirand 2007) or *proper names referring to events* (Krieg-Planque 2009) because they cover both some typical features of common names and proper names. We first ask about the activity of nomination through the designations used, often concurrent, and on their functioning in their relation to the co(n)text, but also to previous discourses (Moirand and Reboul-Touré 2015). To name something from an enunciative point of view is to select a designation among others available, and this with an essentially intentional aim. This is what we focus on in a second step, by identifying the role of the proper names of events in argumentative euphemization and dysphemization, through the analysis of a few examples from our corpus.

Keywords: event, proper name of event, discourse, media, euphemization, dysphemization, point of view

¹ Université de Santiago de Compostela, Faculté de Philologie, Département de Philologie classique, française et italienne.

² Université de Łódź, Faculté de Philologie, Institut d'Études romanes.

³ Ce travail s'encadre dans le projet de recherche FFI2017-85141-P soutenu par FEDER / Ministerio de Ciencia, Innovación y Universidades / AEI.

Introduction

Au fil des deux dernières décennies, le concept d'*évènement* a progressivement gagné en épaisseur. Objet d'une mise en valeur exceptionnelle par plusieurs disciplines, il constitue un pont entre sociologie, sciences de l'information et de la communication, linguistique et analyse du discours.

Les évènements qui ébranlent et réorientent la réalité sociale, que ce soit à l'échelle planétaire, comme la survenance de la pandémie de COVID-19, qu'à celle d'une société donnée, telle la mainmise des talibans sur l'Afghanistan, créent des ruptures entre un avant et un après que les sociologues désignent comme « ruptures importantes », « bifurcations », « moments de redéfinition », « *turning points* » ou « tournants », etc. (Bensa & Fassin 2002 ; Grossetti 2004, 2006 ; Bessin, Bidart & Grossetti 2010). Or, comme l'a bien souligné P. Nora il y a déjà une cinquantaine d'années, « Des événements capitaux peuvent avoir lieu sans qu'on en parle. C'est le fait de les apprendre rétrospectivement [...] qui constitue l'évènement. Le fait qu'ils aient eu lieu ne les rend qu'historiques. Pour qu'il y ait *évènement*⁴, il faut qu'il soit connu » (1972 : 162). C'est là qu'interviennent les médias pour le porter à la connaissance et c'est là que le linguiste et l'analyste du discours peut se poser des questions concernant « les différentes façons de 'dire' l'évènement, depuis sa mise en mots et en images, sa description et sa mise en récit, jusqu'à la façon de le désigner ultérieurement » (Londei, Moirand, Reboul-Touré & Reggiani 2013 : § 2). Partant du point de vue de l'analyse du discours, perspective qui est aussi la nôtre dans cet article, les auteurs élucident (§ 14) :

Pour être perçu et mémorisé, l'évènement a [...] besoin d'un nom [...]. Le résultat de ce geste de nomination peut se décliner au travers de stabilités linguistiques différentes : à la naissance de l'évènement apparaissent des désignations qui traduisent des hésitations sur le choix des mots. C'est aussi le moment où des points de vue différents se manifestent. Avec le temps et la circulation des discours, s'installe une dénomination qui devient partagée.

C'est ce geste de nomination et son résultat, le nom sélectionné pour un évènement, qui nous intéressent ici. Nous nous pencherons sur le fonctionnement discursif des noms propres évènementiels (désormais NPE) dans la presse francophone, en nous centrant sur la dimension intentionnelle et motivationnelle de l'acte de nomination à l'aide des NPE, en particulier sur ses effets pragmatiques d'atténuation et de renforcement. Après avoir dégagé les traits essentiels des NPE, nous porterons notre attention

⁴ C'est nous qui soulignons.

sur leur fonctionnement dans leur rapport au co(n)texte, mais aussi aux discours antérieurs. Par la suite, nous chercherons à montrer comment, à travers certains NPE, s'expriment des positionnements argumentatifs sous-jacents à l'acte de nomination euphémique et dysphémique.

1. Nomination et noms propres évènementiels

Les désignations d'évènements constituent l'un des rôles essentiels de la presse d'information qui se charge de les faire circuler dans l'espace public, pouvant affecter notre perception de l'actualité, et dans un sens plus large, du réel (Calabrese 2012 : 30). Au-delà d'une pratique proprement linguistique, l'acte de nommer est donc avant tout un acte collectif, une *construction sociale* (*ibid.*, p. 31), qui mobilise la mémoire et les représentations sociales sur un évènement donné. Ainsi, les désignants qui en résultent agissent comme des « déclencheurs mémoriels » (Moirand 2007 : 56) qui, tout en pouvant conserver leur valeur d'origine (locative, par exemple, pour les toponymes), actualisent pleinement leur sens évènementiel, en d'autres mots, leur valeur de dénomination d'évènement. Dans ce cadre, toute nomination en discours permet de construire de nouvelles réalités issues de notre vécu social, et est donc candidate à devenir une dénomination en langue, caractérisée par sa stabilité et son figement⁵.

On comprend dès lors que le concept de *nomination* « catégorise un référent en l'insérant dans une classe d'objets identifiée dans le lexique », et qu'il constitue à ce propos « l'acte premier de toute production de sens » (Détrie, Siblot & Verine 2001 : 205). Aussi la notion doit-elle être envisagée comme une catégorie discursive qui résulte du processus de nomination lui-même. Naturellement, une fois en circulation, les noms d'évènement peuvent subir des modifications et des déconstructions sémantiques au fil des multiples discours déployés dans l'espace médiatique. On y repère des voix, des points de vue qui engagent l'énonciateur « en exigeant de lui qu'il prenne position en regard de la chose » (Siblot 1992 : 9), ce qui revient à dire que le choix de la nomination revêt une importance toute particulière déterminant fréquemment la posture discursive du sujet énonciateur sur l'objet évènementiel ou *évènement-objet*⁶ (Quéré 2013).

⁵ Pour un développement sur la distinction entre *dénomination*, *désignation* et *nomination* voir Kleiber (1981, 1984), Siblot (2001), Cislaru *et al.* (2007), Petit (2012), Frath (2015) et Longhi (2015).

⁶ Celui qui n'est pas directement vécu mais dont le ressenti demeure à travers les différents genres discursifs.

Dans ce cadre d'analyse, nous allons indiquer quelques-unes des particularités qui caractérisent les noms propres événementiels, qui se situent à l'intersection des noms propres standard et des noms communs.

1.1. Spécificités des NPE

La littérature scientifique⁷ s'accorde, en général, à circonscrire l'évènement comme un ensemble de faits saillants ancrés dans une temporalité et un espace uniques. Catégorisés sous une dénomination qui permet de les reconnaître facilement dans l'espace médiatique, ils suscitent des échanges, des positionnements, des actions, comme le souligne Krieg-Planque : « une séquence est constituée en *évènement de discours* lorsqu'elle est réflexivement notoire, temporellement marquée, et dotée d'une pertinence dans le cadre de son surgissement et, partant, provoque des réactions (en pensée, en parole, en action...) » (Krieg-Planque 2003 : 309).

Pour référer aux faits, la presse se sert d'un certain nombre d'expressions hétéroclites – noms propres (*Fukushima, Wuhan*), noms communs (*l'intifada, la canicule*), compléments (*la guerre du Golfe*), noms généraux (*la crise*), sigles (*l'évènement DSK*) – qui sont regroupées dans la littérature sous différentes étiquettes : *dénominations propres* (Bosredon & Tamba 1995), *mots-évènements* (Moirand 2007), *noms propres d'évènement* (Krieg-Planque 2009) ou *désignants d'évènements* (Calabrese 2011), pour n'en citer que quelques-unes.

On peut donc affirmer, à la suite de Calabrese (2008 : § 2), que les désignants servant à nommer les évènements sont, sémantiquement parlant, « polyréférentiels ». On trouve ainsi dans notre corpus des noms de lieu, ou toponymes (*Fukushima, Utøya, Wuhan*), des noms de dates, ou chrononymes (*Juneteenth, 13-Novembre, 11M*), des xénismes (*tsunami*), des mots-valises (*Brexit*), des noms communs (*attentat, affaire, catastrophe, crise*)⁸ ou des sigles (*OGM, AZF*)⁹. Ces expressions ont toutes en commun de fonctionner en contexte comme des noms propres d'évènement renvoyant à un référent stable (l'évènement en soi) ancré dans la mémoire discursive censée être partagée collectivement.

⁷ Voir notamment Neveu & Quéré (1996), Krieg-Planque (2003, 2009), Moirand (2007) et Calabrese (2008).

⁸ Calabrese (2007 : 148 ; 2008 : § 2) propose, à leur égard, le terme de *mots-évènements stricts*, du fait qu'ils y sont décrits comme porteurs de sèmes d'événementialité. Ils constituent des désignants lorsqu'ils sont construits avec un complément (*la guerre du Golfe, l'affaire du voile*).

⁹ *Organismes génétiquement modifiés* et *Azote Fertilisants* respectivement. AZF est le NPE adopté pour faire référence à l'explosion de l'usine d'engrais de Toulouse, le 21 septembre 2001.

Ainsi donc, les NPE mettent en évidence trois caractéristiques fondamentales : leur référencement unique, leur capacité de catégorisation et *in fine* leur aptitude à exprimer des dénominations, même s'il existe des divergences au regard de leur mode de référence et de leur fonctionnement mémoriel sur notre perception des faits. C'est à ces questions que nous nous attacherons dans la section suivante.

2. Fonctionnement des NPE dans le discours de presse : co(n)texte et mémoire discursive

Krieg-Planque rappelle que la description sous laquelle un événement est perçu lui « confère une intelligibilité », soit un « caractère d'évidence » (2009 : § 13), qui permettent de l'identifier et de l'individualiser parmi d'autres événements proches. De ce fait, les termes avec lesquels l'évènement est décrit et qui en constituent la nature (un attentat, une catastrophe, une crise) en orientent du même coup l'interprétation, ce qui les rend particulièrement aptes à opérer la référence et permettre une reconnaissance plus facile et plus précise. C'est le cas des exemples qui suivent :

215

(1) *Catastrophe de Fukushima*¹⁰ : un tribunal affirme la responsabilité de Tepco et du gouvernement japonais. (Le Monde, 3/10/2020)

(2) Au procès de *l'attentat du Thalys* : « Je ne sais pas pourquoi les gens m'appelaient "Hamza le sniper" ». (Nouvel Obs, 18/11/2020)

Les NPE en (1) et (2), selon Calabrese (2011 : 120) des expressions « définies complètes », contiennent dans le titre les éléments nécessaires à l'identification de l'évènement : un nom commun catégorisant (une catastrophe (1) et un attentat (2)) suivi d'un nom propre caractérisant qui en assure l'individualisation (la ville de Fukushima (1) et le train Thalys (2)). Toutefois, le contenu sémantique de ces noms ne suffit pas à en faire des NPE, puisque la connaissance extralinguistique s'avère nécessaire pour actualiser le sens évènementiel. De ce fait, l'interdiscours tisse des échos mémoriels qui résonnent dans les médias, dès que l'évènement survient. Ils nous rappellent les faits qui constituent l'évènement, lesquels, par exemple en (2), ne portent pas sur un attentat quelconque, mais sur une tentative avortée par les passagers du train Thalys, reliant Amsterdam à Paris, le 21 août 2015.

¹⁰ Dans tous les exemples, les italiques sont nôtres.

Dans d'autres occurrences, c'est la référence temporelle qui tient lieu de caractérisant, comme en (3), ou une combinaison des données spatio-temporelles, telle que (4) :

(3) *Attentats du 13-Novembre* : un homme soupçonné d'avoir aidé les terroristes visé par une enquête en Italie.

La police italienne indique que cet Algérien de 36 ans a fourni des « faux documents » aux auteurs des attentats terroristes du 13 novembre 2015 à Paris et Saint-Denis. (Le Monde, 08/03/2021)

(4) *Attentat du 14-Juillet à Nice* : deux des accusés remis en liberté. Poursuivis pour leur participation à un trafic d'armes en lien avec le terroriste de la promenade des Anglais, deux hommes viennent de sortir de prison à la suite d'un inattendu accroc de procédure. (Le Monde, 01/12/2020)

Ce type de NPE, du fait de leur monoréférencialité et de leur fonction descriptive, ne posent pas, en principe, de problème de reconnaissance au lecteur. Or si c'était le cas, le co(n)texte fournit des éléments qui facilitent cette identification référentielle, notamment la localisation des faits – Paris et Saint-Denis – et une datation plus exacte – l'année – en (3), ou la mention du surnom – *Hamza le sniper* – de l'un des accusés de l'assaut du Thalys (2).

2.1. Le rôle du co(n)texte

Au-delà de la capacité d'évocation du NPE lui-même, les informations contextuelles sont utiles parce qu'elles conduisent le lecteur à faire appel à ses connaissances du monde ou à ses connaissances encyclopédiques (Calabrese 2011 : 117). C'est ce qui se passe également avec des noms généraux proprement événementiels, moins descriptifs, du type *affaire*, comme dans (5) :

(5) *Affaire George Floyd*. Après le verdict, des appels à aller plus loin.

Après le jugement historique d'un policier blanc déclaré coupable du meurtre de George Floyd, l'espoir d'un changement profond des méthodes policières traversait mercredi les États-Unis, mais plusieurs cas d'Afro-Américains tués pendant ce procès ultra-sensible témoignent du long chemin restant à parcourir. (LaPresse.ca, 21/04/2021)

Si le nom propre – *George Floyd* – contribue à particulariser l'évènement, avec les représentations qui le sous-tendent, le lecteur peut tout aussi bien ne pas être au courant des faits, ou bien ne plus s'en souvenir. Le cotexte, constitué en (5) par le chapeau fondamentalement, peut dès lors agir comme un générateur d'information ou comme un déclencheur mémoriel respectivement. Cela va pouvoir nous permettre soit d'apprendre

qu'un policier blanc a tué un Afro-Américain, qu'il a été jugé et rendu coupable (ce qui constitue une grande première aux USA), soit de retracer l'évènement en remémorant l'élément factuel et les représentations négatives qui y sont liées (racisme, violence policière, émeutes).

Moins fréquentes sont les expressions qui contiennent un seul nom commun, selon Calabrese « définies incomplètes » (*ibid.*, p. 119). Du fait de leur plus large extension sémantique et de leur manque de spécificité, nous abondons dans son sens lorsque la chercheuse affirme que ce type de NPE « n'est possible que pendant le moment discursif correspondant, en dehors duquel l'ancrage risque de se perdre, et doit être remplacé par une détermination complète assurant la référencement » (*ibid.*). Pour preuve, cette titraille d'un quotidien régional français (6), dans laquelle sont évoqués les évènements récents (17 mai 2021) de la crise migratoire à Ceuta, enclave espagnole :

(6) Espagne : 3 000 migrants encore à Ceuta, un mois après la crise (Sud-Ouest, 17/06/2021)

Le NPE *crise* réfère à l'actualité du moment, notamment à l'afflux massif de migrants arrivés à Ceuta en moins de 24 heures, grâce à la passivité des gendarmes marocains. Il apparaît donc seul. De plus, le titre oriente l'interprétation de l'évènement vers la thématique de l'immigration, en l'inscrivant implicitement dans la catégorie *crise des migrants*. En dehors de ce contexte, une spécificité locative peut sembler suffisante pour opérer la référencement, soit *crise des migrants à Ceuta*, *crise migratoire à Ceuta*, ou même, plus simplement, *Ceuta* si les faits prennent de l'ampleur et deviennent suffisamment saillants. C'est aux NPE sans expansions – désormais NPE stricts (NPEs) – que nous consacrerons la section suivante.

217

2.2. NPEs et mémoire discursive

Les titres de presse abondent en noms toponymiques (*Wuhan*), noms de dates (*JO-2020*), ou noms d'emprunt qui désignent la nature de l'évènement (*Brexit*, *intifada*), sans aucune autre caractérisation. On en retrouve plusieurs exemples dans notre corpus :

(7) Les Etats-Unis commémorent « Juneteenth », la fin de l'esclavage (Le Monde, 20/06/2021)

(8) *11M* : Treize ans après, le fantôme des attentats de Madrid (Libération, 17/08/2017)

(9) *Fukushima* : destination prisée du « tourisme de la catastrophe » (Le Monde, 26/09/2018)

(10) *Rwanda* : Paris a laissé partir les génocidaires en 1994 (Le Figaro, 14/02/2021)

(11) Les cicatrices de *Wuhan*, un an après

La ville chinoise où s'est déclenché le foyer de la pandémie est presque revenue à la normale. Mais les séquelles sont palpables dans l'esprit de la population (Le Figaro, 11/12/2020)

(12) *Charlie, Bataclan...* L'impact traumatique des attentats à l'étude (La Dépêche, 13/11/2018)

Calabrese affirme, avec justesse, que « les toponymes sont les seuls Npr [noms propres] purs, malgré la contamination avec le Nc [nom commun] qui a servi à catégoriser l'évènement, effacé par un processus d'économie linguistique et de mémorisation dans le discours social » (2009 : § 14). En effet, toujours selon l'auteure, le faible apport informatif de ces noms se voit compensé par d'autres éléments de signifiante, tels que les coordonnées temporelles de l'évènement (7-8), ou les coordonnées spatiales (9-12), notamment des lieux géographiques (9-11) ou des sites (12). Ces instructions orientent ainsi l'interprétation vers les lieux d'origine de l'évènement, les dates auxquelles il a eu lieu, ou même vers les deux éléments d'information à la fois (4), ce qui permet au lecteur de construire la référenciation événementielle. En (7), par exemple, *Juneteenth*¹¹ est la date qui marque la fin de l'esclavage aux États-Unis, promulguée tout récemment jour férié national par le président Joe Biden. Cette date fonctionnera désormais comme un « déclencheur mémoriel » dans les discours à venir, de sorte que l'information concernant cette commémoration servira de support à l'actualisation du NPE. Sous (8), la forme codée par laquelle les Espagnols désignent les attentats de Madrid du 11 mars 2004 peut être actualisée grâce à l'information apportée par le cotexte, aux connaissances encyclopédiques et à la « mémoire interdiscursive » des lecteurs¹² (Moirand & Reboul-Touré 2015 : 106), grâce à laquelle ils peuvent remonter au nom catégorisant, soit à l'hyperonyme *attentat*.

Les marqueurs de temporalité du type « après » ou « post » rendent bien compte de la dimension commémorative de l'évènement en rappelant les faits passés, comme dans (13) à (15) :

(13) Entre Londres et l'UE, petits gestes d'apaisement *post-Brexit* sans trancher les sujets de blocage (Le Monde, 30/06/2021)

(14) Les cicatrices de *Wuhan*, un an après

La ville chinoise où s'est déclenché le foyer de la pandémie est presque revenue à la normale. Mais les séquelles sont palpables dans l'esprit de la population. (Le Figaro, 11/12/2020)

¹¹ Contraction des mots « juin » et « 19 » en anglais.

¹² Ces éléments permettent de repérer assez aisément l'évènement, et évitent de le confondre avec la catastrophe naturelle de Fukushima, qui a eu lieu sept ans plus tard, le même jour et le même mois.

(15) Documentaire : *après Utoya*, la Norvège véritable (Le Monde, 18/11/2016)

Ces indices, marqueurs d'un « avant » et d'un « après », expliquent l'emploi antonomastique du NPE, par lequel on fait référence à d'autres évènements qui, aux yeux de l'instance médiatique, sont comparables à l'évènement primaire. Krieg-Planque (2009 : § 25) parle à ce propos de « prototypicité » et rappelle que le NPE se transforme ainsi en prototype de la catégorie. Témoins les exemples (16) et (17), à propos de la crise sanitaire de Wuhan, qui font appel à la mémoire de l'accident nucléaire de Tchernobyl :

(16) Nicolas Baverez : « Coronavirus, leçons d'un *Tchernobyl sanitaire* » (Le Figaro, 16/02/2020)

(17) Coronavirus : la Chine est-elle en train de vivre son *Tchernobyl* ? (Le Figaro, 07/02/2020)

Le chroniqueur Nicolas Baverez (16) et l'auteur de la tribune (17) pointent du doigt les failles du régime chinois dans le contrôle de la crise sanitaire ainsi que les conséquences politiques qu'elle est susceptible d'entraîner, à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Ceci est mis en parallèle avec les carences du régime soviétique face à la crise suscitée par la catastrophe de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Le désignant originaire déclenche ainsi la mémoire de l'évènement en devenant l'élément comparant.

219

Ce rappel aux évènements passés peut être formulé d'une manière beaucoup plus explicite, comme dans le titre suivant dans lequel la récente explosion à la capitale libanaise est comparée à celle de l'usine AZF à Toulouse :

(18) L'explosion à Beyrouth réveille le cauchemar AZF à Toulouse

Les évènements tragiques au Liban ont un écho particulier à Toulouse, frappée le 21 septembre 2001 par l'explosion de l'usine AZF. (La Croix, 05/08/2020)

Le sigle peut sembler obscur pour un lecteur étranger à l'actualité française, mais le cotexte fournit l'information nécessaire à l'identification du référent évènementiel (*explosion de l'usine*). Dit autrement, les prédiscours permettent de remonter aux supports qui décrivent la nature de l'évènement et qui participent de sa construction.

En somme, au-delà d'une fonction nominative et catégorisante, le NPE peut assurer aussi une fonction pragmatique ayant trait aux stratégies discursives déployées par le locuteur. C'est ce que nous allons tenter de montrer dans ce qui suit.

3. Le rôle des NPE dans l'euphémisation et la dysphémisation argumentative

La façon de nommer pour catégoriser l'évènement peut révéler un certain positionnement à son égard, autant de la part d'une collectivité sociale que d'un locuteur particulier. Dans le premier cas, il y a consensus sur la nomination, ce qui signifie qu'une communauté donnée s'accorde sur l'emploi d'un NPE euphémique, souvent pour des raisons socioculturelles. Dans le cas du locuteur particulier, le journaliste ou un énonciateur autre décide d'employer un NPE, euphémique ou dysphémique, avec une intentionnalité plus ou moins manifeste.

L'euphémisme est, pour le sujet qui nous occupe, une figure qui tend à montrer d'une façon plus favorable un évènement, de façon à en mitiger les effets négatifs sur les lecteurs ou auditeurs. Cela se produit, en général, en remplaçant la dénomination – jugée trop crue – sous laquelle on le désigne, par une autre plus neutre ou plus avantageuse (*affaire* pour *scandale*). Au contraire, est dysphémique toute dénomination qui réfère aux aspects négatifs d'un évènement en les présentant de façon plus critique ou plus dure (*carnage* au lieu d'*attaque*).

220

Un exemple de NPE euphémique qui s'est imposé consensuellement dans les médias est *crise migratoire* et ses voisinages (*crise des migrants*, *crise de 2015*) pour *problème des réfugiés* ou *problème de l'immigration*. Nous en présentons trois occurrences ci-après :

(19) Mathieu Bock-Côté : «L'euphémisme de la "*crise migratoire*"»

L'humanitarisme a fait faillite et devient un facteur d'impuissance politique.

Le Vieux Continent s'apprête à connaître à nouveau ce qu'il nomme pudiquement une « *crise des migrants* ». Et dans cette histoire, la Turquie ne se cache plus. Longtemps, elle faisait chanter l'Europe. Maintenant, elle veut la frapper. (Le Monde, 06/03/2020)

(20) Au sein de l'UE, l'exil potentiel de milliers d'Afghans réveille le spectre de 2015. A mesure que les talibans s'approchent d'une prise du pouvoir, un exil massif d'Afghans inquiète de plus en plus des pays membres de l'Union européenne. La Belgique propose de confier à la Turquie, comme pour les Syriens, le soin de contenir ce potentiel afflux. (Le Monde, 09/08/2021)

(21) Afghanistan : l'Europe face au spectre d'une nouvelle *crise migratoire* (Le Figaro, 17/08/2021)

L'expression *crise migratoire* ou *crise des migrants* fonctionne comme NPE en ce qu'elle désigne l'évènement qui se rapporte à la vague migratoire inédite des populations qui ont fui la Syrie et qui tentent de pénétrer sur le territoire européen au cours de l'année 2015. Cette augmentation

sensible du nombre de migrants, fuyant des persécutions ou de la guerre, pose un problème aux pays de l'Union européenne, débordés et désarmés par cet afflux massif de demandeurs d'asile. Il s'agit donc d'une désignation évènementielle géographiquement et temporellement située. De plus, elle renvoie à d'autres événements de même nature qui rappellent l'évènement d'origine, comme en (21).

En effet, tout fait migratoire est actuellement référencé sous le nom de *crise*, autant dans les médias que dans la sphère politique, mettant à nu la sémantique du mot. Celle-ci implique, selon les dictionnaires d'usage, un moment intense, alarmant mais temporaire, qui appelle une fin, même si elle ne s'accompagne pas nécessairement de solutions, et qui dessine un avant et un après. On évite ainsi le terme dysphorique *problème*, qui est en lui-même négatif, sans compter le fait qu'il actualise la signification de « recherche d'une solution » que les institutions européennes ne sont pas près de trouver. On passe sous silence un problème, faute d'y apporter remède, en reformulant l'évènement sous une vision moins dramatique et, en particulier, moins durable dans le temps. Pour ce qui est du vocable *migrant*, on préfère employer ce terme générique, un hyperonyme euphémique, qui occulte entre autres un type particulier de migrants, à savoir les réfugiés, ainsi que leur droit d'asile, comme il en découle des propos suivants :

Migrant ressortit, en effet, au vocabulaire politiquement correct. Terme générique, il ne rend compte ni de la situation humaine ni de l'issue juridique. En passant des « réfugiés » aux « migrants » les gouvernants s'affranchissent de la convention de Genève fondant le droit d'asile. (Lagrué 2016 : 19)

La formule *crise migratoire* (focalisation sur la migration) ou *crise des migrants* (focalisation sur l'un de ses actants) masque donc d'autres aspects liés au phénomène migratoire, comme celui de la régularisation des « sans-papiers » ou des conditions d'accueil des exilés¹³. Dans l'extrait (19), la valeur atténuée de l'euphémisme *crise migratoire*, reformulé en *crise des migrants*, se trouve déniée par l'adverbe *pudiquement* qui accompagne l'expression *ce qu'il nomme*. Le locuteur ne prend donc pas en charge l'euphémisme, s'en distanciant autant par la modalisation (« jugement d'euphémisation »¹⁴ et adverbe) que par l'emploi référentiel du mot propre (*humanitarisme*), laissant entendre que la *crise des migrants* ne serait autre qu'une « crise humanitaire ». Les exemples (20) et (21) ravivent la mémoire de la question migratoire à laquelle l'Europe est de nouveau confrontée,

¹³ <https://upjb.be/conference-debat-asile-et-migration-de-quoi-la-crise-est-elle-le-nom>.

¹⁴ Krieg-Planque appelle ainsi « le fait de désigner explicitement une formulation comme un 'euphémisme' (ou de la qualifier d'« euphémique » ou d'« euphémistique ») » (2004 : § 2).

alors que des milliers de migrants sont massés à la frontière gréco-turque. On présente le présent en faisant appel au passé et à une mémoire collective commune, à travers les NPE et des termes à forte composante émotionnelle (*exil massif, inquiète, potentiel afflux*), qui relèvent d'un « langage de spectacularisation » (Bittencourt 2021 : § 35). Ce rappel du passé, les formules utilisées, suscitent l'angoisse chez le lecteur, et renforcent son insécurité et sa méfiance à l'égard du migrant (*spectre de 2015 ; spectre d'une nouvelle crise migratoire*) dont l'arrivée serait perçue comme « une véritable invasion » (*ibid.*). Contrairement à (19), dans ces deux cas de figure, le NPE euphémique semble être assumé par le locuteur, qui oriente l'énoncé vers l'argument de la représentation négative de la figure du migrant, souvent perçu comme une menace.

D'autres exemples illustrent un phénomène semblable. En (22), le poids de l'euphémisme repose de nouveau sur l'hyperonyme *crise* aux fins d'évitement du nom cru *génocide*, alors que le nom propre ethnique contribue à particulariser l'évènement :

(22) Birmanie : les dates-clés de la *crise des Rohingyas*

Depuis août 2017, quelque 740.000 Rohingyas sont partis se réfugier au Bangladesh pour fuir les exactions de l'armée birmane.

Le 23 janvier, la Cour internationale de justice a ordonné à la Birmanie de prendre toutes les mesures nécessaires pour éviter un éventuel génocide à l'encontre de la minorité musulmane des Rohingyas. Voici un rappel des dates les plus importantes de cette crise ethnique. (Le Figaro, 23/01/2020)

L'effet euphémique de la formule en italiques y est neutralisé par le terme dysphémique (*génocide*) et d'autres mots à sens négatif (*exactions*) qui figurent dans le contexte proche, ce qui éclaire les destinataires sur le vrai sens de l'hyperonyme. Il en est de même de l'exemple (23) dans lequel les expressions – euphémique et dysphémique – sont en cooccurrence :

(23) A l'ONU, Palestiniens et Israéliens s'accusent mutuellement de « génocide »

« Ces massacres n'ont que trop duré », a jugé le Jordanien Ayman Safadi tandis que le Tunisien Othman Jerandi dénonçait un « génocide, une *épuration ethnique* ». (Le Point, 20/05/2021)

Depuis la guerre des Balkans le terme « génocide » a été communément désigné dans les médias sous l'euphémisme de *purification ethnique*, *épuration ethnique* ou encore *nettoyage ethnique*. Tel que le souligne Krieg (1996), la formule devient un NPE dès l'été 1992, lorsque l'expression commence à circuler dans les discours politiques et médiatiques. Le cas de figure (23) en est une bonne illustration. L'expression adoucie *épuration ethnique* coexiste avec d'autres termes qui lui sont proches, comme son correspondant dysphémique *génocide* ou le vocable parasynonymique

massacres. Le NPE euphémique est donc dévoilé par le cotexte – les indices lexicaux – pour désigner un nouvel événement et, spécialement, par métonymie, les crimes commis dans le cadre d'un conflit, notamment en (23) le conflit israélo-palestinien. Ces expressions coréférentielles semblent avoir pour l'heure un but stylistique et/ou un but d'éclaircissement de la formule euphémique, qui peut demeurer relativement floue aux yeux de l'opinion publique.

En guise de conclusion

Stable, mais pas pour autant statique, et malléable, le référent d'un NPE reste objectivement le même sous une diversité d'emplois discursifs, d'interprétations et de fonctionnements pragmatiques de son nom. Sa « malléabilité » se reflète juste dans la possibilité de différents choix nominatifs de la part des journalistes qui le construisent en événement *médiatique*, le façonnant à leur gré :

Dans notre société submergée d'informations, la reconnaissance et la valorisation de telle ou telle information représentent des enjeux essentiels du point de vue économique, culturel et politique. Plus que jamais, les médias font et défont les situations de catastrophes, les événements. D'une manière presque discrétionnaire, ils trient entre le banal et le spectaculaire, masquent des risques graves ou mettent en scène et amplifient des accidents anodins. (Prestini-Christophe 2006 : 26)

223

Les actes de minoration et d'amplification auxquels fait référence Prestini-Christophe se réalisent dans l'acte même de nomination, et elle a bien raison de se demander si les intérêts des professionnels des médias « ne se situent pas essentiellement dans la 'couverture' de l'événement » (*ibid.*). C'est cette *couverture* qui a retenu notre attention dans cet article, car le recours à tel nom et pas à tel autre suscite en effet un questionnement sur l'intentionnalité argumentative sous-jacente à l'acte de nommer.

À ce propos, l'étude des exemples de notre corpus fait émerger une certaine dichotomie des positionnements du locuteur à l'égard du NPE, tantôt s'identifiant partiellement à celui-ci, tantôt s'en distanciant ouvertement. On observe ainsi, d'une part, des énoncés où le NPE euphémique est expressément mis à nu par le locuteur à travers un « jugement d'euphémisation », de sorte que le caractère insidieux de l'euphémisme est dévoilé et son effet mitigeur invalidé, et, d'autre part, des énoncés dans lesquels le NPE euphémique est en principe assumé par le locuteur, mais dont l'effet serait neutralisé par l'environnement linguistique immédiat où figurent des

termes dysphémiques concurrents. Les énoncés (19) à (23) en sont un bon exemple. Ainsi, l'extrait (19), pour reprendre la formulation de Bonhomme, « met en scène plusieurs points de vue énonciatifs qui sont en désaccord ou argumentativement anti-orientés » (2020 : 29). Cette polyphonie divergente n'a d'autre but que de *dysphémiser l'euphémisme*, si l'on peut dire, et de mettre au clair le positionnement du locuteur qui serait somme toute dysphémique. Toutefois les cas de figure (20) à (23) ne sont pas aussi explicites, vu qu'ils contiennent des NPE à caractère potentiellement euphémique (*crise* ou *épuration ethnique* permettant d'évincer *problème* et *génocide* respectivement) dont l'absence de marquage typographique invite à penser qu'ils sont assumés par les locuteurs. Pourtant les choix lexicaux qui décrivent ces NPE (*spectre*, *exaction*, *massacre*, *génocide*) mènent à penser le contraire ou, à tout le moins, malmènent l'effet d'adoucissement correspondant à l'euphémisme.

Reste à nous demander quels objectifs poursuivent réellement les acteurs du champ médiatique en ayant recours à ce phénomène euphémico-dysphémique, ce qu'une analyse en termes de *postures* (Rabatel 2005, 2012) permettrait éventuellement d'éclairer. Pour l'heure, les exemples analysés suggèrent que l'emploi d'un NPE euphémique traduit, en général, le positionnement du locuteur à l'égard du discours de l'autre, comme nous l'avons mentionné plus haut. En outre, cette dichotomie semble avoir une visée argumentative sous-jacente consistant à capter prévisiblement l'attention des lecteurs, en faisant appel à leurs émotions, et ce afin d'influencer leurs perceptions sur la réalité masquée par le désignant événementiel euphémique.

224

Bibliographie

- BENSA, A. & FASSIN, É. (2002). Les sciences sociales face à l'événement. *Terrain*, 17, pp. 5-20.
- BESSIN, M., BIDART, C. & GROSSETTI, M. (2010). *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Paris : La Découverte.
- BITENCOURT, A. (2021). Les médias « grand public » et les médias « alternatifs » face à la « crise des migrants ». *Communication*, 38/1, <https://journals.openedition.org/communication/13490>.
- BONHOMME, M. (2020). Polyphonie divergente et mise en cause des euphémismes dans la presse écrite. *Çédille. Revista de estudios franceses*, 17, pp. 25-43.
- BOSREDON, B. & TAMBA, I. (1995). Titres de tableaux et noms propres. In Noailly, M. (ed), *Nom Propre et nomination*. Paris : Klincksieck, pp. 123-135.
- CALABRESE, L. (2007). Quel(s) objet(s) de discours se dissimule(nt) sous la dénomination *le voile* ? In Cislaru, G., Guérin, O., Morim, K., Née, É., Pagnier, T. & Veniard, M. (ed), *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, pp. 135-148, <https://books.openedition.org/psn/2284?lang=fr>.

- CALABRESE, L. (2008). Les héméronymes. Ces évènements qui font date, ces dates qui deviennent évènements. *Mots. Les langages du politique*, 88, pp. 115-128, <https://journals.openedition.org/mots/14443>.
- CALABRESE, L. (2009). Nom propre et dénomination évènementielle : quelles différences en langue et en discours ? *Corela. Cognition, représentation, langage*, 7-1, <https://journals.openedition.org/corela/173>.
- CALABRESE, L. (2011). De Hiroshima aux Twin Towers : les désignants d'évènements, une mémoire de l'actualité ? *Itinéraires. Littérature, texte, cultures*, 2011-2, pp. 113-127.
- CALABRESE, L. (2012). L'acte de nommer : nouvelles perspectives pour le discours médiatique, *Langage et société*, 140, pp. 29-40.
- CISLARU, G., GUÉRIN, O., MORIM, K., NÉE, É., PAGNIER, T. & VENIARD, M. (2007). *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- DÉTRIE, C., SIBLOT, P. & VERINE, B. (2001). *Termes et concepts pour l'analyse du discours*. Paris : Champion.
- GROSSETTI, M. (2004). *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*. Paris : Presses universitaires de France.
- GROSSETTI, M. (2006). L'imprévisibilité dans les parcours sociaux. *Cahiers internationaux de Sociologie*, 120, pp. 5-28.
- FRATH, P. (2015). Dénomination référentielle, désignation, nomination. *Langue française*, 188, pp. 33-46.
- KLEIBER, G. (1981). *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris : Klincksieck.
- KLEIBER, G. (1984). Dénomination et relations dénominatives, *Langages*, 76, pp. 77-94.
- KRIEG, A. (1996). La « purification ethnique » dans la presse. Avènement et propagation d'une formule. *Mots. Les langages du politique*, 47, pp. 109-126.
- KRIEG-PLANQUE, A. (2003), « Purification ethnique ». *Une formule et son histoire*. Paris : CNRS Éditions.
- KRIEG-PLANQUE, A. (2004). Souligner l'euphémisme : opération savante ou acte d'engagement ? Analyse du « jugement d'euphémisation » dans le discours politique. *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 17, <https://journals.openedition.org/semen/2351>.
- KRIEG-PLANQUE, A. (2009). *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- LAGRUE, M. (2016). Réfugiés : euphémisme et imposture politique. *La Lettre. La Revue du SAF*, octobre 2016, pp. 19-20, <http://lesaf.org/wp-content/uploads/2016/10/7-avoculaire-ML.pdf>.
- LONDEI, D., MOIRAND, S., REBOUL-TOURÉ, S. & REGGIANI, L. (2013). Les sens de l'événement. In Londei, D., Moirand, S., Reboul-Touré, S. & Reggiani, L. (ed), *Dire l'événement. Langage, mémoire, société*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 11-20, <https://books.openedition.org/psn/10408?lang=fr>.
- LONGHI, J. (2015). Stabilité et instabilité dans la production du sens : La nomination en discours. *Langue française*, 188, pp. 5-14.
- MOIRAND, S. (2007). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses universitaires de France.
- MOIRAND, S. & REBOUL-TOURÉ, S. (2015). Nommer les événements à l'épreuve des mots et de la construction du discours. *Langue française*, 188, pp. 105-120.
- NEVEU, É. & QUÉRÉ, L. (1996). Présentation. *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, 75, pp. 7-21.

- NORA, P. (1972). L'événement monstre. *Communications*, 18, pp. 162-172.
- PETIT, G. (2012). Pour un réexamen de la notion de dénomination. *Langue française*, 174, pp. 27-44.
- PRESTINI-CHRISTOPHE, M. (2006). La notion d'événement dans différents champs disciplinaires. *Pensée plurielle*, 13, pp. 21-29.
- QUÉRÉ, L. (2013). Les formes de l'événement. Quelques considérations pragmatiques. *Mediazioni*, 15, http://www.mediazioni.sitlec.unibo.it/images/stories/PDF_folder/document-pdf/15-2013/qr.pdf.
- RABATEL, A. (2005). Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation. In Bres, J., Haillet P.-P., Mellet, S., Nølke, H. & Rosier, L. (ed), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, pp. 95-110. Bruxelles : Duculot.
- RABATEL, A. (2012). Positions, positionnements et postures de l'énonciateur. *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 56, pp. 23-42.
- SIBLOT, P. (1992). Ah ! Qu'en termes voilés ces choses-là sont mises. *Mots. Les langages du politique*, 30, pp. 5-17.
- SIBLOT, P. (2001). De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom. *Cahiers de praxématique*, 36, pp. 189-214.

Sitographie

<https://upjb.be/conference-debat-asile-et-migration-de-quoi-la-crise-est-elle-le-nom>.

226


Notices biobibliographiques

Nuria Rodríguez Pedreira – maître de conférences (HDR) au Département de Philologie classique, française et italienne de l'Université de Santiago de Compostela. Sa recherche est centrée sur la sémantique grammaticale et discursive, la pragmatique et la didactique du FLE. Membre de plusieurs projets de recherche nationaux financés par le ministère portant sur l'analyse des euphémismes dans la presse francophone. Elle collabore à l'heure actuelle à un projet consacré au fonctionnement dialogique et polyphonique de cette figure dans les discours médiatiques.

Agnieszka Konowska – maître de conférences à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Łódź, docteur en sciences humaines (spécialité : linguistique). Auteur et co-rédacteur de quatre monographies et d'une quarantaine d'articles scientifiques. Ses principaux domaines d'intérêt scientifique sont la pragmatique linguistique, l'analyse argumentative du discours et la stéréotypie discursive. Ses recherches actuelles portent principalement sur le fonctionnement argumentatif des noms propres dans le discours.

Elżbieta Skibińska

Université de Wrocław¹

 <https://orcid.org/0000-0002-3484-3984>
elzbieta.skibinska@uwr.edu.pl

Revivre les plaisirs minuscules en polonais

Reliving small pleasures of life in Polish

Abstract: Philippe Delerm's book *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* (1997) consists of thirty-four mini-stories that form an inventory of small joys, of everyday moments that seem to be tiny, fleeting celebrations. Some of these stories are related to the pleasures of the table (food and table habits or routines). This study presents the book's "culinary scenes" and the way they are rendered in the Polish translation (*Pierwszy łyk piwa*, 2004). The aim of this comparison is to see whether the translation makes it possible for the Polish audience to feel the connivance or complicity inscribed in Delerm's text regarding food, and to evaluate to what extent reading *Pierwszy łyk piwa* can be part of the art of "surviving" (serving as an escape) in difficult moments such as the 2020 pandemic, a global experience that has upset our daily lives.

227

Keywords: Philippe Delerm - *La première gorgée de bière* - cuisine - Polish translation

Le quotidien ramène un éternel présent sans avenir ni passé
comme si tous les jours s'étaient fondus en un seul. (Bruckner 2000 : 98).
Dans ce présent gratuit le passé dort. (Delerm 1997 : 10)

Introduction

Des trois verbes qui apparaissent dans l'invitation à participer au volume *L'art de vivre, de survivre, de revivre*, c'est le dernier qui me semble le plus attrayant car il connote la renaissance ou un retour cyclique des

¹ Faculté des Lettres, Institut d'études romanes. Plac Biskupa Nankiera 4, 50-140 Wrocław.

phénomènes, événements, habitudes – sujet très présent dans l’argumentaire. Mais il veut dire aussi ‘vivre de nouveau’ ; or la traduction – qui nous intéresse dans les réflexions qui suivent – est un terrain où l’œuvre originale peut trouver une nouvelle vie ; en effet, comme le constate Marie-Hélène Catherine Torres, « Tout traducteur procède à une appropriation du texte traduit, c’est-à-dire qu’il rend le texte source apte à être lu dans une autre culture, dans une autre langue, en le traduisant » (Torres 2002 : 54), et le résultat de son travail est un texte qui a changé en qualité, car il a été déplacé dans l’espace et dans le temps.

Les plaisirs minuscules mentionnés dans le titre, on le devine, sont ceux du petit livre de Philippe Delerm *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* (1997). Les trente-quatre mini-récits qui le composent (des sortes de *scènes* ou *situations*) offrent un inventaire de petites joies – moments simples et ordinaires – qui, saisies avec une sensualité et une sensibilité particulières, chargées de la nostalgie des souvenirs d’enfance, nous font prendre conscience des fêtes minuscules et fugaces que nous offre la vie. Si je dis *nous*, c’est parce que le lecteur de Delerm – cet « épicurien du minuscule », comme l’appelle un critique (Anqueteil 1997 ; voir aussi Besle 2014) – peut se sentir invité à partager ses réminiscences. Ou à revivre ses propres souvenirs et ajouter à l’inventaire de Delerm des moments de plaisir personnels, marqués parfois du goût d’une enfance qu’il croyait finie, oubliée, et qui pourtant n’attendait qu’une impulsion pour se manifester. L’écriture de Delerm, traitée de « minimaliste » ou « intime » (Cavallero 2005), son utilisation du pronom *on*² combiné avec le présent grammatical ainsi que son recours à l’implicite et au non-dit jouent un rôle important dans la création de cet effet d’entente, de complicité, voire d’identification entre l’auteur (narrateur) et le lecteur : les scènes racontées prennent un caractère d’expériences communes à tous (Skibińska 2004).

Parmi ces expériences, il y en a qui sont liées aux plaisirs de la table. Je les comprends ici de façon large : non seulement les aliments, mais aussi les rites, habitudes ou routines liées au repas ; en effet, dans le texte delermien, ce n’est jamais la nourriture en elle-même qui constitue le sujet principal du récit, mais les associations d’idées, les souvenirs, les sensations qui se rattachent à cette mémoire culinaire.

La lecture seule des titres des récits suffit pour constater que l’alimentation occupe une place importante dans le livre : neuf d’entre eux contiennent le nom d’une préparation culinaire ou d’une boisson (*ba-*

² Un « *on* de connivence » qui représente « une instance d’énonciation qui serait commune au lecteur, à l’auteur et au personnage. Le texte fait comme s’il était produit par une parole collective. » (Jourde 1998 : 703).

nana-split, porto, croissant...), d'un repas (*petit déjeuner*), ou font allusion à la préparation des plats (*écosser des petits pois*) ; on peut y ajouter ceux qui contiennent le nom d'un fruit (*pommes, mûres*) ou évoquent la table de manière indirecte (*On pourrait presque manger dehors, Invité par surprise*). En tout, treize titres pourraient être considérés comme annonçant un contenu culinaire. Mais la cuisine est présente aussi dans les récits qui ont pour thème un autre aspect du quotidien.

Cela n'a rien d'étonnant : la France est un pays où l'alimentation a été portée au rang d'art de vivre. La composition des repas et leur rythme ont un caractère quasi-sacré, ce qui se traduit ne serait-ce que dans l'organisation de la journée scolaire ou de travail, avec son incontournable pause-déjeuner. L'évocation des éléments culinaires dans les récits de Delerm s'appuie ainsi sur des connaissances partagées et des principes communs à l'auteur et aux lecteurs. Ces « routines partagées » permettent d'une part le recours à l'implicite ou à l'allusion, et d'autre part, participent à l'effet de connivence mentionné. Si cependant cet effet est possible avec les lecteurs de l'original – procéder par allusion ou non-dit demande une mobilisation de la mémoire individuelle et collective –, il peut devenir problématique dans la traduction, puisque les lecteurs étrangers, extérieurs à la « collectivité des Français »³, peuvent ne pas reconnaître les allusions ou ne pas comprendre les implicites. Dans son travail d'« appropriation du texte traduit », le traducteur fait inévitablement des choix qui ont pour objectif de pallier ces insuffisances.

Dans la suite, je présenterai les « scènes culinaires » que Delerm recrée dans ses récits, et la façon dont elles « revivent » (ou non) dans *Pierwszy tyk piwa* (2004) – la traduction polonaise de *La première gorgée de bière*. Cette comparaison devrait permettre de voir si la traduction ouvre la possibilité de ressentir la connivence ou la complicité inscrite dans le texte de Delerm, ne serait-ce que dans le domaine de la nourriture. Elle pourrait aussi nous aider à évaluer dans quelle mesure la lecture de *Pierwszy tyk piwa* peut faire partie de l'art de (sur)vivre (ou servir d'échappatoire, voire d'évasion) dans les moments difficiles tels que la pandémie de 2020, expérience universelle qui a bouleversé notre quotidien.

³ On peut se demander si les expressions « lecteurs de l'original » ou « collectivité des Français » sont justes ; il s'agirait plutôt des personnes partageant certaines expériences liées à des événements ou modes de vies propres à des époques choisies, celles que rappelle Delerm (qui déploie encore le journal en papier entre le beurrier et le pot de confiture ? qui se souvient du temps où, pour appeler un proche, l'on se rendait à une cabine téléphonique dans la rue ?...) ; par ailleurs, si les Français de la génération de l'auteur (mais peut-être aussi de sa classe sociale) en font partie « par défaut », on pourrait y compter aussi des étrangers francophones connaissant bien la culture française.

1.

Le seul repas dont le nom apparaît dans le titre d'un récit est le petit déjeuner (*Journal du petit déjeuner*, p. 70-71). Parler du rite de lire le journal est aussi une occasion de « dresser » la table de la cuisine où se retrouvent les aliments et les ustensiles traditionnels : confiture de groseilles, chocolat, pain grillé, café, grille-pain, beurrier, bol (de café). Cet inventaire correspond parfaitement au petit déjeuner des Français, tel qu'il est décrit aux étrangers qui veulent connaître la culture française⁴.

Dans la traduction, le *bol* français – petit récipient individuel hémisphérique dans lequel on verse le café ou le chocolat du petit-déjeuner – cède la place au *kubek* polonais (grand gobelet cylindrique), et le chocolat devient *kakao* ; ces « ajustements » aux réalités polonaises et la composition du petit déjeuner accompagné de la lecture du journal font que le récit ne présente pas d'éléments surprenants pour les lecteurs polonais. Même ceux qui commencent la journée par un *śniadanie* à la polonaise, plus copieux, avec des œufs, du fromage et de la charcuterie, savent que d'autres peuvent se limiter au pain-miel-confiture-café.

230

Le premier repas de la journée est évoqué aussi dans le récit qui raconte les sensations accompagnant le fait de manger son croissant dans la rue, par un matin d'hiver (*Le croissant du trottoir*). Cette fois, le rite consiste à sortir dans le froid du petit matin pour aller chercher les croissants et la baguette chez le boulanger. La boulangerie, endroit chaud, non seulement à cause du pain cuit sur place, mais aussi grâce à sa lumière ambrée, est aussi un lieu de complicité : la boulangère réserve son bonjour enjoué « aux seuls premiers clients », le boulanger « en maillot de corps fariné » les salue « comme on salue les braves à l'heure du combat » (p. 21). Le retour, après l'achat de cinq croissants et « une baguette moulée pas trop cuite », maintenant « coincée sous un coude », est un moment de plaisir, une « petite gourmandise dans le froid », qui consiste à manger un croissant, dont la pâte est encore tiède, presque molle, et devenir « soi-même four, maison, refuge » (p. 21).

Le rite du croissant mangé dans la rue ouvre sur un monde différent du quotidien polonais : les boulangeries familiales – élément quasi indispensable de la rue française – sont assez rares dans les villes polonaises, et celles où le pain est cuit dans l'arrière boutique, encore plus. Ceci rend « exotique »⁵ la connivence de la boulangère et de son mari avec les clients.

⁴ Voir par ex. <https://www.cometoparis.com/fre/decouvrir-paris/presentation-paris/gastro-nomie>; <https://apprendre.tv5monde.com/fr/aides/cultures-lhoraire-et-la-duree-des-repas>.

⁵ L'adjectif « exotique » est utilisé ici dans le sens employé dans les travaux traductologiques : sont « exotiques » les traductions qui maintiennent visibles les marques de leur

Cependant, même si celui qui se lève aux aurores pour aller chercher de petits pains (*świeże bułki, rogaliki*) chez « son boulanger » est rare en Pologne, demander un pain bien cuit ou moins bien cuit (*bagietka nie za bardzo wypieczona*, p. 16) est un élément commun aux Français et aux Polonais, tout comme l'évocation du goût du croissant chaud avalé dans la rue (qui, en Pologne, ne connaît pas le goût du pain chaud entamé dans la rue ?...). Et paradoxalement, même le choix de remplacer, dans la traduction, le *croissant* – à forte connotation française – par le *rogalik* polonais peut contribuer à la connivence au-delà des frontières culturelles.

2.

Le déjeuner n'est abordé que de façon indirecte : en parlant du couteau qu'un « parfait grand père » aurait « tiré de sa poche à l'heure du déjeuner » (p. 9), des gâteaux du dimanche matin, achetés pour le dessert, des petits pois à écosser ou encore, de la possibilité de manger dehors. Mais à chaque fois, apparaissent des éléments d'habitudes communes liées à ce repas pris au milieu de la journée.

Le déjeuner du grand-père est pris pendant la pause de midi, peut-être dehors, probablement à la campagne : tranches de saucisson⁶ comme entrée, pomme au dessert, café bu dans un verre pour clore le repas. Les gâteaux des « petits dimanches de famille » : une religieuse au café, un paris-brest, deux tartes aux fraises, un mille-feuille (p. 11), semblent appartenir à une routine consacrée par le temps : « Petits dimanches de famille, petits dimanches d'autrefois, petits dimanches d'aujourd'hui [...] » se fondent et deviennent un temps qui « balance en encensoir » (p. 12). Les petits pois sont écosés vers onze heures, faisant partie de la préparation du déjeuner, avec l'épluchage d'autres légumes, quand les bols du petit déjeuner ont déjà été rangés, mais alors que « les odeurs mitonnées du déjeuner » sont encore loin (p. 13). Le travail fini, « il y aura juste le pain à aller chercher », dernier élément nécessaire avant le repas, rituel « national » des Français qui mangent chez eux. Manger dehors – habitude courante dans les mois chauds – est un objet de tentation quand on sort

origine ; le recours à des techniques « exotisantes » a pour objectif de faire ressentir par le lecteur cible ce qu'on appelle, d'après Antoine Berman, « l'épreuve de l'étranger » (cf. Guidère 2010 : 98).

⁶ Le saucisson coupé à l'opinel est évoqué aussi dans le chapitre *Dans un vieux train* : il fait partie du souvenir des « usages compartimentaux, aux casse-croûte », « de la serviette à carreaux rouges », de l'époque où le voyage était événement [...] » (p. 37).

de l'hiver. Au mois de mars, l'apparition du soleil au milieu de la journée donne l'idée d'aller manger ailleurs juste au moment où « le repas de midi est prêt, la table mise [...] les crudités sont déjà posées sur la nappe » (p. 27).

Les évocations de l'heure du repas ou de ses composants (entrée ; dessert ; pain) sont basées sur l'implicite et le recours à la connaissance des habitudes des Français. Mais, contrairement au petit déjeuner, les contrastes avec les habitudes des Polonais sont plus significatifs pour le repas de la mi-journée. La première différence est l'heure : les Polonais se mettent à table plus tard, rarement avant 14 heures. Le repas froid du grand père a lieu, en polonais, « z nadejściem południa » ['sur le coup de midi'] et, pour un lecteur polonais, pourrait être un « drugie śniadanie » [littéralement 'deuxième petit déjeuner', un en-cas pris entre le petit déjeuner et le déjeuner] ; l'expression « le repas de midi » est remplacée, dans la traduction, par « minęło południe » ['midi est passé'], le déjeuner a donc lieu plus tard que dans l'original. On pourrait considérer ces changements discrets comme un ajustement aux habitudes polonaises.

232

Le repas polonais s'ouvre le plus souvent par une soupe – composant ordinaire du déjeuner – qui pourrait être considérée comme « équivalent fonctionnel » de l'entrée française (le nom *crudités* de la phrase citée *supra* a cependant été rendu par *przystawka*, mot qui renvoie à l'entrée servie avant le plat principal lors d'un repas important), alors que le dessert et le café – éléments clôturant le repas français – sont réservés en Pologne aux repas de fête ou du dimanche. Comme les composants des repas évoqués chez Delerm le sont de façon allusive, l'absence de la soupe peut passer inaperçue. Les petits gâteaux du dimanche, quant à eux, n'étonnent pas, d'autant que les friandises françaises ont été remplacées dans la traduction par des gâteries polonaises (*napoleonka*, *ptyś z kremem kawowym*, *dwie tartoletki z truskawkami* et *torcik migdałowy*, p. 7) ; l'on remarque par ailleurs que le traducteur a conservé un lien avec la France.

3.

Le déjeuner ou le dîner peuvent être précédés d'un apéritif : 'Boisson à base de vin ou d'alcool, supposée apéritive, que l'on prend avant le repas' (Robert). Si cette coutume n'est pas inconnue en Pologne, elle n'est pas encore devenue une habitude comme en France. Un des récits de Delerm est consacré aux sensations qui constituent le plaisir de prendre un porto : opposé au whisky et au martini-gin, ce vin est décrit comme démodé, « vieille France », et pourtant riche en associations de goût sucré et frui-

té. En polonais, le condensé de cette présentation, rendu dans : « tkwizw w letniej aurze dobrej, starej Francji, w aromatach owoców z ogrodu proboszcza, w niemodnej słodyczy » (p. 11), transporte le lecteur dans un espace autre que son quotidien : la France, le jardin du curé sont un signal fort de différence d'avec les habitudes que reconnaît son « homologue » français. Il peut cependant retrouver ou partager les sensations gustatives décrites dans le récit : le porto n'est pas une boisson inconnue ou introuvable sur les bords de la Vistule.

L'apéritif peut aussi se refuser – comme dans le récit *Invoité par surprise*, où il est question d'un dîner auquel on a été invité à l'improviste et dont on participe aux préparatifs : on épluche les pommes de terre, on cherche la moutarde, on respire les odeurs d'échalote ou de persil. Derrière ces petites bribes d'informations, le lecteur français reconnaît et reconstruit une situation habituelle : le dîner, repas du soir, est un repas cuisiné qui se compose généralement d'une entrée (potage ou crudités), d'un plat et d'un dessert. L'évocation de la moutarde et de l'échalote peut être comprise comme une indication de préparation de sauce vinaigrette. Ces signaux n'ont pas la même portée en polonais, même si les mots *pietruszka*, *szalotka* ou *musztarda* sont tout aussi familiers. Mais le contraste le plus important est celui du « menu » de ce repas : chaud et riche en France, le plus souvent froid, composé des sandwiches ou de tartines en Pologne.

233

On retrouve cette différence dans le récit *Le dimanche soir*. Le dimanche soir, « On ne met pas la table, on ne fait pas un vrai dîner. Chacun va tour à tour piocher au hasard de la cuisine un casse-croûte encore endimanché – très bon, le poulet froid dans un sandwich à la moutarde [...] » (p. 51 ; c'est moi qui souligne). On déduit facilement de cette phrase que le casse-croûte pris loin de la table et des autres membres de la famille n'est pas un « vrai dîner ». Or, dans la traduction, l'adjectif *vrai* a été remplacé par *ciepły* ['chaud'] ; à la suite de ce choix relevant de l'adaptation, le sandwich au poulet reste un « vrai » dîner, un dîner habituel, qui ne surprend pas le lecteur polonais pour qui c'est le dîner chaud qui a plutôt un caractère exceptionnel.

4.

Repas quasiment oublié en Pologne (sauf pour les enfants), le goûter fait toujours partie des habitudes des Français. Sans faire l'objet d'une scène racontée par Delerm, il trouve sa place dans le récit *Le pull d'automne*. En octobre, quand le premier gel se fait sentir, l'achat d'un nouveaux pull chaud devient nécessité. Mais il s'agit d'un vêtement d'automne, qui aurait

des traits de cette saison ; choisir la couleur devient un objet de réflexions – et celles-ci tournent autour des éléments culinaires : vin chaud, whisky, châtaignes, poires tombées de l'espalier, pois cassé, cèpes et « le goûter comme avant, pain-beurre-pain d'épice » (p. 57-58). « Le goûter comme avant » : souvenir des années où les barres chocolatées n'avaient pas encore été inventées et où ce petit repas consistait en une tranche de pain beurré, avec de la confiture, un carré de chocolat – ou, comme ici – une tranche de pain d'épice⁷. Dans la traduction, la friandise prend une forme légèrement différente : *Dostać na podwieczorek chleb z masełm posypanym kruszonym piernikiem* (p. 48), mais de cette façon, la note « exotique » du goûter, marié avec le pull d'automne, est accentuée.

5.

234

Les loukoums chez l'Arabe est un récit bien ancré dans le contexte français, sans « correspondant » polonais. Les petites épicereries tenues par les immigrants maghrébins, dans lesquelles « Pois chiches, bouteilles de sidi brahim » voisinent avec les boîtes de coca (p. 49), sont un élément habituel dans les rues des villes de l'Hexagone et dépannent souvent les riverains lorsqu'ils tombent à court de beurre, œufs, lait ou vin... Les loukoums achetés dans ces boutiques, dégustés sur le trottoir, ont un goût spécial, marqué d'exotisme oriental, que la traduction renforce, en introduisant un élément « arabe » (quoique déjà bien apprivoisé en Pologne), le *couscous*, absent dans l'original : « *cietrzewica (sic!)*, kuskus, butelki Sidi Brahim » (p. 39-41)⁸.

6.

Cette revue des éléments marqués par leur spécificité française et de la façon dont ils ont été traités dans la traduction mène à la constatation que le lecteur polonais découvrira un texte dans lequel l'empreinte de la culture source a subi des retouches discrètes, qui rapprochent les scènes évoquées de ses habitudes culinaires, sans cependant l'effacer.

⁷ Une enquête auprès de quelques amies françaises m'a permis de constater que ce genre du goûter – qui pourrait sembler surprenant – n'est pas un souvenir du seul Delerm...

⁸ Le mot *cietrzewica* surprend ici. Il s'agit de *ciecierzycza*, appelée aussi *ciociorka* ; les dictionnaires de la langue polonaise consultés ne donnent pas d'autre nom de cette plante.

Il faudrait cependant rappeler aussi la présence, dans le livre de Delerm, des noms d'autres aliments qui ne sont pas des « désignateurs de référents culturels »⁹ propres à la culture française (bière, banana-split, pommes, tomates...) et qui, dans la traduction, ne posent pas le problème « classique » lié aux différences de bagage cognitif des lecteurs de l'original et de la traduction.

Le banana-split, dessert exceptionnel (bien plus impressionnant qu'une île flottante ou quatre fruits rouges) est l'objet d'une dégustation qui donne lieu à une réflexion quasi morale (« Un vague empilement de la banane sur les boules de vanille et de chocolat [...] une dose généreuse de chantilly ringarde. Des milliers des gens sur terre meurent de faim. Cette pensée est recevable à la rigueur devant un pavé au chocolat amer. Mais comment l'affronter face au banana-split? », p. 43).

La première gorgée de bière, les pommes dans une cave, les tomates mûrissant dans un jardin d'été, la cueillette des mûres, incitent, quant à elles, à des méditations presque philosophiques sur le temps, son passage, la futilité des choses : avec la première gorgée de bière, « Tout le meilleur est pris » (p. 32), comme le meilleur est déjà pris quand on a fini le croissant dans la rue, comme choisir un pull neuf est « choisir le nouveau feu qui va commencer de finir » (p. 59). Car c'est le temps passé et la mémoire (ou plutôt les souvenirs des moments furtifs qui surgissent tout à coup, telle la saveur de la madeleine), qui sont la dimension principale du « quotidien » de Delerm¹⁰.

Aussi, même si les détails culinaires présents dans son recueil se voient modifiés ou « polonisés » dans la traduction, le message sous-jacent reste le même : derrière la banalité quotidienne, c'est la vie qui passe, remplie de gestes sans importance : savourer un porto, éplucher des légumes, acheter du pain, mettre la table. Les « récits du quotidien » delermiens, quelle que soit leur langue, sont autant une invitation à écouter le temps qui passe, à prêter attention aux « plaisirs minuscules » de tous les jours, à ne pas les perdre.

7.

Dans les premiers jours de la pandémie, nous avons pu lire *Okno*, un essai d'Olga Tokarczuk :

⁹ Terme emprunté à Michel Ballard qui le définit comme « des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture. On peut classer ces désignateurs par champs : vie quotidienne (habitat, unités de mesure, etc.), organisation sociale (institutions, religion, fêtes, enseignements, etc.) » (Ballard 2005 : 126)

¹⁰ Voir à ce propos Cavallero (2005) et Audet (2007).

Me reviennent à l'esprit, de façon insistante, des images de mon enfance, quand on avait beaucoup plus de temps et où il était permis de le gaspiller en regardant par la fenêtre pendant des heures, en observant les fourmis, en restant allongée sous la table à s'imaginer qu'on était dans l'Arche. Ou à lire une encyclopédie.

Et si nous étions ainsi revenus au rythme d'une vie normale ? Et si ce n'était pas le virus qui avait bouleversé les normes, mais bien au contraire, le monde fiévreux d'avant le virus qui avait été anormal ? (<https://www.letemps.ch/culture/ecrivains-face-virus-fenetre-dolga-tokarczuk>)

Il est frappant d'observer combien la nostalgie du « rythme d'une vie normale » qu'elle évoque ressemble à la nostalgie delermienne, ancrée dans un retour à un rythme qui ne semble plus possible. « L'odeur des pommes est douloureuse. C'est celle d'une vie plus forte, d'une lenteur qu'on ne mérite plus (p. 19) », constate l'écrivain français. La pandémie serait-elle une chance de revaloriser le quotidien et la lenteur ?

La lenteur post-pandémique ne sera plus jamais comme celle d'avant, tout comme notre regard sur le quotidien et ses plaisirs minuscules. Lire Delerm peut inviter à une observation plus attentive du monde et nous apprendre, ou réapprendre, que vivre, c'est voir les détails, et derrière eux, nous mêmes, à travers le temps mémorisé.

Bibliographie

Textes analysés

DELERM, P. (1997). *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*. Paris : Éditions Gallimard.

DELERM, P. (2004). *Pierwszy łyk piwa*, trad. Par Wawrzyniec Brzozowski. Warszawa : Sic!

Études

ANQUETEIL, G. (1997). Les plaisirs selon Delerm, *Le Nouvel Observateur*, 3-9 juillet.

AUDET, R. (2007). Fuir le récit pour raconter le quotidien. Modulations narratives en prose contemporaine, *temps zéro*, n° 1 [en ligne]. <http://tempszero.contemporain.info/document84> [21/07/2021].

BALLARD, M. (2005). Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels. In Ballard, M. (éd.), *La Traduction, contact de langues et de cultures (1)*. Arras : Artois Presses Université, pp. 130-147.

BESLE M. A. (2014). L'alibi du quotidien dans les textes brefs de Philippe Delerm. *Modern & Contemporary France*. <https://doi.org/10.1080/09639489.2014.969214>

- BRUCKNER, P. (2000). *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*. Paris : Grasset.
- CAVALLERO, C. (2005). Les florilèges du quotidien de Philippe Delerm. *Études littéraires*, 37(1), 145–156. <https://doi.org/10.7202/012831ar> [21/07/2021].
- GUIDÈRE, M. (2010). *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui*. Bruxelles : De Boeck.
- <https://apprendre.tv5monde.com/fr/aides/cultures-lhoraire-et-la-duree-des-repas> [21/07/2021].
- <https://www.cometoparis.com/fre/decouvrir-paris/presentation-paris/gastronomie> [21/07/2021].
- <https://www.letemps.ch/culture/ecrivains-face-virus-fenetre-dolga-tokarczuk> [21/07/2021].
- JOURDE, P. (1998). Les microcosmopolites, *Critique* 618.
- ROBERT : <https://dictionnaire.lerobert.com/> [21/07/2021].
- SKIBIŃSKA, E. (2004). Traduire en polonais *on* dans sa spécificité delermienne: une tâche impossible? *Romanica Wratislaviensia* LI, pp. 83-100.
- TORRES, M.-H. (2002). Indices de statut de roman traduit. 1. Paratexte. *Meta*, nr XLVII,1, pp. 5-15.

Notice biobibliographique

Elżbieta Skibińska, romaniste et poloniste, professeure titulaire à l'Université de Wrocław, Pologne. Elle a publié : *Les équivalents polonais des prépositions temporelles françaises dans la traduction polonaise*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 1991; *Przekład a kultura. Elementy kulturowe we francuskich tłumaczeniach „Pana Tadeusza”* [Traduction face à la culture : éléments de la culture nobiliaire dans les traductions françaises de *Pan Tadeusz*], Wrocław, 1999 ; *Kuchnia tłumacza. Studia o polsko-francuskich relacjach przekładowych* [La cuisine du traducteur. Etudes sur la traduction entre la France et la Pologne], Kraków, 2008; ainsi que de nombreux travaux portant sur des questions de linguistique comparée (français–polonais) et sur la traduction (dans une approche culturelle et linguistique). Elle dirige les études de l'équipe travaillant sur la traduction comme moyen de communication interculturelle; dans ce cadre, elle a édité ou coédité, entre autres : *Gombrowicz i tłumacze* [Gombrowicz et ses traducteurs] (2004); *Konwicki i tłumacze* [Konwicki et ses traducteurs] (2006); *Przypisy tłumacza* [Les notes de traducteur] (2009); *Lem i tłumacze* [Lem et ses traducteurs] (2010); *Parateksty przekładu* [Paratextes de traduction] (*Między Oryginałem a Przekładem* 17, 2011); *Figure(s) du traducteur (Romanica Wratislaviensia, 59, 2012)* et, avec Regina Solová et Kaja Gostkowska, *Vingt-cinq ans après... Traduire dans une Europe en reconfiguration* (2015). Dans la collection *Vita Transductiva*, elle a coédité (avec Magda Heydel et Natalia Paprocka) *La voix du traducteur à l'école / The Translator's Voice at School*, t. 1 : *Canons*, t. 2 : *Praxis*, 2015. Dernières publications: "Cudzoziemskie przypadki pewnej „bagatelki". O polskich przekładach „Le Temple de Gnide" Monteskiusza w XVIII wieku", *Pamiętnik Literacki*, R. 62, z. 2, 209-223; "Entre les livres à succès et la littérature « déconcertante » : le roman français contemporain à travers son intraduction polonaise (2001–15)", *inTRAlinea*, Vol. 22, 2020, 1-10.

Maciej Smuk¹

Université de Varsovie

 <https://orcid.org/0000-0002-0911-9046>

m.smuk@uw.edu.pl

Le français subjectivement parlant

Subjectively speaking of French

Abstract: The main objective of the article is to present the results of some research – carried out with students of French philology in Poland – on their representations regarding the French language. Some of the aspects will be subjected to a detailed analysis: the feelings that French evokes, its social status, the difficulties identified by the students as the most salient in French learning. All the images, woven by future philologists in their individual productions (and therefore subjective par excellence), allow us to reconstruct the semantic fields specific to the French language.

239

Keywords: French language, French philology, Polish students, social representations, semantic fields

[L'homme] possède (...) l'entière certitude de ne connaître ni un soleil ni une terre, mais seulement un œil qui voit ce soleil, une main qui touche cette terre [...].

Schopenhauer, 1818

1. Pourquoi se pencher sur les « caractères subjectifs » de la connaissance ?

L'objectivité désigne – à titre d'introduction, référons-nous aux dictionnaires – « [la] qualité de ce qui donne une représentation fidèle de la chose observée », « [la] qualité de ce qui est conforme à la réalité » ou, par

¹ Université de Varsovie, Faculté de Langues modernes, Institut d'Études romanes, 00-312 Varsovie, Dobra 55.

surcroît, « [le] caractère de ce qui existe en dehors de la pensée ». Le problème est qu'il est relativement facile de nier le vocable « objectif » :

[...] il n'existe pas *a priori* de réalité objective, mais [...] toute réalité est représentée, c'est-à-dire réappropriée par l'individu ou le groupe, reconstruite dans son système cognitif, intégrée dans son système de valeur dépendant de son histoire et du contexte social et idéologique qui l'environne (Abric 1994 : 12 cit. d'après Yapo 2016 : 20).

Ceci signifie que tout objet de la réalité gagne de nouvelles vies en fonction des caractéristiques de l'individu – il ne serait pas exagéré de dire : autant d'individus, autant de vies du même objet. Cette constatation est particulièrement pertinente pour ce qui est des processus cognitifs, métacognitifs et affectifs² qui, eux aussi, sont plongés dans les croyances, les valeurs, les stéréotypes ou les idéologies.

Dans le vaste ensemble des « caractères subjectifs », quelques catégories peuvent être discernées. Les représentations sociales, enracinées dans le concept de représentations collectives (Durkheim 1898), désignent les connaissances socialement construites par une communauté donnée : ethnique, sociale, professionnelle, etc. Les représentations individuelles ont trait à l'individu, mais elles se forment sous l'influence des représentations propres aux groupes au sein desquels cet individu fonctionne. Les représentations conceptuelles se rapportent aux manières de se représenter les concepts, elles sont assez générales, théoriques et abstraites. Les représentations procédurales, moins abstraites et plus opératoires, sont mises en œuvre par la mémoire de travail ; elles guident les comportements et leur trajectoire. Les théories subjectives, la dernière catégorie que nous distinguons, peuvent prendre leur source dans les représentations, mais elles sont plus complexes et s'appuient, le plus souvent, sur des connaissances : plus ou moins vérifiées, simplifiées, surannées, etc. Elles peuvent se composer des sous-théories qui tentent de démontrer des rapports de cause à effet, tandis que les représentations sont plus floues et se fondent plutôt sur des impressions générales.

Les recherches sur le côté subjectif de la connaissance ont été popularisées, en France, dans la seconde moitié du XX^e siècle, surtout grâce aux travaux de S. Moscovici (1961), portant sur les représentations des Français vis-à-vis de la psychanalyse. Et ce sont les représentations sociales qui nous intéresseront tout au long de cet article.

² L'idée de prendre en considération « les caractères subjectifs » de la connaissance, entre autres pour expliciter les sources des obstacles dans l'acquisition de nouveaux savoirs et habiletés, a déjà été promue par les courants de la première moitié du XX^e siècle, soit le constructivisme de J. Piaget et le socio-constructivisme de L. Vygotski.

De nos jours, elles sont décortiquées par divers spécialistes : psychologues, psychothérapeutes, sociologues, anthropologues, théologiens, didacticiens, etc. Quant au domaine qui est le nôtre, elles expliquent, entre autres :

- l'attitude à l'égard d'une communauté donnée (Français, enseignants, etc.) ;
- l'attitude à l'égard d'une langue donnée (français en général, français utilisé dans une communauté, etc.) ;
- l'attention accordée à divers domaines ainsi qu'à leurs aspects particuliers (place de la littérature dans l'enseignement, valeurs attribuées à la correction grammaticale, etc.) ;
- la façon de les aborder, consciemment et inconsciemment, ainsi que les stratégies d'enseignement / apprentissage activées le plus et le moins souvent (modèles d'approche de la lecture littéraire, pratiques de classe, etc.) ;
- les attentes quant aux comportements manifestés en classe (conformité aux coutumes et habitudes sociales *versus* indépendance, collaboration *versus* compétitivité, etc.).

Or, il n'est pas surprenant que les représentations soient considérées comme « les grilles de lecture » ou « les clés de compréhension » des individus et des groupes : elles orientent les conduites et donc, pour cela aussi, elles les traduisent et permettent de les anticiper.

2. À propos de la recherche sur les représentations sociales à l'égard des langues

La problématique des représentations des langues est abordée selon diverses optiques, plutôt complémentaires que concurrentielles. En sociolinguistique, on privilégie les études qui visent à évaluer la position d'une langue donnée dans une communauté utilisant quelques langues (p. ex. Maurer 2013). En didactique des langues, les recherches concernent les statuts des langues étrangères enseignées / apprises et les liens entre celles-ci (p. ex. Waltermann 2017), les représentations des langues appartenant à un groupe (p. ex. Alén Garabato 2003) ou encore les représentations des ingrédients du processus d'enseignement / apprentissage : diverses compétences, stratégies, évaluation, conditions de réussite, etc. Les langues telles qu'elles sont souvent étudiées à travers les critères d'appréciation suivants :

- économique, lié à l'utilité professionnelle de la langue ;
- social, ayant trait au prestige de la langue ;
- culturel, identifié à la richesse d'une culture donnée ;

- épistémique, concernant les exigences cognitives quant à l'apprentissage de la langue ;
- affectif, se rapportant aux sentiments suscités par la langue ;
- esthétique, désignant le degré de beauté / laideur de la langue (Dabène 1997 ; Defays 2018).

Les méthodes de collecte des données que l'on priorise sont : les entretiens, essentiellement non-directifs et quasi-directifs ; les corpus écrits (autonarrations, correspondances, témoignages, etc.) ; les productions graphiques (Dessinez votre vision de ...) ; les cartes mentales (Organisez vos idées à propos de ... à l'aide d'une carte mentale) ; les techniques dont le but est de distinguer les champs sémantiques, consistant à associer les mots à partir d'un mot indicateur (Notez les trois premiers mots qui vous viennent à l'esprit à propos de ..., Soulignez les mots les plus importants pour décrire ...). En ce qui concerne le contenu, l'analyse des représentations sociales est graduelle : mots, segments de phrase, phrases, paragraphes, productions entières (Yapo 2016 : 59-78).

3. Le français subjectivement parlant – passons la parole aux étudiants en philologie française³

242

3.1. Objectif, méthodologie et groupe cible de la recherche

La langue française et les peuples qui la parlent au quotidien, les Français le plus souvent, font l'objet de nombreuses études. En Pologne, ce sont les travaux de D. Pudo (2016) ainsi que ceux de R. Kucharczyk et K. Szymankiewicz (2020) qui méritent d'être cités. Selon leurs analyses, effectuées dans différents types d'établissements scolaires, le français reçoit, d'une part, des connotations très positives (langue belle, élégante, prestigieuse, élitiste, qui fait penser à l'amour et est associée à la cuisine, à la mode, à la chanson, à la diplomatie ...) ; d'autre part, il est perçu comme difficile et, pour les mêmes raisons, décourageant. Le pire est que son utilité – sur le marché du travail, durant les voyages, etc. – passe quasiment sous silence.

Dans les sections qui suivent, nous révélerons les résultats partiels de quelques recherches que nous avons réalisées entre 2017 et 2019 (Smuk 2018, 2020, 2021 ; Smuk & Sujecka-Zajac 2019). Leur objectif était, entre autres, de

³ En 2018, 459 philologies étaient enregistrées auprès du Ministère de l'Enseignement supérieur en Pologne et environ 60 000 jeunes les étudiaient. En 2020, les études de langue française (*filologia romańska/francuska*) étaient dispensées par 15 universités polonaises.

reconstruire les champs sémantiques propres à la langue française. Pour ce faire, nous avons eu recours aux méthodes et techniques suivantes :

a) enquêtes de terrain contenant des questions ouvertes, p. ex. : Évoquez trois aspects de la grammaire française engendrant pour vous le plus de difficultés. Pour chaque aspect, essayez d'expliquer les raisons de ces difficultés ;

b) productions écrites plus développées, p. ex. : Selon vous, quelle est l'importance de la correction grammaticale dans l'apprentissage de la langue française et dans la communication dans cette langue ? ;

c) autonarrations écrites, p. ex. : Mes barrières dans l'apprentissage du FLE et moyens de remédiation possibles ;

d) entretiens collectifs (*focus groups*) non-directifs, centrés autour des résultats des productions et autonarrations écrites ;

e) tâches de conceptualisation des acquis, p. ex. : Vous êtes chargé(e) d'élaborer un chapitre d'un manuel [...] destiné aux étudiant(e)s de la première année d'études de langue française. Votre chapitre sera consacré à l'un des deux sujets : [...]. Présentez le sujet [...] de la façon qui est, à vos yeux, la plus favorable à la compréhension. Le projet se réalisera en groupes de 3-4 personnes.

Au total, 185 répondants ont pris part à quatre études successives. Tous ceux que nous citerons ci-après étaient, au moment de la réalisation des recherches, des étudiants en philologie française. Comme nous avons assuré l'anonymat des réponses, il est impossible de préciser de quel répondant il est question dans des cas particuliers, mais tous étaient censés maîtriser le français à un niveau allant de B1 à C1.

3.2. Résultats

Les titres des sous-sections qui suivent correspondent aux champs sémantiques que nous avons identifiés. L'ordre reflète la popularité des réponses.

3.2.1. Une langue admirable

Les premières associations attribuées à la langue française, souvent exprimées déjà dans les premières lignes, sont positives. Le français récolte de nombreux adjectifs qualificatifs de ce type : beau, joli, romantique, mélodique, rythmique, chantant, subtile, sophistiqué, prestigieux, élitiste, poétique, etc. ; il est « [une] langue d'élites » et « [une] langue d'une haute culture », « [il] suscite l'admiration », « [il] est perçu comme plus noble que

d'autres langues » et peut même « donner un sentiment de supériorité ». Il y a ceux qui arrivent à la conclusion que son statut spécial oblige à l'utiliser de manière spéciale :

La langue française est une langue d'élites, c'est pourquoi je trouve que l'utiliser sans garder la correction grammaticale constitue une sorte de caricature [...]. Il me semble qu'il sera ridicule d'utiliser un beau vocabulaire si on conjugue mal le verbe « avoir ».

La plupart des attributs positifs se rapportent à la langue française en général, non pas à ses aspects particuliers.

3.2.2. Une langue difficile

La beauté du français va de pair avec les difficultés qu'engendre son apprentissage. Cette fois-ci, les répondants tentent de justifier leurs positions – deux compétences sont très concernées.

La compétence grammaticale se place en tête ; selon toute vraisemblance, le degré de difficulté de la grammaire française dépasse celui d'autres langues :

244

[1] En général, j'ai des difficultés avec toute la grammaire française.

[2] Si vous m'aviez posé la question « Quelle est l'importance de la correction grammaticale dans l'apprentissage d'une langue ? », sans avoir désigné une langue concrète, j'aurais répondu d'une manière simple – très faible. Le problème se pose si vous précisez que la question concerne la langue française.

[3] En apprenant la langue française, il est impératif de « se soumettre » aux règles de grammaire pour pouvoir communiquer les informations qu'on a en tête.

Les répondants déploient toute une liste de sujets grammaticaux difficiles, en établissant leur hiérarchie :

- les déterminants du nom, principalement la nécessité d'effectuer un travail de conceptualisation plus profond (p. ex. l'emploi de « du » en tant qu'article partitif et contracté) ;
- la distinction entre l'accompli et l'inaccompli « à la française », la durée limitée et non-limitée, l'action, la description et l'état, ce qui conditionne l'emploi des temps du passé, *i.e.* le choix entre le passé composé et l'imparfait ;
- les formes irrégulières des verbes, mais par rapport aux deux points précédents, la maîtrise des formes ne postule pas un travail de conceptualisation, elle fait juste appel à la mémoire mécanique ;
- l'emploi du subjonctif et ses formes irrégulières ;
- les pronoms personnels, avant tout leur multitude ainsi que l'emploi des pronoms de la 3^e personne du singulier et du pluriel (p. ex. « lui » en tant que pronom tonique et pronom COI) ;

- la coexistence des pronoms relatifs « dont » et « duquel / de laquelle / desquels / desquelles » ;
- l'accord du participe passé ;
- le choix entre certaines subordonnées conditionnelles, en principe « Si + plus-que-parfait + conditionnel présent / passé » et « Si + imparfait + conditionnel passé » ;
- la place de l'adjectif qualificatif dit court / long.

Il convient d'ajouter que, pour ce qui est du subjonctif, ce sont les représentations qui semblent endosser une grande part de responsabilité. Le subjonctif n'a pas son correspondant polonais (ce qui peut, certes, entraîner des soucis), mais les enseignants de français diffusent des idées reçues sur ses emplois qui renforcent le sentiment d'étrangeté. Deux exemples illustrent ce reproche :

[1] On consacre trop de temps au subjonctif et on finit par croire que le subjonctif est le couronnement de la maîtrise grammaticale.

[2] Les professeurs sont obsédés par le subjonctif, mais c'est le conditionnel qui paraît beaucoup plus important pour la communication de tous les jours et est plus fréquent.

Dans la « top liste » des difficultés, on trouve aussi quelques points relatifs à la compétence phonologique :

- la réalisation du [R] français ;
- la réalisation des deux voyelles nasales : [ã] et [õ] ;
- les différentes réalisations de O et E ;
- la présence de divers E dans un mot ;
- le débit et le rythme de la parole qui rendent la compréhension orale particulièrement pénible.

3.2.3. Une langue faisant naître une dichotomie

Les difficultés de la langue française s'attachent à la concurrentialité des règles ainsi qu'au décalage, trop frappant, entre la théorie et la pratique. Les répondants parlent d'un sentiment de dissonance frustrant qu'ils éprouvent face à la nécessité de mettre les règles en pratique. De plus, le français est cette langue dans laquelle les règles et l'usage sont en permanente bataille, spécialement quant à l'emploi des déterminants du nom et à l'usage du couple passé composé / imparfait. Deux défis se posent.

D'un côté, les règles transmises à l'école et les expériences gagnées en dehors de l'enseignement / apprentissage formel s'éliminent souvent :

[1] Apparemment, leurs emplois sont faciles, mais en réalité, il y a pas mal de principes à garder, p. ex. utiliser le passé composé, si la durée est « fermée ».

[2] J'ai des difficultés à distinguer ce qui est « descriptif » ou « continu » de ce qui est « ponctuel » et « non continu ».

[3] On apprend à l'école qu'avec « toujours », c'est toujours l'imparfait, que si quelque chose dure longtemps, on utilise aussi l'imparfait, etc. Et puis, en philologie romane, j'ai découvert que ce n'est pas du tout vrai.

De l'autre, certaines règles s'opposent à l'intuition qualifiée de langagière, terme volontiers utilisé par les répondants, mais peu nuancé :

[1] Je ne sais jamais comment les [articles] utiliser : en suivant les règles ou intuitivement, car ces deux approches s'excluent.

[2] Dans tous les manuels de grammaire, on fait une distinction entre « accompli » et « non accompli », mais cette distinction est assez trompeuse : beaucoup d'idées sont exprimées à l'imparfait bien qu'elles concernent une réalité évidemment accomplie.

[3] En théorie, c'est joli, mais pourquoi on dit « Il faisait chaud, c'était dimanche, il y avait du monde ... » si ce sont des actions déjà terminées par rapport à aujourd'hui.

3.2.4. Une langue alogique

Si le français est qualifié de « alogique » (« peu logique », « pas logique »), c'est dans deux contextes : soit pour mettre en doute la pertinence logique de certains emplois, soit pour signaler son étrangeté par rapport au polonais.

L'emploi des déterminants du nom se place au palmarès des sujets traités comme alogiques :

[1] Il n'est pas logique de dire « J'ai des amis », car ce sont mes amis, donc bien définis.

[2] Défini / indéfini n'est pas du tout clair – ce qui est défini pour un Français, n'est pas défini pour un Polonais.

La valeur adjectivale du nom, les critères de sa contextualisation (quand le nom est-il considéré comme contextualisé ?) et ladite distinction entre « défini / déterminé » et « indéfini / indéterminé » sont les aspects les plus controversés et les moins saisissables aux yeux des répondants polonais.

Un second point considéré comme alogique, d'après les répondants, ce sont les critères selon lesquels est défini le degré de probabilité et, par conséquent, le choix entre le subjonctif et l'indicatif après certains verbes et tournures. C'est, entre autres, le cas de : « Il semble que / Il paraît que » ; « Je suppose que / Supposons que / En supposant que » ; « Il est possible que / Il se peut que / Il est probable que » ; « Il est très / assez / peu probable que ».

3.2.5. Une langue trop stricte

Le caractère trop « strict », « rigide », « peu souple » et même « artificiel » du français se rapporte principalement à la structure de la phrase. Les répondants opposent la rigidité du français à la souplesse du polonais, et c'est cette opposition qui est à l'origine des soucis. L'emploi des articulateurs logiques (différence entre « par conséquent » et « en conséquence » ; coexistence de « car », « parce que » et « puisque », etc.) et l'ordre des mots dans la phrase sont les points les plus délicats. Un commentaire est éloquent : « Je ne pense pas comme ça : sujet, verbe, COD, COI ».

« L'art d'écrire » en français est soumis à la même rigidité – la rédaction d'un texte argumentatif, soit d'une dissertation « à la française », d'un compte rendu et d'un résumé cause les plus gros problèmes. Un des répondants constate tout court : « Nous [les Polonais] ne sommes pas si stricts ». La flexibilité du polonais permet de « s'exprimer » et de « rendre ce qu'on veut rendre ».

3.2.6. Une langue « trop française »

Dans leurs productions, plusieurs répondants dépassent les frontières, dans un sens direct et figuré, pour accentuer le besoin de sensibiliser les apprenants en français langue étrangère à diverses cultures francophones, et donc à diverses langues françaises qui les véhiculent, p. ex. :

Les manuels de FLE ne soutiennent pas du tout l'ouverture au monde. Il faudrait penser à y introduire plus de contenus francophones (Suisse, Belgique, Canada ...).

Le français enseigné en Pologne est, suivant les paroles des répondants, celui de France / de Paris et ceci impose une perspective réductionniste. L'attachement à la norme semble également spécifique du français de France. Les répondants postulent une plus grande ouverture, y compris le dépassement d'une vision eurocentrique :

Le français fait penser à un certain nombre de symboles stables (Paris, amour, cuisine, escargot, TGV ...) [...]. Ces stéréotypes sont fortement soutenus par les profs de FLE. On ne parle pas du tout ou on parle très peu d'autres territoires francophones et d'autres peuples (Suisse, Belgique, Luxembourg, Afrique, Amérique, etc.), comme s'ils n'existaient pas. La conséquence est que le français est vu comme hermétique, n'ayant qu'une seule variante idéale.

4. En guise de conclusion

Il ressort clairement des résultats que les représentations de la langue française auprès des étudiants en philologie française se centrent autour de deux axes : sa beauté, attribuée au côté phonique (« une langue agréable à écouter »), et sa difficulté, identifiée à un certain nombre de points relevant de la compétence grammaticale et discursive. De même, le français bénéficie d'une image nettement positive sur le plan pouvant être qualifié de social – le groupe le plus nombreux de mots recueillis se réfère au patrimoine culturel, artistique, diplomatique. Parallèlement, la prise de conscience de ses fonctions pratiques et utilitaires (travail, voyage, etc.) est quasi absente. Quant aux contenus, la représentation sociale de la langue française dans notre groupe cible est organisée et fortement « gérée » par les aspects grammaticaux : le français est « difficile », « dichotomique », « alogique » ou « trop strict » à cause de sa grammaire ; la rigidité de quelques genres textuels ainsi que quelques problèmes relatifs à la prononciation et à la prosodie sont à peine mentionnés.

Sans nul doute, certains sentiments et opinions sont ancrés dans les divergences entre le français et le polonais (interférences, absence de certaines catégories) et ils résultent d'expériences vécues. Parfois, la peur qu'un objet fait naître accentue son étrangeté. Mais on peut conclure, avec une vraisemblance suffisante, qu'ils reflètent aussi les représentations sociales diffusées par des groupes plus nombreux, y compris par les enseignants en philologie. La conscientisation des représentations et, de plus, leur verbalisation peuvent être décisives pour le déroulement de l'enseignement / apprentissage de toute matière. C'est grâce au processus de conscientisation de ses images mentales et des images collectivement partagées que l'on peut nuancer les interprétations simplifiées des objets, corriger leurs représentations erronées, combattre les stéréotypes sur ceux-ci et dévoiler de nouvelles contributions dans tel ou tel domaine.

N'est-ce pas, d'ailleurs, un des chemins pour donner, redonner, voire initier une autre (nouvelle) vie d'un objet ?

Bibliographie

- ABRIC, J.-C. (1994). Les représentations sociales : aspects théoriques. In Abric, J.-C. (dir.), *Pratiques sociales et représentations*. Paris : PUF, pp. 10-36.
- ALÉN GARABATO, M.C. (2003). Les représentations interculturelles et les images des langues romanes en milieu étudiant espagnol (galicien). In Alén Garabato, M.C., Auger, N., Gardies, P. & Kotul, E. (dir.), *Les représentations interculturelles en didactique des langues-cultures. Enquêtes et analyses*. Paris : L'Harmattan, pp. 9-33.

- DABÈNE, L. (1997). L'image des langues et leur apprentissage. In Matthey, M. (dir.), *Les langues et leurs images*. Neuchâtel : IRDP Éditions, pp. 19-23.
- DEFAYS, J.-M. (2018). *Enseigner le français – langue étrangère et seconde. Approche humaniste de la didactique des langues et des cultures*. Bruxelles : Mardaga.
- DURKHEIM, É. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de Métaphysique et de Morale*, VI.
- KUCHARCZYK, R. & SZYMANKIEWICZ, K. (2020). Les représentations de la langue française chez des élèves polonophones. Quel impact sur le choix de la langue étrangère à l'école ? In Aleksandrak, M., Chudak, S., Górecka, J. (dir.), *Neofilolog*, 55/2, *Przygotowanie do komunikacji w języku obcym: rozwijanie postaw, reprezentacji i umiejętności uczących się*, pp. 173-194. <https://doi.org/10.14746/n.2020.55.2.2>
- MAURER, B. (2013). *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*. Paris : Éditions des archives contemporaines.
- MOSCOVICI, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : PUF.
- PUDO, D. (2016). Représentations du français et d'autres langues étrangères chez les étudiants de philologie romane. *Romanica Cracoviensia*, 16, 4 (2016), pp. 249-263. <https://doi.org/10.4467/20843917RC.16.023.6294>
- SMUK, M. (2018). Représentations envers les difficultés de la grammaire française – cas de futurs philologues polonais. *SHS Web of Conferences*, 46/2018, 6^e Congrès Mondial de Linguistique Française. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20184613004>
- SMUK, M. (2020). Barrières dans l'apprentissage du FLE aux yeux des étudiants polonophones. In Kakoyianni-Doa, F., Monville-Burston, M., Papadima-Sophocleous & Valtopoulos, F. (dir.), *Langues moins Diffusées et moins Enseignées (MoDiMEs). Langues enseignées, langues des apprenants / Less Widely Used and Less Taught Languages. Language learners' L1s and languages taught as L2s*. Bruxelles – Bern – Berlin – New York – Oxford – Wien : P.I.E. Peter Lang, pp. 83-96.
- SMUK, M. (2021). Perception et conceptualisation de la grammaire française : donnons la parole aux apprenants. In Lacassain-Lagoin, Ch., Marsac, F., Schmitt, F., Dańko, M., Vaxelaire, B. & Sock, R. (dir.), *Sens (inter)dits. Collection Dixit Grammatica*. Paris : L'Harmattan, t. 4 « Didactique des langues et phonétique », pp. 29-40.
- SMUK, M. & SUJECKA-ZAJĄC, J. (2019). Importance de la norme linguistique dans l'autonarration des étudiants en philologie romane. In Karpińska-Szaj, K., Wojciechowska, B. (dir.), *Studia Romanica Posnaniensia*, 46/2, *La narration en didactique des langues*, pp. 111-122. <https://doi.org/10.14746/strop.2019.462.007>
- WALTERMANN, E. (2017). Stéréotypes et variations dans les représentations de langues étrangères chez les enseignants. *Études en Didactique des Langues*, 28, *Représentations & stéréotypes*, pp. 163-185.
- YAPO, Y. (dir.). (2016). *Étudier les représentations sociales*. Paris : L'Harmattan.

Notice biobibliographique

Maciej Smuk est professeur de l'Université de Varsovie. Il travaille à l'Institut d'Études romanes. Ses travaux de recherche ainsi que ses cours portent sur les facteurs psychologiques et sociaux dans l'enseignement / apprentissage des langues, du français langue étrangère en particulier ; l'impact des variables individuelles, le rôle des images mentales (représentations et théories subjectives) et la formation de futurs philologues sont les sujets privilégiés dans ses publications. Actuellement, il codirige deux projets : *Filologia obca*

w perspektywie studenta. Diagnoza reprezentacji i oczekiwań a modelowanie procesu kształcenia neofilologicznego w Polsce [La philologie étrangère du point de vue de l'étudiant. Diagnostic des représentations et attentes versus modélisation du processus de formation des philologues en Pologne] et European Perspective on Literature, Culture, Language and Certification (EPoLCLC), réalisé dans le cadre de l'alliance 4EU+.

Jolanta Sujecka-Zajac

Université de Varsovie¹

 <https://orcid.org/0000-0003-4903-0852>

jolanta.zajac@uw.edu.pl

**Comment (se) former à la médiation relationnelle en classe de langue ?
Analyse dans l'optique du Cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer.
Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs (2018)**

251

**How to train in relational mediation in the language class?
Analysis from the perspective of the *Common European Framework of Reference for Languages. Companion Volume with New Descriptors***

Abstract: We propose to analyze the contribution of the three major works produced by the experts of the Council of Europe and to contribute to a better understanding of the concept of mediation and, in particular, of relational mediation in the language class. Our objective is to follow the terminological and conceptual evolution of the term to arrive at a pedagogical profile of relational mediation that we could then set up in the classroom to ensure genuine language teaching. This analysis stems from the interest attributed to the relational factor following the current COVID-19 pandemic, which has clearly shown the great importance of these questions for educational success.

Keywords: relational mediation, language teaching and learning, new descriptors in the CEFR

¹ Université de Varsovie, Faculté de Langues Modernes, Institut d'études romanes, 00-312 Varsovie, rue Dobra 55.

L'enseignement/apprentissage des langues, en Europe ou ailleurs, vient de faire face à une épreuve particulièrement dure suite au confinement provoqué par la pandémie de COVID-19 qui a imposé dans de nombreux pays le passage en mode distanciel de toute l'éducation depuis mars 2019². Cette situation pédagogique sans précédent a été presque immédiatement mise à l'examen par des chercheurs voulant, d'une part, élaborer des démarches d'appui et de soutien pour le secteur éducatif et, de l'autre, collecter des données qualitatives et quantitatives permettant de mieux comprendre ce que l'on peut potentiellement perdre ou gagner dans le processus didactique entièrement médié par les artefacts numériques. Il s'est avéré que tous les participants de la situation didactique sont d'accord sur un point considéré comme une véritable «perte», il s'agit notamment des relations aussi bien entre les apprenants eux-mêmes qu'entre apprenants et enseignants (Buchner & Wierzbicka 2020 ; Croze 2021 ; Pyżalski (éd.), 2020). La disparition de la réalité physique de la classe avait, semble-t-il, largement contribué à l'effondrement - ou presque - de ce socle de tout enseignement/apprentissage. Compte tenu de cette constatation nous sommes interrogée sur la notion de médiation relationnelle comme un levier à utiliser dans cette situation particulière sans pour autant oublier qu'elle a un rôle tout aussi important à jouer dans une classe en présentiel.

Notre réflexion portera d'abord sur la notion même de la relation et de ce qu'elle évoque : dialogue, échange, confiance, respect de la personne. Ensuite nous analyserons la médiation relationnelle en tant que compétence à former et à développer à la lumière des travaux des experts du Conseil de l'Europe (Coste & Cavalli 2015 ; North & Piccardo 2016) et surtout du *Cadre européen commun de référence pour les langues. Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs* (2018, désormais CECR-VC). Cette analyse a pour but de répondre principalement à trois questions:

Quel contenu en termes de savoir, savoir-faire et savoir-être est à reconnaître dans la médiation relationnelle ?

Comment différentes échelles de la médiation relationnelle et les descripteurs qui y sont rattachés contribuent à une construction sociale des savoirs ?

Peut-on envisager une formation ou autoformation à la médiation relationnelle ? Si oui, par quel type de démarches ?

Nous sommes persuadée que la médiation relationnelle mérite d'être mise au centre des préoccupations didactiques de cette époque où rien n'est plus « comme avant » car l'enseignement/apprentissage de toute ma-

² Il est à préciser que l'enseignement à distance a été dispensé dans des périodes variables selon la loi en vigueur de chaque pays et en fonction du niveau scolaire.

tière mais tout particulièrement des langues étrangères commence avec les relations comprises non seulement comme celles entre « élève(s)-enseignant » ou « élève(s)-élève(s) » mais tout simplement entre personne et personne.

1. Entrer en relation – une problématique complexe

1.1. Les relations à l'ère communicative

L'on oublie trop vite parfois que de nombreuses notions qui semblent être découvertes avec l'arrivée du CECR (2001) et de son Volume Complémentaire avec de nouveaux descripteurs (2018) fonctionnent depuis longtemps dans le discours éducatif en lien avec différents volets de l'activité pédagogique. Tel serait le cas par exemple de l'autonomie, de l'évaluation positive, de l'interaction ou justement du rôle des relations dans le processus didactique. En effet, Bernard Dufeu dès 1982 parle de la pédagogie relationnelle dans l'apprentissage des langues (Dufeu 1982 cit. d'après Feldhendler 2002 : 75). A cette époque nous sommes en plein discours communicatif et l'apprenant prend le devant de la scène didactique en tant que participant à part entière qui nécessite un climat et un mode d'apprentissage qui le mènent aux résultats escomptés. L'élément relationnel est indispensable voire essentiel pour assurer l'atteinte des objectifs communicationnels comme le souligne Daniel Feldhendler :

Dans cette nouvelle situation, la fonction de la langue est d'être un support relationnel. Elle doit permettre à chacun de se situer et de se déterminer, elle est de même l'intermédiaire dans les situations de communication. De langue enseignée, elle devient langue vécue, *langue relationnelle* et langue des interactions au sein du groupe-classe (*ibidem* : 76).

Cette « pédagogie de la relation » insiste sur la spontanéité créatrice et se caractérise, entre autres, par le développement de la personne dans le groupe, l'empathie, l'écoute et la perception de soi et des autres ou encore par la notion de rencontre congruente dans l'action.

Ce bref rappel nous semble important pour mieux comprendre que les sources de l'intérêt pour le relationnel ne datent pas d'hier mais sont bien ancrées dans une évolution de la pensée didactique qui est en marche incessante vers de nouveaux horizons émergeant des sciences humaines au sens large du terme.

1.2. Vers une nouvelle dynamique relationnelle

Selon l'image décrite ci-dessus deux ou plus d'individus entrent en relation avec des figures de soi bien fixes dont il s'agit de connaître réciproquement les profils et de manifester la volonté de les accepter dans les « rôles » interprétés dans une situation de communication. Or, ce n'est pas un point de vue partagé par tous ceux qui s'occupent du relationnel dans la communication. Anne-Marie Martinez et Tommy Terraz affirment que « la personne ne préexiste pas à la relation, c'est au contraire la relation qui permet son émergence » (2016 : 70) en continuant la pensée du philosophe du dialogue François Jacques qui, lui, parle du « primat de la relation » (1982) et de la nature relationnelle de chacun ou encore celle de Mikhaïl Bakhtine portant sur le dialogue et le dialogisme (1984). Il en découle que c'est la relation qui forme la personne qui « est processus relationnel toujours inachevé, finalité à viser » (Martinez & Terraz 2016 : 71) ce qui fait que chaque rencontre interpersonnelle ne met pas face à face deux individus aux profils bien définis et en quelque sorte immuables, même s'ils sont prêts à s'accepter comme tels, mais deux personnes qui sont en attente de ce que cette rencontre fera d'elles. A nouveau les auteurs cités constatent :

la question centrale n'est plus tant celle du qui suis-je mais du qui suis-je amené à devenir pour toi et par toi ; elle n'est plus tant celle du quoi, mais du quoi faire, comment agir pour tendre vers la bonne relation, permettant la co-émergence de soi et de l'autre jusqu'au statut de la personne (*ibidem*).

Telle est la nature relationnelle de l'humain qui en est conscient, qui de ce fait peut se décentrer pour reconnaître les autres en tant que personnes et non seulement des individus participant à la rencontre. Voilà pourquoi le philosophe François Jacques rejette la vision d'un dialogue comme la production de deux discours parallèles dont les segments sont proférés tour à tour par des interlocuteurs supposés déjà constitués. Au mieux, on ajoute l'exigence d'une écoute gracieuse, l'obligation de ne pas accaparer la parole mais de la céder alternativement (2000, en ligne). Et il continue en définissant le véritable entretien qui « n'est pas seulement question de l'entrelacs de deux ou plusieurs discours, mais de la production à deux d'un seul discours qui donne voix à la relation interlocutive » (*ibidem*). Nous pensons que c'est un véritable défi didactique d'envisager les relations à l'école sous cet angle, profondément humain et redonnant à chacun la capacité de devenir autre suite à la relation vécue. Tel serait, dans notre optique, le but ultime de chaque activité de médiation relationnelle que nous présenterons plus loin.

2. Le concept théorique de la médiation relationnelle et sa mise en place dans le CECR-VC

La lecture d'un document aussi complexe que le CECR-VC n'est pas, dès le premier abord, transparente et n'offre pas un accès au sens facile. Ceci est surtout dû à des périodes assez longues de travail d'experts sur les sujets travaillés et à des documents « satellites » qui précèdent la publication de « l'oeuvre majeure » et qui constituent une étape intermédiaire, pré-finale, dont certains points sont soit amplifiés soit abandonnés dans le projet final. Tel était le cas du CECR-VC de 2018. Sa lecture évoque inévitablement la connaissance approfondie d'au moins trois documents: le CECR dans sa version de 2001, la publication de D. Coste et M. Cavalli de 2015 et celle de B. North et E. Piccardo de 2016. Notre lecture du CECR-VC est bien de nature sélective car il s'agit d'aborder un point singulier de cet apport incontestable qu'est l'élaboration des échelles et des descripteurs pour la médiation en général et la médiation relationnelle en particulier. Pour ce faire quelques éclaircissements sont nécessaires compte tenu des ouvrages précédant son apparition. Nous n'allons pas tout de même revenir au CECR de 2001 considérant ce texte comme étant désormais un point de référence connu dans l'espace discursif en DLE.

2.1. La médiation relationnelle dans l'optique de D. Coste et M. Cavalli (2015)

« Par médiation, on désigne toute opération, tout dispositif, toute intervention qui, dans un contexte social donné, vise à réduire la distance entre deux (voire plus de deux) pôles altéritaires qui se trouvent en tension l'un par rapport à l'autre » - affirment les auteurs (Coste & Cavalli 2015 : 28) tout en soulignant quelques lignes plus loin qu'il ne faut pas tout de même voir la médiation uniquement en tant que dispositif de résolution de conflits. On le comprend mieux en poursuivant l'analyse selon laquelle deux types majeurs de médiation sont à distinguer dans l'espace scolaire: la médiation cognitive et la médiation relationnelle (*ibidem* : 29). La première renvoie à tout un ensemble d'opérations « qui facilite l'appropriation active par les élèves des savoirs, au moyen d'activités didactiques adéquates y compris de transmission (exposé d'un élève, d'un groupe, de l'enseignant, d'un expert ; visionnement d'un reportage scientifique, etc.) » (*ibidem* : 36). La seconde a pour but d'établir des conditions favorables à une construction sociale des savoirs ce qui nécessite des rapports entre individus et groupes influant de manière positive sur le développement de chaque élève.

Les deux types de médiation sont intrinsèques l'une à l'autre et elles « cohabitent » le même espace pédagogique sans oublier que leur mode d'opérer est langagier et qu'elles évoquent en même temps une médiation langagière passant par des reformulations linguistiques et sémiotiques.

Le caractère indissociable des deux types de médiation se voit encore mieux dans ce que les auteurs appellent être les « versants » de la médiation relationnelle à savoir le versant formatif et cognitif (*ibidem* : 56-57). Dans le versant formatif il s'agit surtout de « faire communauté », d'avoir le sentiment d'appartenance et de motiver les élèves à « faire partie de » avec une prise de conscience et une réflexion parallèles. Pour travailler sur ces éléments-là les enseignants devraient sensibiliser les élèves sur cet agir commun, développer leur responsabilité et leur attention envers des manifestations linguistiques. Ce versant formatif est ainsi profondément ancré dans une éducation basée sur des valeurs humaines universelles : le respect d'autrui, l'ouverture à l'altérité, le sens de la responsabilité. Le second versant distingué dans le cadre de la médiation relationnelle est d'ordre cognitif ce qui signifie de mettre l'accent sur l'objectif majeur de cette communauté que l'on essaie de construire et solidifier notamment « son efficacité cognitive dans le processus de construction des connaissances » (*ibidem*).

256

2.2. La médiation relationnelle selon B. North et E. Piccardo (2016)

Pour le besoin de notre analyse nous retenons de la lecture de cet ouvrage surtout deux choses: tout d'abord un nouveau classement de types de médiation car cela touche directement l'appellation « médiation relationnelle » et ensuite une étendue contextuelle beaucoup plus large, prévue pour les descripteurs qui seront inclus dans le CECR-VC.

En ce qui concerne le premier point il faut constater que les deux types de médiation discutés jusque-là, à savoir la médiation cognitive et la médiation relationnelle avec ses deux versants: formatif et cognitif disparaissent³ pour donner place à quatre types de médiation: linguistique, culturelle, sociale et pédagogique, cette dernière possédant trois volets que nous présentons plus loin. Pourquoi ce changement terminologique mais aussi conceptuel? Parce que le premier classement proposé par Coste et Cavalli se réfère uniquement au contexte de l'éducation scolaire alors que dans le suivi du projet de médiation qui va déboucher sur le CECR-VC il s'agit d'élaborer les descripteurs convenant aux quatre domaines cités

³ Les termes de médiation cognitive et médiation relationnelle seront gardés pour l'élaboration des catégories d'échelles de descripteurs.

dans le CECR de 2001: public, personnel, éducationnel et professionnel (North & Piccardo 2016 : 6). Afin de pouvoir les « desservir » au mieux quatre types de médiation seront proposés (*ibidem* : 9): la médiation linguistique - qui reprend la dimension linguistique déjà bien présente dans le CECR de 2001 avec des activités de traduire, résumer, reformuler, etc., la médiation culturelle, la médiation sociale et la médiation pédagogique qui se décline en trois volets: *la médiation cognitive : soutien* dont le premier rôle est de faciliter l'accès au savoir, *la médiation cognitive : coopération* qui facilite la co-construction du sens en coopérant et *la médiation relationnelle* qui devrait assurer les les meilleures conditions pour réaliser la mise en place des deux volets précédents.

Soulignons ici à nouveau que les échelles et les descripteurs quittent le cadre strict de l'enseignement des langues et s'ouvrent à un contexte beaucoup plus large au dire des auteurs : « Il s'agit d'une rupture significative et délibérée avec le ciblage des descripteurs d'origine qui ont été conçus uniquement par rapport à la classe de langue étrangère ou seconde » (*ibidem* : 8).

Pour résumer brièvement l'évolution de la notion de médiation relationnelle à cette étape il est important de constater qu'elle échappe à une description fixe et univoque. Les auteurs de l'ouvrage analysé en sont plus que conscients: « La médiation a tant de niveaux, de types, d'aspects. Comment saisir cette richesse dans un schéma descriptif pratique facile à comprendre ? » (*ibidem* : 25). En effet, les facettes multiples de la médiation et de ses contextes d'action laissent perplexes devant la nécessité de construire des catégories exhaustives ou bien distinctes les unes des autres. Citons encore les auteurs:

« Toutes les frontières entre les catégories de notre domaine sont des distinctions floues et non des absolus cartésiens » (*ibidem*). Le passage en revue de la typologie ainsi que des caractéristiques propres à la médiation relationnelle a bien mis en avant le besoin d'y ajouter des versants ou des volets tant il est difficile de distinguer et de nommer ce qui fait parti d'un concept aussi complexe et polyphonique.

La dernière partie de notre analyse se concentre sur l'ouvrage auquel les deux premiers ont largement contribué à savoir le CECR-Version complémentaire avec de nouveaux descripteurs de 2018.

2.3. La médiation relationnelle dans le CECR-VC

Dans ce document dès le début est soulignée l'approche plus ample de la médiation qui opère aussi bien dans la communication, dans le champ social et culturel que dans l'apprentissage et « particulièrement

dans l'apprentissage de la langue » (CECR-VC 2018 : 35). Il est aussi à retenir que les échelles de descripteurs proposées ne sont pas une norme à laquelle il faut se soumettre ou qui sert pour une évaluation, ce sont « des illustrations de la compétence à différents niveaux dans le domaine concerné » (*ibidem*). La médiation a toujours cette fonction majeure de « créer les conditions pour communiquer et coopérer, faire face à des situations délicates et des tensions éventuelles et les désamorcer avec succès » (*ibidem* : 109). Chaque activité de médiation nécessite que la personne qui s'y engage mette au centre ceux ou celles pour qui elle va médier ce qui demande une attention toute particulière à toutes les caractéristiques de la situation ainsi que des participants y compris leurs états émotionnels ou leur ancrage social et culturel. Il est donc évident que différents types de médiation s'inter-croisent ou se superposent selon les besoins du moment.

Le CECR-VC retient, à son tour, une nouvelle typologie pour les catégories regroupant les échelles de la médiation avec leurs descripteurs ce qui est encore lié au souci de proposer des catégories suffisamment vastes et fonctionnelles pour différents contextes auxquels elles peuvent se référer. Ainsi les activités de médiation⁴ comprennent 16 échelles réparties en trois groupes:

– médier un texte - cette catégorie comprend 7 échelles (comme p.ex. traiter un texte à l'oral/à l'écrit, prendre des notes, traduire un texte à l'oral/à l'écrit) avec 108 descripteurs;

– médier des concepts - cette catégorie comprend 6 échelles (p.ex. faciliter la coopération dans les interactions avec des pairs ou Susciter un discours conceptuel) avec 58 descripteurs;

– médier la communication avec 3 échelles présentées ci-dessous et 41 descripteurs:

– établir un espace pluriculturel (16 descripteurs);

– agir en tant qu'intermédiaire dans des situations informelles (10 descripteurs);

– faciliter la communication dans des situations délicates et des désaccords (15 descripteurs).

C'est surtout cette dernière catégorie qui regroupe le plus d'éléments pouvant renvoyer à « l'ancienne » médiation relationnelle mais il est clair désormais qu'avec le CECR-VC les différents types de médiation coexistent dans les contextes évoqués, ainsi le relationnel sera aussi présent dans la catégorie « médier un texte » avec l'échelle « Exprimer une réponse personnelle à l'égard de textes créatifs (incluant la littérature) »

⁴ Acôté des activités de médiation sont encore énumérées les stratégies de médiation avec 5 échelles et 38 descripteurs.

que dans la catégorie « médier des concepts » avec l'échelle « Faciliter la coopération dans les interactions avec des pairs » et puis de façon très nette dans la catégorie « médier la communication » à travers toutes les trois échelles.

Quelle est donc l'image du médiateur à retenir dans l'optique du CE-CR-VC ? Nous la trouvons tout d'abord dans le tableau présentant une échelle à part appelée « Médiation générale » et nous avons choisi de garder pour illustration les descripteurs pour le niveau B2 comme étant celui visé par la plupart des apprentissages en langues (*ibidem* : 108) :

peut travailler en collaboration avec des personnes issues de milieux différents, créer une ambiance positive en offrant son soutien, poser des questions afin de cerner les objectifs communs, comparer les choix permettant de les atteindre et expliquer ses propositions pour les prochaines étapes. Peut approfondir les idées des autres, soulever des questions qui suscitent des réactions comportant des points de vue différents et proposer une solution ou les étapes suivantes. Peut transmettre fidèlement de l'information détaillée et des arguments, par ex. les points marquants de textes complexes mais bien structurés, liés à ses centres d'intérêt professionnel, éducationnel et personnel.

Il en découle l'image d'une personne qui, comme on l'a rappelé plus haut, analyse avec une grande attention la situation didactique et ses participants et agit en fonction de leurs besoins en recourant en même temps à des éléments de médiation linguistique, culturelle, pédagogique ou sociale. Les auteurs du CECR-VC la présentent en ces termes (*ibidem* : 109) : « Une personne qui s'engage dans l'activité de médiation doit avoir une bonne intelligence émotionnelle ou avoir l'esprit suffisamment ouvert pour la développer pour éprouver, dans une situation de communication, assez d'empathie envers les points de vue et les états émotionnels des participants ». Cela est encore mieux visible lorsqu'on aborde la catégorie « médier la communication » qui est en soi la plus relationnelle aussi du point de vue des auteurs qui affirment que (*ibidem* : 128) :

Comprendre l'autre demande un effort de transposition de sa propre perspective à celle de l'autre, en gardant présentes à l'esprit les deux perspectives ; les gens ont parfois besoin d'une tierce personne ou d'un espace tierce pour atteindre cet objectif. Pour créer les conditions de la compréhension et donc de la communication, on doit parfois affronter des situations délicates, des tensions ou des désaccords.

En relisant les descripteurs proposés pour l'échelle „faciliter la communication dans des situations délicates et des désaccords” il est clair que le médiateur a recours à des activités langagières très concrètes (résumer, reformuler, poser des questions, présenter les points de vue) ainsi que nous pouvons le voir dans les descripteurs ci-dessous du niveau B2 (*ibidem* : 131) :

Peut amener les parties en désaccord à des solutions possibles pour les aider à obtenir un consensus, formuler des questions ouvertes et neutres afin de minimiser la gêne ou l'offense.

Peut aider les parties en désaccord à mieux se comprendre en reformulant et recadrant leurs positions et en établissant des priorités de besoins et d'objectifs.

Peut, en posant des questions, repérer les terrains d'entente et inviter chaque partie à mettre en avant les solutions possibles.

Pour terminer cette lecture des descripteurs „relationnels” nous voulons encore citer ceux mis dans la grille pour l'autoévaluation au niveau B2 dans la catégorie « médier la communication » où le futur médiateur peut réfléchir à ses points forts ou encore nécessitant un approfondissement (*ibidem* : 178) :

Je peux contribuer à la création d'une culture communicative commune en adaptant ma façon de procéder, apprécier différentes idées, impressions et points de vue, et inviter les participants à réagir aux idées des uns et des autres.

Je peux donner la signification de propos et de points de vue importants sur des sujets de mon domaine d'intérêt, à condition que les participants clarifient si besoin est.

Avant de passer à la conclusion deux choses restent encore à préciser. La première concerne les niveaux de compétences en médiation modélisés selon les compétences linguistiques à communiquer de A1 à C2 mais qui ne doivent pas être considérés comme « exclusifs ou contraignants » (*ibidem* : 165) et que l'on peut adapter à son contexte de travail. Cela nous semble surtout important dans le cadre de la médiation relationnelle au sens large du terme qui serait difficilement affiliée à un système rigide de progression selon les échelles mentionnées.

La deuxième nous vient de l'ouvrage de Coste et Cavalli, car ils constatent une chose très importante selon nous (Coste & Cavalli 2015 : 66) :

(...) la médiation peut fort bien ne pas aboutir et ne pas contribuer à réduire la distance entre les pôles en tension, mais plutôt avoir pour effet de clarifier, de mieux expliciter et, au bout du compte, de renforcer les divergences et de les faire mieux comprendre de part et d'autre. Elle n'aura pas été inutile pour autant.

Cette constatation montre le mieux le rôle fondamental de toute médiation qui est celui de créer les conditions pour une véritable relation interlocutive au dire de F. Jacques comme il a été dit plus haut et dont l'essentiel se résume en ce qu'« il n'est pas seulement question de l'entrelacs de deux ou plusieurs discours, mais de la production à deux d'un seul discours » (Jacques 2000 : en ligne). En analysant le cheminement de la médiation relationnelle à travers les écrits présentés nous nous sommes rendue compte du fait qu'avec elle on redonne le statut de la personne à part entière aussi bien à l'enseignant qu'à l'apprenant.

En guise de conclusion

Nous nous sommes proposé de réfléchir sur le concept de la médiation relationnelle tel qu'il est aujourd'hui diffusé à travers les ouvrages signés par le Conseil de l'Europe et surtout visible dans le *Cadre européen commun de référence - Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs de 2018* qui constitue en quelque sorte le couronnement de l'expertise européenne en ce domaine. Le temps de la pandémie de COVID-19 que nous sommes toujours en train de traverser en ce 2021 nous y incite particulièrement car les questions liées aux éléments relationnels préoccupent plus que jamais différentes instances éducatives et montrent les lacunes qu'il est extrêmement urgent de combler si nous voulons assurer une éducation de qualité à tous les élèves sans exception. Pour ce faire nous avons voulu tout d'abord mieux comprendre ce facteur relationnel qui, pourtant, n'a jamais été entièrement absent des pratiques didactiques. Il faut tout de même admettre qu'il ne suffit pas de mettre l'apprenant au centre du processus didactique pour que tout le reste se mette en place automatiquement. Et ce « reste » relève justement de l'approche relationnelle qui voit en lui une personne prête à évoluer suite à l'interaction, quelqu'un en état « de devenir » et non pas « à modifier ». Une telle approche ouvre la voie aux activités langagières de la médiation dont parle, entre autres, le CECR-VC. En répondant à nos questions de recherche il faut constater que les trois ouvrages analysés ici donnent un profil très complet de la médiation relationnelle en termes de savoir, savoir-faire et savoir-être en soulignant une approche relationnelle empathique, ouverte, respectueuse de différences et permettant à chacun d'évoluer vers les objectifs fixés. De même, il est tout à fait clair que les activités et stratégies de médiation présentées dans le CECR-VC contribuent largement à une construction sociale des savoirs car elles sont à faire avec la collaboration des pairs qui, à leur tour, deviennent médiateurs.

Enfin, il est tout à fait possible d'envisager aussi bien une formation qu'une auto-formation à la médiation relationnelle ou tout simplement à la médiation dans ces diverses facettes. Proposer une analyse structurée des échelles de médiation et de leurs descripteurs lors des formations professionnelles ou tout simplement une lecture individuelle commentée pourrait être le premier pas. Un échange autour des activités de médiation entre les enseignants mais aussi entre les enseignants et les apprenants est aussi une occasion de réfléchir à ce sujet et de partager leurs expériences.

Qu'il me soit permis de terminer ce texte, rédigé pour commémorer les 50 ans d'existence de la Philologie Romane à Łódź, par mes meilleurs vœux d'un bel avenir aussi bien institutionnel que personnel et surtout

riche en relations amicales et inspirantes dont les descripteurs, j'en suis certaine, se rajouteront à ceux qui se trouvent déjà dans les documents européens.

Bibliographie

- BAKHTINE, M. (1984). *Esthétique de la création verbale*. Trad. du russe par A. Aucouturier. Paris: Gallimard.
- BUCHNER, A. & WIERZBICKA, M. (2020). *Nauczanie zdalne w czasie pandemii*, edycja II. Centrum Cyfrowe, <https://centrumcyfrowe.pl/edukacja-zdalna/> [25/07/2021].
- CONSEIL DE L'EUROPE. (2001). *Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer*. Strasbourg: Conseil de l'Europe.
- CONSEIL DE L'EUROPE. (2018). *Cadre européen commun de référence : apprendre, enseigner, évaluer. Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs*. Strasbourg: Conseil de l'Europe.
- COSTE, D. & CAVALLI, M. (2015). *Education, mobilité, altérité: les fonctions de médiation de l'école*. Strasbourg: Conseil de l'Europe, http://www.coe.int/t/dg4/Linguistic/Source/LE_texts_Source/LE%202015/Education-Mobility-Otherness_fr.pdf [25/07/2021].
- CROZE, E. (2021). Covid-19 et passage éclair au distanciel pour les enseignants de langues vivantes du secondaire : une expérience renvoyant à l'irréductible présence en classe de langue. *Distances et Médiation des savoirs*, 33, <https://doi.org/10.4000/dms.6134> [08/07/2021].
- DUFEU, B. (1982). Vers une pédagogie de l'être : la pédagogie relationnelle. *Die Neueren Sprachen*, 3, pp. 267-289.
- FELDHENDLER, D. (2002). Apprendre et enseigner autrement : une pédagogie de la relation. *Grenzgänge*, 9 (2002), Heft 17, pp. 75-87.
- JACQUES, F. (2000). Dialogue, dialogism, interlocution. *L'orientation scolaire et professionnelle*, 29/3, <http://journals.openedition.org/osp/5866> [08/07/2021].
- MARTINEZ, M. L. & TERRAZ, T. (2016). Partenariat et coordination pluriprofessionnelle et interlocutive de la personne. *Carrefours de l'éducation*, 2016/2, 42, pp. 61-74, <https://www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2016-2-page-61.htm> [10/07/2021].
- NORTH, B. & PICCARDO, E. (2016). *Élaborer des descripteurs illustrant des aspects de la médiation pour le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECR)*. Strasbourg : Conseil de l'Europe, <https://rm.coe.int/elaborer-des-descripteurs-illustrant-des-aspects-de-la-medi-ation-pour-/1680713e2d> [25/07/2021].
- PYŻAŁSKI, J. (ed.) (2020). *Edukacja w czasach pandemii wirusa COVID-19. Z dystansem o tym, co robimy obecnie jako nauczyciele*. Warszawa : EduAkcja.

Notice biobibliographique

Jolanta Sujecka-Zajac - Enseignante-chercheuse à l'Institut d'études romanes à l'Université de Varsovie. Ses recherches se concentrent sur la didactique des langues et cultures à la croisée des disciplines connexes et portent, entre autres, sur les tendances actuelles

dans la formation initiale et continue des enseignants de langues, le rôle des stratégies d'apprentissage dans la formation linguistique, la place du CECR (2001, 2018) dans la didactique des langues, la problématique du savoir-apprendre et de la médiation didactique en classe de langue.


Sujecka-Zajac, J. (2019). "O jakości edukacyjnej à rebours : obszary rozwoju w kształceniu językowym" [w :] Danuta Gabryś-Barker, Ryszard Kalamarz (red.), *Jakość w kształceniu językowym. Rozważania teoretyczne i praktyczne rozwiązania*, Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, s. 27-40.

Sujecka-Zajac J. (2020). « Entre le modèle et la modélisation en classe de langue » [w :] *Romanistica Comeniana* nr 2, ISSN 2585-8483, s. 9-26.

Sujecka-Zajac, J. (2020). « De l'enseignant *transmetteur* à l'enseignant *médiateur* en classe de langue. Le rôle de la médiation cognitive auprès des élèves en difficulté d'apprentissage » [dans :] Michele de Gioia & Mario Marcon (dir.), *L'essentiel de la médiation. Le regard des sciences humaines et sociales*, Bruxelles: Peter Lang S.A., p. 289-305.

*Dávid Szabó*¹

Université Eötvös Loránd (ELTE)

 <https://orcid.org/0000-0002-3123-514X>
szabo.david@btk.elte.hu

Argot et gastronomie

Slang and gastronomy

Abstract: Speakers of non-standard varieties of French also like to eat and have their own words for food. But can gastronomy be considered as a major theme in slang? This paper tries to answer this question by analysing argot and unconventional French dictionaries (Colin et al. 2006, Goudaillier 2001, Tengour 2013, Perret 2002) and works by specialists such as Calvet and Robert L'Argenton. Slang varieties dealt with range from traditional French slang to contemporary suburban slang (*français contemporain des cités*) and include butchers' slang (*louchébem*) and bakers' jargon. The conclusion also suggests some ideas on teaching French as a foreign language.

265

Keywords: argot, gastronomic language, language of trades, slang themes

Introduction

Nous avons commencé une publication récente par la constatation suivante : « La France est mondialement connue pour sa gastronomie : c'est le pays par excellence de l'art raffiné de la bonne chère... », pour ajouter un peu plus loin qu'elle « est également un pays fier du rayonnement de sa langue nationale dont l'évolution est étroitement surveillée par l'Académie Française » (Szabó 2019 : 287). Le sujet de l'article en question était la *bouffe* telle qu'elle apparaît dans les chansons et le dictionnaire d'Aristide Bruant, ainsi, nous nous sommes dépêché de préciser qu'il « existe aussi des variétés du français qui évoluent en liberté, en dehors des chemins

¹ Université Eötvös Loránd (ELTE), Budapest, Département d'études françaises/Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, 1088 Budapest, Múzeum krt. 4., Hongrie.

balisés », comme par exemple le français argotique ou populaire, et que « les gens qui parlent les langages des marges, eux aussi aiment bien manger » (Szabó 2019 : 287) et possèdent des mots particuliers pour parler de la nourriture.

Dans le présent travail, nous ne nous limiterons pas à l'analyse d'une source particulière mais examinerons d'une manière plus générale le rapport entre gastronomie et variétés non standard, plus particulièrement l'argot français. Nous n'avons pas l'ambition de proposer une synthèse proprement dite, plutôt de faire un tour d'horizon fondé sur nos propres recherches lexicographiques² et en particulier sur les dictionnaires de Colin et al. (2006), Goudaillier (2001), Perret (2002) ou Tengour (2013), ainsi que les travaux de Robert L'Argenton (1991) ou Calvet (1994).

1. Argot et d'autres variétés non standard

266

Selon *Le Petit Robert* 2018, la gastronomie est « [l']art de la bonne chère (cuisine, vins, ordonnance des repas, etc.) ». Mais qu'est-ce que l'argot ? Bien qu'il ne soit pas facile de proposer une définition (Kis 1997 : 240 ; Kövecses 1998 : XIX ; Szabó 2004 : 18-45), d'un point de vue historique, nous pouvons constater que la signification du mot passe, dans le courant du XVII^e siècle, de *communauté des gueux et malfaiteurs* à *langage secret* de ces derniers, pour englober toutes sortes de variétés socio-professionnelles dès la fin du XIX^e siècle (Guiraud 1958 : 5-6). « Par argot nous entendons donc le vocabulaire particulier qu'un groupe socio-professionnel emploie dans le cadre d'une variété socio-régionale d'une langue donnée avec des visées crypto-ludiques, conniventielles voire identitaires », pour reprendre une définition que nous avons proposée nous-même (Szabó 2004 : 58). Ce langage particulier de nature essentiellement lexicale (qui peut présenter des spécificités phonétiques voire morpho-syntaxiques aussi : voir par ex. Calvet 1994 : 80-82) sert avant tout à afficher l'appartenance du locuteur au groupe et ainsi à renforcer les liens entre les membres du groupe en question ainsi qu'à exclure en même-temps les non-initiés (Guiraud 1958 : 97).

Comment distinguer l'argot des autres variétés non conventionnelles (cf. Cellard, Rey 1991) telles la langue populaire ou familière, sans oublier le jargon ? Le français populaire n'est pas un langage essentiellement lexical qui s'utilise dans les cadres phonétiques et morpho-syntaxiques offerts

² Cf. par ex., Szabó (2014).

par une variété non standard ou standard, mais c'est toute la langue telle qu'elle est employée par des gens appartenant à un milieu socio-culturel et, dans une certaine mesure, professionnel : « profession ouvrière ou assimilée, niveau d'études réduit, habitat urbain, salaire peu élevé, niveau de responsabilités dominé », lisons-nous chez Gadet (1992 : 26-27).

L'identification de la langue familière est avant tout une question de ton ou de style. Contrairement à l'argot, le choix du familier ne dépend pas de l'appartenance à un groupe socio-professionnel ou un milieu mais de la situation de communication (Guiraud 1986 : 9). En parlant familier, on se met à l'aise en matière de langage en communiquant avec des interlocuteurs (généralement) bien connus, de la même famille, du même âge ou plus ou moins du même statut socio-professionnel. L'emploi du familier est ainsi généralement exempt des visées cryptiques, conniventielles ou identitaires des argots.

Le rapport entre argot et jargon est plus équivoque. À l'époque où *argot* signifiait encore la communauté des malfaiteurs, *jargon* se référait justement au langage cryptique de ces derniers, comme l'indique notamment le titre d'un des documents les plus précieux de l'histoire de l'argot français : le *Jargon de l'argot réformé* (1628). Parallèlement à l'évolution du sens du mot *argot*, la définition du terme *jargon* a également évolué, tout en conservant néanmoins une certaine ambiguïté entre « mode de parler artificiel et secret » des malfaiteurs et « tout code professionnel, technique ou culturel [...] considéré comme marginal par l'ensemble de la communauté » (Colin et al. 2006 : [33-34]). Nous insisterons ici sur professionnel et/ou technique et sur marginal tout en ajoutant : non officiel.

Argot, populaire, familier ou jargon sont donc – par leurs définitions – des catégories bien distinctes. Si on les voit souvent associés les uns aux autres dans des ouvrages de linguistique ou sur la couverture de dictionnaires, c'est qu'il s'agit de variétés apparentées, étroitement liées entre elles. Elles sont toutes des variétés non conventionnelles ou non standard, à l'exception peut-être du familier qui peut modifier le style de tout langage qu'il soit standard ou non. Mais même le standard de ton familier semble se rapprocher du non-standard.

Par ailleurs, c'est le ton familier qui est le niveau de langue caractérisant, a priori, l'utilisation de l'argot et du jargon, et c'est le français populaire qui a servi essentiellement de cadre linguistique, avec sa prononciation et sa syntaxe, à l'argot traditionnel. Tandis qu'entre jargon et argot, les glissements sont fréquents, il suffit parfois de substituer à la fonction économique du premier une fonction cryptique ou identitaire (Sourdout 1991 : 24). D'où la difficulté de choisir entre les différentes mentions non conventionnelles, que les lexicographes connaissent tellement bien, quand il s'agit de caractériser tel ou tel mot non standard.

Après avoir proposé une définition de l'argot et l'avoir distingué de variétés non conventionnelles analogues, il serait sans doute utile de rappeler certaines caractéristiques des argots. Les langages de type argotique reflètent en général une vision du monde dépréciative et typiquement masculine (Kövecses 1998 : XX), ce qui, bien entendu, n'exclut pas l'existence de variétés argotiques spécifiquement féminines. Le vocabulaire argotique se caractérise par une instabilité lexicale (les mots devenus trop banals ne pouvant plus répondre aux fonctions crypto-ludiques ou identitaires), contrebalancée par la stabilité ou le retour après une longue disparition de certains éléments lexicaux³. Pour terminer, il est important de souligner ici la richesse synonymique spécifique au vocabulaire argotique (Guiraud 1958 : 56-59) qui s'accompagne généralement d'une pauvreté thématique⁴.

2. La gastronomie : une thématique majeure en argot ?

268

À ce moment, vu le sujet de notre travail, une question s'impose : la gastronomie fait-elle partie des thématiques majeures de l'argot ? Autrement dit, la nourriture, le boire et le manger, les boissons et la *bouffe*, peut-on les considérer comme une source d'inspiration importante de la créativité argotique ?

La réponse est évidemment affirmative. Ou plutôt oui et non. Certains aspects de la gastronomie constituent indiscutablement des thématiques importantes en argot, d'autres beaucoup moins.

Le glossaire thématique (français-argot) du dictionnaire d'argot français sans doute le plus riche de notre époque, celui de Colin, Mével et Leclère (2006), cite 23 équivalents argotiques et populaires du mot usuel *eau* : *Château-Lapompe*, *cidre*, *eau à pédale*, *flotte*, *fraîche*, *jus*, *rincette*, *sirop de canard/grenouille*, *tisane*, etc. Alors qu'à une qualité associée notamment aux buveurs d'eau, *sobre*, le même dictionnaire ne réserve aucun équivalent.

En revanche, les équivalents argotiques et populaires de vin sont au nombre de 68 : *brouille-ménage*, *brutal*, *cassis*, *chocolat de déménageur*, *coquin*, *destructeur*, *gros-bleu*, *gros-cul*, *jaja*, *narpi*, *pétrole*, *picolo*, *pinard*, *sens unique*, *sirop de bois tordu*, *tutu*, *vinasse*, etc. Nous venons de voir, que dans

³ Citons ici à titre d'exemple la présence dans l'argot hongrois de *megruház* « battre » depuis le XVIII^e siècle (Szabó 2004 : 64) ou la réapparition dans le français contemporain des cités de *daron*, *daronne* « père, mère », mots qui semblaient voués à une disparition définitive des argots francophones (Goudaillier 2001 : 22-23).

⁴ Par exemple, selon nos propres enquêtes conduites en 1991, une notion comme celle de chéquier ne faisait pas partie des thèmes abordés en argot (verlan) par les jeunes Parisiens.

ce dictionnaire, il n'y a aucun terme non conventionnel pour dire *sobre*. Cependant, avec une bonne soixantaine de synonymes de vin, il n'est pas surprenant d'y trouver 112 différentes façons de dire *ivre* : *beurré, blindé, bourré (comme un coing), complet, déchiré, défoncé, fait, imbibé, mouillé, nase, noir, paf, pété (comme un coing), plein (comme un boudin/œuf/sac), raide (comme la justice), rond (comme une bille/boule)*, etc. Donc, la gastronomie est une thématique qui préoccupe les argotiers, mais pas n'importe quel aspect de la gastronomie.

Reconnaissez-vous le champ sémantique de la série synonymique suivante : *artie, bricheton, briffeton, brignolet, brutal, lartif, larton (savonné)* ? Si vous ne comprenez pas ces mots, ne vous inquiétez pas, il s'agit pour la plupart de termes relativement anciens. Et ils signifient tous différents types de pain. La série synonymique suivante sera sans aucun doute plus facile à comprendre : *calendos, coulant, côtelette de Brie, from, fromgot, frometon, puant*. Ce sont naturellement des synonymes de (différentes sortes de) fromage. Fromage, pain et vin, voici la « sainte trinité » de la gastronomie française, et non seulement de la gastronomie populaire.

3. Un argot des bouchers

269

Même à une époque sous le signe du réchauffement planétaire où tout individu sensé se doit de prendre de plus en plus soin de l'environnement, nous ne pouvons pas oublier la viande malgré l'énorme empreinte écologique de l'élevage, surtout celui des bovins.

À Paris il a existé (et il existe toujours⁵ malgré la disparition des Halles et des abattoirs légendaires de la Villette) tout un argot des bouchers : le *louchébem* ou *loucherbem*. C'est un argot à clé, ce qui implique la transformation plus ou moins systématique d'une partie du vocabulaire usuel par le biais d'un codage (Colin et al. 2006 : [35]). Un peu comme dans le cas du verlan, mais en ce qui concerne le louchébem, le code ne consiste pas à inverser l'ordre des syllabes ou des phonèmes, mais, pour simplifier, il s'agit du remplacement de la première consonne du mot par un *-l*, et du rejet de cette première consonne en arrière, généralement suivie d'un suffixe parasite. Le nom du procédé (qui fait partie des langages codés regroupés sous l'appellation *largonji*) vient, logiquement, de la transformation du nom *boucher* : le *-b* initial, remplacé par un *-l*, est rejeté en fin de

⁵ Nous remercions Stéphane Hardy, qui prépare un doctorat sur le louchébem à l'Université de Siegen, pour cette information.

mot, complété par le suffixe parasitaire⁶ *-em* : *louchébem*⁷.

Nous devons une grande partie de nos informations sur ce langage codé à l'enquête conduite à la fin des années 1980 dans le XIII^e arrondissement de Paris par Françoise Mandelbaum-Reiner et Françoise Robert l'Argenton (Robert l'Argenton 1991 : 116). C'est par une farce racontée par deux bouchers parisiens et reproduite par Robert l'Argenton (1991 : 122) que nous illustrerons le procédé :

C'est une lamdé qui lavem louvem son louchébem qui lasfem une lomandkesse d'un lorsemic de lulothesse et lidèm au louchébem « j'vais lurfem mes lourské ». Quand è' r'vient, è' disait au latronpem louchébem qu'è' louvem lapuche du lorsemic dans la lulothé et [...] qu'elle loulévem une langue de bœuf à la place... Alors le latronpem í' lelpem son lefchigasse et lidem : « lirévem la lulothkem a (sic) la lamdé et vous lui lacépem la langué ! »⁸

Ce passage illustre particulièrement bien le fonctionnement du codage spécifique au louchébem, ainsi que les limitations du procédé et celles des locuteurs qui, vers la fin des années 1980, devaient faire partie des derniers utilisateurs de ce langage.

4. Une matrice sémantique

Les exemples cités jusqu'ici étaient des mots et expressions argotiques et populaires relatifs à des notions liées à la gastronomie. Cependant, les noms des différents aliments, plats, boissons, ingrédients ou ustensiles de cuisine peuvent aussi servir en argot, par un glissement de sens, à désigner des notions qui n'ont rien à voir avec la gastronomie. Calvet (1994 : 42) parle de matrices sémantiques universelles qui dans différentes langues permettent d'associer la nourriture à l'argent. Ainsi, en argot français, *blé*, *braise* (c'est-à-dire la chaleur nécessaire à la cuisson), *fric* (de *fricassée*), *galette*, *avoine*, *oseille* (utilisée en France surtout comme herbe aromatique),

⁶ Parasitaire signifie ici que le suffixe en question ne fait pas partie des suffixes usuels du français standard.

⁷ Le remplacement du *-er* final de boucher par un *-é* est une pure convention orthographique. Par ailleurs, la forme *loucherbem* existe aussi.

⁸ « C'est une dame qui va voir son boucher, qui fait la commande d'un morceau dans la culotte et dit au boucher 'je vais faire mes courses.' Quand elle revient, elle disait au patron boucher qu'elle ne voulait pas du morceau dans la culotte et qu'elle voulait une langue de bœuf à la place... Alors le patron il appelle son chef et dit : 'virez la culotte à la dame et vous lui passez la langué !' » (traduit du louchébem en français par l'auteur de ce texte en se servant des informations fournies par Robert l'Argenton (1991 : 122).

grisbi (pain gris et bis), *pèze* (du latin *pisum* « pois »), *pognon*⁹ (peut-être de *pougnon*, « petit gâteau » en franco-provençal) signifient sans exception argent, ce dernier servant avant tout à acheter (gagner) son pain¹⁰. Tout le reste viendra après avoir mangé à sa faim.

Ce rapport entre la nourriture et l'argent est également présent dans l'argot français de la prostitution où les termes *marmite* ou *ménesse* désignent la prostituée. Celle-ci s'appelle aussi une *gagneuse* lorsqu'elle gagne beaucoup d'argent et permet ainsi à son homme (son proxénète) de bien manger. Autrement dit, elle lui fournit de quoi chauffer et remplir la marmite dans laquelle se prépare la *ménesse* (de *ménestre* « potage », de l'italien *menestra*, même sens), autrement dit la soupe (Colin et al. 2006).

5. La gastronomie et le français contemporain des cités

Compte tenu de notre approche essentiellement diachronique, les exemples à travers lesquels nous avons essayé jusqu'ici de présenter les aspects argotiques de la gastronomie ou les spécificités gastronomiques de l'argot français étaient des exemples hétérogènes, souvent vieillis ou désuets, issus de diverses variétés argotiques liées à diverses époques. Ceux que nous présenterons ci-dessous appartiennent quant à eux à un argot contemporain bien documenté : le français contemporain des cités, c'est-à-dire l'argot qui se développe dès les années 1980 dans les quartiers périphériques multiethniques des grandes agglomérations françaises. Les mots et expressions choisis dans le dictionnaire de Goudaillier (2001) témoignent indiscutablement du fait que la nourriture joue un rôle important dans la vie des jeunes des cités.

Il s'agit en partie de mots relatifs aux notions de manger et, surtout, de boire : *8/8.6* « bière (de marque Bavaria) », *16, Kro* « bière (de marque Kronenbourg) », *reubié* « bière », *craillav(er)*, *gameller* ou *graillav(er)* « manger », *tise* « boisson », *tiser* ou *pillav(er)* « boire », *teillbou* « bouteille ».

Parmi les procédés mis en œuvre, nous retrouvons naturellement le verlan (*reubié*, *teillbou*) et les emprunts au romani : *craillav(er)*, *pillav(er)*¹¹. Les chiffres font référence au titrage en alcool de la bière Bavaria et à la variété de bière nommée 1664 produite par Kronenbourg. *Tise* et *tiser*

⁹ *Le Petit Robert* et Colin et al. (2006) ne sont pas (tout à fait) d'accord avec les étymologies de *grisbi*, *pèze* ou *pognon* proposées par Calvet (1994 : 36-37).

¹⁰ Cf. aussi Guiraud (1958 : 58-59).

¹¹ Il est intéressant de noter ici que ces deux verbes existent depuis longtemps en argot (commun) hongrois sous la forme *kajál* et *piál*, même sens.

viennent de *tisane*¹², *gameller* – naturellement – de *gamelle*, alors que *grail-lav(er)* témoignerait de la double influence de *grailier*, même sens, emprunté à l'argot traditionnel, et de *craillav(er)*.

Dans le cas du second groupe d'exemples, nous avons affaire à des termes gastronomiques seulement du point de vue de leur origine, car par un glissement de sens, ils ont acquis une nouvelle signification. Ce sont des mots et expressions comme *ananas* « seins », *bounty* « homme de race noire voulant ressembler à un blanc », *caille* ou *rumo* « fille, femme », *patate* « 10 mille francs », *pâté-rillette* « Français de souche », *tiser une meuf* « posséder sexuellement une femme ».

Il s'agit dans la plupart des cas de métaphores, ou éventuellement d'emplois métonymiques (*pâté-rillette*, qui fait allusion au fait de manger du porc). Pour l'interprétation de *bounty*, il faut penser à la barre chocolatée bien connue, noire à l'extérieur et blanche à l'intérieur. Dans certains cas, le mot de départ est déjà non conventionnel : *patate* « pomme de terre » est un terme familier, *tiser* « boire » fait partie de l'argot des cités.

L'appartenance de *caille* et de *rumo* à l'argot gastronomique est problématique. *Caille* est un de ces nombreux noms d'oiseaux qui peuvent désigner la femme en argot¹³, tandis que *rumo* est le verlan de *morue*, poisson dont le nom signifie « prostituée » en argot traditionnel. La caille et la morue sont des ingrédients très appréciés par les gastronomes. Mais cette constatation suffit-elle pour les ranger dans la catégorie des argotismes spécifiquement gastronomiques ? Pas sûr¹⁴...

272

6. Un jargon de boulangers ?

Dans le titre de ce travail figurent les mots *argot* et *gastronomie*. Cependant, ce qui nous intéresse, ce ne sont pas uniquement les spécificités argotiques, mais les liens entre la gastronomie et les variétés non standard dans un sens plus large, dont l'argot fait partie et dont il n'est pas toujours facile

¹² Au contraire de Goudaillier (2001), Tengour (2013) fait dériver *tiser* du kabyle *tissit* « boisson ».

¹³ Colin et al. (2006 : 899) donnent comme équivalents argotiques et populaires de femme *pondeuse*, *poule*, *poulette* ou *volaille*.

¹⁴ Autrement dit, il semble bien possible que *caille* et *morue* s'utilisent comme équivalents argotiques de femme ou de prostituée simplement en tant que nom d'oiseau ou de poisson, sans tenir compte de leurs attraits gastronomiques (Cf. en ce qui concerne l'étymologie de *maquereau* « souteneur », Calvet 1994 : 39-40, et quant à son pendant féminin *morue*, Colin et al. 2006 : 530).

de le distinguer. Nous avons essayé de montrer plus haut que même si au niveau des définitions ces variétés – argot, langage populaire ou familier, jargon – peuvent être identifiées sans trop d’ambiguïté, dans la pratique, les frontières entre elles peuvent paraître plutôt floues. Le corpus que nous avons analysé jusqu’ici est essentiellement argotique, mais certains d’entre les argotismes plus anciens mériteraient sans doute la mention populaire tout autant que la mention argotique : n’oublions pas qu’une de nos principales sources lexicographiques s’intitule *Grand dictionnaire de l’Argot et du français populaire*¹⁵... Alors que certains dictionnaires récents de type général tel *Le Petit Robert* ont tendance à caractériser une grande partie des mots figurant dans les dictionnaires d’argot comme familiers.

Néanmoins, la plupart des exemples cités ci-dessus ne peuvent sans doute pas être rangés dans la catégorie de *jargon*. (Par jargon nous n’entendons plus l’argot ancien, mais une langue de spécialité non conventionnelle.) Même le louchébem est généralement défini comme un argot et non pas un jargon, compte tenu sans doute des visées cryptiques de son utilisation.

Nous avons nous-même posé, dans un précédent travail, la question de savoir si le grand dictionnaire des parlars des métiers de Perret (2002) pouvait être considéré, du moins en partie, comme un dictionnaire d’argot (Szabó 2015). À l’instar de Perret, nous étions obligé de répondre par la négative : il n’y a pas, ou il n’y a que très peu d’argot dans ce dictionnaire reposant sur un corpus impressionnant. Mais du jargon, il y en a beaucoup. Les exemples suivants ont été tirés du chapitre sur le langage des boulangers et pâtisseries : *aller au pain* « aller aux toilettes », *amin dada* « pâtisserie trop cuite », *belle-mère* « instrument muni de piques pour perforer les pâtes », *bite à curé* « cornet pointu pour percer la pâte des religieuses », *bonne sœur* « religieuse » (Perret 2002 : 375-384). Le nom de la pâtisserie trop cuite renvoie, certes d’une manière politiquement pas très correcte, à l’ancien dictateur de l’Ouganda. Celui de l’instrument pour perforer les pâtes repose sans aucun doute sur certains stéréotypes relatifs aux belles-mères. L’avant dernier exemple reflète à la fois des traditions anticléricales et un certain goût pour les grivoiseries souvent considéré comme propre à la France. Le dernier n’est en revanche qu’une périphrase usuelle.

La fonction économique spécifique aux jargons (Sourdou 1991 : 20) semble caractériser tous ces exemples, accompagnée tout de même d’une fonction ludique et d’une fonction identitaire bien évidentes. Cependant, c’est le premier exemple, *aller au pain*, que nous trouvons le plus intéressant et le plus problématique du point de vue des glissements entre jargon et argot. Car cette expression témoigne d’une fonction cryptique difficile à nier. De ce point de vue elle ressemble davantage à nos exemples du lou-

¹⁵ Colin et al. 2006.

chébem : pourquoi l'utiliser sinon pour ne pas être compris des clients ? S'agirait-il d'un argotisme plutôt que du jargon ?

Une conclusion « pédagogique »

Nous pensons que compte tenu de l'importance culturelle des deux notions figurant dans le titre, ce sujet pourrait être intéressant pour les professeurs de langue aussi. L'importance de la gastronomie dans la culture française va sans commentaires. Et l'argot aussi, à travers nombre de chansons, romans ou films, a indiscutablement sa place dans la culture populaire française et francophone. Il suffit de faire allusion ici à certains romans policiers ou à des chanteurs comme Bruant ou Renaud.

Cependant, l'argot et la gastronomie ont-ils leur place dans l'enseignement du français langue étrangère ? À une telle question, la réponse est soit très brève (nous sommes convaincu que oui), soit longue et complexe. Nous avons déjà essayé d'y répondre dans un autre travail (Szabó 2018), en ce qui concerne la place de l'argot dans l'enseignement du FLE. Nous ne voudrions pas nous répéter ici, mais nous pensons que l'argot, vu son importance dans l'usage quotidien de la langue et dans la culture dite populaire et l'attraction des jeunes pour les variétés de ce type, a sa place dans l'enseignement dès un niveau pas très avancé. Néanmoins, il faut viser avant tout la compréhension d'un certain nombre de termes argotiques, et avant tout de l'argot commun, car former des bilingues français-argot ne peut et ne doit pas être un objectif réel.

Nos remarques seraient les mêmes en ce qui concerne l'enseignement du langage de la gastronomie. De la même manière qu'il ne s'agit pas de former des « cailleras » de banlieue, il ne s'agit pas de former des chefs cuisiniers non plus... sauf dans les écoles d'hôtellerie.

L'argot et la gastronomie peuvent être particulièrement motivants pour les apprenants jeunes ou moins jeunes. En plus, apprécier la bonne cuisine et les vins fins et connaître leurs petits secrets, sont actuellement très à la mode. Le cas de l'argot est plus complexe, mais il ne faut surtout pas oublier qu'en enseignant un français nettoyé de ses éléments non conventionnels, nous enseignons un français qui n'existe pas.

Pour terminer, rappelons que tout le monde a besoin de *bouffer*. Et que c'est non seulement une obligation, mais bien souvent un plaisir aussi. Et il arrive pratiquement à tout le monde d'en parler dans un langage argotique ou, du moins, de ton familier.

Bibliographie

- CALVET, L.-J. (1994). *L'argot*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? ».
- CELLARD, J. & REY, A. (1991). *Dictionnaire du français non conventionnel*. Paris : Hachette (1^{ère} éd. 1980).
- COLIN, J.-P., MÉVEL, J.-P. & LECLÈRE, Chr. (2006). *Grand dictionnaire de l'Argot et du français populaire*. Paris : Larousse.
- GADET, F. (1992). *Le français populaire*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? ».
- GOUDAILLIER, J.-P. (2001). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose, (1^{ère} éd. 1997).
- GUIRAUD, P. (1958). *L'argot*. Paris: PUF, Coll. « « Que sais-je ? » (1^{ère} éd. 1956).
- GUIRAUD, P. (1986). *Le français populaire*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? » (1^{ère} éd. 1965).
- KIS, T. (1997). Szempontok és adalékok a magyar szleng kutatásához – Viewpoints and Notes on Hungarian Slang Research. In Kis, T. (ed.), *A szlengkutatás útjai és lehetőségei [Argotologie : méthodes et possibilités]*. Debrecen : Kossuth Egyetemi Kiadó, pp. 237-296.
- KÖVECSES, Z. (1998). *Magyar szlengszótár* [Dictionnaire de l'argot hongrois]. Budapest : Akadémiai Kiadó.
- PERRET, P. (2002). *Le parler des métiers*. Paris : Robert Laffont.
- REY, A. & REY-DEBOVE, J. (ed.) (2017). *Le Petit Robert de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert – SEJER, Nouvelle édition millésime 2018.
- ROBERT L'ARGENTON, F. (1991). Larlepem largomuche du louchébem. *Langue française* 90, pp. 113-125.
- SOURDOT, M. (1991). Argot, jargon, jargot. *Langue française* 90, pp. 13-27.
- SZABÓ, D. (2004). *L'argot des étudiants budapestois*, Paris : L'Harmattan-ADÉFO.
- SZABÓ, D. (2014). Trois dictionnaires de l'argot français. In Goudaillier, J.-P. & Lavric, E. (ed.), *Argot(s) et variations*. Frankfurt am Main : Peter Lang, pp. 303-313.
- SZABÓ, D. (2015). Un argot de foot chez Pierre Perret ? – Le ballon rond dans le dictionnaire du *Parler des métiers*. *Revue d'Études Françaises* N°20, pp. 173-181.
- SZABÓ, D. (2018). Faut-il enseigner l'argot ? In Konowska, A., Woch, A., Napieralski, A. & Bobińska, A. (ed.), *Le poids des mots. Hommage à Alicja Kacprzak*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, pp. 283-291.
- SZABÓ, D. (2019). La « bouffe » dans le langage d'Aristide Bruant. In Bastian, S., Felten, U. & Goudaillier, J.-P. (ed.), *Cultures et mots de la table. Comment parle-t-on de la nourriture et de la cuisine en termes académiques, littéraires et populaires / argotiques ?*. Berlin : Peter Lang, pp. 287-295.
- TENGOUR, A. (2013). *Tout l'argot des banlieues. Le dictionnaire de la zone en 2600 définitions*. Paris : Les Éditions de l'Opportun.

Notice biobibliographique

Dávid Szabó – linguiste, lexicographe, traducteur, maître de conférences HDR à l'Université Eötvös Loránd (ELTE) de Budapest, directeur du Centre Interuniversitaire d'Études Françaises (où il dirige un club gastronomique) et de la *Revue d'Études Françaises*. Il a soutenu sa thèse de doctorat sur l'argot des étudiants budapestois en 2002 à l'Université Paris Descartes sous la dir. de J.-P. Goudaillier et son habilitation à diriger des recherches sur

« Argot et lexicographie » en 2012 à ELTE, Budapest. Il a été maître de conférences associé à l'Université Paris 3 en 1996-99 et professeur invité à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 2017. Il a (co)organisé et publié plusieurs colloques internationaux d'argotologie. Il est le (co)éditeur et le (co)auteur de plusieurs dictionnaires hongrois-français / français-hongrois.

Beata Katarzyna Szpingier

Instytut Filologii Romańskiej UAM¹
ID <https://orcid.org/0000-0002-0512-5246>
beata.szpingier@amu.edu.pl

Diario lessicale di una pandemia – dimensione contrastiva descrittiva nell’ambito italo-polacco

Lexical diary of a pandemic – descriptive contrastive dimension in the Italian-Polish context

Abstract: Considering the fact that languages are defined by users and remains in constant evolution, the main goal of this paper is to focus on how to reflect the contemporary situation through the terms relating to the period of crisis due to the coronavirus pandemic. The descriptive contrastive dimension of the analysis (ACD) is proposed with reference to the Italian-Polish context and with regard to the different language solutions (semantic, semiotic and structural) such as: resemanticization, types of loanwords (adapted and not adapted, semantic casts and structural casts), medical technicalities, vocabulary of politicians and others government institutions. Referring to some theories, implemented in today’s circumstances, such as the linguistic relativism of Benjamin Lee Whorf (1950 : 52-55) and the observations of Ludwig Wittgenstein (1953), current article current article also reflects the application of Aristotle’s considerations concretized in Rhetoric (330 BCE).

Keywords: pandemic, covid-19, contrastive analysis, semantics

277

1. Argomento trattato

I tempi attuali, senza dubbio, sono *complexsissimi* sotto vari aspetti di carattere pluridimensionale. Ovviamente, il periodo di crisi determina la creazione di un lessico corrispondente ai bisogni del tempo. E il lessico, a sua volta, dovrebbe riflettere la situazione e influenzare sulle opinioni

¹ Zakład Językoznawstwa Włoskiego i Praktycznej Nauki Języka Włoskiego, Al. Niepodległości 4, 61-874 Poznań.

d'altrui e sulla percezione (sia mondiale che particolare) della gente. Non va dimenticato che la pandemia, nel senso di malattia, ha il carattere universale in quanto può toccare tutti indipendentemente dallo status sociale.

Si intraprendono varie ricerche linguistiche che contribuiscono a creare una sorta del lessico, quello della pandemia, attraverso le quali vengono anche documentati i cambiamenti riguardanti la situazione delle società (in particolare) e del mondo (in generale)². Nell'ambito dell'elaborazione proposta dal collega dell'Università di Salerno, l'ideatore riesce a individuare 100 parole più frequenti classificate rispetto ai motivi diversificati: di nota tradizione letteraria (*untore*), di uso comune ma specializzate / riadattate / risemantizzate (*mascherina, guanti, ventilatore*), applicate in forma straniera, spesso inutile poiché si possono trovare i loro equivalenti (*lockdown, eurobond, smart walking*); si evidenziano i tecnicismi medici (*tampone, sintomo, anticorpi, pandemia*) e le parole dell'ambito politico e istituzionale (*affetti stabili, abitazione, autocertificazione*), di forma tecnica (*focolaio, focolare*), in forma di sigle e acronimi (*covid, oms, mes*), "alcune costruiscono nuovi immaginari (il balcone di Romeo e Giulietta lascia il posto a quello da cui gruppi familiari chiusi in un interno si connettono in canto via etere) ; altre sono alterate dai meno colti (*assembramento*) o rivelano slittamenti pandemici (una persona positiva è guardata con paura, allontanata), usi metaforici belligeranti (in prima linea, il nemico), anche con un pizzico di presunzione (*gli eroi*)" (ibidem). A quest'elenco si aggiungono anche altri tipi di lessemi come : le strutture animalesche per nomi collettivi (*il gregge immune*), strani accorciamenti degli ambienti formativi (*dad, fad, webinar, teams, zoom*), il lessico per identificare gli affetti (*instabili, precari, provvisori, in declino, illusori*). Si riscontrano le parole che misurano lo spazio e il tempo (*isolamento, distanziamento*), che esprimono la speranza (*ripartenza, riapertura, calo della curva*), che si legano alla morte e al dolore (*urna, decesso, terapia intensiva*) (ibidem). Si potrebbe costatare che il crescente aumento di positivi al Covid-19 fa ritornare l'uso delle parole, legate alla corrente pandemia ed entrate ormai nel lessico di tutti i giorni, per esempio : anglicismi, tecnicismi, termini legislativi, sigle e sostantivi "ripescati dal passato" come il *coprifuoco*³. Nello spazio pubblico, soprattutto nella comunicazione istituzionale, vanno applicate le parole efficaci per trasmettere ai cittadini le informazioni e i dati precisi ma ingombranti oltre a indicare il modo di procedere (combattere, proteggersi, continuare a funzionare).

² Secondo le osservazioni di Sergio Lubello <https://site.unibo.it/griseldaonline/it/diario-quarantena/parole-pandemia> [28/07/2021].

³ Secondo Francesca Bastianon <https://ilbolive.unipd.it/it/news/dal-medioevo-pandemia-covid-ritorno-coprifuoco> [30/07/2021].

Ecco alcuni risultati al livello linguistico della pandemia di Covid-19 la cui esplosione ha cambiato, cambia e come si suppone cambierà ancora la vita e il modo di esprimere incidendo notevolmente sulla quotidianità della gente di tutto il mondo⁴.

2. Modalità di procedere

Il contesto situazionale conferma il fatto che le lingue, definite dagli utenti, sono in continua evoluzione; affrontando la crisi dovuta alla pandemia di coronavirus, la gente elabora un lessico che rappresenterebbe questa particolare situazione.

Le società diverse, dal paese a paese, si sforzano nel trovare la soluzione medica, economica, sociale e psicologica. Si dice che il mondo è mutato e si trasformerà ancora poiché le conseguenze si subiranno nella assai lunga prospettiva. Questa evoluzione si spiega anche nello sviluppo del lessico che, a sua volta, diventa lo specchio delle trasformazioni. E quindi, riferendosi al relativismo linguistico, la teoria proposta da Benjamin Lee Whorf e ispirata dalle ricerche condotte nell'ambito dei popoli amerindiani, si attua anche nelle circostanze odierne. La lingua riflette quello che esiste nella mente e nel cuore, il modo di esprimersi, influenza il modo di pensare (Whorf 1950 : 52-55). Secondo invece Ludwig Wittgenstein (1953 : 7-9) è anche lo specchio del mondo e l'immagine incontestabile della realtà. Mediante gli usi linguistici e/o il tipo di lessico corrispondente alla situazione le parole dovrebbero far capire, consolare, giustificare, motivare, far agire, incoraggiare. In tale contesto risultano altrettanto validi gli studi di Aristotele sulla persuasione concretizzati in Retorica (330 a.C.) che l'autore considera come l'arte di convincere le persone a compiere determinate azioni che in tempi o situazioni normali non farebbero.

Dato l'obiettivo lungo il quale si vuole focalizzare sulle modalità di tipo linguistico che riflettono la situazione contemporanea attraverso i termini relativi alla pandemia. Come l'elaborazione si riferisce all'ambito italo-polacco si vuole focalizzare sugli aspetti dissimili ed evidenziare anche quelli simili procedendo nell'ottica dell'analisi contrastiva descrittiva (ACD) e puntando su diverse strategie linguistiche (semantiche, semiotiche e strutturali) come per esempio: risemantizzazione, tipi di prestiti (adattati e non adattati, calchi semantici e calchi strutturali), tecnicismi medici, parole della

⁴ Secondo Vera Gheno [https://www.wired.it/play/cultura/2020/05/02/coronavirus-cambiamenti-lingua-pandemia/?refresh_ce=\[29/07/2021\]](https://www.wired.it/play/cultura/2020/05/02/coronavirus-cambiamenti-lingua-pandemia/?refresh_ce=[29/07/2021]).

politica e delle istituzioni, l'uso delle sigle e acronimi. Altrettanto interessanti sono le cosiddette formulazioni ibride formate da elementi appartenenti a sistemi linguistici diversi. Poiché si tratta di una situazione globale, avvenuta in tappe successive, lo studio prende in considerazione periodi seguenti un ordine temporale spiegatosi in tre fasi fondamentali lungo l'asse di un anno e a partire dal mese di marzo del 2020 fino al mese di marzo del 2021. Le riflessioni si inquadrano in un registro quasi giornaliero chiamato proprio *diario* che dispone la narrazione in modo che colloca la materia in una successione cronologica. Vengono riportati e commentati le unità lessicali – parole o espressioni, ritenute più significative della situazione in questione, individuate in seguito a un'indagine relativa al problema, condotta tra gli studenti del terzo anno della laurea triennale (del semestre estivo 2021), nell'ambito delle lezioni di grammatica contrastiva italo-polacca⁵. In così poco tempo, poiché gli studenti hanno avuto a disposizione soltanto quindici minuti, si è riuscito a distinguere circa 160 esempi usati nei contesti sia del polacco che dell'italiano. Alcune parole, ovviamente, si ripetevano, altre invece documentavano interessi personali degli studenti. L'elenco con i risultati inclusi nella tabella preparata dall'Autrice ed elaborata dal punto di vista teorico inizia di seguito nel punto 3.1. L'analisi linguistica conforme ai criteri enumerati precedentemente si propone nel punto 3.2.

280

Le unità riportate nel punto 3.2.1. si verificano negli articoli proposti lungo le pagine di www.corriedellaserait che rimangono di libera consultazione da parte dei lettori.

3. Elaborazione del corpus

Questa parte dello studio prevede procedimenti attuatisi attraverso l'analisi del lessico legato alla pandemia in quanto esso caratterizza il periodo complesso sia dal punto di vista sociologico che linguistico.

3.1. Inchiesta lessicale tra gli studenti

Prima di procedere occorrerebbe fornire alcuni chiarimenti riguardanti il contesto. Bisogna sottolineare che gli studenti intervistati hanno le competenze sviluppate dell'italiano che è per tutti quanti LS (lingua stra-

⁵ Le lezioni di grammatica contrastiva italo - polacca sono state tenute nel Dipartimento di Italianistica dell'Istituto di Filologia Romanza, all'Università Adam Mickiewicz di Poznań. Si tratta di un gruppo di 20 studenti del profilo sia di letteratura che di linguistica.

niera). Subiscono dolorosamente le conseguenze della pandemia. Come riferiscono, la situazione epidemica ha rivoluzionato la loro vita e ha modificato il loro modo di percepire la realtà. In alcuni casi hanno dovuto lasciare impegni, amici, passioni per tornare a casa dei genitori ; talvolta, la decisione di partire è stata presa in pochi minuti. La metà dei loro studi avviene in modalità a distanza (3 semestri su 6). Le lezioni di grammatica contrastiva cadono il sesto semestre, quello conclusivo. Sono stufi di stare davanti al computer e di vivere nel contesto virtuale. Ecco il loro parere espresso attraverso l'elenco linguistico. Nella tabella sottostante dal trattino (-) inizia la risposta data da un particolare studente/una studentessa, con l'informazione (2x) viene segnalato l'uso ripetitivo di alcune parole nell'ambito della stessa sezione ; il punto virgola (;) indica la fine della risposta fornita dal studente/dalla studentessa. Per precisione va segnalato che alcuni studenti hanno lasciato spazi vuoti senza anzi inserire poche informazioni ; altri invece hanno proposto molteplici esempi.

Tabella 1 : Inchiesta lessicale sul covid

<p>1. Parole ed espressioni internazionali</p>	<ul style="list-style-type: none"> - covid test, epidemia (5x) ; - Covid-19 (6x), SARS-CoV (2x), virus (3x), pandemia (3x), lockdown (2x), PCR SWAB TEST, coronavirus (5x) ; - SARS-COV-2 (2x), COVID-2, malattia (virale), lockdown (6x), infettiva, pandemia (3x), i casi, quarantena (2x), isolamento, i dati, ministero della salute, statistiche ; - la salute, numero di casi ; - SARS ; - covid (3x) ; - dad ; - Home office (3x), coronaparty ; - memoria immunologica ; - coronavirus cases, recovered ; - smart working ; - global pandemic ; - AstraZeneca ; - green pass ;
<p>2. Parole ed espressioni usate nel contesto italiano</p>	<ul style="list-style-type: none"> - "mettiti la mascherina", disinfettante per le mani / ammoniaca, zona rossa (5x) / gialla (4x) / arancione (2x), "siamo rossi / siamo gialli", videochiamata, il tampone (3x), il covid test, posti di blocco (polizia che controlla), coprifuoco (3x) isolamento, restrizioni (3x) essenziale, sono stati riaperti (i locali), asintomatico (senza sintomi) ; - vaccino, autocertificazione (2x), misure, decreto ; - lavoro agile ; - le zone, regioni ; - contagiati, morti, guariti, tampone; vaccino; - il coronavirus, l'epidemia (2x), quarantena (3x) ; - contagio, a distanza, distanziamento sociale (2x), curva epidemica ; - la campagna vaccinale, divieto di spostamento, zona bianca, riaperture, decreto , pandemia (2x), tutto andrà bene ; - zone dei diversi colori (bianca, gialla, rossa), caso (positivo/negativo) ; - zona verde, mascherina ; - responsabilità sociale ;

3. Parole ed espressioni usate nel contesto polacco	<ul style="list-style-type: none"> – obostrzenia (6x), – kwarantanna (3x), test, szczepionka, limit, szpitale covidowe ; – wirusówka, objawowy/bezobjawowy, osoba covidowa, pozytywny, zaraźliwa (zamiast zakaźna), szpital/oddział covidowy, covidowcy (personel medyczny zajmujący się osobami chorymi na covid), uzdrowieńcy ; – covidowy, antycovidowy, godziny dla seniorów, koronaparty ; – I fala, II fala ecc., lockdown, odporność zbiorowa ; – koronawirus, covid, covid-19, mieć koronawirusa, epidemia, być zarażonym, być na kwarantannie ; – stan wyjątkowy, narodowa kwarantanna, zdalnie, teleporada, wakcynacja ; – trzecia fala, respiratory, testy na koronawirusa ; – zdalne nauczanie/zdalna praca ; – pacjent covidowy, żółta/ czerwona strefa (2x), ozdrowieńcy, ktoś dodatni/ujemny (w kontekście wyniku testu na covid) ; – osocze, fala ; – maseczki, liczba zakażeń, restrykcje, ograniczenia sanitarne, tarcza covidowa ; – łóżka kowidowe, szczepiMY się, podwójna dawka ;
4. Usi familiari / colloquiali (usati indipendentemente dalla lingua)	<ul style="list-style-type: none"> – quarantine, smart-working, home office, social distancing, home workout, take-out group call ; – essere positivo, mieć koronę (2x) ; – zaraza, mieć coronoswirusa (osoba, która bardzo boi się zakażenia) ; – mieć covid, korona (2x), koronka ; – paziente zero, maschera, online, zamrażanie gospodarki ; – pozytywny (bynajmniej nie w kontekście pozytywnego myślenia), covidowy (2x), dodatni ; – koroniak, mam koronę ; – “koronaferie”, koronasceptycy, zdalne (2x) ; – kowidowiec, ozdrowieniec ; – plandemia, osoba covidowa, covidianie ; – ozdrowieńcy, kowidowcy ;
5. Connotazioni (parole ed espressioni legate alla situazione del COVID)*	<ul style="list-style-type: none"> – maseczka (2x), rękawiczki, obostrzenia – lockdown, separacja, przypadki (jako ludzie), – combattere, soffrire, chiudere, solitudine ; – quarantena (2x), vaccino, vaccinazione ; – andrà tutto bene (la canzone), la situazione debole ; – zamykać, brak życia socjalnego, nuda, depresja, smutek, ograniczenia, zakazy, brak wolności, tęsknota ; – infodemia; – stanchezza, incertezza ; – isolamento, mascherine, inquietudine, vaccini, morti, ricoverati, anziani ; – praca/nauka zdalna, izolacja, kwarantanna, pierwsza/druga/trzecia fala, on-line, zachowany dystans ; – mascherine, conferenza rządu, ministerstwo zdrowia, szczepienia, test ; – depressione, isolamento, il cambiamento della realtà ; – zostać w domu; dystans–dezynfekcja–maseczka; odpowiedzialność społeczna.

* Con la connotazione s'intende "un termine che denota il soggetto e implica un attributo", se oltre a un oggetto indica anche le sue proprietà (Mill 2012: 31).

Dall'inchiesta emergono osservazioni sui suggestivi usi lessicali con cui le persone cercano di identificare ed esprimere stati emotivi diversificati. Infatti, le parole riflettono il modo di pensare ma anche la situazione si attua nel lessico. Si nota allora un uso massiccio delle parole inglesi che risultano internazionali e comprensibili, anche per chi non conosce l'inglese, ma che operano meglio per descrivere la situazione. La lista apre con *lockdown* accompagnato da *global pandemic* e *quarantine* che in italiano vanno connotati con *depressione, isolamento, distanza sociale, restrizioni, divieto di spostamento, posti di blocco, stanchezza, incertezza*. Il lessico inizia la prima fase della situazione pandemica. I rapporti sociali, soprattutto professionali, si limitano allo schermo del computer e vanno manifestati mediante espressioni inglesi come *smart-working, home office, social distancing, home workout, take-out, group call*. Le persone si riducono a *casi, malati, vaccinati, morti, affetti*. Le parole intromesse nei discorsi del tempo si riferiscono alla seconda fase. A differenza dell'italiano in polacco si coniano le espressioni ibride, sottoposte alla flessione polacca, costruite in base ai componenti inglesi come : *covidowy / kovidowy, kowidowcy, koronawirus, koroniak, koronasceptycy, covidianie, osoba covidowa, koronaświrus, plandemia*. Invece i termini medici la terza fase inizia con le informazioni di tipo scientifico – medico (*vaccinazione, risposta immunologica, test*) e quello istituzionale, internazionale (*green pass, certificato*). Anche il modo di passare il tempo rispettando le restrizioni dovute alla situazione, si effettua tramite le parole opportune come: *coronaparty, koronofaerie*. A seconda di Whorf (1956 : 213-214), la cosiddetta categorizzazione linguistica non si spiega soltanto nella misura di organizzare l'esperienza, ma la conoscenza del mondo attraverso il lessico, concretizzata il discorso, lascia le tracce incancellabili influenzando il pensiero⁶.

3.2. Analisi semantica nell'ottica contrastiva

L'approccio contrastivo prende la vita dalle osservazioni che il rapporto tra la lingua materna o prima (L1) e la lingua straniera o seconda (L2) agisce in modo rilevante nella comprensione delle strutture e del lessico. Vincenzo Lo Cascio (1977 : 303-326) propone il termine di *analisi contrastiva descrittiva* per l'analisi che non ha immediatamente scopi didattici e quindi punta sulla differenza o somiglianza delle unità paragonate per esaminarle. Opera sul piano sincronico per verificare i punti di divergenza e/o convergenza tra

⁶ Altre osservazioni a proposito dei lavori di Sapir e Wolf vengono commentate da Alessandro Prato in <http://www.istitutoeuroarabo.it/DM/sul-relativismo-linguistico-e-le-sue-implicazioni-antropologiche/> [30/07/2021].

le strutture e la validità di certi modi di analisi e di alcune teorie linguistiche. Si tratta del confronto a pari importanza tra le lingue; non focalizza sul livello di acquisizione e/o sulle competenze. Si sceglie tale ottica per non privilegiare una lingua rispetto a un'altra. Lo studio evidenzia che le unità descritte, appartenenti alle lingue in questione, subiscono le stesse modalità di tipo semantico però non si riferiscono alle espressioni equivalenti.

3.2.1. Risematizzazione detta anche rideterminazione semantica, riguarda l'attribuzione di un nuovo significato a un elemento lessicale già esistente che, a sua volta, diventa un neologismo semantico rispetto a un dato ambito. La nuova accezione comincia a circolare in contesti diversi, viene spesso pronunciata con tono scherzoso.

Tabella 2° :

Espressione italiana	Accezione	Equivalente polacco
<i>Mascherina</i>	Dispositivo filtrante del respiro, che si applica davanti al naso e alla bocca in particolari circostanze ; attualmente usata negli ambienti chiusi	Maseczka/maska ochronna na twarz
Esempio : <i>Perché si indossano le mascherine all'aperto senza l'obbligo?</i>		

284

Tabella 2b :

Espressione italiana	Accezione	Equivalente polacco
<i>Essere, risultare positivo / essere, risultare negativo</i>	usato nel senso negativo ; indica una persona infetta / usato nel senso positivo ; indica una persona non infetta	Być pozytywnym / być negatywnym
Esempio : <i>M. B. è risultata positiva al nuovo coronavirus, nonostante si fosse sottoposta più volte al tampone nei giorni precedenti.</i>		

Tabella 2c :

Espressione polacca	Accezione	Equivalente italiano
<i>Mieć koronę</i>	Avere il covid, essere malato	Avere, soffrire del covid ; (pro.) avere la corona - regnare
Esempio : <i>La sorella di C.R. ha il covid ; è ricoverata.</i>		

Tabella 2d :

Espressione polacca	Accezione	Equivalente italiano
<i>Fala (I, II, III, ecc.)</i>	L'aumento dei malati, contagi, morti	<i>Ondata</i> – aumento dei casi di coronavirus ; (pro.) flusso violento e abbondante d'acqua
Esempio : <i>È iniziata la seconda ondata della pandemia di coronavirus.</i>		

3.2.2. Tipi di prestiti adattati – costruzioni di origine straniera entrati nel lessico sia italiano che polacco. Tra gli esempi prevalgono gli inglesismi (anch'essi spesso di origine straniera, conati sull'esempio delle parole latine e/o greche). Funzionano nelle lingue adeguandosi alla grafia o alla struttura del sistema accogliente, perdendo talvolta alcune lettere o modificando le desinenze. Come i sistemi dell'italiano e del polacco distanziano notevolmente sotto l'aspetto morfologico anche le alterazioni che subiscono gli elementi riguardano vari livelli (*fonetico, morfologico*). Gli esempi sono seguenti :

Tabella 3 :

Forma italiana	Equivalente polacco
<i>zona</i> (ing. <i>zone</i>)	<i>strefa</i>
<i>quarantena</i> (ing. <i>quarantine</i>)	<i>kwarantanna</i>
<i>autocertificazione</i> (ing. <i>self-certification</i>)	<i>Samocertyfikacja</i>
<i>respiratore</i> (ing. <i>respirator</i>)	<i>respiratory</i>

3.2.3. Tipi di prestiti non-adattati – costruzioni straniere, applicate nella versione originale in modo integrale, cioè mantenendo la grafia le caratteristiche grammaticale estranee rispetto alla lingua d'arrivo. Gli esempi sono seguenti :

Tabella 4 :

Forma del prestito	Forma dell'equivalente in polacco
<i>home office</i>	<i>home office, praca zdalna</i>
<i>Lockdown</i>	<i>Lockdown, całkowite zamknięcie</i>
<i>smart working</i>	<i>smart working, elastyczny system pracy</i>
<i>Coronavirus</i>	<i>coronavirus, koronawirus</i>

285

3.2.4. Calchi semantici – mediante elementi indigeni viene riprodotto il significato della parola straniera. Si basano sul rapporto di similitudine del significato tra il lessema straniero e quello originario. Gli esempi sono seguenti :

Tabella 5 :

Forma del lessema italiano	Forma dell'equivalente in polacco
<i>memoria immunologica</i> (ing. <i>immune memory</i>)	<i>Pamięć immunologiczna (trwała odporność ochronna)</i>
<i>lavoro agile</i> (ing. <i>smart working</i>)	<i>elastyczny system pracy</i>

3.2.5. Calchi strutturali – si dicono anche formali, rappresentano la forma complessa consistente nella ricreazione del contenuto per mezzi di elementi della lingua di arrivo. La parola straniera viene riprodotta sotto la forma e la struttura attraverso elementi indigeni.

Tabella 6 :

Forma del lessema italiano	Forma dell'equivalente in polacco
<i>Distanziamento sociale</i> (ing. Social distancing)	<i>Dystans społeczny</i>
<i>Responsabilità sociale</i> (ing. Social responsibility)	<i>Odpowiedzialność społeczna</i>

3.2.6. Tecnicismi medici – le parole ed espressioni usate precedentemente soltanto dalle persone interessate e applicate nei contesti piuttosto specializzati. Nell'ambito dell'epoca pandemica, la comprensione e la gestione delle informazioni viene agevolata comunque dalle opportunità digitali. Il tipo di lessico riservato precedentemente a pochi interessati, diventa conosciuto e usato quasi comunemente. Gli esempi sono seguenti :

Tabella 7 :

Forma del lessema italiano	Forma dell'equivalente in polacco
<i>pandemia, epidemia</i>	<i>pandemia, epidemia</i>
<i>casi</i>	<i>przypadki</i>
<i>vaccine, vaccinazione</i>	<i>szczepionka, szczepienie, wakcynacja</i>
<i>risposta immunologica</i>	<i>odpowiedź odpornościowa organizmu</i>
<i>asintomatico</i>	<i>bezobjawowy</i>
<i>contagio, contagiati</i>	<i>zarażenie, zarażeni</i>
<i>malattia infettiva</i>	<i>choroba zakaźna</i>

286

3.2.7. Parole della politica e delle istituzioni – parole di tipo formale con cui si vuole informare della situazione, delle misure preventive, ecc.

Tabella 8 :

Forma del lessema italiano	Forma dell'equivalente usato nel contesto polacco
<i>decreto</i>	<i>ustawa, rozporządzenie</i>
<i>restrizioni</i>	<i>obozstrzenia, restrykcje</i>
<i>dati statistici</i>	<i>dane statystyczne</i>
<i>divieto di spostarsi</i>	<i>zakaz przemieszczania się</i>
<i>attestato</i>	<i>zaświadczenie</i>
<i>Minister della Salute</i>	<i>Ministerstwo Zdrowia</i>

3.2.8. Sigle e acronimi – una serie di abbreviazioni; costituiscono un fenomeno in grande espansione. Il primo consiste nell'uso delle lettere iniziali, il secondo invece riguarda, oltre alle sigle vere proprie, le parole composte, ottenute unendo in sequenza più di una lettera delle parole abbreviate in questo modo. Gli esempi sono :

Tabella 9 :

Forma del lessema italiano	Forma dell'equivalente usato nel contesto polacco
<i>SARS, covid</i>	<i>SARS, covid</i>
<i>dad</i>	<i>nauczanie zdalne</i>
<i>green pass</i>	<i>Unijne cyfrowe zaświadczenie Covid ; paszport kowidowy</i>

Come si può osservare attraverso alcune formulazioni riportate, il stragrande numero di esse appartiene alla categoria nominale. In italiano, le unità hanno, o imitano la struttura straniera. Il polacco registra le strutture adeguandosi al proprio sistema grammaticale.

4. Osservazioni conclusive

La pandemia non finisce ancora e, possedendo un carattere internazionale (per non dire mondiale, globale o anzi universale), contribuisce alla nascita del lessico che riflette i tempi particolari. Nascono glossari delle parole più rappresentative e frequenti che, a loro volta, entrano nell'uso formando un nuovo lessico del registro familiare e comune. Grazie a tali parole o espressioni si può non solo raccontare i fatti ma anche oltrepassare le frontiere e semplicemente capirsi. Ci emergono alcune differenze dovute soprattutto alla tipologia delle nazioni. Si oserebbe comunque avanzare l'ipotesi che il corpus in questione ha il carattere internazionale (data la presenza degli anglicismi o delle unità coniate sulla base inglese), traducibili (in quanto le unità trovano equivalenti praticamente in ogni lingua), specifici di un paese e diversi da una società all'altra. Le parole messe in comunicati annunciano il pericolo, calmano e diminuiscono la tensione, consolano lasciando la speranza. Lo studio non esaurisce l'argomento e, come lo mostrano gli atteggiamenti situazionali, verranno sicuramente coniate nuove parole corrispondenti ai bisogni del tempo. Tuttavia, l'universalità della pandemia provoca anche la globalizzazione linguistica che facilita la comprensione e favorisce la comunicazione in quanto vengono privilegiate le strutture inglesi, costruite a loro volta sulla matrice classica (greco-latina).

Sicuramente, il lessico (la lingua e il linguaggio) rappresenta uno dei principali strumenti di interazione; potenzialmente, attraverso il suo uso è infatti possibile esercitare un certo grado di influenza sulle opinioni e sui comportamenti degli altri, come può avvenire nel campo delle informazioni

e nella realtà che, essendo all'inizio insolita e straordinaria, diventa normale e quasi ordinaria. Risulta possibile, oltre ovviamente ai provvedimenti intrapresi per salvare il benessere, grazie al potere delle parole.

Bibliografia

- ARISTOTELE. *Retorica*. traduzione di Armando Plebe. In : Opere, vol. IX. Roma-Bari : Laterza. (prima edizione 1961)
- LO CASCIO, V. (1977). *Linguistica contrastiva*. In Gambarara, D., Ramat, P. (ed.) „Dieci anni di linguistica italiana (1965-1975)”, Roma : Bulzoni, pp. 303-326.
- MILL, J.S. (2012). *A System of Logic*, Cambridge: University Press. (prima edizione 1843)
- SAPIR, E., WHORF, B.L. (2017). *Linguaggio e relatività*. M. Carassai e E. Crucianelli. (ed.). Roma : Castelvecchi.
- TITONE, R. (1971). *Psicolinguistica applicata. Introduzione psicologica alla didattica delle lingue*. Roma : Armando Editore.
- WHORF, B.L. (1950). “An American indian model of universe” In Sapir, E., Whorf, B.L. (2017). *Linguaggio e relatività*. M. Carassai e E. Crucianelli. (ed.). Roma : Castelvecchi.
- WHORF, B.L. (1956). *Language, Thought and Reality : selectend writings of Benjamin Lee Whorf*. Chicago : MIT Press.
- WITTGENSTEIN, L. (1953). *Philosophical Investigations*. New York : Macmillan

288

Sitografia


- BASTIANON, F. (2020). *Dal Medioevo alla pandemia di Covid : il ritorno del coprifuoco*. <https://ilbolive.unipd.it/it/news/dal-medioevo-pandemia-covid-ritorno-coprifuoco> [30/07/2021].
- GHENO, V. (2020). *La lingua della pandemia : come il coronavirus ha cambiato il nostro modo di parlare*. https://www.wired.it/play/cultura/2020/05/02/coronavirus-cambiamenti-lingua-pandemia/?refresh_ce [29/07/2021].
- LUBELLO, S. (2021). *Le parole della pandemia*. <https://site.unibo.it/griseldaonline/it/diario-quarantena/parole-pandemia> [28/07/2021].
- PRATO, A. (2019). *Sul relativismo linguistico e le sue implicazioni antropologiche*. <http://www.istitutoeuroarabo.it/DM/sul-relativismo-linguistico-e-le-sue-implicazioni-antropologiche/> [30/07/2019].

Cenni bio-bibliografici

Beata Katarzyna Szpingier, dottore di ricerca in linguistica romanza, laureata agli Studi di Filologia Romanza dell'Università di Łódź, ricercatrice dell'italiano medico, appassionata della semantica verbale e frasale, sostenitrice del metodo contrastivo nell'insegnamento delle lingue italiana e francese come LS. Autrice di numerose pubblicazioni scientifiche. Docente presso la Facoltà di Lingue Moderne dell'Università Adam Mickiewicz di Poznań.

Dorota Śliwa

Katolicki Uniwersytet Lubelski Jana Pawła II¹

 <https://orcid.org/0000-0002-5180-4813>

dorotea@kul.pl

Une introduction à l'analyse des verbes polonais de perception auditive *słyszeć* et *łuchać* et leurs traductions en français

An introduction to the analysis of Polish auditory verbs *słyszeć* and *łuchać* and their translations into French

Abstract: In recent decades, we have witnessed an increase in the number of research related to the verbal expressions of sensory perceptions in different languages. These are often semantic and syntactic analyzes of predicates within the framework of a sentence. The present study provides an introduction to the contrastive analysis of Polish and French verbs of auditory perception, taking into account the link with the intellectual activity of the perceiving subject and the communication situation. The semantic description of verbs is divided according to cognitive criteria into verbs of passive perception (*słyszeć* - *entendre*) and active (*łuchać* - *écouter*) and restricted to the category of the object of perception which is the human voice. The contrastive analysis shows the different prefixes as well as perfective and imperfective verb forms in Polish that are able to express aspectual and modal nuances, which is lacking in French. In the translated texts, they are expressed by adverbs or other verbs. The polysemy of verbs is linked to intellectual activity and the position of the perceiving subject in relation to the speaker. Thus the 'understand' component appears for passive hearing verbs; for verbs of active hearing the polysemy is generated on the cause-consequence relation: 'obey' when the perceiver is in a position of inferiority, 'fulfil' when he is in a position of superiority.

Keywords: verbs of auditory perception, Polish prefixes, perfective and imperfective, polysemy

¹ Instytut Lingwistyki, al. Raławickie 14, 20-950 Lublin.

La perception auditive est la première activité intellectuelle de l'homme, comme en témoignent les recherches prénatales (Fijałkowski 2003). En linguistique, paradoxalement, les recherches sur les expressions de la perception auditive ne sont pas aussi importantes que celles sur la perception visuelle. Néanmoins, elles sont dès le début abordées ensemble, en tant que deux perceptions majeures dans l'activité cognitive de l'homme². Les recherches linguistiques sur les verbes de perception auditive sont entreprises en polonais par Żurowski (2006, 2009 / 2012), en français par Piron (2006). La perception auditive est fondamentale dans la communication interpersonnelle, mais oubliée dans les études des *verba dicendi* et dans les études sur le dialogue.

Nous nous sommes donnée comme objectif de proposer quelques pistes de recherche pour une étude contrastive polono-française des verbes de perception auditive visant aussi une meilleure communication interpersonnelle. Pour réaliser cet objectif dans le cadre d'un article, nous présenterons d'abord les distinctions fondamentales pour les verbes de la perception auditive et nous donnerons ensuite un cadre à l'analyse contrastive des verbes polonais et français *śłyszeć* - *entendre* et *stuchać* - *écouter*. La description de ces verbes au niveau du système de la langue sera mise à l'épreuve par l'analyse de leur traduction au niveau discursif.

290

1. Les distinctions fondamentales pour l'étude des verbes de la perception auditive

Les distinctions fondamentales pour ces verbes relèvent d'abord de l'activité cognitive du sujet percevant et du cadre constitué par l'émetteur du phénomène acoustique dans une dimension temporelle donnée.

Wierzbicka (1969) situe l'analyse des prédicats de perception dans le corps humain en fonction de l'organe de la perception. Ainsi, pour la perception auditive, l'organe sensoriel est l'oreille. La structure conceptuelle de la perception auditive est composée des prédications sur l'oreille qui entre en contact avec un phénomène acoustique et sur le lien cause-conséquence entre la prise de contact et l'acquisition du savoir. Continuant les études sur le prédicat *hear* (analysé en parallèle avec *see*), Wierzbicka (1975, 1996) constate que c'est un prédicat inné et universel qui ne provient pas des expériences sensorielles, ce qui permet d'appliquer ce prédicat également aux êtres spirituels.

² Voir Wierzbicka (1969).

Souvent, les verbes de perception visuelle et auditive ont été étudiés ensemble en tant que verbes de perception menant aux opérations intellectuelles. Il est intéressant de noter que les schémas d'analyse linguistique des verbes de perception auditive sont parfois élaborés à partir des analyses des verbes de perception visuelle selon les méthodes issues des théories cognitives (voir Piron 2006).

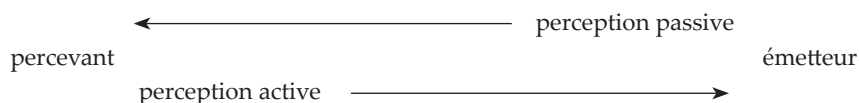
A partir des modèles cognitifs élaborés pour l'étude des expressions de la perception auditive, nous retenons trois facteurs pertinents pour réaliser notre objectif : catégorie de l'émetteur et la nature du son, attitude du sujet percevant, lien de la perception auditive avec d'autres activités du percevant.

Les catégories de l'émetteur du son sont largement présentées par les linguistes en tant que celles qui ont un impact sur les constructions syntaxiques des verbes de perception auditive (Żurowski 2006; Enghels 2005 et autres). L'émission du son est un phénomène acoustique produit par un émetteur (hommes, animaux, phénomènes atmosphériques, objets non animés) dans un lieu et à une époque.

Nous sélectionnons uniquement la catégorie du son qu'est la voix humaine. Pour Aristote³ elle est perçue non pas par l'oreille (organe) mais par l'ouïe (audition) qui rend possible l'intellection et la communication interpersonnelle.

Les linguistes distinguent la perception involontaire et volontaire⁴. Cependant, l'implication de la perception volontaire ne dépend pas de la nature de l'organe sensoriel mais de la volonté du percevant d'analyser intellectuellement ou pas la perception d'un phénomène extralinguistique. La perception «involontaire» n'excluant pas la volonté, nous préférons la distinction entre la perception auditive passive et active.

La perception passive est la faculté d'enregistrer un phénomène acoustique par un organe sensoriel qui peut engager l'activité intellectuelle. La priorité «chronologique» revient ici à l'émetteur. A l'inverse, la perception active est une activité sensorielle dans laquelle est engagée l'activité intellectuelle à partir d'un phénomène acoustique. La priorité «chronologique» revient ici au sujet percevant et sa volonté de comprendre. Ces deux perceptions sont présentées sous la forme du schéma suivant :



³ *De anima* II 8, 429 b, rapporté et commenté par Krapiec (1979 : 32).

⁴ Cette distinction est fondamentale aussi pour la perception visuelle dont l'historique a été donné par Śliwa (2020). Pour les verbes de perception auditive voir Enghels (2005) et Lacassain-Lagoin (2015).

Les linguistes remarquent aussi une autre relation, celle entre l'ouïe et la parole⁵. La perception auditive faisant partie de la communication interpersonnelle entre dans le champ des études énonciatives. La situation communicative implique trois attitudes du sujet percevant (interlocuteur) par rapport au sujet parlant (locuteur) : a) d'infériorité ou de soumission, b) de supériorité (l'interlocuteur prend la décision), c) d'égalité (l'interlocuteur et le locuteur dialoguent et s'écoutent). Même si les verbes de perception auditive ont leur autonomie syntaxique, ils ne sont pourtant pas autonomes sur le plan sémantique car l'objet de la perception auditive de l'interlocuteur implique des relations significatives avec le locuteur : une opération intellectuelle et ensuite une réponse en fonction de la situation de communication.

2. Esquisse de l'analyse contrastive des verbes *słyszeć* / *entendre* et *słuchać* / *écouter*

292

L'analyse contrastive des verbes de la perception auditive menée au niveau du système de la langue permet de rapprocher des moyens lexicaux dont dispose une langue pour exprimer la perception passive et active⁶. Dans le cadre de cet article nous ne pouvons que signaler des verbes polonais et leurs équivalents français, majoritairement transitifs. Pour chaque type de la perception auditive présenté ci-dessous, nous donnerons les sens des verbes polonais et français à partir des définitions lexicographiques⁷, tenant compte de la dérivation préfixale en polonais.

2.1. Analyse contrastive des verbes de la perception auditive passive

Dans la perception auditive passive, le sujet percevant adopte une attitude de réception d'une sensation sonore exprimée par les verbes *słyszeć* - *entendre*.

⁵ Żurowski (2006 : 117-118) signale le lien de la perception auditive avec l'activité de parole à laquelle il relie le silence et le calme. Voir aussi Hubziker-Rodewald (2020).

⁶ A notre connaissance, il n'y a pas d'études comparées détaillées de ces verbes en polonais et en français. Il existe des études comparatives anglais-français (Lacassain-Lagoin, 2015) et espagnol-français (Enghels, 2005).

⁷ (SJP) *Słownik Języka Polskiego* PWN <https://sjp.pwn.pl>, (WSJP) *Słownik Języka Polskiego* <https://wsjp.pl>, (TLFi) *Trésor de la Langue Française informatisé* <https://www.cnrtl.fr/definition/>.

En polonais il y a un verbe générique *styszeć kogo, co; o czymś* et ses dérivés avec les préfixes: *u-*, *do-*. En français il y a deux verbes : *entendre* (*qqc, qqn*), *ouïr qqc*

Les deux dictionnaires de langue polonaise (SJP) et (WSJP), définissent le sens du verbe *styszeć* par le prédicat 'odbierać', précisant qu'il s'agit de recevoir des sensations sonores (SJP) ou auditives à l'aide de l'ouïe (WSJP). Le verbe *styszeć coś* est polysémique car il a aussi le sens de 'comprendre'. Ce verbe de l'audition passive est employé au présent (*styszy*) ou au passé (*styszał*) avec l'aspect duratif, non accompli.

Le préfixe *u-* a le sens aspectuel d'accompli et n'intervient pas sur le sens du verbe de base. Le verbe *ustyszeć* est employé au passé (*ustyszał*) avec l'aspect accompli ; au futur, il est au mode déclaratif (*ustyszy*) ou impératif (*ustysz mój głos* - 'entends ma voix') avec l'aspect modal d'accompli.

Le préfixe *do-* au sens 'parvenir à bout' apporte une composante ('malgré les difficultés') notée par les deux dictionnaires pour le verbe *dostyszeć*.

Pour le verbe français *entendre qqn/qqc*, les dictionnaires distinguent nettement deux domaines : celui de l'audition et celui de l'intellection⁸.

Dans le domaine de l'audition, le verbe *entendre* a le sens 'percevoir par l'oreille'. Cet emploi est appliqué au contexte dans lequel le sujet percevant entend et comprend les paroles de quelqu'un : *entendre une conférence, entendre la messe* ; le verbe est alors employé par métonymie à la place de *assister à* (*une conférence, la messe*). Le deuxième sens, celui de 'comprendre' du domaine de l'intellection, s'est affirmé dans les emplois du verbe où le sujet percevant comprend quelque chose indépendamment de la perception acoustique.

Le verbe *ouïr*, du lat. *audire* ('entendre, écouter'), a aujourd'hui un usage considéré comme littéraire, ou encore dans le contexte spécialisé du droit au sens 'donner audience à'.

Comparant les verbes polonais et français de la perception auditive passive, nous remarquons tout d'abord que les préfixes en polonais précisent l'aspect ou la modalité de l'action d'entendre, alors qu'en français l'aspect est déterminé par le contexte et la modalité par les adverbes. Dans les deux langues, ces verbes impliquent aussi les sens 'comprendre' et 'apprendre' qui découlent de la perception auditive.

2.2. Analyse contrastive des verbes de la perception auditive active

Dans la perception auditive active, le sujet percevant veut comprendre le message sonore.

⁸ Nous rapportons seulement les sens généraux de ces verbes donnés par le (TLFi). Les études détaillées, menées par Piron (2006), Lacassain-Lagoin (2015), témoignent de la forte polysémie de ce verbe; voir aussi Burnet (2015).

Le verbe polonais *stuchać* est défini avec les composantes de sens : ‘recevoir les sensations sonores avec conscience’. Le (SJP) note aussi la collocation *stuchać spowiedzi* (‘entendre la confession’) qui a pour synonyme le verbe *spowiadać kogo* (‘confesser qqn’).

Le verbe générique polonais *stuchać* a plusieurs dérivés avec les préfixes (*u-*, *nad-*, *po-*, *pod-*, *prze-*, *przy-*, *w-*, *wy-*, *za-*)⁹ qui combinent le sens aspectuel avec le sens modalisant la perception auditive, causant parfois le changement du sens du verbe préfixé.

Sur le plan morphosémantique, les verbes à l’infinitif gardent le radical simple *-stuch-* pour la forme perfective (*wstuchać się*, *wysłuchać*) qui peut devenir imperfective avec l’infixe *-iw-* de sens ‘progressif’ (*wstuchiwać się*) ou ‘itératif’ (*wysłuchiwać*).

Le verbe français *écouter* n’a pas de dérivés préfixés. Selon (TLFi), il a le sens ‘tendre l’oreille vers ce qu’on entend’. Il a pour synonyme le verbe *ouïr* employé seulement dans le style soutenu ou dans la langue juridique. Le (TLFi) note aussi le sens ‘obéir spontanément à’, ce qui le rapproche du verbe *obéïr* (du lat. *oboedire* ‘prêter l’oreille à quelqu’un’ d’où ‘être soumis’).

Rapprochant au niveau du système les verbes polonais préfixés des verbes français, nous pouvons distinguer :

a) les préfixes avec le sens aspectuel d’accompli et résultatif :

posłuchać – *écouter, obéïr*; le préfixe *po-* a le sens aspectuel accompli ou itératif de l’écoute ou le sens factitif (obéissance - conséquence de l’écoute) ;
uśluchać – *obéïr*; le préfixe *u-* factitif ‘se conformer aux ordres ou aux conseils de qqn’ ;

b) les préfixes modifiant l’action d’écouter :

na(d)stuchiwać – *tendre l’oreille, être aux écoutes*; le préfixe *na(d)-* modifie l’action d’écouter par la composante ‘attention’ ;

wstuch(iw)ać się – *être tout ouïe, chercher à entendre*; le préfixe *w-* ajoute la composante ‘avec attention / avec recueillement’;

wysłuch(iw)ać – *écouter jusqu’au bout, exaucer*; le verbe perfectif avec le préfixe terminatif *wy-* ‘écouter jusqu’bout’ reçoit le sens résultatif ‘exaucer une demande’ dans les contextes où l’on écoute la demande de qqn.

Un bref aperçu de l’analyse contrastive des verbes de la perception passive et active permet de constater un grand nombre de verbes préfixés en polonais sur les bases verbales perfectives ou imperfectives. Les différents préfixes et infixes polonais apportent des nuances aspectuelles et modales qui peuvent être exprimées en français par des locutions adverbiales ou par d’autres verbes et unités phraséologiques. La polysémie des

⁹ Seuls les verbes préfixés trouvés dans le corpus polonais seront analysés. Nous signalons encore des verbes qui ne sont pas étudiés ici: *podstuch(iw)ać*, *przestuch(iw)ać*, *przysłuch(iw)ać się*, *zastuchać się*.

verbes d'audition passive est générée par le lien entre la perception auditive et l'intellection ('comprendre'), celle des verbes d'audition active par la relation de cause-conséquence ('obéir', 'exaucer').

3. Analyse des traductions des verbes polonais

La traduction introduit des facteurs importants pour l'analyse au niveau du discours: situation de communication et modalité, époque. Nous avons choisi deux textes, traduits du polonais au français : (Dz) *Dzienniczek* (*Petit Journal*) de soeur Faustine, (Zw) *Zapiski więzienne* (*Notes de prison*) du cardinal Stefan Wyszyński, pour observer comment les traducteurs traduisent des verbes de perception auditive préfixés polonais quand il n'y a pas de préfixation en français.

Les traductions des expressions de deux types d'audition (passive et active) seront analysées selon le verbe sans préfixe ou selon le verbe préfixé.

3.1. Traductions des verbes non préfixés

295

Le verbe polonais de perception passive *słyszeć* est traduit régulièrement par *entendre* suivant l'aspect duratif dans le présent actuel ou généralisé, comme dans (Dz 1779) où Jésus s'adresse à Faustine qui est le sujet percevant :

[...] staraj się żyć w skupieniu, abyś słyszała głos mój, który jest cichy tak, że tylko dusze skupione go słyszeć mogą...

Tâche de vivre recueillie, afin d'entendre ma voix, qui est un murmure. Seules, les âmes recueillies peuvent l'entendre [...]

ou dans le passé, comme dans (Dz 145): «często słyszałam w duszy te słowa « - « j'ai souvent entendu dans mon âme ces paroles».

Le verbe de la perception auditive active *śłuchać* est traduit dans «Petit Journal» (Dz) par les verbes *écouter* (15), *obéir* (6), *entendre* (3).

Le verbe polonais est traduit par le verbe de perception passive *entendre* lorsqu'il est question d'une action durable ou répétitive habituelle, et dont l'émetteur n'est pas identifié, comme l'illustre (Dz 128) : «[...] znowu te same pieśni trzeba słuchać.» - « [...] il m'a fallu réentendre les mêmes chansons.». Le contexte suppose aussi une attitude passive du percevant qui n'a pas l'intention d'adopter une attitude active.

La traduction *stuchać* par *écouter* est parallèle suivant les valeurs temporelles et aspectuelles, le plus souvent dans les énoncés au présent et lorsque le sujet percevant par rapport au locuteur est en position d'égalité (Dz 919) ou de supériorité (Dz 1069, 1486).

Le sens 'obéir' du verbe est activé par le contexte, où le sujet percevant (soeur Faustine) est en position d'infériorité par rapport au locuteur (Dieu), comme dans (Dz 535) : «Słuchając przełożonych, Bogu jesteśmy posłuszni.» - «En obéissant aux supérieurs, nous obéissons à Dieu.»

3.2. Traduction des verbes d'audition préfixés

Les deux verbes d'audition passive préfixés (*usłyszeć*, *dosłyszeć*) sont traduits par *entendre*.

La traduction du verbe préfixé par *u-* à valeur aspectuelle d'accompli *usłyszeć* au passé a pour équivalent *entendre* au passé composé (Dz 1657 *usłyszałam* - *j'ai entendu*). La projection du verbe *usłyszeć* dans le futur apporte au préfixe *u-* la valeur modale de l'accompli, renforçant ainsi l'expression du souhait par un verbe modal comme dans (Dz 867) : «Jezu, [...], chciej usłyszeć westchnień oblubienicy swojej.» Ce renforcement n'est pas possible en français et reste illocutoire : «Jésus, [...], daigne entendre les soupirs de ton épouse.» Il est donc important de bien traduire les verbes modaux, ce qui manque dans la traduction du passage (Dz 1828) «Staram się o ciszę wewnętrzną, abym mogła słyszeć Jego głos ...» où le verbe modal *mogła* (*móc* - *pouvoir*) est omis : «Je m'efforce d'obtenir le silence intérieur pour entendre sa voix ...». Le locuteur français peut interpréter *pour entendre sa voix* comme une simple constatation alors qu'il s'agit d'un désir (*afin que je puisse entendre sa voix*).

La traduction des verbes préfixés avec *do-* pose beaucoup de problèmes. Aucune traduction du verbe *dosłyszeć* des exemples analysés n'a tenu compte du sens du préfixe *do-* 'parvenir au bout malgré les obstacles'. Il est pourtant important dans les énoncés marqués par les valeurs illocutoires d'émotion, comme dans (Zw 24 VI 1956) :

[Jan Chrzyciel] Szczęśliwy, że dosłyszał Ciebie [Maryjo], wśród ciemności macierzyńskiego łona.

[Jean-Baptiste] Heureux de t'avoir entendue [Vierge Marie] dans les ténèbres du sein maternel.

Seule la valeur d'accompli dans le passé est exprimée, mais l'effet de 'parvenir à entendre' la voix de quelqu'un qui semble être loin dans les ténèbres, a été annulé.

Les verbes préfixés sur la base imperfective du verbe polonais *stuchać* sont divisés en deux groupes selon le sens du préfixe : a) aspectuel accompli et les sens factitifs (*u-*, *po-*, *wy-*), b) modal à partir du sens localisant : (*nad-* 'au-dessus' - 'vigilance'), (*w-* 'dedans' - 'attention').

Pour le premier groupe, le verbe *uśluchać* avec le préfixe *u-* a le sens 'obéir'. Dans l'exemple (Zw 6 XII 1954) :

Czyż nie lepiej uśluchać aniżeli służyć? Cóż bardziej delikatnego: uśluchać czy -
wbrew prośbie - usłużyć?

Vaut-il mieux s'entêter ou céder ? La prévenance consiste-t-elle à se soumettre ou à s'opposer et servir ?

La traduction de la première question n'est pas littérale mais adaptée pour rendre la question plus pertinente pour le lecteur français. Dans la deuxième, le verbe *uśluchać* est traduit par le verbe *se soumettre*. Les traductions de ces deux questions n'expriment pas pour autant l'antithèse voulue par l'auteur, ce qui est possible avec les verbes *obéir* et *rendre service* dans le contexte exposant l'opposition (*obéir* et ne pas rendre service).

Le préfixe *po-* forme le verbe *posłuchać* polysémique. La valeur d'accompli est activée dans les énoncés avec la modalité injonctive : (Dz 1485) «Posłuchaj, dziecię Moje, co ci pragnę powiedzieć» - «Ecoute, mon enfant, ce que je veux te dire». La différence entre *posłuchaj* expressif et *stuchaj* neutre ne peut pas être exprimée en français où il y a seulement le verbe *écouter*. Le deuxième sens du verbe *posłuchać* ('obéir') est traduit contextuellement par une construction factitive dans (Zw 9 IV 1954) «Trudno jest jednak przekonać kobietę, by posłuchała.» - «Mais comment se faire écouter par une femme ?».

Le verbe *wysłuchać* avec le préfixe *wy-* est aussi polysémique comme en témoignent deux traductions : le sens aspectuel d'accompli dans (Dz 41) «Jezus wysłuchał prośby mojej» - «Jésus a entendu ma prière» ; le sens factitif dans (Dz 927) «I wysłuchał Pan prośby mojej» - «Le Seigneur a exaucé ma prière».

Lorsqu'on compare le mécanisme générant la polysémie des verbes de la perception auditive active, on peut constater qu'elle vient du passage à l'acte de l'opération intellectuelle : *écouter* et *obéir* pour le percevant en position d'infériorité, *écouter* et *exaucer* pour le percevant en position de supériorité.

En ce qui concerne le groupe de verbes avec les préfixes modaux à partir du sens localisant (*nad-* et *w-*), construits sur les formes imperfectives, ils ont la composante 'attentivement' commune, mais se différencient selon le

degré d'intensité: le verbe *nadstuchiwać* est traduit par *écouter attentivement* (Dz 145) ou par *tendre l'oreille* (Dz 1239, 1493) ; le verbe *wstuchiwać się* par *écouter avec la plus grande attention* (Dz 381, 1430), *écouter très attentivement* (Dz 1709), *prêter une oreille attentive* (Dz 1728).

Au terme de ce chapitre nous pouvons voir quelques constantes qui s'esquivalent : pour la traduction des verbes polonais simples, c'est surtout la sémantique et la portée de l'aspect accompli qui se pose ; pour la traduction des verbes préfixés il y a d'une part les différents préfixes des verbes d'audition passive et active (sauf le préfixe *u-* qui a le sens aspectuel pour le verbe d'audition passive et le sens factitif pour le verbe d'audition active), d'autre part la diversité des sens des préfixes des verbes d'audition active qui peuvent être traduits par des adverbes ou par des expressions idiomatiques, mais il arrive aussi que leurs sens ne peuvent pas être exprimés en français. L'examen des stratégies de la traduction analysée peut être continuée dans une autre publication.

Vers une conclusion et de nouvelles perspectives

298

La présentation des verbes de la perception auditive qui est sommaire pourrait être affinée par l'analyse détaillée de leurs structures prédicatives pour rendre compte des différences entre les moyens linguistiques polonais et français et pour pouvoir les appliquer au traitement automatique. D'autre part, les schémas d'analyse cognitive des verbes de perception auditive publiés jusqu'ici se limitent au cadre syntaxique d'un verbe. Or, sur le plan cognitif, les verbes de perception auditive sont liés aux verbes de communication interpersonnelle pour transmettre un savoir. S'ouvre ici une perspective d'études reliant les verbes de perception et les verbes de dire exprimant l'acquisition et la communication de connaissances.

L'analyse des verbes et des préfixes apporte une connaissance approfondie des problèmes linguistiques liés à une difficulté de la traduction, comme celle du sens du verbe de perception auditive préfixé, aspectuel ou modal. Située dans un courant réaliste de la linguistique cognitive, cette analyse pourrait apporter au traducteur des instruments pertinents pour le travail de déverbalisation et un bon point de départ pour le choix conscient des équivalents.

Bibliographie

Sources

- (Dz) KOWALSKA, F. (2017). *Dzienniczek (1934-1938)*, <https://www.faustyna.pl/zmbm>; *Petit Journal*, <https://www.faustyna.pl/zmbm/fr/texte-integral-du-petit-journal/>, traduit par Agnieszka Woszczyzna-Gueur et Ewa Optołowicz.
- (ZW) WYSZYŃSKI, S. (1982). *Zapiski więzienne (1953-1956)*. Paris: Editions du dialogue; (1984). *Notes de prison*, traduit par Joanna Ritt. Paris : Cerf.

Ouvrages

- BURNET, R. (2015). Entendre, écouter, obéir dans le christianisme ancien. *Pallas*, 98, pp. 145-153.
- ENGHELS, R. (2005). *Les modalités de perception visuelle et auditive. Différences conceptuelles et répercussions sémantico-syntaxiques en espagnol et en français*. Thèse de doctorat, Université Gent, publié en 2007. Tübingen : Max Niemeyer.
- FIJAŁKOWSKI, W. (2003). *Ku afirmacji życia*. Lublin : Gaudium.
- HUBZIKER-RODEWALD, R. (2020). La perception auditive mise en parole, un aspect de la connaissance et de l'expérience de Dieu dans la Bible hébraïque. In Grappe, Ch. & Vial, M. (ed.). *Connaissance et expérience de Dieu*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, pp. 31-48.
- KRAPIEC, M.A. (1979). Język i jego kreatywne aspekty. *Roczniki Filozoficzne*, 27, pp. 21-43.
- LACASSAIN-LAGOIN, Ch. (2015). De la perception auditive à la cognition : étude comparée du verbe HEAR en anglais et du verbe ENTENDRE en français. *L'information grammaticale*, 146, pp.19-26.
- PIRON, S. (2006). *Analyse et représentation des connaissances en sémantique verbale. L'interface syntaxie-sémantique du verbe entendre*. Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.
- ŚLIWA, D. (2020). «Je regarde ton âme avec délice» – analyse contrastive des verbes de perception visuelle polonais et français à partir de *Dzienniczek (Petit Journal)* Soeur Faustine. In Marczuk, B. & Piechnik, I. (ed.) *Discours religieux : langages, textes, traductions*. Kraków: Biblioteka Jagiellońska, pp. 103-130.
- WIERZBICKA, A. (1969). *Dociekania semantyczne*. Wrocław : Wydawnictwo PAN.
- WIERZBICKA, A. (1975). Rozważania o częściach ciała. In Janus, E. *Słownik i semantyka. Definicje semantyczne*. Wrocław: Wydawnictwo Ossolineum, pp. 91-102.
- WIERZBICKA, A. (1996). *Semantics: primes and universals*. Oxford University Press.
- ŻUROWSKI, S. (2006). Wyrażenia percepcji słuchowej w analizach semantycznych Anny Wierzbickiej, *Prace Językoznawcze UWM*, 8, pp.117-127.
- ŻUROWSKI, S. (2009). *Wyrażenia percepcji słuchowej w języku polskim. Analiza semantyczna; rozprawa doktorska*, Toruń: UMK, publ. en (2012). Toruń : Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika.

Notice biobibliographique

Dorota Śliwa est professeur titulaire à l'Institut de Linguistique de l'Université Catholique de Lublin Jean-Paul II. Ses intérêts de recherche portent entre autres sur les problèmes de la formation de mots dans l'approche dénomminative et cognitive, sur les problèmes sémantiques dans la langue générale et la langue spécialisée, sur le discours des mystiques catholiques. Ses recherches linguistiques visent l'application dans la terminologie et dans la traduction. Elle dirige le n° 8 *Linguistique de corpus et la traduction* de la revue *Roczniki Humanistyczne*.

Teresa Tomasziewicz

Université Adam Mickiewicz de Poznań¹

 <https://orcid.org/0000-0002-0946-830X>

tomaszki@amu.edu.pl

Quel avenir pour la formation universitaire aux métiers de la traduction ?

What future for university training in translation professions?

Abstract: The world of translators, researchers in translation studies as well as the training of future professionals are currently going through several upheavals. The image of the competent translator is constantly changing. In the near future, he will be more and more confronted with new technologies which aim at the partial or even total replacement of his services by an automatic translation. At the moment the MT results are not completely satisfactory, but they are constantly improving. In this article the author first presents the evolution of translators' competences to raise the question of the different professions of translation which require various skills and abilities. The second issue discussed concerns the influence of the pandemic on the training methods of future professionals and the possibility to benefit from these experiences.

Keywords: translators' competences, translators' training, new technologies, machine translation, translation professions

301

1. Préliminaires²

L'élargissement de l'UE en 2004 à de nouveaux membres provenant de l'Europe centrale et orientale a augmenté la demande de traducteurs professionnels sur le marché européen. Or, il s'est avéré que ces pays, y compris la Pologne, n'avaient pas une grande tradition dans la forma-

¹ Université Adam Mickiewicz, Institut de philologie romane, 61-874 Poznań, al. Niepodległości 4.

² Nous citons certaines informations incluses dans cet article aussi dans notre publication (Tomaszkiewicz, 2018b), ainsi que dans une publication numérique : « Les enjeux et les défis contemporains de la formation aux métiers de la traduction », à paraître, car en parlant du rôle de la technologie dans la formation des traducteurs, c'est incontournable de ne pas évoquer les référentiels de compétences de l'EMT.

tion professionnelle des traducteurs. Leur offre concernait avant tout des ressortissants de formations qu'on appelle « philologies », qui n'assuraient pas de formation strictement professionnelle. Même si dans certains établissements universitaires on a introduit, à partir de 1990, certaines spécialisations en « traductologie », leurs programmes ne correspondaient majoritairement pas exactement à des formations professionnelles. De plus, dans ces pays, le métier de traducteur n'était pas clairement défini dans les règlements officiels. Face à cette réalité, la Direction Générale de la Traduction de la Commission Européenne a entrepris les démarches pour unifier les programmes de formation des traducteurs européens de haut niveau. On a constitué en 2008 le réseau EMT (European Master's in Translation)³, regroupant les universités européennes assurant la formation de traducteurs professionnels de haut niveau. Or, dès le début de l'existence de ce réseau on a ressenti une disproportion significative entre la représentation des universités occidentales et orientales, ce que souligne, par exemple, N. Froeliger :

One of the mainstays of this evolution since 2009 has been the EMT network, due especially to its competences framework. The project itself was born as a means to correct a double imbalance. On the one hand, there were too many translation programmes in the West (in particular since the Bologna process began), many more than the market could absorb, with varying degrees of quality (here to be construed as a synonym for professionalism, i.e. the ability for graduates to find decent jobs or assignments in the sector). On the other hand, training for translators in the nine countries that joined the EU in 2004 [...] was felt to be scant and clearly irrelevant to the needs of large organizations such as the EU Commission, Parliament or Court of Justice. (Froeliger 2019 : 43)

Ce manque de proportion entre le nombre de programmes admis au réseau persiste de nos jours, de même que la disproportion entre le statut des différentes langues dans les formations, ce que nous avons présenté dans notre publication (Tomaszkiewicz 2021). Or, le nombre de membres de l'EMT augmente à chaque sélection et s'élève à présent à 85, ce qui permet de propager l'idée d'organiser la formation des traducteurs d'après certains principes communs, répondant aux besoins de la société contemporaine.

The members of this network [EMT] – and, more importantly, their programmes – have benefited greatly from this project. [...] and a variety of spin-off projects, the most notable one being OPTIMALE [...]. This has considerably levelled the playing-

³ Pour plus amples informations concernant ce projet on peut se référer à l'adresse suivante : https://ec.europa.eu/info/resources-partners/european-masters-translation-emt_en

-field, while enabling members to reflect on broader, occasionally non-European, terms. (Froeliger 2019 : 44)

Effectivement, la collaboration entre les universités et les directions des programmes de formation des traducteurs a stimulé et encouragé constamment à préciser les méthodologies d'enseignement, ses contenus et les types d'activités répondant aux besoins du marché et aux nouveautés technologiques. En général, le projet EMT permet aux membres l'échange de bonnes pratiques et une réflexion sur la formation et sur l'avenir du métier, si importante dans la période de pandémie et au-delà. Cette réflexion s'exprime, entre autres, par la définition et la modernisation continue des compétences que chaque programme admis au réseau est censé enseigner et développer chez les apprenants. Sans nier l'importance de toutes les compétences prises en compte pendant la formation, nous nous arrêterons plus loin sur les compétences technologiques qui semblent prévaloir à présent. Or, le projet EMT a connu certaines critiques, notamment celles des praticiens, que nous allons résumer, pour présenter ensuite les défis devant lesquels se trouvent actuellement la traduction, la traductologie et la formation des traducteurs, afin de suggérer certaines solutions possibles.

2. Évolution de la vision des compétences technologiques des futurs traducteurs

En 2005, J.-R. Ladmiral mettait en garde le monde de la traductologie en ce qui concerne l'évolution de la vision d'un poste de travail du traducteur :

[...] on notera que les dites nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) font converger, d'une part, la séquence informatique – qui va d'une sensibilisation à la traduction automatique (TA), c'est-à-dire en fait plus précisément à ce qu'il convient mieux d'appeler la traduction assistée par ordinateur (TAO), à l'utilisation du traitement de textes (TDT) et à l'utilisation des banques de données, tout cela tendant à la redéfinition de la station de travail du traducteur (voir Clas et Safar 1992), sans parler de tout ce qu'on met sous l'appellation de « localisation » – et, d'autre part, le complexe du « multimédias » : ces deux univers technologiques tendant à ne plus faire qu'un dans la pratique. Yves Gambier a insisté sur le fait que cela ne va pas sans conséquences quant au concept même de traduction qui, du coup, s'en trouve considérablement « élargi » et redéfini, ainsi que par là même en ce qui concerne les divers « métiers de la traduction » [...] (Ladmiral 2005 : §14)

Dans cette étude L'admiral insistait aussi sur le fait que tous ces changements doivent être pris en considération par les formateurs des futurs traducteurs pour qu'ils soient préparés aux défis des nouvelles technologies. Depuis cette réflexion de L'admiral, plus d'une quinzaine d'années s'est écoulée et ce postulat s'est matérialisé, entre autres, sous la forme des listes de compétences qu'un programme de formation de traducteurs devrait assurer. Dans un tel programme (ou programmes), la compétence technologique occupe une place importante et sa valeur croît progressivement. Nous pouvons le constater en comparant les deux listes de compétences qui établissent des points de référence pour un programme admis dans le réseau EMT. La première, « wheel of competences » date de 2009⁴. La deuxième, proposée par D. Toudic et A. Krause en 2017, fait partie d'un nouveau document admis par les membres du réseau EMT en mars 2018 et qui constitue à présent un repère significatif pour les formateurs de traducteurs⁵.

2.1. Compétence technologique 2009-2017

La compétence technologique est l'une des six faisant partie de « wheel of competences », qui constitue une base pour deux sélections de programmes de formation de traducteurs aspirant à devenir membres de l'EMT. Elle a été précisée par plusieurs sous-compétences de la manière suivante :

Compétence technologique (maîtrise des outils) :

- Savoir utiliser et intégrer divers logiciels de correction, de traduction, de terminologie, de mise en page et de recherche documentaire (par exemple : traitement de texte, correcteur orthographique et grammatical, Internet, mémoire de traduction, base de données terminologiques, logiciel de reconnaissance vocale).
- Savoir créer, gérer une base de données et un système de classement.
- Savoir s'adapter aux nouveaux outils et se familiariser avec eux, notamment pour la traduction des contenus multimédias et audiovisuels.
- Savoir rédiger et réaliser une base de données dans différents formats et sur des supports de communication variés.
- Connaître les possibilités et les limites de la traduction automatique.

⁴ Référence qu'on peut trouver sous les différentes adresses Internet et que nous connaissons de nos documents imprimés, distribués pendant les assemblées générales des membres de l'EMT. Cette liste est souvent appelée la liste de Yves Gambier qui était un de ses principaux auteurs.

⁵ EMT/emt_competence_fw_k_2017_en_web.pdf, consulté le 12.07.21.

Comme nous le voyons, il y a plus de 10 ans, on recommandait aux futurs traducteurs d'utiliser divers logiciels, de savoir créer des bases de données, de se familiariser avec des nouveaux outils pour la traduction AV et de connaître les possibilités de la TA. Aujourd'hui, l'acquisition de ces compétences technologiques est non seulement recommandée, mais devient absolument obligatoire⁶.

2.2. Compétence technologique à partir de 2017

Dans le nouveau document (2017) décrivant les compétences à acquérir pendant la formation, la compétence technologique⁷ concerne tout le savoir et toutes les capacités visant à introduire les technologies présentes ainsi que celles de l'avenir dans sa propre activité de traduction. En outre, cette compétence embrasse aussi le savoir fondamental dans le domaine de la traduction automatique et la capacité d'y recourir le cas échéant ou même de l'accepter en se servant de la post-édition. Par conséquent, après la formation dans le cadre d'un programme EMT, un étudiant devrait être capable de réaliser ce qui suit :

- Utiliser les applications informatiques les plus pertinentes, y compris la gamme complète des logiciels de bureau et s'adapter rapidement aux nouveaux outils et ressources informatiques.

- Utiliser efficacement les moteurs de recherche, les outils de corpus, les outils d'analyse de texte et les outils de TAO.

- Pré-traiter, traiter et gérer les fichiers et autres médias / sources dans le cadre de la traduction, par ex. fichiers vidéo et multimédia, gérer les technologies Web.

- Maîtriser les bases de la TA et leur impact sur le processus de traduction.

- Évaluer la pertinence des systèmes de traduction automatique par rapport à sa propre traduction et, le cas échéant, mettre en œuvre un système de traduction automatique approprié.

- Appliquer d'autres outils de support aux technologies de la langue et de la traduction, comme par exemple, un logiciel de gestion du travail.

La comparaison de ces deux listes de compétences technologiques que doit posséder le futur traducteur met en évidence l'importance croissante qui y est accordée. Ce n'est plus une potentialité, mais une nécessité incontournable.

⁶ Voir aussi Tomaszekiewicz 2018b.

⁷ On peut consulter ce document à l'adresse suivante : [EMT/emt_competence_fwkw_2017_en_web.pdf](#)

In today's market, the use of technology by translators is no longer a luxury but a necessity if they are to meet rising market demands for the quick delivery of high-quality texts in many languages. (Bowker et Corpas Pastor 2015)

Il en résulte que tous les programmes de formation de traducteurs en Europe, qu'ils soient membres de l'EMT ou non, se doivent de dispenser ce type de formation, tout en l'améliorant et en l'adaptant aux nouveautés sur le marché. « Cet enseignement est donc aujourd'hui un fait établi et consensuel, partie intégrante de l'offre de formation universitaire, tant au niveau européen que national. » (Frérot, Karagouch 2016 : § 23).

Or, on a relevé certaines voix qui mettaient en doute la possibilité d'enseigner toutes les nouveautés technologiques dans un cursus qui ne dure qu'un à deux ans. Évidemment, ces outils technologiques sont variés et deviennent de plus en plus nombreux et performants. Ainsi, en planifiant une formation dans ce domaine, on ne peut pas prévoir l'introduction de toutes les nouveautés, même dans un avenir proche. Il est donc clair qu'il vaut mieux préparer à un savoir-faire et à la capacité de s'adapter et de s'auto-former que de multiplier le nombre d'outils qu'on présente sans avoir suffisamment de temps pour en faire une utilisation pratique. Cette opinion a été confirmée par les étudiants que nous avons interrogés à ce propos dans quelques enquêtes, mais aussi suggérée par C. Frérot et L. Karagouch :

« [...] les jeunes diplômés interrogés soulignent qu'une connaissance approfondie d'un nombre d'outils limité reste préférable à une approche superficielle d'un trop grand nombre d'outils pour pouvoir répondre aux besoins du marché. Cette connaissance approfondie passe par la mise en place de méthodes d'enseignement adaptées, assurée. » (Frérot, Karagouch 2016 : § 28).

Or, ce n'est pas une opinion unanime. Hurtado-Albir (2015) présente une panoplie de recherches consacrées à l'analyse de la compétence traductologique et de son acquisition. En rappelant la recherche de Lasnier (2000) elle souligne (p. 261) l'importance de la compétence d'un savoir-agir complexe qui doit intégrer différents types de capacités et d'aptitudes où un savoir-faire constitue seulement un des maillons de la chaîne.

Ainsi, la nouvelle ligne tracée par les formateurs et praticiens postule de mettre l'accent sur la formation à travers la création de situations authentiques du travail de traducteur. En effet, le traducteur contemporain ne reste plus seul avec le texte à traduire et le texte d'arrivée. Évidemment, il doit toujours déterminer les relations entre ces deux textes : relations d'équivalence, de correspondance, de similitude, d'adaptation, tandis que son rôle consiste toujours à assurer une réception correcte du message par le public cible. Toutefois, son travail quotidien devrait à présent reposer

sur tous les outils informatisés d'aide à la traduction, y compris la TA, ainsi que sur la coopération en équipe. Cette vision des choses a été confirmée par plusieurs critiques du projet EMT et de ses listes de compétences.

3. Critiques des listes de compétences de l'EMT

Plusieurs milieux professionnels de la traduction ont souligné la non correspondance des listes de compétences élaborées par l'EMT aux besoins des traducteurs contemporains, c'est ce qu'on a appelé : "the gap between the academic world and the industry » (Massardo and van der Meer 2017 : 21). Ces auteurs l'ont précisé de la manière suivante : "the gap between the academic world and the industry is so wide that, when approaching the job market, translation graduates instantly and bitterly realize they don't know much about the actual work they are supposed to do". (Massardo 2017 : 21). Paradowska (2021: 25) souligne aussi que :

The view that there is a university-academia gap is also confirmed by the results of the Language Industry Survey (ELIA, EMT, EUATC, FIT Europe, GALA and LIND-Web 2019). The respondents, i.e. more than 1400 translation industry stakeholders (individual translators, translation companies, translation departments and training institutions), admit that internships are an effective way to bridge the gap between academia and the translation industry. (Paradowska 2021 : 25)

307

L'auteure y ajoute les critiques de la liste de compétences de l'EMT, exprimées par certains chercheurs comme : Risku 2002; Klimkowski 2015; Kiraly 2013; Kiraly and Hofmann 2015, 2019; Shreve et al. 2018. D'autre part, Massey (2019) en discutant avec Kiraly soulève un autre type de critiques : "The EMT's competence models [...] are sometimes cited as examples of the negative side of translator *training*, because of their emphasis on technology and routine activity." (Massey, Kiraly 2019 : 21)

Et nous voilà de nouveau devant la vieille discussion opposant la théorie et la pratique de la traduction, discussion que nous avons connue dès le début de notre activité professionnelle dans ce domaine, c'est-à-dire dès le début des années 80 du XX^{ème} siècle. Malgré plusieurs changements et tournants dans cette sphère, l'ancienne confrontation persiste. Toutefois, nous pensons qu'un juste milieu est le plus souhaitable dans ce contexte, c'est pourquoi nous nous permettons de citer les paroles de N. Froeliger :

The EMT project thus has a welcome stabilizing and comforting effect. This however, is not sufficient as such. We should not sink into utilitarianism, that is to consider that

everything, in training, has to serve practice in an immediate way. We also need to take a broader view of the issues at hand, if only to ensure the sustainability of the whole edifice. In other words, in order to have an efficient translation sector, we also need strong, productive translation studies with numerous PhDs that are in line with today's and tomorrow's agendas in this sector (Froeliger 2019 : 52)

Nous souscrivons à cette opinion, admettant que dans une formation académique, il semble nécessaire de maintenir l'équilibre entre la dimension pratique réalisée sous forme de projets collaboratifs (décrits p.ex. par Hurtado-Albir 2015 ou Paradowska 2021), par le biais de l'hybrid *classroom* (Kornacki, Pietrzak 2021) et au travers de pratiques professionnelles, et la dimension académique (certains cours théoriques et préparation d'un travail de maîtrise⁸). Pourtant, nous ne nions pas que la traductologie et la didactique de la traduction se trouvent devant plusieurs défis que nous tâcherons d'énumérer par la suite.

4. Traduction, traductologie et formation de traducteurs face aux défis contemporains

308

En résumant ce qui a été dit et en analysant les défis contemporains, de la présente existence il faudrait réfléchir sur l'avenir de la formation universitaire aux métiers de la traduction. Quelles sont les directions à entreprendre ? Comment modifier au fur et à mesure la liste de compétences nécessaires aux praticiens, liste qui ne devrait pas être perçue comme une prescription stricte, mais comme un point de référence modulable et adaptable aux nouveaux contextes socio-communicatifs.

À présent, les communautés de traducteurs, de formateurs, de chercheurs rencontrent quelques problèmes importants :

- Comme nous l'avons déjà mentionné, au cours des dix dernières années on assiste à des changements technologiques importants dans le domaine de la traduction automatique et du traitement des langues naturelles dus à la mise en place de la traduction neuronale et de l'automatisation de la traduction des textes et de la parole. Cet état de choses influence l'élargissement du champ d'application des outils de traduction, ce qui est encore stimulé par le développement rapide de l'industrie des langues et les entreprises du secteur technologique. Cette réalité doit absolument trouver son reflet dans la façon de former les futurs traducteurs. Mais comment, dans quelle extension ? C'est une question à débattre.

⁸ À ce propos on peut consulter nos publications (Tomaszkiewicz 2015a ; 2015b ; 2018a).

– Par conséquent, on peut s’interroger sur la notion de « traducteur » même. De plus en plus, on parle « des métiers de la traduction »⁹. Déjà en 2010 M. Goudière avançait :

Dans les pages qui suivent, nous allons donner un bref aperçu des nouveaux métiers qui s’offrent au traducteur, mais qui exigent de lui une compétence interdisciplinaire faisant appel tout à la fois à la langue, à la culture, à la communication et à la technologie. (Goudière 2010 : 55)

Ces métiers sont de plus en plus variés : terminologistes, post-éditeurs, copywriters, assistants linguistiques, localisateurs de pages web, audiodescripteurs, transcréateurs - et exigent des compétences multiples. Par ailleurs, les programmes de formation des traducteurs entrent dans le spectre plus large des Études des langues et de la communication. Il faut donc se demander qui on forme exactement et dans quelle mesure cette formation devrait embrasser toutes les compétences nécessaires, dans tous les métiers ayant trait à l’industrie des langues. Autrement dit : quel rôle les étudiants de ce secteur seront-ils censés jouer dans la société à l’avenir ?

– À ceci, il faut ajouter une ou même plusieurs questions cruciales concernant la situation spécifique que nous traversons à présent : l’influence de la pandémie COVID sur les méthodes de travail quotidien avec les étudiants. Il y a déjà plusieurs recherches à ce propos, ainsi que des observations de praticiens. Nous n’en citerons que deux propositions pratiques : (Kornacki, Pietrzak 2021 ; Paradowska 2021) qui proposent la création de contextes naturels de travail du traducteur pour y réaliser des tâches didactiques.

Educational initiatives such as internships or student practices included in T&I training curricula offer huge potential and help to extend the limits of traditional formal education within academia. Such initiatives allow students to learn about the realities of a translator’s work and the workflow and workspace of translation service provision in a given translation agency or other language service provider. The workplace can also be effectively simulated in academic environments in the form of a simulated translation bureau. (Kornacki, Pietrzak 2021: 6)

Une idée fructueuse, adaptée à un moment donnée, mais les questions suivantes se posent : que restera-t-il de nos expériences didactiques issues de la période de pandémie ? Quelles méthodes d’enseignement pourra-t-on prolonger ? Y en a-t-il de moins universelles ? Les méthodes de travail à distance avec les étudiants vont-elles changer la méthodologie des cours en présence ? Comment souligner l’importance de l’auto-formation et de l’auto-contrôle développés ces derniers temps.

⁹ En France, par exemple on a fait revivre l’AFFUMT (*Association française formations universitaires aux métiers de la traduction*), Cf. Froeliger (2019 : 44).

– Et finalement, comment remédier à cette fossé qui sépare l'académie et la pratique, mentionnée plus haut, en admettant que malgré tout, nous avons affaire à une formation universitaire qui doit répondre à certains principes de base.

5. Conclusion

Pour terminer, nous souhaitons citer un échange de deux points de vue entre G. Massey et D. Kiraly (2019) dans lequel ils discutent de l'avenir de l'éducation des traducteurs, mais encore bien avant la pandémie. Massey essaie d'y démontrer l'importance du progrès technologique dans la formation, tandis que Kiraly, sans nier ce phénomène, souligne qu'au moment où il a commencé sa carrière il y quarante ans, on ne pouvait pas prévoir tous les progrès techniques que nous avons connu depuis. C'est pourquoi il est difficile d'offrir aujourd'hui une formation universelle et valable pour les nombreuses années à venir, mais on peut prévoir de développer certaines capacités que chaque traducteur professionnel pourra ensuite compléter, améliorer ou adapter aux nouvelles conditions. Kiraly propose de définir deux côtés de la formation comprenant l'éducation et l'entraînement :

It is not a matter of one or the other; I am convinced that we need both: education and training. We need education, which means acquiring a solid foundation in general, holistic competencies, skills and abilities, and then we need training in order to be able to use particular tools. (Massey/ Kiraly 2019 : 21)

Nous pensons que cette phrase résume parfaitement les défis de l'enseignement aujourd'hui. D'un côté, on a besoin de spécialistes maîtrisant des compétences particulières, adaptées aux nouvelles technologies, des spécialistes acceptant le rôle important de la traduction automatique, de la post-édition et d'autres formes des métiers de la traduction, mais de l'autre, on a besoin de personnes bien éduquées, avec un large savoir leur permettant de s'auto-former continuellement, de coopérer dans le milieu professionnel, de manifester de la créativité et dotés d'un esprit innovateur. Il est peut-être temps de repenser les termes de : *traducteur* et *entraînement des traducteurs* et de commencer à utiliser plus souvent les notions de *co-créateurs*, *transcréateurs*, *médiateurs interculturels*, *audiodescripteurs*, *localisateurs* qui déterminent mieux les compétences et le savoir-agir de ces futurs professionnels.

Bibliographie

- BOWKER, L. & CORPAS PASTOR, G. (2015). Translation Technology. In Mitkov, R. (dir.), *Handbook of Computational Linguistics*. Oxford : Oxford University Press.
- FRÉROT, C & KARAGOUCHE, L. (2016). Outils d'aide à la traduction et formation de traducteurs : vers une adéquation des contenus pédagogiques avec la réalité technologique des traducteurs, *ILCEA* [En ligne], 27 | 2016, mis en ligne le 08 novembre 2016, consulté le 26 juillet 2021. <http://journals.openedition.org/ilcea/3849>.
- FROELIGER, N. (2019). At a Certain Stage, one has to Deliver :Why Professional Translation Masters' Matter. *Cultus : the Intercultural Journal of Mediation and Communication* 2019 : 12 ; www.cultusjournal.com
- GOUDIÈRE, M. (2010). Les nouveaux métiers de la traduction. *HERMÈS*, 56, pp. 55-62.
- HURTADO-ALBIR, A. (2015). The Acquisition of Translation Competence. Competences, Tasks, And Assessment in Translator Training. *Meta: Journal des traducteurs*, 60(2), pp. 256-280.
- KIRALY, D. (2013). Towards a View of Translator Competence as an Emergent Phenomenon – Thinking Outside the Box(es) in Translator Education. In Kiraly, D., Hansen-Schirra, S., Maksymski, K. (eds.) *New Prospects and Perspectives for Educating Language Mediators*, Tübingen : Gunter Narr Verlag, pp. 197-223.
- KIRALY, D. (2015). Occasioning Translator Competence : Moving Beyond Social Constructivism Toward a Postmodern Alternative to Instructionism, *Translation and Interpreting Studies*, 10(1), pp. 8-32.
- KIRALY, D. & HOFMANN, S. (2015). Towards a Postpositivist Curriculum Development Model for Translator Education. In Kiraly, D. (ed.) *Towards Authentic Experiential Learning in Translator Education*, Göttingen : V&R unipress and Mainz University Press, pp. 67-87.
- KIRALY, D. & HOFMANN, S. (2019). Towards an Emergentist Curriculum Development Model for Translator Education. In Massey, G. & Kiraly, D. (eds) *Towards Authentic Experiential Learning in Translator Education (2nd edition)*, Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, pp. 59-81.
- KLIMKOWSKI, K. (2015). *Towards A Shared Curriculum in Translator and Interpreter Education*, Wrocław: Wydawnictwo Wyższej Szkoły Filologicznej, Polska Akademia Nauk i International Communicology Institute.
- KORNACKI, M. & PIETRZAK, P. (2021). New Translator Training Environments : Towards Improving Translation Students' Digital Resilience. *New Voices in Translation Studies* 24, pp. 1-23.
- LADMIRAL, J.-R. (2005). Formation des traducteurs et traduction philosophique, *Meta*, Vol. 50, Numéro 1, pp. 96-106.
- LASNIER, F. (2000). *Réussir la formation par compétences*. Montréal : Guérin.
- MASSARDO, I. & VAN DER MEER, J. (2017). The Translation Industry in 2022 : A Report from The TAUS Industry Summit, Amsterdam, March 22-24, 2017', De Rijp, TAUS. Available online at <https://www.taus.net/think-tank/reports/event-reports/the-translation-industry-in-2022>]
- MASSEY, G. & KILARY, D. (2019). The Future of Translator Education: A Dialogue, *Cultus: the Intercultural Journal of Mediation and Communication*, 2019: 12, pp. 15-34.
- PARADOWSKA, U. (2021). Benefits and Challenges of an Intra-University Authentic Collaborative Translation Project. *New Voices in Translation Studies* 24, pp. 23-45.
- RISKU, H. (2002). Situatedness in Translation Studies. *Cognitive Systems Research*, 3(3), pp. 523-533. Shreve, Gregory, Erik Angelone.

- SHREVE, G., ANGELONE, E. & LACRUZ, I. (2018). Are Expertise and Translation Competence The Same?: Psychological Reality and the Theoretical Status of Competence', In Lacruz, I & Jääskeläinen, R. (eds.) *Innovation and Expansion in Translation Process Research*, American Translators Association Scholarly Monograph Series, Amsterdam: John Benjamins, pp. 37-54.
- TOMASZKIEWICZ, T. (2015a). La compétence linguistique *vs* d'autres compétences requises dans la formation professionnelle des traducteurs sur l'exemple polonais. *Neofilolog*, 44/1, pp. 91-113.
- TOMASZKIEWICZ, T. (2015b). Rôle de l'analyse textuelle dans le cadre de la maîtrise en traduction. *Svět Literaturny/ Le Monde de la Littérature : Analyse de texte – Intertextualité*. Prague : Faculté Philosophique de l'Université Charles à Prague, pp. 185-195.
- TOMASZKIEWICZ, T. (2018a). Dylematy nauczyciela akademickiego kierującego seminareum magisterskim w ramach studiów tłumaczeniowych. *Investigationes Linguisticae*, Vol. XXXIX, pp. 111-125.
- TOMASZKIEWICZ, T. (2018b). Traduction automatique dans la formation des traducteurs : une analyse expérimentale de la post-édition. *Studia Romanica Posnaniensia* 45/4, pp. 75-89, <https://doi.org/10.14746/strop.2018.454.005>
- TOMASZKIEWICZ, T. (2021). Les langues « au centre » et les langues « périphériques » dans l'Union européenne multilingue : implications sur la formation des traducteurs et sur les traductions. *Romanica Wratislaviensia* LXVIII, pp. 213-226.
https://ec.europa.eu/info/resources-partners/european-masters-translation-emt_en, consulté le 12.07.21
 EMT/emt_competence_fwkw_2017_en_web.pdf, consulté le 12.07.21

Notice biobibliographique

Teresa Tomasziewicz est professeure titulaire à l'Institut de philologie romane de l'Université Adam Mickiewicz (Poznań, Pologne). À présent elle est directrice du programme de formation des traducteurs ainsi que de formation des interprètes à la Faculté des Langues et des Littératures Modernes. Elle assure également la direction du Laboratoire de traductologie dans la même faculté. Le programme de la formation des traducteurs qu'elle dirige est membre du réseau EMT (European Master's in Translation), ce qui lui assure le label de qualité au niveau européen. Entre 2014 et 2019 elle était membre du comité exécutif de l'EMT. Elle est auteure ou co-auteure de dix monographies, de deux manuels de traductologie pour les étudiants polonais, ainsi que de 120 articles concernant les aspects linguistiques et sémiotiques de la traduction. Elle assure l'enseignement de la théorie et de la pratique de traduction au niveau de maîtrise et d'études doctorales.

Antonino Velez

Università di Palermo¹

 <https://orcid.org/0000-0002-9777-1818>

antonino.velez@unipa.it

La transcreazione nei testi delle canzoni : la canzone straniera nelle voci italiane da Riccardo del Turco a Claudio Lolli

Transcreation in the lyrics of songs : the foreign songs in Italian voices from Riccardo del Turco to Claudio Lolli

Abstract: There are different ways of translating popular songs or pop music. They can be translated for a volume that collects lyrics only to be read, to understand the meaning of the song's message. If the song must be translated to be sung, for the performance, and you do not want to change the music, the only way to go is that of adaptation, in the appropriate choice of rhyming words that must adapt to the musical, mask (Low 2008). Our thesis, supported by three original case studies whose results we will study in the transition from a foreign language to Italian, is that this adaptation can coincide with what is now called transcreation.

Keywords: transcreation, music, translation

313

1. La transcreazione

La transcreazione (Munday 2013) è una parola contenitore che fonde insieme il concetto di traduzione e quello di creazione. La transcreazione, come la localizzazione (O'Hagan & Mangiron 2013 : 196-197), è una pratica traduttiva che è sempre stata strettamente associata al campo industriale e commerciale (Pedersen 2014 : 58). Nata nel mondo pubblicitario,

¹ Università di Palermo, dipartimento di Scienze Umanistiche, Viale delle Scienze, Ed. 12, 90 128 Palermo.

per qualificare una sorta di adattamento dello slogan al paese *target*, questa definizione ben si attaglia, a nostro parere, al campo dell'adattamento da una lingua all'altra dei testi delle canzoni di musica leggera e *pop* per la *performance*, cioè per essere cantate. La musica leggera non può, infatti, non far parte dei prodotti commerciali e industriali e la traduzione di una canzone deve essere considerata, a volte, alla stregua della versione di un *commercial advertising*.

In questo studio prenderemo in considerazione un arco temporale che va dai primi anni Sessanta alla metà degli anni Settanta del nostro Stivale (Sabbatucci & Vidotto : 1999). La nostra intenzione è di focalizzarci su un periodo ricco di influssi stranieri sulla canzone italiana in piena evoluzione. Sono gli anni del boom della *pop music* a livello mondiale. In Italia le importazioni di canzoni straniere provengono dalla fonte anglo-americana (il pop-rock americano e inglese), dalla fonte francofona (gli *chansonnier* francesi e francofoni²) e dalla fonte brasiliana (samba e Bossa nova: Riva 2014)³. Se gli *chansonnier* francofoni avevano un loro pubblico più colto, impegnato e forse anche in parte meno giovane e il *pop* anglo-americano oscillava fra impegno (Bob Dylan) e disimpegno (i Beatles), le canzoni a ritmo del samba brasiliano erano prevalentemente, ma non tutte⁴, musiche spensierate e d'amore, canzonette estive da consumare velocemente con un pubblico in verità eterogeneo (Borgna 1992).

Negli anni Sessanta il Bel Paese è in piena crescita economica, demografica e discografica. La diffusione dell'apparecchio televisivo in molte famiglie italiane⁵ contribuisce a diffondere le "canzoni d'intrattenimento" o "la musica leggera" (Fabbri 2005)⁶ e a creare dei veri e propri divi fra i cantanti. Dal 1964 i cantanti stranieri gareggiano a Sanremo esibendosi in italiano⁷. Il Festival della canzone italiana introduce nei primi anni Sessanta, fra i concorrenti, i cosiddetti "urlatori", l'era del bel canto sembra essere al tramonto (Campus 2015). I traduttori-adattatori di canzoni, che

² Vedasi, ad esempio, cantanti quali il belga Jacques Brel o Sylvie Vartan e Charles Aznavour con origini multiculturali, questi ultimi due, fra Bulgaria e Armenia.

³ Tra i grandi successi d'importazione brasiliana citiamo "La banda" canzone di Cico Buarque de Hollanda adattata in italiano dal paroliere Antonio Amurri e cantata da Mina per la prima volta nel 1967. Cfr. https://it.wikipedia.org/wiki/La_banda/Se_c%27%C3%A8_una_cosa_che_mi_fa_impazzire e "Tristezza" cantata nello stesso anno da Ornella Vanoni nella versione di Alberto Testa in <https://www.infinititesti.com/2016/04/10/ornella-vanoni-tristezza-per-favore-va-via-testo/> [14/02/2021].

⁴ Vedi a questo proposito l'album di Ornella Vanoni insieme a Toquinho e Vinicius de Moraes, *La voglia la pazzia l'incoscienza e l'allegria* del 1976.

⁵ Già nei primi anni Sessanta quasi il 50% della popolazione italiana guarda la RAI, cioè l'unico canale televisivo a disposizione (fonti ISTAT).

⁶ Cf. pp. 168-177 e in particolare le pp. 168-169.

⁷ Sting lo farà ma fuori concorso solo nel 2018.

in quel periodo coincidono con i parolieri, devono adeguarsi. Fra i parolieri che hanno contribuito maggiormente ad allargare il panorama della musica italiana degli anni Sessanta (e oltre) alla musica straniera grazie ai loro adattamenti ricordiamo: Sergio Bardotti, Gian Pieretti (Dante Luca Pieretti), Giorgio Calabrese, Mogol (Giulio Rapetti) e gli stessi cantautori quali Bruno Lauzi e Fabrizio De André (Baldacci 1997). I parolieri di allora sono dei veri e propri transcreatori⁸ *ante litteram*. Il concetto di traduzione nel mondo della canzone italiana ai primi degli anni Sessanta appare assai labile e oscilla più nella *domestication* che nella *foreignization* (Venuti 1995), se non sfocia nel plagio più o meno velato come lo dimostreremo negli esempi qui di seguito presentati. La *domestication* è più commerciale e creativa per certi versi: ci si appropria di un successo per sfruttarlo. La *foreignization*, per contro, appare come una modalità traduttiva più conservativa, impegnata e culturalmente orientata verso la lingua di partenza: si vuole essere partecipi della diffusione di un messaggio, in genere di protesta sociale contro le istituzioni o il potere che le rappresenta.

2. Tre esempi di transcreazione musicale fra gli anni Sessanta e Settanta in Italia

315

Il primo, in ordine cronologico, dei tre esempi di transcreazione che proporremo è “Figlio unico” di Riccardo del Turco⁹ successo del 1966¹⁰. La canzone originale, un samba brasiliano “Trem das Onze” (“Il treno delle ventitré”), fu composta nel 1964 da João Rubinato in arte Adoniran Barbosa¹¹. La musica originale si apre sul ritmo delle maracas che riecheggiano la cadenza di un treno in movimento e introducono il tema del motivo: un innamorato è costretto a lasciare la sua amata perché vive in un sobborgo povero e lontano (Jaçanã) della capitale brasiliana paulista San Paolo

⁸ Vedasi a questo proposito il numero di *Cultus*, Volume 7 del 2014, rivista online, dedicato all'argomento Transcreation and the Professions <http://www.cultusjournal.com/index.php/archive/16-issue-2014-v-7-transcreation-and-the-professions> [06/05/2021].

⁹ Del Turco, nato a Firenze il 7 settembre del 1939, è un cantautore, musicista, produttore discografico. Ha vinto con la canzone “Luglio” la competizione canora *Un disco per l'estate* del 1968.

¹⁰ Presentata a *Canzonissima* nel 1966, col titolo “Figlio Unico”, in classifica ai primi posti nelle hit parade del 1966.

¹¹ Adoniran Barbosa, figlio di immigrati italiani, nato a Valinhos (San Paolo), morto nel 1982. Attore, cantante, comico, ma, soprattutto compositore, è considerato il precursore del samba paulista e, insieme al suo amico Paulo Vanzolini, uno dei migliori compositori di tutta la città di San Paolo.

e deve prendere l'ultima corsa ferroviaria utile (quella delle undici) per tornare a casa dalla madre che è sola essendo lui figlio unico. La melodia è deliziosa, orecchiabile e allegra nonostante il testo ci racconti di una situazione triste ed è interpretata da Rubinato con una voce rauca, pastosa e profonda. "Trem das Onze" fu lanciata e resa famosa nello stesso anno dal gruppo di samba Demônios da Garoa. Fra le due versioni brasiliane la musica e il ritmo non cambiano, stesso numero di strofe e ritornelli. Anche le parole rimarrebbero inalterate se non fosse per i vocalizzi introduttivi e finali cantati dal coro. Dal semplice "nalanalanaiaia/ tutududu" di Barbosa, il gruppo paulista, fondato da Arnaldo Rosabegan nel 1943¹², decide di passare a un complesso e misterioso "bam zam zam zam zam / Pascalingudum, Pascalingudum, Pascalingudum". La versione italiana dal punto di vista musicale si distingue per uno squillo di trombe iniziale, da scena da ingresso trionfale, che non rende merito al contesto legato piuttosto a un addio e allo sferragliare ritmato di un treno. Nelle versioni brasiliane il suono ritmato delle maracas ricorda il rumore cadenzato del movimento di una locomotiva sia all'inizio che alla fine della canzone in cui un coretto fa il verso al fischio del treno. La voce del cantante italiano è molto "pulita", chiara, cristallina, lontanissima dal timbro caldo e aspro di Barbosa. Riguardo al testo, appare lecito pensare, analizzando la parte transcreativa di cui parleremo dopo, che il modello di Del Turco sia stato la versione dei Demônios da Garoa e da questa abbia tratto la sua proposta italiana. "Figlio unico" di Del Turco, dal punto di vista linguistico, si discosta poco dal senso delle parole di "Trem da onze". Quello che comanda nell'adattamento italiano è la mascherina musicale (Golomb 2005). Il cantante toscano adatta il testo al ritmo della canzone paulista traducendo per assonanza (come nel verso "moro em Jaçanã", abito a Jaçanã - pronunciato /giasanã/ -, che diventa "muoio senza te"). Altra differenza rilevante non solo nelle parole ma probabilmente nelle intenzioni dell'adattatore italiano è la parte in cui l'innamorato, in brasiliano, rivolgendosi alla sua amata, le dice che deve prendere il treno delle 23:00 altrimenti il prossimo sarà l'indomani mattina ("Se eu perder esse trem /Que sai agora às onze horas /Só amanhã de manhã"). Del Turco modifica leggermente le parole, non essendoci più riferimento a orari di treni, portando il peso del testo sul distacco e sulla lontananza con una allusione velata all'emigrazione che nei primi anni Sessanta in Italia era particolarmente vivace dal sud verso il nord Italia e l'Europa ("Ma devo prendere il treno/ Che mi porterà lontano/ Tanto lontano da te") sfruttando questa *domestication* per creare maggior pathos col pubblico di casa. La non esplicitazione in italiano del riferimento alla madre ("Se stasera non sarò/Tornato a casa/Ci sarà qual-

¹² https://en.wikipedia.org/wiki/Dem%C3%B4nios_da_Garoa [06/05/2021].

cuno che/Non dormirà”) rende il testo meno “mammone” di quanto non appaia quello brasiliano in cui il protagonista sembra un adolescente che deve tornare a casa altrimenti la mamma non dorme (“Além disso, mulher, tem outra coisa/Minha mãe não dorme /enquanto eu não chegar”). Resta invariato il ritornello con il riferimento al “figlio unico” che dà il titolo alla canzone italiana. La sorpresa maggiore, il dettaglio transcreativo di cui parlavamo prima, che ci fa propendere per l’ipotesi che la fonte di ispirazione dell’adattamento italiano sia la versione dei Demônios, proviene dai vocalizzi che aprono e chiudono la canzone, quegli stessi che già erano stati modificati rispetto a quelli proposti da Barbosa. In italiano l’effetto del coretto iniziale, mutuato per l’appunto dalla versione Demônios, è straniente: “Spa spa spa spa spa/ Pascalino tu Pascalino tu Pascalino tu”, non solo per l’introduzione del riferimento a un nome (Pasqualino) ma soprattutto per la grafia che imita la sua pronuncia nell’area campano- napoletana (Pascalino) con la “s”, sibilante sonora, assimilabile al suono /sk/ del gruppo “sc” in italiano. Un motivo cantato in italiano da un interprete toscano che nel vocalizzo imita il napoletano! E a chi può fare allusione questo “Pascalino” se non all’emigrato meridionale che deve partire lontano per guadagnarsi da vivere. Ecco la trovata creativa, geniale e strappalacrime di Del Turco per coinvolgere il pubblico italiano.

Il secondo esempio riguarda un cantante francese di origini italiane, Antoine, all’anagrafe Pierre Antoine Muraccioli, che nel 1967 partecipa al festival di Sanremo cantando “Pietre” in coppia con Gian Pieretti (all’anagrafe Dante Pieretti co-autore del testo italiano insieme a Ricky Gianco). La canzone riscuote un grande successo ma nessuno nomina mai la vera “ispirazione” dell’adattamento italiano che deve il suo tributo a un brano di Bob Dylan “Rainy Day Women 12 & 35” uscito l’anno prima nello storico doppio album *Blonde on Blonde*. Pieretti ha sempre sostenuto che lui non copiasse ma si “ispirasse”¹³ alle versioni straniere. La storia della canzone di Bob Dylan è complessa e controversa. Il testo di “Rainy Day Women” è, come cita il curatore di una delle maggiori antologie italiane di testi e traduzioni del menestrello americano Stefano Rizzo (1972), con tutta probabilità, autobiografico e si riferisce alle critiche (Dylan 2005 : 63) che il pubblico mosse al cantautore americano per l’uso della chitarra elettrica nel suo passaggio dal folk al rock-folk :

317

¹³ Vedasi l’intervista rilasciata negli anni Sessanta dal paroliere a Claudio Scarpa e visibile sul sito http://www.bielle.org/Interviste/RickyGianco2_int.htm. [06/05/2021]. In un’altra intervista Ricky Gianco (coautore dei versi italiani) afferma che “molti dei successi dell’epoca erano, diciamo così, degli omaggi a grandi autori internazionali: Donovan, Bob Dylan... però non erano dei plagii” http://www.bielle.org/Interviste/RickyGianco2_int.htm [06/05/2021].

L'amarezza di questa canzone è pienamente comprensibile alla luce delle violente polemiche che i due precedenti LP di Dylan avevano scatenato intorno al cantante, accusato di essere un traditore dell'impegno politico e della canzone folk, un venduto al successo. (1972 : 202 nota 3)

La 'lapidazione', tipica pena di morte diffusa nell'antichità (e purtroppo ancora in vigore oggi in alcuni paesi), diviene metafora, nel testo dylaniano, dell'impossibilità per chi arriva al successo di sfuggire alle critiche 'lapidarie' qualsiasi cosa egli faccia ("They'll stone you when you're trying to go home/And they'll stone you when you're there all alone"). Misera consolazione è quella di essere in buona compagnia ("But I would not feel so all alone/Everybody must get stoned")¹⁴. Lo stesso Rizzo, in nota alla traduzione della canzone (1972 : 202 nota 1), ricorda la versione di Antoine e la definisce "particolarmente felice" senza darne ulteriori motivazioni. Il motivo di Dylan (più lungo nella versione pubblicata nell'album *Blonde on Blonde*, 4 : 35, rispetto alla versione su 45 giri di soli 2:26 minuti) è accompagnato, a dispetto dal testo "amaro", da un ritmo e da una musica scanzonata e divertente, una banda di ottoni (da esercito della salvezza) che suona accompagnata da un coro di amici ubriachi (o "fatti" cioè in *slang* americano "stoned" come suggerisce Shelton nella sua biografia di Dylan del 1986) che cantano sguaiatamente.

318

Secondo la teoria di Low (2005) sono cinque i criteri di traduzione da applicare per le canzoni da Cantare : la *cantabilità* (*singability*) ; il *sensu* (*sense*) ; la *naturalezza* (*naturalness*) ; il *ritmo* (*rhythm*) e la *rima* (*rhyme*). Una traduzione cantabile è per definizione una traduzione che può essere portata in scena, attraverso la ricerca di parole semplici da pronunciare, termini che non contengano molte consonanti consecutive (Low 2008). La versione Gianco-Pieretti è più veloce (la base del pezzo di Dylan è un blues con la particolarità della sua armonica a bocca) nel ritmo e nella durata (2 : 18) e ricalca la versione in singolo di Dylan (2 : 18) e non quella dell'album *Blonde on Blonde* (4 : 36), ma per il resto rispetta abbastanza quanto stabilito dallo studioso neozelandese. La transcreazione consiste nell'aver adattato, alla mascherina musicale, parole diverse, ma coerenti con l'originale, "Tu sei buono e ti tirano le pietre/Sei cattivo e ti tirano le pietre/Qualunque cosa fai, dovunque te ne vai/Tu sempre pietre in faccia prenderai. //Tu sei ricco e ti tirano le pietre/Non sei ricco e ti tirano le pietre/Al mondo non c'è mai qualcosa che gli va/E pietre prenderai senza pietà (...)" e soprattutto averla presentata come una canzone originale. Del resto, applicare espressioni nuove a melodie note e presentare le canzoni come novità era una pratica corrente tra la fine degli anni Cinquanta e i primi anni Sessanta non solo in

¹⁴ Stai andando a casa e ti lapidano /stai solo per i fatti tuoi e ti lapidano (...) Ma mi sento in buona compagnia /tutti prima o poi vengono lapidati [la traduzione è nostra].

Italia, come ricorda Bob Dylan nella sua autobiografia, senza che nessuno gridasse al plagio. Dylan, parlando di Len Chandler racconta :

Di solito applicava parole nuove a melodie conosciute, ma a volte creava melodie sue. Una delle sue canzoni più riuscite raccontava di un autista che accidentalmente aveva fatto precipitare giù per una scarpata un autobus scolastico pieno di bambini. La canzone aveva una melodia originale e siccome a me piaceva molto ci misi dei versi miei. (Dylan 2005 : 81-82)

A tutt'oggi, nella discografia di Antoine presente sul sito francese di Wikipedia, "Pietre" non viene citata come singolo mentre nella enciclopedia on line, versione italiana, essa appare¹⁵.

L'ultimo esempio, per ragioni di spazio, di transcreazione o di adattamento-stravolgimento del testo a partire da un motivo noto, riguarda una canzone sudamericana di lingua spagnola importata in Italia. L'autore del motivo originale è il grande cantautore cileno Victor Jara¹⁶. L'autore della versione italiana "ispirata", per usare le parole di Ricky Gianco, è un cantautore impegnato politicamente della scuola bolognese degli anni Settanta di nome Claudio Lolli. Il cantante cileno incide "Te recuerdo Amanda" nel 1969 dedicandola all'amore fra due operai¹⁷. La canzone "Michel", inserita nell'album *Aspettando Godot* del 1972, dal punto di vista del contenuto non ha nulla a che vedere col testo di Jara. Lolli parla con nostalgia di un'amicizia d'infanzia con un ragazzo francese, Michel, rivolgendosi a lui, nei versi, come fosse presente. Dell'impegno politico di Jara, nelle parole di Lolli, non traspare più nulla. Il cantautore cileno, pur parlando di una storia d'amore la situa nel contesto di una fabbrica, e la tragica fine del protagonista Manuel, paronimico di Michel, ("Que partió a la sierra/ que nunca hizo nada/que partió a la sierra/y en cinco minutos/quedó destrozado"), sembra quasi presagire gli scontri armati e i rivolgimenti sociali che sconvolsero il Cile nel 1973, data del colpo di stato di Pinochet e anno della morte dello stesso cantante. Due soli verbi accomunano i due testi: l'anaforico "ti ricordi" di Lolli e il "te recuerdo" di Jara, e il verbo correre

¹⁵ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Antoine_\(chanteur\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Antoine_(chanteur)) [15/06/2021].

[https://it.wikipedia.org/wiki/Antoine_\(cantante\)](https://it.wikipedia.org/wiki/Antoine_(cantante)) [15/06/2021].

¹⁶ Víctor Lidio Jara Martínez (San Ignacio, 28 settembre 1932 – Santiago del Cile, 16 settembre 1973) Sostenitore del presidente Salvador Allende, Jara fu barbaramente assassinato cinque giorni dopo il *golpe* dell'11 settembre 1973, vittima della repressione messa in atto dal dittatore Augusto Pinochet.

¹⁷ " Te Recuerdo, Amanda' è una canzone che ho composto a Londra. Avevo già qualcosa in mente al riguardo. È la storia di una coppia di giovani lavoratori che conobbi. Facemmo amicizia, seppi dei loro problemi e fui triste quando si separarono. Nell'hotel dove vivo, a Londra, diedi forma a questa canzone." Questa dichiarazione dell'autore è tratta dal sito <https://www.fabiosroom.eu/it/canzoni/te-recuerdo-amanda/> [15/05/2021].

("Delle tue gambe lunghe, magre e forti e della rabbia/Che mi davano correndo tutti i giorni un po' più svelte delle mie"; "Te recuerdo Amanda/ la calle mojada/corriendo a la fábrica/donde trabajaba Manuel"). Anche dal punto di vista della durata la canzone di Lolli si discosta da quella di Jara: 5:22 per "Michel" contro i soli 3:24 della versione spagnola (Tagg 1982). A coincidere è invece la musica che accosta fin troppo le due canzoni per non pensare a "un velato omaggio" al cantautore cileno mito della resistenza comunista contro la dittatura di destra di Pinochet, anche se il ritmo di Lolli è più veloce rispetto alla versione di Jara e il cantautore italiano utilizza la chitarra acustica invece della semplice chitarra classica del cileno.

3. Conclusioni

320

La musica come prodotto di massa, la "canzone di consumo" come la chiama Eco (2016 : 275), svolge attraverso il testo e la melodia una funzione conativa nei confronti del pubblico e di conseguenza la transcreazione si applica, così come si utilizza per la traduzione degli spot pubblicitari, per rendere più efficace questo trasferimento di messaggio finalizzato alla vendita del prodotto. La "musica gastronomica" riporta Eco, commentando un saggio di Straniero et al. (Eco 2016 : 1964) "è un prodotto industriale che non persegue alcuna intenzione d'arte, bensì il soddisfacimento della richiesta di mercato" (276). Come afferma Wright Mills (1967), nella società di massa la formula sostituisce la forma; una volta trovato un motivetto che piace, il 'tormentone', perché sforzarsi a scrivere qualcosa di diverso, basta riproporlo modificando appena qualcosa affinché possa raggiungere la più larga fetta di pubblico possibile. Eco conclude citando ancora una volta gli autori de *Le canzoni della cattiva coscienza*: "L'analisi di Liberovici mostra che nella canzone di consumo tutta l'amministrazione del piacere si basa su questa meccanica: e quindi il plagio non è più delitto, ma l'ultimo e più compiuto soddisfacimento delle richieste del mercato" (Eco 2016 : 278).

"Trem da onze", "Rainy Day Women 12 & 35", "Te recuerdo Amanda": tre motivi di successo che hanno dato esito, con approcci diversi, ad altrettante versioni italiane molto popolari senza che il pubblico avesse contezza della loro origine. Da "Figlio unico", che attraverso la creazione di vocalizzi iniziali particolari e allusioni nel testo trasforma una canzone che parla del disagio di vivere in periferia in una canzone che in italiano sfrutta il tema dell'immigrazione della gente del sud dell'Italia in cerca di lavoro, alle "Pietre" che sono lontane dalla polisemia dello "stoned"

di Dylan¹⁸, fino a “Michel” di Lolli, versione che mantiene, come fonte di “ispirazione” di Jara, solo parte della mascherina musicale. Tre casi di transcreazione, che sfruttando la base musicale (con variazioni anche importanti come abbiamo visto), manipolano, più o meno, il testo, per avere facile presa sui gusti del pubblico, non rispettando, nel caso lampante di Lolli, le implicazioni culturali e sociali che le liriche di partenza contenevano. Nel caso di Lolli non si può certo parlare né di traduzione né di adattamento. Che si parli di “traduzione mimetica” (Hamburger 1989 : 386)¹⁹ o di “transcreazione” (Jackson 2010 ; Katan 2016), rimane il fatto che il cantautore bolognese ha preso in prestito un’armonia, così come narrava Dylan, per raccontare un’altra storia con parole proprie su un canovaccio musicale preesistente cancellando l’impegno politico e sociale contenuto nelle parole scritte da Victor Jara. Tutte le transcreazioni, quindi, sono atti creativi ma non tutte possono considerarsi buone traduzioni.

Bibliografia

- BALDACCI, L. (1997). *La musica in italiano*. Milano : Rizzoli.
- BORGNA, G. (1992). *Storia della canzone italiana*. Milano : Mondadori.
- CAMPUS, L. (2015). *Non solo canzonette - Edizione digitale: L'Italia della ricostruzione e del miracolo attraverso il festival di Sanremo (Italian Edition)*. Mondadori Education. Edizione Kindle.
- DYLAN, B. (2005, ediz origin. 2004, Simon & Schuster). *Chronicles*, volume 1, traduzione di Alessandro Carrera. Milano : Feltrinelli.
- ECO, U. (2016, I ed. 1964). La canzone di consumo in *Apocalittici e integrati* (a cura di U. Eco). Milano : Bompiani, pp. 275-294.
- FABBRI, F. (2005). Sui nomi delle musiche, In *L'italiano della musica nel mondo* a cura di Bonomo, I., Coletti, V. Firenze : Accademia della Crusca, goWare, pp. 168-177 (vedasi in particolare le pp. 168-169).
- GOLOMB, H. (2005). Music-linked translation (MLT) and Mozart's operas : theoretical, textual and practical approaches. In Gorrée, D.L. *Songs and Significance : Virtues and Vices of Vocal Translation*. Amsterdam : Rodopi, pp. 121-161.

¹⁸ Oltre all’allusione in gergo alla droga, “stoned” ha anche un riferimento, non essendoci due parole diverse in inglese per significare il lancio di pietre e la lapidazione, religioso appunto a questo tipo di punizione ‘biblica’, come se Dylan volesse paragonarsi a un novello ‘martire’ perseguitato. Il sentimento di essere ‘perseguitato’ e di sentirsi ‘braccato’, soprattutto negli anni Sessanta, agli inizi della sua carriera, è ampiamente descritto nell’autobiografia dylaniana che abbiamo già citato (*Dylan Chronicles*, 2005, pp. 105-107 et passim).

¹⁹ Dice lo studioso britannico : “Nella maggior parte delle traduzioni che ho fatto, i processi di lettura e scrittura sono stati immediatamente sincronizzati [...]. Tradurre la poesia era, per me, al tempo stesso interpretarla e ricrearla o ricostruirla, aderendo il più possibile non solo alla sua sostanza semantica, ma alla sua dinamica”

- HAMBURGER, M. (1989). Traducendo Paul Celan. In Buffoni, F. (a cura di), *La traduzione Del testo poetico*. Milano : Guerini, pp. 385-394.
- KATAN, D. (2016). Translation at the Cross-Roads: Time for Transcreational Turn?“, *Perspectives. Studies in Translation Theories and Practice*, vol. 24, Taylor and Francis online. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/0907676X.2015.1016049>.
- JACKSON, K.D. (2010). “Transcreation : the Brazilian concrete poets and translation. In Tonkin, H. & Esposito Frank, M. (eds.), *The Translator as Mediator of Cultures*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins : pp. 141-160.
- LOW, P. (2005). The Pentathlon Approach to Translating Songs. In Gorlée, D.L. *Songs and Significance : Virtues and Vices of Vocal Translation*. Amsterdam : Rodopi, pp. 185-212.
- LOW, P. (2008). Translating Songs that Rhyme, *Perspectives : Studies in Translatology*, 16, pp. 1-20.
- MUNDAY, J. (2013). *Introducing translation studies : Theories and applications*. London and New York : Routledge.
- O’HAGAN, M., MANGIRON, C. (2013). *Game Localization: Translating for the global digital entertainment industry*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 196-197.
- PEDERSEN, D. (2014). “Exploring the concept of transcreation – transcreation as ‘more than translation?’“, *Cultus the Journal of Intercultural Mediation and Communication* Transcreation and the Professions, Volume 7 (eds. Katan, D. & Spinzi, C.). Bologna : Iconesoft Edizioni – Radivo Holding.
- RIVA, A. (2014). I ed. Il Saggiatore, 2008, col titolo *Seguire i pappagalli fino alla fine*, *Tristezza per favore vai via – storie brasiliane*. Milano : Il Saggiatore.
- RIZZO, S. (ed.) (1972). *Bob Dylan canzoni d’amore e di protesta*. Roma : Newton Compton Italiana, paperbacks poeti/16.
- 322 SABBATUCCI, G., VIDOTTO, V. (ed.), (1999). *Storia d’Italia*. 6. *L’Italia contemporanea*. Roma-Bari : Laterza.
- SHELTON, R. (1986). *No Direction Home; The Life And Music of Bob Dylan*. London : Penguin Books.
- STRANIERO, M.L., LIBEROVICI, S., JONA, E., DE MARIA, G. (1964). *Le canzoni della cattiva coscienza*. Milano : Bompiani.
- TAGG, P. (1982). *Analysing Popular Music : Theory, Method and Practice, Popular Music, Vol. 2, Theory and Method*. Cambridge : University Press, p. 40.
- VENUTI, L. (1995). *The Translator’s Invisibility. A History of Translation*. London/New York : Routledge.
- WRIGHT MILLS, G. (1967, I ed. orig. 1951 *White Collars*). *Colletti bianchi la classe media americana*, prefazione di Augusto Illuminati, traduzione di Sandro Sarti. Torino : Giulio Einaudi.

Cenni bio-bibliografici

Professore associato presso il dipartimento di Scienze Umanistiche dell’Università di Palermo, si occupa di traduzione a 360 gradi : da quella letteraria ai fumetti, passando per il multimediale e multimodale, cinema (sottotitolaggio) e musica. Collabora con alcuni istituti di ricerca esteri e in particolare con il CAER di Aix-en-Provence (M.me Sophie Saffi) e con l’Università della Borgogna.

- *La lingua ludica di Desnos, Frédéric Dard e Asterix*, El Doctor Sax, Valencia, 2021.

- “Traducendo Del Pappas” in *Col sole in fronte* romanzo di Gilles Del Pappas, a cura di Antonino Velez, Palermo University Press, 2021.

- "L'interprete al cinema : stereotipi, pregiudizi e realtà". *Enthymema*, n.XXVI, 2020, pp. 318-331.
- "Gian Franco Orsi: traduzione, giallo, spy story e censura nell'Italia degli anni Sessanta" in *Narrazioni in giallo e nero - Vol. 2*, Carabba, Lanciano, 2020, pp.-163 -179.
- « Médiateurs linguistiques et culturels dans l'île de Lampedusa : une enquête ». *In Verbis*, Carocci, anno X, Roma, n.1, 2020, pp. 171-186.
- « Le graphic novel italien : Peppino Impastato un giullare contro la mafia et sa traduction française », *Cahiers d'études romanes*, X vol. 37 (2), 2018, pp. 105-117.

Index des noms propres

A

Abric, Jean-Claude : 240, 248
Agure : 156
Ahiqar : 156
Alén Garabato, Carmen : 241, 248
Altenberg, Bengt : 82, 92
Aménémopé : 156
Angelone, Erik : 311, 312
Anschombe, Jean-Claude : 59, 64, 68, 95, 96, 104, 108
Aristote : 277, 288, 291
Audet, René : 235, 236
Avello-Martínez, Raidell : 196, 197, 208

B

Bach, Pierre : 117
Bakhtine, Mikhaïl : 254, 262
Ballard, Michel : 235, 236
Balzac, Honoré de : 28, 58, 68
Barbérís, Jeanne-Marie : 37, 40–42
Bastianon, Francesca : 278, 288
Benetello, Claudia : 148, 150, 153
Bensa, Alban : voir Fassin, Éric : 212, 224
Ben Sira : 156
Bergmann, Frédéric-Guillaume : 157, 164
Besle, Marie Anne : 228, 236
Bessin, Marc : voir Bidart, Claire : voir Grossetti, Michel : 212, 224
Bidart, Claire : voir Bessin, Marc : voir Grossetti, Michel : 212, 224
Bittencourt, Andressa : 222, 224
Blanco, Xavier : 12–14, 30–32
Bolognesi, Maddalena Maria : 180, 193
Bonhomme, Marc : 8, 57, 59, 65, 68, 112, 117, 224
Bonomi, Ivanoe : 175, 176, 177
Borgna, Giulia : 314, 321
Boryś, Wiesław : 51, 52, 54, 56
Bosredon, Bernard : voir Tamba, Irène : 211, 214, 224
Bowker, Lynne : 306, 311
Brecht, Bertolt : 139
Bressanello, Marco : 209
Brosa Rodríguez, Antoni : 9, 69, 80
Brown-Hoekstra, Katherine : 147, 153
Brown, Penelope : 102, 108
Bruant, Aristide : 265, 274, 275
Brückner, Aleksander : 51, 54, 56

Bruckner, Pascal : 227, 237
Brzegowy, Tadeusz : 162, 164
Buchner, Anna : 252, 262
Buridant, Claude : 37, 42
Burnet, Régis : 293, 299

C

Calabrese, Laura : 213–218, 224, 225
Calvet, Louis-Jean : 265, 266, 270–272, 275
Castro, Fidel : 77
Català, Dolors : 13
Cavallero, Claude : 228, 235, 237
Cavalli, Marissa : 252, 255, 256, 260, 262
Ceferin, Aleksander : 78
Cellard, Jacques : 266, 275
Chaine, Pierre : 114, 117
Charaudeau, Patrick : 96, 100, 108, 122
Charles VIII : 52
Cislaru, Georgeta : 213, 224, 225
Colacrai, Angelo : 164
Colin, Jean-Paul : 116, 117, 265–269, 271–273, 275
Connena, Mirella : 58, 68
Cook, Guy : 125, 128
Corpas Pastor, Gloria : 306, 311
Coste, Daniel : 252, 255, 256, 260, 262
Croft, William : 70, 71, 79
Croze, Emmanuelle : 252, 262
Cruse, Alan : 71, 79

D

Dabène, Louise : 242, 249
Daniels, Henry : 117
Dan, Lavinia : 149
Darrigrand, Mariette : 132
Dasher, Richard B. : 74, 80
Dassin, Joe : 164
Dauzat, Albert : 114, 116, 117
Déchelette, François : 113, 115–117
Defays, Jean-Marc : 242, 249
De Mauro, Tullio : 177
Desbordes, Françoise : 58, 68
Détrie, Catherine : voir Siblot, Paul : voir Verine, Bertrand : 213, 225
Di Girolamo, Fred : 136, 144
Di Pace, Lucia : 10, 179, 180, 192, 193
Dorgelès, Roland : 113, 118

Dubois-Charlier, Françoise : 83, 92
 Dubois, Jean : 83, 92
 Ducrot, Oswald : 64, 68, 95, 96, 104, 108
 Dufeu, Bernard : 253, 262
 Duranti, Alessandro : 74, 79
 Durkheim, Émile : 240, 249
 Dylan, Bob : 314, 317–319, 321, 322

E
 Eco, Umberto : 320, 321
 Einstein, Albert : 157
 Éluard, Paul : 8, 57–68
 Enghels, Renata : 291, 292, 299
 Escandell Vidal, María Victoria : 71, 79
 Esnault, Gaston : 113–115, 118
 Espinal, María Teresa : 72, 79
 Eynullaeva, Ekaterina : 149, 154

F
 Fassin, Éric : voir Bensa, Alban : 212, 224
 Feldhendler, Daniel : 253, 262
 Fijałkowski, Włodzimierz : 290, 299
 Forget, Sarah : 120, 124, 128
 Fraisse, Amel : 35, 42
 Frascator de Vérone : 52
 Frath, Pierre : 213, 225
 Frédérique II : 50
 Frérot, Cécile : 306, 311
 Froeliger, Nicolas : 302, 303, 307–309, 311
 Fuentes Rodríguez, Catalina : 10, 95, 96, 98, 102, 103, 109
 Fujimori, Keiko : 78
 Furkó, B. Péter : 182, 192

G
 Gaballo, Viviana : 147, 148, 150, 153
 Gadet, Françoise : 267, 275
 Gambier, Yves : 148, 153, 303, 304
 García, Jorge : 77
 Genette, Gérard : 58, 68
 Genevoix, Maurice : 113, 118
 Gerhard, Armauer Hansen : 51
 Gheno, Vera : 279, 288
 Gilbert, Maurice : 156, 165
 Gołota, Małgorzata : 47
 Goudaillier, Jean-Pierre : 9, 42, 111, 118, 265, 266, 268, 271, 272, 275
 Goudière, Mathieu : 309, 311
 Grabowska, Monika : 10, 119, 120, 123, 128, 129
 Granger, Sylviane : 82, 92
 Grootendorst, Rob : voir Van Eemeren, Frans Hendrik : 103, 108
 Grossetti, Michel : 212, 224, 225
 Gross, Gaston : 31, 83, 92
 Grossmann, Marcel : 176, 177
 Groupe μ : 61, 68
 Grzegorzczkova, Renata : 88, 92

Guidère, Mathieu : 82, 92, 231, 237
 Guiraud, Pierre : 266–268, 271, 275

H

Halté, Pierre : 36, 37, 40, 42
 Hamblin, Charles Leonard : 103, 108
 Hardy, Stéphane : 269
 Hernández Flores, Nieves : 100, 108
 Hofmann, Sascha : 307, 311
 Holtz, Louis : 35, 42
 Homère : 46
 Hopper, Paul J. : 74, 79
 Hubziker-Rodewald, Régine : 292, 299
 Hurtado-Albir, Amparo : 306, 308, 311

J

Jackson, Klarissa D. : 321, 322
 Jacques, François : 254, 260, 262, 314
 Jakobson, Roman : 147, 153
 Job : 156
 Johansson, Stig : 82, 92
 Johnson, Mark : 73, 80, 180, 181, 192
 Jourde, Pierre : 228, 237
 Justinien le Grand : 46

K

Karagouch, Lionel : 306, 311
 Karłowicz, Jan : 56
 Katan, David : 150, 153, 321, 322
 Kerbrat-Orecchioni, Catherine : 34, 40–42, 63, 68
 Kirlay, Don : 310
 Kis, Tamás : 266, 275
 Kleiber, Georges : 14, 31, 64, 68, 163, 165, 213, 225
 Klimkowski, Konrad : 307, 311
 Koch, Robert : 53
 Kornacki, Michał : 308, 309, 311
 Kortmann, Bernd : 71, 80
 Kövecses, Zoltán : 181, 192, 266, 268, 275
 Kowalska, Faustyna : 299
 Krause, Aleksandra : 304
 Krąpiec, Mieczysław A. : 291, 299
 Kręcińo, Janusz : 160, 161, 165
 Krieg, Alice : 222, 225
 Krieg-Planque, Alice : 211, 214, 215, 219, 221, 225
 Kryński, Adam : 56
 Kucharczyk, Radosław : 242, 249

L

Lacassain-Lagoïn, Christelle : 249, 291–293, 299
 Lacruz, Isabel : 312
 Ladmiral, Jean-René : 303, 304, 311
 Lagrue, Marianne : 221, 225
 Lairé, Katarina : 148, 153
 Lakoff, George : 73, 80, 180–182, 192
 Lallot, Jean : 35, 42
 Lal, Purushottama : 146, 153
 Laskowski, Roman : 88, 92

- Lasnier, François : 306, 311
Leclère, Christian : 268, 275
Lemesle, Claude : 164
Lemuel : 156
Levinson, Stephen : 102, 108
Liberovici, Sergio : 320, 322
Linde, Bogumił Samuel : 48, 56
Lipińska, Magdalena : 8, 155, 157, 160–162, 165
Löbner, Sebastian : 72, 80
Lo Cascio, Vincenzo : 283, 288
Londei, Danielle : voir Moirand, Sophie : voir Re-
boul-Touré, Sandrine : voir Reggiani, Licia :
212, 225
Longhi, Julien : 213, 225
López Morales, Humberto : 74, 75, 80
López Obrador, Andrés Manuel : 77
Lubello, Sergio : 278, 288
- M**
Macron, Emmanuel : 132, 138
Mandelbaum-Reiner, Françoise : 270
Mangiron, Carmen : 146, 153, 313, 322
Mańczak, Witold : 50, 51, 56
Martinez, Marie-Louise : 254, 262
Massardo, Isabella : 307, 311
Massey, Gary : 307, 310, 311
Mathews, Harry : 58, 68
Maufrais, Louis : 114, 118
McMahon, April M. S. : 72, 80
Meer van der, Jaap : 307, 311
Mel'čuk, Igor : 14, 31
Merlin, Léon : 116, 118
Merma-Molina, Gladys : 209
Mével, Jean-Pierre : 116, 117, 268, 275
Micheli, Raphaël : 40, 42
Mickiewicz, Franciszek : 164
Moirand, Sophie : voir Londei, Danielle : voir Re-
boul-Touré, Sandrine : voir Reggiani, Licia :
211–214, 218, 225
Moreno Fernández, Francisco : 74, 80
Morgana Silvia : 176, 177
Moscovici, Serge : 240, 249
Motin, Margaux : 35, 37, 43
Müller, Christoph : 181, 192
Munday, Jeremy : 146–148, 150, 153, 313, 322
Murakami, Haruki : 132, 133
Murillo, Julio : 13
Muxel, Anne : 144
- N**
Nadvornikova, Olga : 82
Napoléon : 47
Neveu, Érik : voir Quéré, Louis : 31, 122, 214, 225
Nicolaci, Pedro : 168, 169, 177
Niedźwiedzki, Władysław : 56
Nölke, Henning : 108, 226
Nora, Pierre : 212, 226
Nord, Christiane : 147, 153
North, Brian : 252, 255–257, 262
- O**
Oakley, Todd : 192
O'Hagan, Minako : 146, 153, 313, 322
Okonek, Jakub : 46, 47, 56
Olivier, Claudine : 37, 42
Ortiz-Sotomayor, Jesus Maroto : 149, 150, 154
Ott, André : 14, 31
- P**
Panassenko, Nataliya : 180, 192
Pannain, Rossella : 10, 179, 180, 192, 193
Paradowska, Urszula : 307–309, 311
Paricio, Javier : 208
Paroubek, Patrick : 35, 42
Pasteur, Louis : 49, 53
Pastoureau, Michel : 14, 20, 25, 26, 28, 29, 31
Pedersen, Daniel : 147–150, 154, 313, 322
Pelletier, Benjamin : 149, 154
Péret, Benjamin : 8, 57–68
Perret, Pierre : 265, 266, 273, 275
Perrin, Laurent : 58, 68
Petit, Gérard : 213, 226
Pézard, André : 112, 118
Piccardo, Enrica : 252, 255–257, 262
Pietrzak, Paulina : 308, 309, 311
Pike, Kenneth Lee : 121, 128
Piron, Sophie : 290, 291, 293, 299
Planelles Iváñez, Montserrat : 10, 195–199, 201,
209
Polguère, Alain : 14, 31
Prato, Alessandro : 283, 288
Prestini-Christophe, Mireille : 223, 226
Pudo, Dominik : 242, 249
Pyżalski, Jacek : 252, 262
- Q**
Qohélet : 156
Quéré, Louis : voir Neveu, Érik : 213, 214, 225, 226
Quintilien : 61, 68
- R**
Rabatel, Alain : 224, 226
Rabelais, François : 66, 68
Rainer, Forst : 176, 177
Rand, Paul : 145, 154
Reboul-Touré, Sandrine : voir Moirand, So-
phie : voir Londei, Danielle : voir Reggiani,
Licia : 211, 212, 218, 225
Reggiani, Licia : voir Londei, Danielle : voir
Moirand, Sophie : voir Reboul-Touré, San-
drine : 212, 225
Rey, Alain : 50–54, 56, 266, 275
Risku, Hanna : 307, 311
Riva, Alberto : 314, 322

Rizzo, Alessandra : 151, 154, 317, 318, 322
 Robert L'Argenton, Françoise : 265, 266, 270, 275
 Robidas, Justine : 23, 31
 Rodríguez-Monteaugudo, Mabel A. : 208
 Rodríguez Tablado, María S. : 209
 Roig-Vila, Rosabel : 196, 197, 208, 209
 Rolland-Perrin, Myriam : 14, 15, 26, 31
 Romains, Jules : 112, 118
 Ruiz Gurillo, Leonor : 102, 108

S

Sabbatucci, Giovanni : 314, 322
 Sainéan, Lazare : 115, 118
 Sales, Salvador Dora : 149, 154
 Salomon : 156, 163
 Sandakova, Elena : 10, 195–199, 209
 Sangrà, Albert : 207, 209
 Santibáñez, Cristián : 102, 103, 106, 108
 Sapir, Edward : 283, 288
 Schäfer, Barbara : 15, 31
 Schapira, Charlotte : 58, 66, 68
 Schugurensky, Daniel : 125, 128
 Schwentner, Ernst : 35, 42
 Serianni, Luca : 173, 177
 Shreve, Gregory M. : 307, 311, 312
 Siblot, Paul : voir Détrie, Catherine : voir
 Slatyer, Helen : voir Sockett, Geoffrey :
 voir Verine, Bertrand : 213, 225, 226
 Skibińska, Elżbieta : 8, 227, 228, 237
 Slatyer, Helen : voir Détrie, Catherine : voir
 Siblot, Paul : voir Sockett, Geoffrey : voir
 Verine, Bertrand : 120, 124, 128
 Sluiter, Ineke : 35, 42
 Smuk, Maciej : 11, 239, 242, 249
 Soares Da Silva, Augusto : 74, 80
 Sontag, Susan : 180, 193
 Sourdot, Marc : 267, 273, 275
 Spina, Stefania : 180, 193
 Spinzi, Cinzia : 151, 153, 154, 322
 Stachoń, Anetta : 46, 48–50, 54, 56
 Steuckardt, Agnès : 131, 144
 Straniero, Michele L. : 320, 322
 Sujecka-Zajac, Jolanta : 11, 242, 249, 251, 262, 263
 Szabó, Dávid : 8, 265, 266, 268, 273–275
 Szpingier, Beata : 6, 10, 277, 288
 Szymankiewicz, Krystyna : 242, 249

Ś

Śliwa, Dorota : 12, 289, 291, 299, 300
 Świątkowska, Marcela : 35, 37, 40, 43

T

Tagg, Philip : 320, 322
 Tamba, Irène : voir Bosredon, Bernard : 211, 214, 224
 Tebas, Javier : 78, 79
 Tengour, Abdelkarim : 265, 266, 272, 275
 Terraz, Tommy : 254, 262

Tesnière, Lucien : 36, 37, 43
 Titone, Renzo : 288
 Tokarczuk, Olga : 235
 Tomaszkiwicz, Teresa : 11, 301, 302, 305, 308,
 312
 Torresi, Ira : 146, 149, 154
 Torres, Marie-Hélène : 228, 237
 Toudic, Daniel : 304
 Train, Matt : 150, 154
 Traugott, Elizabeth Closs : 74, 79, 80
 Tronina, Antoni : 164
 Trudgill, Peter : 74, 75, 80

U

Ucherek, Witold : 10, 119, 120, 129
 Ullman, Stephen : 70, 80
 Urchaga Litago, Jose David : 208
 Urrea Solano, Maria Encarnacion : 209

V

Van Dijk, Teun Adrianus : 105, 108
 Van Eemeren, Frans Hendrik ; voir Grooten-
 dorst, Rob : 103, 108
 Vassileva, Albena : 36, 43
 Velez, Antonino : 11, 313, 322
 Venuti, Lawrence : 315, 322
 Véran, Olivier : 140
 Verine, Bertrand : voir Détrie, Catherine : voir
 Siblot, Paul : voir Slatyer, Helen : voir
 Sockett, Geoffrey : 213, 225
 Vialart Vidal, Maria Niurka : 198, 209
 Vidotto Valerio : 314, 322
 Vignaud, Laurent-Henri : 142
 Voltaire : 50

W

Waltermann, Eva : 241, 249
 Warzecha, Julian : 164
 Weigl, Rudolf : 53, 54
 Whorf, Benjamin Lee : 277, 279, 283, 288
 Wicke, Peter : 180
 Widmer, Walter : 14
 Wierzbicka, Anna : 29, 32, 37, 43, 290, 299
 Wierzbicka, Maria : 252, 262
 Wittgenstein, Ludwig : 277, 279
 Woodward-Smith, Elisabeth : 149
 Wróbel, Henryk : 88, 92
 Wyszynski, Stefan : 295, 299

Z

Zdanowicz, Aleksander : 56
 Ziltener, Werner : 14, 26, 32
 Zummo, Marianna Lya : 151, 154
 Zweig, Stefan : 141

Ż

Żurowski, Sebastian : 290–292, 299